VIE DE LA TERRE

—

L'orage avait crevé sur les moissons. On l'avait bien vu monter, noir, gonflé, mauvais, mais on espérait toujours le bon vent qui l'emporterait. Chacun essayait de chasser du fond de soi ce pesant horizon. Il y avait, n'est-ce pas? l'autre horizon, chaud et pur, celui qui vibrait au bout de la vallée. Et les hommes continuaient la tâche paisible, celui-là menant la moissonneuse attelée de trois chevaux de front, celui-ci, sur son lopin, liant à la main les gerbes.

C'est sur ces belles gerbes nouées, couchées tout au long de la France, qu'a crevé l'orage. On aurait pu croire qu'il allait tout ravager et disperser, les hommes, les bêtes et les épis.

Une nuit, deux nuits, trois nuits, le grand silence des campagnes fut rompu par la montée des hommes et des machines. Et la terre n'a cessé de crier et de retentir, et puis un autre silence est revenu, mort celui-là; et la terre s'est crue, peut-être, abandonnée.

Pourtant, la batteuse qui ronflait encore l'après-midi où les cloches ont sonné, où les affiches ont couvert les murs, elle ne s'est tue qu'un jour. Mais qu'elle a paru vide cette journée! Vide et creuse, sans ce bourdonnement qui gronde au cœur de l'été, se déplace, tourne de ferme en ferme, et deux mois durant, sonore et laborieux, prélude avec le jour, ne décroît qu'avec lui, et parfois, quand la presse est grande, parle seul dans le premier silence nocturne.

C'est ce qui est arrivé, justement. Tout le monde s'est

prêté la main, on a remis la machine en route, et pour finir la besogne on restait sur l'aire bien après le coucher du soleil. Des hommes étaient partis, d'autres avaient leur ordre en poche ; mais le blé ne resterait pas à pourrir sur place. Quelle pitié ç'aurait été! Il était beau et lourd cette année ; maître et métayers se plaisaient à plonger la main dans les sacs, à peser et à pétrir ce grain. Ils y mettaient même une tendresse toute neuve.

Une bonne récolte, oui. On en avait du contentement, malgré tout. Et pourtant chacun regardait avec anxiété le chaume découvert. Qui donc allait charruer ça? Rentrer une moisson et la dépiquer, bon! Mais la terre tourne. Les gens bien intentionnés vous ont tout de suite brossé de ces tableaux rustiques, avec toujours le même motif : la femme qui reprend le brabant des mains du laboureur. Qu'ils viennent donc empoigner les mancherons, pour voir! Non qu'elle ne soit courageuse, la paysanne. C'est bien parce qu'elle l'est qu'à sa besogne quotidienne on ne saurait toujours ajouter. Et puis, une femme qui laboure et règne sur deux paires de bœufs, c'est rare. Il y a encore, il est vrai, une autre allégorie : le laboureur qui rentre chez lui la paix venue, retrousse ses manches et retourne ses friches, le cœur content. En attendant, mangera-t-on du pain de sanve et de ravenelle? Et croit-on, par hasard, qu'un jour ou une saison suffisent à faire une emblavure avec une friche? Il sait bien que non, celui qui, jour après jour, fait son champ, à qui il a fallu tout un bout de vie pour l'amener à sa présente perfection. Que de temps, de peines et de pertes, pour rendre le sol digne de porter encore d'amples moissons! Mais quoi, avant de caresser et d'engraisser sa terre, il faut la défendre. A l'abandonner, les hommes de la batteuse n'en avaient que plus de colère.

§

Or, les voici revenus. On les a renvoyés, d'abord, pour vendanger leurs vignes, ces vignes qui, plus que toute culture, veulent des soins constants et qu'un rien suffit à perdre.

Ils sont revenus, et ils étaient tout éberlués et agaillardis de retrouver leurs vignes rouges et de se retrouver dedans. Le temps de troquer le drap kaki contre le velours brun, ils étaient déjà sur les côtes, remontant les rangées, la hotte au dos, et caressant les femmes, bien sûr, à larges mains, pendant qu'elles vidaient leurs paniers. Ainsi, de toute éternité vont les vendanges. Une paire d'heures, et les comportes, cordées sur les chariots, partaient, gorgées de grappes, vers les chais. Maintenant, d'un bout de la France à l'autre, de Bourgogne en Gironde et de Loire en Champagne, le moût travaille dans les cuves. Allons! Ceux qui sont là-bas auront du vin de l'année, du vin à goût de fruit et de pierraille, qui vous apporte tout vif et chaud le sol où l'on a poussé.

Les vendangeurs sont retournés aux créneaux, puis on les renverra labourer et semer. Ils ont commencé déjà. Les plus tôt prêts, ceux à qui on a rendu leurs chevaux, s'y sont mis. A présent, le silence des campagnes n'est plus guère fracassé par le bruit des moteurs ; mais on entend le hèlement du laboureur à ses bêtes, le cri grave qui porte loin sur le sol dépouillé de novembre.

Des laboureurs, il en arrive chaque soir à la gare. Pendant des semaines, comme à la dernière saison, comme à toutes les autres saisons, on va voir la besogne des charrues et des attelages ; les hommes, ayant encore sur eux une autre boue, pousseront le sillon, l'œil sur leur fusil. Car ce temps singulier qui si souvent, et plus souvent pour le mal que pour le bien, nous tire en arrière, voilà qu'il nous rend les soldats-laboureurs. Nul ne s'en plaint, eux moins que personne. Il est bon que chacun reste un pied sur sa terre, tandis qu'il la défend pour pouvoir continuer d'y manger en liberté le pain qu'il se fait.

§

Parce que nous savons que les champs seront retournés et ensemencés, que les bois n'iront pas en décadence et que les landes mêmes seront pâturées, nous repartons à respirer. Partout on sent battre le grand cœur de la

terre, jusque sous l'os à nu des rocs. Le blé à peine enlevé, il y a déjà dans les mottes noires les promesses du blé futur. Mais, le blé et la vigne gardant leur place dans l'ordre préservé, rien ne nous retient plus de guetter, d'attendre la poussée des plantes libres, la lente, magnifique croissance des arbres. Car il n'y a que les ignorants et les aveugles pour croire que les végétations et le sol entrent en repos. Jamais ils n'ont été en tel travail. Les fécondes pourritures fermentent et germent; la sève nourrit déjà la jeune chair du printemps. C'est la vie de la terre. Cette vie-là coule en nous : une force intense, profonde, liée à nous, mêlée à nous.

La terre, ce n'est pas qu'une usine à récoltes. C'est cela aussi, bien sûr. Mais ce n'est pas à cela qu'on pense, ce n'est pas cela qu'on voit, et aujourd'hui moins que jamais. Nous tenons à la terre comme elle tient à nous, nous sommes pétris d'elle, et c'est à travers elle que monte en nous l'esprit des morts.

Un homme que j'ai connu, qui vivait de son bois et de son champ, un jour, au milieu d'une coupe où il bûchait, me disait avec une espèce de colère : « La terre, ça nourrit tout. Sans la terre, tout crèverait, comme ceux-ci! » Il montrait les arbres couchés. Il ne savait pas, peut-être, jusqu'où allait sa parole, et que de la terre nous tirons toute nourriture.

Notre misère et notre faiblesse viennent pour une grande part de ce que nous avons rompu ou laissé pourrir les racines qui nous tenaient à elle. Nous nous sommes détachés du sol, et l'homme quittant la nature a commencé de se quitter lui-même.

C'est dans l'instant où nous sommes le plus effroyablement rejetés hors de la nature qu'il faut songer à y revenir. Et non par accident, par vagues élans sentimentaux tout gratuits. Il faut s'y plonger, s'y enfoncer tout entier. Il est encore temps ; il est grand temps.

Je sais bien qu'on peut rester près de la nature, dans une cave au fond d'une ville. Comme on peut posséder la solitude et le silence au milieu de la foule et du tumulte. Il y a toujours des héros et des saints, à tout

le moins des forts. Mais l'humanité ne vit pas dans l'héroïsme et la sainteté, et elle est faible. Alors, il faut la remettre en état de grâce. D'abord il faut penser aux simples, à ceux, innombrables, qui ne savent pas trouver leur bonheur, ni même le chercher, et qui ont été volontairement égarés. Comment les ramener, par quelles voies pratiques? Je n'en sais rien. Je sais qu'il faut les ramener. On m'a dit qu'on avait donné à des réfugiés un lopin, quelques animaux, pour les aider à subsister, tout en essayant de les attacher au sol qui, pendant l'épreuve, les aurait accueillis et nourris. Peut-être seront-ils nombreux, en effet, ceux qui auront enfin éprouvé l'amertume des villes. Je ne pense jamais sans horreur ni pitié à la masse, encore humaine, qui s'écoule et se défait, à demi digérée, dans les replis des villes-monstres.

Il est bien de refaire des paysans. Mais ce n'est pas assez. Il faut que les hommes qui ne vivent pas de la terre vivent près de la terre. Je pense aussi, avec quelle joie, quelle espérance! à ces garçons qui, peu de temps avant la guerre, s'étaient mis en route; qui s'en allaient relever des villages dans la montagne, ranimer des feux éteints, et qui voulaient vivre là. Qu'importe que certains aient échoué ou se soient découragés! Il y a leur volonté à tous; il y a le désir de ceux qui voulaient partir; il y a surtout ceux qui sont restés. Ils étaient restés, et ils reviendront; ils reviendront avec tous les autres qui connaîtront le prix de leur terre. Ils trouveront la terre encore molle du déluge.

Ceux-là, on saura, nous dirons, qu'ils sont non les réprouvés, mais les élus ; ceux-là possèdent les vraies joies et les vrais biens. En vérité, il est temps d'enseigner l'évangile de la terre. Non pas les prêches des grotesques, ni des refrains de comices, ni des leurres de marchands de biens; non pas des idylles douceâtres. On nous mettrait en colère ou on nous ferait rire. Il ne faut pas nous tromper ni tromper personne. Ce qu'on propose à l'homme, ce n'est pas la facilité, le confort, les gaudrioles et la pacotille, c'est une vie pure et puissante, lavée, dépouillée de ce qui n'est pas l'essentiel. Seul, l'homme

de la terre peut vivre, naturellement, dans la simplicité et la pauvreté. Ce mot-là, n'ayons pas peur de le prononcer. Rappelons la pauvreté chassée du monde. Ceux qui ont tenté de la faire prendre en haine et mépris en la confondant avec la mortelle misère, ceux-là savaient ce qu'ils faisaient. Laissons parler en nous et autour de nous la voix de François d'Assise. Nous avons besoin de réapprendre la pauvreté. Et nulle part elle ne s'épanouit si bien, la sainte, la frugale, qu'à l'ombre des arbres, entre les fruits et le froment.

A cette vie de la terre qui nous apparaît, dans la terrible lumière de ce jour, à travers les mouvements des travaux et des saisons, si forte et si pure, il faudra que nous fassions de nouveau participer notre propre vie. C'est le moment d'y penser.

Il y aura mille façons d'accomplir ce retour. De tous les hommes, le plus heureux sera celui qui cultivera son champ et sa vigne, aménagera ses bois, et qui, le faisant, saura ce qu'il possède. Mais l'essentiel sera d'aimer ces champs et ces bois, et tout leur peuple ; de retrouver plus ou moins confusément cette partie de notre nature qui nous est commune avec les bêtes et les arbres. Oui, l'humilité, non pas de descendre aux bêtes, mais de s'approcher des bêtes. Et la récompense, les clartés, qui nous viendront de cet effort. La condition de notre bonheur et de notre salut, c'est de reprendre ce grand et puissant enracinement dans la terre sans quoi il n'est ni nourriture, ni croissance, ni élan, de s'efforcer à vivre en état d'alliance avec la création, comme aux premiers jours du monde.

YVES FLORENNE.

JEANNE D'ARC

CHEZ LA DEMOISELLE DE BOULIGNY

—

Le roi ne vivait point en très bonne intelligence avec son épouse; Marie d'Anjou était pieuse et laide, mais « bonne personne », bref la moins capable d'attacher un seigneur aussi raffiné et ondoyant que Charles VII. Aussi, ne la prenait-il pas volontiers avec lui dans ses déplacements, et la pauvre reine passait le plus clair de son temps à se morfondre dans quelque château ou dans quelque ville, assez délaissée par les courtisans, habiles à renifler d'où vient le vent.

Lors de ses séjours à Bourges, elle avait la compagnie d'une bourgeoise notable, Marguerite la Touroulde, femme du premier personnage de la ville, maître Régnier de Bouligny, conseiller du roi au fait et au gouvernement des finances et receveur général. Etant bourgeoise, par conséquence roturière, Marguerite n'avait droit, quoique mariée, qu'au titre de demoiselle et non à celui de madame, qu'on donnait aux nobles, comme à Jeanne, quoique jeune fille.

Au moment où Jeanne arriva à Chinon, la reine était à Bourges, avec la demoiselle de Bouligny à ses côtés. Les temps s'annonçaient apocalytiques et une telle pénurie d'argent sévissait dans la partie du royaume restée dans l'obéissance du roi, que c'était grande pitié pour tout le monde et singulièrement pour le conseiller receveur, qui n'avait plus rien à recevoir. Un jour, il ne lui resta en caisse que quatre pauvres écus ; c'était à ceci que se rédui-

saient les finances royales et les siennes propres. Ce jour, maître René de Bouligny et sa femme furent bien près du désespoir.

La venue de la Pucelle bouleversa tout cela.

On reprit grande confiance et Marguerite écoutait avidement la voix de la renommée qui apportait de Chinon cent nouvelles merveilleuses sur la Fille inspirée. Les deux femmes en nourrissaient leurs espoirs et lorsque les compagnons de Jeanne firent leur apparition à Bourges, c'est à eux qu'elles s'adressèrent pour connaître tous les détails de la chevauchée.

La Touroulde, comme beaucoup de femmes, était un peu mauvaise langue, un peu envieuse, un peu menteuse. Plus tard, dans sa déposition aigrelette au procès de réhabilitation, elle ajouta quelques broderies de sa façon à ces récits des braves et honnêtes guerriers, qui accompagnèrent la Pucelle. Elle affirma les avoir entendus raconter qu'ils croyaient Jeanne folle et délibéraient d'avoir commerce charnel avec elle.

Propos de bonne femme aigrie par l'âge ; la demoiselle de Bouligny n'en revenait pas de voir une fille si simple être aussi honorée; elle calomniait les fidèles défenseurs de la Pucelle, qui n'eurent jamais à son égard que dévotion et respect.

Puis ce fut la série de miracles retentissants : la délivrance d'Orléans, la victoire de Patay, le sacre de Reims. La Fortune changeait de camp et courait vers la Pucelle. Elle y resta jusqu'au fait de Paris. Marguerite ne sut jamais — et combien le surent-ils? — pourquoi la Pucelle se vit abandonnée devant le *cœur mystique de la France*, comme disait le duc de Bourgogne ; mais elle en ressentit de la peine.

Bientôt on apprit que le roi, arrivé à Gien le 21 septembre, licenciait l'armée. C'était, on le croyait du moins, la fin de la guerre ; il restait à marchander la paix avec Philippe le Bon et, alors, d'un commun effort, on pourrait obliger les Anglais à regagner leur île en toute hâte.

La reine crut devoir se rendre auprès de son royal époux ; il fallait sauver les convenances et penser à l'ave-

nir de la dynastie. La Pucelle, qui n'approuvait point ces brouilles de famille, tint à faire grande démonstration de déférence à l'égard de la reine. Elle quitta le roi pour chevaucher au devant de Marie d'Anjou et la salua à Selles-en-Berry, où elle avait reçu, il y avait quatre mois à peine, les jeunes Laval. Que d'événements depuis!

La demoiselle de Bouligny avait accompagné la reine à Selles. Elle assista à son entrevue avec la Pucelle et désira fort que cette merveilleuse chevalière vint à Bourges pour loger chez elle.

Son mari lui avait touché un mot du projet de donner pour habitation à la Pucelle la maison de maître Jehan Duchesne. C'était l'intention du seigneur d'Albret, mais ce n'était point celle de Marguerite la Tourouide ; le sire d'Albret était demi-frère du tout puissant La Trémoille et lieutenant général du roi en Berry, mais Marguerite était femme, et ce que femme veut...

Bref, la reine retourna à Bourges et la Pucelle s'y rendit également pour y loger chez le conseiller du roi.

La maison des Bouligny s'élevait dans la rue d'Auron, non loin du palais des ducs de Berry. Jeanne pouvait donc aller prier soit à la chapelle des frères prêcheurs, soit à celle du Palais, qui construite depuis moins d'un quart de siècle par le duc de Berry, à l'imitation de la Sainte Chapelle de Paris, était encore dans toute sa fraîcheur.

« Elle a été peinte avec tant d'habileté par un artiste savant », dit en vers latins un poète de l'époque, Antoine Astesan, « que toutes les images sont, pour ainsi dire, vivantes, sans parler des fenêtres, ornées de vitraux étincelants et décorés de nombreuses figures de couleurs variées. »

La ville offrait un beau choix de reliques à la piété des fidèles ; dans une superbe châsse d'argent, pesant plus de quatre-vingt-quinze marcs, on conservait précieusement les restes des enfants, massacrés par le roi Hérode, « les bras entiers avec les mains, les pieds entiers avec les jambes ». Le bon Antoine Astesan s'émerveille aussi d'une croix d'or et de pierreries « d'un prix infini » ; il

ne trouve pas de mots pour exprimer son admiration en parlant de « l'église Saint-Etienne, qui domine toute la ville et dans laquelle on dit que repose le corps de ce saint. »

Les Parisiens prétendaient eux aussi, il est vrai, posséder en l'église des Saints-Innocents les corps des enfants de Bethléem, mais il n'y avait là rien d'impossible, Hérode en ayant fait occire une assez grande quantité pour alimenter les reliquaires de ces deux villes et de bien d'autres encore.

L'existence de Jeanne, dans cette maison bourgeoise, s'organisa calme et tranquille. Aussi bien savait-elle qu'il n'y avait rien à entreprendre pour le moment. Puis, elle était affligée de ce mauvais vouloir qu'elle sentait se tisser autour d'elle à la cour. On lui avait enlevé son « beau duc », ce léger Jean d'Alençon, qu'elle bousculait et rudoyait parfois, mais qu'elle aimait d'une tendre affection de sœur ; elle n'avait plus auprès d'elle aucun compagnon de son âge. Jeanne se laissa aller à ce repos forcé et non sans charme après l'écrasante campagne de Reims et sa blessure de Paris, qui la faisait encore souffrir.

Elle prenait ses repas avec ses hôtes et partageait le lit de Marguerite. La maison était vaste, mais non pas luxueuse, comme l'hôtel de Jacques Boucher à Orléans. Ainsi, elle n'avait pas de salle de bains et les deux dames devaient aller aux étuves publiques pour se baigner.

Le moyen âge sombrait dans la superstition, mais non dans la crasse ; roi ou bourgeois, voire simple vilain, tous se lavaient vigoureusement et aimaient à barboter dans l'eau chaude. De la culture gallo-romaine il était resté cet amour pour le bain, et les étuves pullulaient comme dans la Rome antique.

Leur réputation, à vrai dire, n'était pas dorée ; les femmes de mauvaise vie y avaient élu domicile et les galants allaient s'y ébattre avec leurs belles. Souvent des rixes éclataient, on échangeait des horions et même des coups de couteau.

L'administration luttait contre ces abus à force d'ordonnances et d'amendes. On interdisait les bains en com-

mun, chaque sexe avait son jour et le samedi était réservé aux femmes honnêtes ; on interdisait aux « femmes dissolues d'y faire leur péché publiquement ».

Les étuviers devaient s'engager à respecter ces réglements et à gouverner honnêtement leurs établissements « sans y fere ne tenir, ne souffrir avoir ne estre bordel, ne fillettes, ou femmes de joye, ribaudes, ne houlières, ne gens de malvoys gouvernement ».

Pour les délinquants, amateurs de plaisirs pris en commun, ils payaient une amende de quarante et de soixante sols, à moins qu'ils ne bénéficient d'une pieuse protection, comme ce moine qu'on trouva dans une étuve de Dijon avec deux femmes mariées. L'intervention de son abbé lui épargna l'ennui de verser ses quarante sols.

Mais toutes les étuves n'étaient pas aussi mal famées ; il y en avait d'honnêtes et de bourgeoises, comme celles de la rue des Vieilles-Etuves, à proximité de la maison de Bouligny. C'est là que se rendaient ensemble la Pucelle et son hôtesse.

A l'entrée, elles payaient douze sols, ce qui leur donnait droit à l'étuve de vapeur et au bain chaud ; d'aucunes, plus économes, se contentaient de l'étuve seule pour la moitié du prix.

L'établissement ne rappelait en rien les magnificences des thermes de Dioclétien, ni même de ceux de Julien. Il se composait de trois pièces, l'une pour se déshabiller, l'autre pour l'étuve saturée de vapeur qu'on obtenait en jetant de l'eau sur des pierres chaudes, et enfin, la salle de bains, avec un bassin, alimenté d'eau chaude et froide par des tuyaux de bois, et entouré de cuves également en bois.

Là se rencontraient les bonnes femmes de Bourges, jeunes et vieilles, beautés et laiderons, mais toutes également nues. On jacassait, on potinait, on buvait du vin doux, en se faisant masser et épiler par d'accortes meschines.

L'entrée de la Pucelle faisait sensation. Les commères ouvraient de grands yeux pour bien voir cette fille auréolée de gloire et de mystère. De sainteté aussi, car, on se

le répétait sous le manteau, la Pucelle guérissait les malades et même ressuscitait les morts. Elle se déshabillait avec cette réserve un peu farouche qui détonnait en cette époque de simplicité de mœurs. Puis, nue, superbe, les épaules larges, la poitrine haut placée, elle entrait dans les étuves et les bonnes femmes, curieuses, mais intimidées, détaillaient ce corps d'amazone, couturé de glorieuses blessures.

« Voyez cette cicatrice sur sa poitrine, ma mie, et cette autre sur la jambe! » chuchotaient les commères en se poussant du coude.

Sous le sein gauche, un mince trait bourrelé, qui se reproduisait sous l'omoplate, marquait la trace sanglante de la flèche anglaise à l'attaque des Tournelles; sur la cuisse, deux cicatrices rappelaient l'attaque de la porte Saint-Honoré et le vireton de l'arbalétrier parisien.

Et les commentaires allaient leur train :

« Avez-vous remarqué le petit signe rouge derrière son oreille?

« Cela doit être une envie.

« Une envie! Un signe royal, ma mie!

« Quel signe? Les rois en ont-ils?

« Les Fils et les Filles de France en sont marqués sur le corps, ne le saviez-vous pas? »

A la maison, Marguerite faisait la causette. C'était une femme instruite et de sage raisonnement. Elle savait lire et pouvait raconter, sans en oublier un détail, l'histoire du petit de Saintré ou réciter une poésie de Madame Christine de Pisan. Elle était intarissable sur les méfaits du diable et les moyens de les combattre; elle baissait la voix pour parler des recettes infaillibles pour se faire aimer ou pour se débarrasser d'un ennemi; une corde de pendu, ou, mieux encore, une mandragore, étaient souveraines dans ces cas. Jeanne, absorbée, l'écoutait et lui répondait distraitement : « Non, elle n'avait pas lu les poésies de Madame Christine; non, elle ne connaissait point les stigmates du démon, ni ne savait ce que c'était qu'une mandragore. »

Mais lorsque la Touroulde lui parlait d'Orléans, de

Reims et de Paris, Jeanne prêtait l'oreille et savamment parlait elle-même des bastilles et des canons à main, des fossés à combler et des échelles à grimper, des archers anglais, qui s'abritent derrière leurs pieux et des chevaliers français qui se font tuer par témérité.

La Touroulde écoutait avec ennui, pleine de dédain pour cette fille, si ignorante des diables, des sorcières et des mandragores et si parlante en cet « art de soudard », la guerre.

« Elle était très simple et innocente, ne sachant presque rien, excepté en ce qui concerne la guerre », résumera-t-elle plus tard ses impressions.

Certes, la bonne Marguerite ne se croyait elle-même ni simple, ni innocente. Ainsi, savait-elle fort bien que la Pucelle, quoiqu'elle dise, possédait une mandragore et qu'elle avait mis un sort dans son étendard, qui ne la quittait jamais au combat. Dès lors, pourquoi s'étonner de son courage? Et la Touroulde, une fois, ne put s'empêcher d'en faire l'aigre remarque.

« Si vous ne craignez point d'aller aux assauts, dit-elle, c'est que vous savez bien que vous ne serez point tuée! »

Jeanne entendit l'ironie ; six mois de fréquentation de la cour l'avaient cuirassée contre la malveillance, le soupçon, l'incroyance, la raillerie souple et cauteleuse. Que lui importait ce que pensait d'elle la demoiselle de Bouligny? Elle répondit simplement :

« Vous vous trompez, je peux être tuée tout comme une autre. »

Cependant, Marguerite n'en démordait point : la Pucelle avait un « sort » ; une auréole de mystère entourait cette étrange jeune fille qui guerroyait comme un garçon, et qui se disait envoyée de Dieu. De saints hommes comme maître Jean Gerson et Jacques Gélu n'y avaient pas disconvenu ; Jeanne pouvait fort bien converser avec les hôtes célestes ; ne prétendait-on pas qu'elle avait ressuscité des enfants morts?

Dans certaines églises, on chantait des antiennes en son honneur et on déposait ses images en plomb sur l'au-

tel. Tout ceci émouvait les bonnes femmes de Bourges ; n'auraient-elles pas une sainte parmi elles?

Et dans l'hôtel de maître de Bouligny, c'était un défilé de cottes et de hennins, un jacassement de femmes, tendues, curieuses, pleines de crainte et d'espoir. On apportait des chapelets et les commères d'assaillir la Pucelle de prières et de regards implorants : qu'elle touche seulement ces chapelets du bout des doigts!

La Pucelle, gênée, s'en défendait en riant : « Touchez-les vous-mêmes, disait-elle, cela sera aussi bon! » Et les bonnes femmes, s'en allaient déçues.

Sainte ou non, la Pucelle n'en était pas moins un objet de curiosité passionnée. Qui était, de vrai, cette bergère qui portait armoiries, commandait à des princes, dînait avec le roi et allait saluer la reine quand cela lui plaisait?

Marguerite interrogeait la Pucelle avec adresse, la poussant sur le sentier des confidences. Mais il n'était pas facile de faire parler Jeanne ; elle disait exactement ce qu'elle voulait et pas un mot de plus. Elle n'en dit pas un sur ses voix et ses apparitions ; au grand dépit de l'hôtesse, elle se tut sur le chapitre des Orléans et passa sous silence sa conversation avec le roi à Chinon.

Par contre, Jeanne lui racontait volontiers sa visite au vieux duc Charles de Lorraine, lorsqu'il l'avait fait mander, fillette encore obscure, pour le guérir de ses infirmités.

Elle souriait encore en se rappelant comment au vieillard cacochyme et déçu elle avait répondu qu'elle ne savait pas guérir, et que, du reste, ses maux ne cesseraient de le tourmenter tant qu'il ne renverrait pas sa maîtresse et ne rappellerait pas sa femme légitime.

Car le duc Charles risquait doublement la damnation en s'acoquinant avec la fille naturelle d'un prêtre, la jolie Alizon et en renvoyant une dame noble et vertueuse comme l'était Marguerite de Bavière, son épouse.

« Et le duc s'est bien courroucé contre vous, n'est-ce pas? », demandait la dame de Bouligny toute palpitante.

« Que non pas. Il me laissa parler et alors je lui

demandai d'envoyer avec moi son gendre René, duc d'Anjou, avec des hommes d'armes, afin de porter secours au roi de France.

« Et que vous a-t-il répondu, ma mie?

« Il m'a fait présent d'un cheval noir et de quatre francs! » Et Jeanne riait tout à fait.

L'hôtesse avait ouï parler des épreuves qu'on avait fait subir à Jeanne avant de décider l'expédition d'Orléans. Le bruit courait qu'elle s'était montrée revêche avec les docteurs de Poitiers. La bonne dame avait peine à le croire ; de si respectables, savantes et discrètes personnes! Elle en toucha un mot à la Pucelle.

Jeanne n'en fit pas mystère. Son séjour à Poitiers chez Jean Rabatau lui avait laissé un souvenir tragi-comique. Elle évoqua ces jours, ces interminables conversations, ces visages fermés et soupçonneux, son impatience et ses colères. Les docteurs faisant grand étalage de leur science, elle leur criait : « Il y a dans les livres de Notre-Seigneur plus que dans les vôtres! » Et puis, comme toujours, elle passa à la gaîté en racontant ses mordantes reparties au frère Seguin, qui parlait avec un fort accent picard.

« Quel langage parlent vos voix? » avait demandé le frère.

« Un meilleur que le vôtre! » Et Jeanne de rire. La dame écoutait, surprise.

« Et ils ont été tout le temps comme cela avec vous?

« Ils ont cessé de m'arguer lorsqu'on leur dit le signe ».

Marguerite brûlait d'envie de poser encore une question, une seule : quel signe? Mais elle n'osa.

C'est qu'une autorité impalpable émanait de cette Pucelle, une tranquille assurance d'être obéie. Elle était simple et affable avec son hôtesse, mais la ligne qui les séparait ne s'effaçait jamais. Peu à peu et sans que Jeanne le demandât, la vie changea de ton dans la maison.

L'époque était superstitieuse, mais non pieuse. « Peu de gens vont à l'église, écrivait Nicolas de Clamenger ;

très peu entendent la messe, ou ils n'en écoutent souvent qu'une partie ». Mais avec Jeanne, il n'était pas question de négliger le service divin ni de s'en aller avant la fin. Elle demandait à Marguerite de l'accompagner à matines, qu'on sonnait vers la fin de la journée, et la demoiselle la suivait sans mot dire.

A la porte et dans la rue, on passait devant une nuée d'éclopés et de miséreux qui tendaient la main, sûrs de l'aubaine. Et l'aumône tombait dans les mains, avec un sourire et une bonne parole. Marguerite savait que la Pucelle ne manquait pas d'argent, mais elle savait également qu'elle n'en gardait point pour elle-même ; tout passait en largesses. Marguerite, bourgeoise économe, s'en étonnait et le disait à la Pucelle.

« J'ai été envoyée pour la consolation des pauvres et des indigents », répondait Jeanne. L'hôtesse pensait que c'était plutôt pour occire les Anglais et faire sacrer le roi, mais gardait ses réflexions pour elle.

Puis, il y avait la question des divertissements : dont le jeu était le pivot. On jouait partout et avec fureur à cette époque. Les jeux de tables, ou l'on employait des pions, étaient fort en honneur : trictrac, marelle, dames, échecs, et, surtout, les dés. Les hôtels d'importance possédaient des salles de jeu spéciales ; celui de Jacques Duchié, en la rue de Prouelles, en avait une « garnie de jeux d'échecs, de tables et d'autres diverses manières de jeux en grand nombre ».

L'exemple venait de loin et de haut. Joinville raconte que saint Louis, outré de voir son frère le duc d'Anjou passer ses journées à jouer avec Gautier de Nemours, se leva un jour de son lit et, tout malade qu'il était, alla en chancelant vers les joueurs, prit leurs dés et les jeta à la mer.

Charles VI jouait lui-même, mais l'interdisait aux autres ; il faisait payer 16 livres parisis à ses pages Robinet de Poissy et Cerise pour jouer à la paume et aux tables avec lui, et publiait un décret menaçant de son indignation ceux qui se permettraient de s'ébattre à d'autres jeux que celui de l'arbalète et de l'arc à main.

L'Eglise même s'en mêla. Frère Richard, avant de se joindre à la Pucelle, avait stigmatisé le jeu en des paroles si éloquentes que ses auditeurs, soumis et repentis, s'étaient empressés de brûler en des feux de joie « tables, tabliers, cartes, billes, billards ».

Mais l'effet de ces foudres ne fut que de courte durée ; on joua plus que jamais et on vit même à Paris un chanoine de Saint-Rémy remuer le cornet à dés en son logis.

La Pucelle partageait l'horreur de frère Richard pour le jeu. Elle ne le cacha point à Marguerite et les joyeuses réunions, où chacun comptait ses points et remplissait ou vidait ses poches, cessèrent dans la maison de maître de Bouligny.

Si la demoiselle de Bouligny prenait avantage sur la Pucelle dans la question de poésie ou de mandragore, elle redevenait modeste et humble, dès qu'il s'agissait du métier d'homme : la guerre. Marguerite reconnaissait, nous l'avons dit, que Jeanne se montrait fort experte en la matière; ceci pouvait être affaire d'étude; mais elle ne se contentait point du savoir d'un chef de guerre, elle avait encore les allures d'un chevalier.

Parfois la Pucelle faisait amener l'un de ses chevaux, tous splendides coursiers, richement caparaçonnés. Mugot l'amenait devant la maison et le cheval frappait le pavé du sabot, hennissait, s'énervait.

Puis la Pucelle sortait dans un de ses magnifiques costumes aux couleurs des Orléans, chaussée de houseaux à longs éperons. D'un mouvement, elle sautait sur la selle, et le cheval, qui se cabrait, s'apaisait soudain, sentant une main de maître.

Puis la Pucelle, accompagnée de Mugot, allait faire une visite à la reine, ou, traversant les faubourgs, sortait dans la campagne ensoleillée.

D'autres fois, elle s'amusait à galoper armée d'une lance, dans un simulacre d'attaque où une botte de foin faisait figure d'adversaire.

La demoiselle de Bouligny et les bonnes gens en étaient émerveillés et, vingt-cinq ans plus tard, se rappelleront encore cette étincelante vision.

« Elle montait à cheval et maniait la lance comme l'eût fait le meilleur cavalier, ce dont tout le monde était dans l'admiration », dira Marguerite au procès de réhabilitation.

Mais déjà ces jours de repos tiraient à leur fin; il n'était plus question de se divertir aux joutes. L'armée s'assemblait à Bourges pour aller mettre le siège devant Saint-Pierre-le-Moustier. Le roi en donna le commandement officiel au sire d'Albret, mais c'est la Pucelle qui ordonnait et c'est à elle, encore une fois, qu'on dut la victoire.

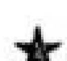
JEAN JACOBY.

NUIT D'AUTOMNE
SOLILOQUES D'UN EXILÉ

—

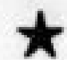
D'APRÈS UN POÈME ANNAMITE DU XIXe SIÈCLE

La nuit, par delà le store, est sereine et radieuse,
Mais je suis en terre étrangère, et seul, je lève ma coupe dorée!
Combien sont rares les instants de bonheur
Que le destin nous réserve en ce monde!
La lune sourit à la fleur qui s'ouvre,
Et le vent, par intervalle, balance les rameaux.
Ah! je n'ai point d'amis pour jouir de la lune et du vent;
L'automne, déployant sa splendeur, se joue de mon exil!

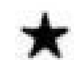


Une chanson s'élève de la rivière;
Et vers l'embouchure, dans le lointain,
Au clair de lune, dans le brouillard,
Vogue un esquif de pêcheur.
Et je me souviens du grand exilé (1),
Jadis, traînant sa nostalgie — barque toujours amarrée dans son cœur;
Je rêve à ses douloureux poèmes,
Et souffre moi aussi d'être séparé de ma maison!

(1) Allusion à Thou-Fou, très grand poète chinois de la dynastie des T'ang, qui a laissé, entre autres, huit beaux poèmes sur l'automne.



Je suis parti, alors que le pêcher vantait ses premières fleurs
Et que le vent d'orient folâtrait sur la verdure.
Aujourd'hui le brouillard d'automne a remplacé le vent d'orient,
Et le pêcher, dans la froidure, commence à languir.
Je suis parti, alors que le saule verdoyait encore
Et que le loriot chantait sous la feuillée.
Aujourd'hui la plaintive cigale a chassé le loriot
Et le vieux saule dépérit de tristesse!
Parfois, du côté de la mer, à la tombée du soir,
J'aperçois une voile qui s'éloigne :
Alors mon chagrin, débordant dans mon cœur,
S'élance dans le sillage de la voile et vers la mer.
Parfois, au sommet des monts couverts de brume,
J'aperçois un nuage qui s'élève :
Alors ma douleur, débordant dans mon cœur,
S'élance vers le nuage au sommet des monts.
Et les nouvelles attendues n'arrivent pas;
Dans le jardin, le bananier pleure quelques gouttes de rosée.
La cloche du temple achève sa vibrante prière;
Le tam-tam résonne dans la lagune et sur le mirador.
Mon âme est tourmentée, et sinueuse la rivière,
Et ma douleur ajoute à la mélancolie des choses.
Et les rames, en cadence, frappant l'onde calme,
Martèlent à l'envi mon âme tourmentée!

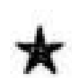


Car l'épouse rêve à son époux, à cette heure,
Assise à la fenêtre ou devant la chandelle!

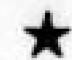
Mainte fois, dans sa chambre parfumée,
Alors que, dehors, murmurait l'hirondelle,
Sentant en elle monter le souvenir,
Elle s'est détourné le visage de son miroir.

Mainte fois, sur son métier à tisser,
Alors que, dehors, roucoulait la colombe,
Sentant en elle monter le souvenir,
Elle a dû s'arrêter de balancer la navette.
Plus d'une fois, alors qu'elle désespérait d'avoir de mes nouvelles,
S'étant levée de la couche à moitié vide,
Elle est allée s'appuyer contre le portail :
Dehors, dans la nuit, le grillon pleurait!
Plus d'une fois, alors qu'elle désespérait d'avoir de mes nouvelles,
Ayant posé sa broderie à moitié faite,
Elle est allée s'appuyer sur le balcon :
Dehors, dans la chevelure du saule, la cigale pleurait!
Le ciel étant merveilleux ce soir, peut-être est-elle en train de se dire
Que je suis déjà sur le chemin du retour.
Peut-être même s'apprête-t-elle à m'accueillir,
Oubliant toute la distance qui nous sépare.
Mais peut-être aussi est-elle en train de penser
Que trop de plaisirs, le long du chemin, captivent mon âme.
Et, doutant de ma constance, peut-être se dit-elle
Que maintenant, une autre femme partage mon oreiller...

Hélas! maintenant je suis encore dans une auberge
A regarder les étoiles et ma nostalgie à travers le store!



Fleurissez-vous toujours l'autel de nos ancêtres?
Et le père et la mère sont-ils toujours en bonne santé?
Naguère, notre enfant ne savait que rire et pleurer;
Maintenant, il commence à marcher, à courir!
Et grâce au ciel, les neveux ont grandi;
Peut-être ont-ils fait des progrès dans leurs études.
Des révoltes ont éclaté là-bas, dans le nord :
Comment vont les frères et les amis?



Ah! quand donc serons-nous de nouveau ensemble
Sous le toit familial, autour d'un même festin?
Quand donc trinquerons-nous de nouveau
Tout en parlant du village et de l'exil?
Mais mes yeux sont remplis de larmes,
Car ma maison est à mille lieues de moi!
Et je n'ai pas fini de vider ma coupe dorée
Que l'aube s'annonce déjà derrière les feuilles.

HOANG-XUAN-NHI.

TÉMOIGNAGES D'UN PROVINCIAL SUR CHARLES-LOUIS PHILIPPE

—

Nous en serons le 21 décembre de cette année au trentième anniversaire de la mort de Charles-Louis Philippe. Un de ses compatriotes, qui l'a beaucoup connu, donne ici, en souvenir, ces pages se rapportant aux années 1901 et 1902. — E. G.

C'est au 18 septembre 1901 que se place ma première rencontre avec mon compatriote Charles-Louis Philippe. Je lui avais écrit en cours d'année et fait parvenir un exemplaire de mes *Tableaux Champêtres* récemment sortis.

Les vacances, comme à l'ordinaire, l'avaient ramené à Cérilly au début du mois. Le 14, je recevais de lui ce court billet :

Cher Monsieur,

Je comptais aller vous voir à Ygrande pendant mes vacances et répondre au moins par ma visite à l'envoi de votre livre, mais voici que j'ai un roman à finir et que je ne puis lâcher d'une semelle la petite chambre où je travaille. Je me console en pensant que vous viendrez à Cérilly pour le 18 septembre et que vous voudrez bien me montrer que vous m'accordez mon pardon en montant me voir chez mes parents. C'est entendu, n'est-ce pas?

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.

De bonne heure, le jour venu, je parcours assez vite à bicyclette les treize kilomètres qui séparaient nos deux bourgs. A cette époque plus encore que maintenant, hors le cas de parenté proche, les relations étaient rares entre

petites gens d'un pays à l'autre. Je n'avais pas abordé plus de cinq ou six fois jusqu'alors le voisin chef-lieu de canton.

Grâce aux indications de Georges Bodard, le charcutier poète, notre ami commun, je découvre sans peine la petite maison Philippe, dissimulée, du côté de la ville, par une vieille importante bâtisse établie perpendiculairement et dont le pignon s'avance sur la chaussée. Ce logis avait été un temps occupé par le percepteur Giraudoux. Une lucarne prenant en enfilade la petite rue montueuse, côté du levant, avait permis à Jean Giraudoux enfant d'observer le lycéen Philippe assis devant la porte de ses parents ou sur le banc massif du père Perdrix...

Dans la pièce d'entrée avenante et proprette, je suis reçu par la maman, une femme d'âge déjà — elle doit approcher de la soixantaine — d'assez forte corpulence, le visage plein, plutôt blême, strié de rides, la voix un peu rauque : — on dit « rauchouse » en Bourbonnais. Reçu avec cordialité comme un hôte attendu.

— Mon fils est dans sa chambre, je vais vous conduire.

Elle me précède dans l'ex-atelier où les plots, chevalets, cognées, paroirs et autres outils ordinaires de sabotier demeurent rangés en bon ordre au long des murs; monte devant moi l'étroit escalier tournant, ouvre une porte à gauche, m'annonce et s'en retourne.

Etonnement de l'exiguïté, de la pauvreté du cadre et de me trouver en face d'un si petit homme, à l'air plutôt timide et inquiet qui ne dit pas grand'chose, mais, ajustant son lorgnon, lève vers moi un regard profond, pénétrant, scrutateur. Souvent par la suite je l'ai vu regarder ainsi, tête dressée, silencieux et attentif, les gens qu'il voyait pour la première fois : façon sans doute de découvrir leur âme...

Ah! tout de même, je l'imaginais plus imposant, cet écrivain de Paris, que ma timidité de solitaire me faisait aborder avec appréhension.

J'observai la chambrette, le lit bateau à une personne,

spécialité d'un ébéniste du cru, la cheminée étroite où trouvaient place la pipe familière, les objets de toilette, la petite table devant la fenêtre où livres et cahiers s'empilaient soigneusement. Et cette fenêtre donnait sur la courette au puits grinçant, sur les sapins et massifs du jardin bourgeois voisin : tout le réel des belles pages descriptives de la *Mère et l'Enfant*.

Philippe me propose un tour de ville en attendant le déjeuner.

Le 18 septembre est à Cérilly la date d'une foire importante, d'une manière de fête aussi. A cette heure l'animation bat son plein autour de la mairie où se tient le marché, sur la place et dans la grande rue où s'installent les forains. Mon compagnon rencontre de ci de là d'anciens camarades de classe. Quelques-uns ne s'en tiennent pas au signe de tête de connaissance :

— Bonjour Louis, tu es donc au pays?

— Comme tu vois; les petites vacances habituelles...

Parfois c'est l'écrivain qui poursuit, questionne le jeune paysan en blouse bleue, l'aiguillon en main ou le simple bâton :

— Alors, la foire était bonne? Que deviens-tu? Marié? Des enfants?... Nous vieillissons, mon paur'vieux! (1)

Il usait volontiers d'expressions très bourbonnaises pour montrer mieux sans doute que les études, le déracinement à Paris ne l'avaient point changé. Et ces compatriotes à coup sûr savaient gré au « petit Barbasse (2) » de n'être pas devenu fier comme d'aucuns...

Avec le parrain l'entrevue se prolonge un peu. Je ne sais quel vague lien de cousinage avait valu au charretier, entrepreneur de routes, Charles B..., d'être au baptistère le répondant de l'un des jumeaux du sabotier. C'était un fort gaillard, haut en couleur, l'air d'importance des patrons habitués à donner des ordres et à traiter des affaires. Il fumait la pipe avec persévérance

(1) L'on trouve dans l'une de ses premières lettres à Mme Mac Kenty : « Je m'efforce d'être l'homme de tous les milieux et d'être à l'aise à côté d'un prince comme à côté d'un ouvrier zingueur ».

(2) Sobriquet s'appliquant dans le pays à la famille du sabotier et à d'autres familles Philippe.

et componction, affirmant ainsi avec son petit filleul un point commun au moins.

Echange de poignées de main, de nouvelles concernant la santé, les familles. Puis le géant à grosse mine entre deux bouffées :

— Toi, ça marche à peu près à Paris?

— Ma foi, ça va tout doucement.

— Vous avez de la chance, les fonctionnaires, pas de temps de perte et toujours sûrs de toucher la galette en fin de mois... Viendras-tu nous voir avant de t'en retourner?

— Ça ne me sera guère possible. Tous mes jours sont pris. L'année prochaine, peut-être.

Au retour à la maison, Philippe me présente à son père absent le matin : vieillard de taille moyenne, dos voûté, yeux vifs plutôt malicieux, sourire un peu ironique, barbiche grisonnante très Napoléon III.

Devant la fenêtre, non loin du fourneau où mijote le ragoût, sur la table ménagère s'adornant d'une nappe très blanche, le couvert est dressé.

— Nous en faut moins qu'aux bourgeois, plaisante le brave homme. Cette pièce-là, qui n'est pourtant pas bien grande, nous sert à la fois de cuisine, de salle à manger, de salon et de chambre à coucher!

Au cours du repas, c'est lui surtout qui alimente la conversation, contant avec verve quelques-unes de ces bonnes farces dont on s'entretient longtemps dans les petits pays, comme *la demande en mariage*, le *plus grand pêcheur* ou *le chat dans le beurre*. Son fils me dit plus tard comment il tenait volontiers le rôle de boute-en-train du quartier. Une jeune femme prenait-elle de l'embonpoint, il lui annonçait avec un grand sérieux : « Ce sera un garçon, vous savez... » Il y avait toujours une chance sur deux de réussite dans la prophétie. Et donc, s'il tombait juste, la jeune mère le félicitait volontiers : « C'est pourtant vrai, Barbasse, que vous vous y connaissez... » Par contre, si l'enfant était une fille et qu'on lui rappelle son pronostic contraire, il s'en tirait avec audace : « Etes-vous bien sûre que j'aie dit ça? Moi, je ne me sou-

viens pas, vous avez dû rêver. » Ou bien encore : « C'était pour vous faire plaisir, ma petite, pour vous remonter le moral... Je vous voyais si mal en train, et si désireuse d'un garçon... Mais je savais à quoi m'en tenir, allez! »

A coup sûr, cette bonne humeur narquoise avait dû contribuer à sa réussite dans le petit commerce de bois de noyer qu'il avait pratiqué en marge de la saboterie, et d'où provenait le plus clair de ses économies.

Aujourd'hui tous sujets lui sont bons pour des observations savoureuses empreintes de philosophie simpliste. D'autre part, il laisse percer, volontairement ou non, cette manière de contentement de soi des travailleurs qui ont pu réaliser à peu près leur ambition modeste.

Et Louis est attrapé de ci de là, qui fume trop, qui manque de sérieux et de sens pratique...

Placide et résigné, le Parisien enregistre les observations trop connues; un peu crispé intérieurement peut-être, mais s'efforçant de n'en rien montrer. La maman, à physionomie plus sévère et soucieuse, tout en s'affairant au service, intervient parfois pour appuyer ou atténuer.

Je me tiens, quant à moi, sur une prudente réserve, ayant trop le sentiment d'être étudié...

Avant mon départ, l'écrivain me promet sa visite prochaine. Ne faisant pas de bicyclette — jamais ne devait l'intéresser ce nouveau produit de l'ère mécanicienne — il prendra la route à pied. Je tâcherai d'aller à sa rencontre.

Promesse que confirme, trois jours après, cette carte brève :

Samedi, 21 septembre.

Cher Monsieur,

Je partirai de Cérilly lundi soir à quatre heures et j'espère, comme nous l'avions dit, que nous nous rencontrerons en route. A bientôt donc et je vous prie de faire mes amitiés à votre famille.

Votre

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.

Au jour indiqué, vers la même heure, j'attelle donc à sa vieille petite charrette notre poney breton *Jacquot*, plein de bonne volonté, mais à qui les ans commencent à peser, et l'aiguille sur la route de Cérilly.

Au carrefour des Ecurieux, avant Theneuille, vers le huitième kilomètre, je vois se dessiner la silhouette menue de mon piéton. Une pèlerine sur le bras, il s'avance d'un pas vif et régulier, paraissant s'aider un peu de son parapluie-canne.

Ainsi qu'il arrive souvent, l'équinoxe avait provoqué un changement de température. Cette journée du 23, sombre, pluvieuse, voyait s'atténuer déjà sa pauvre lumière en un crépuscule automnal plutôt morne et triste.

Un tour sur place à l'attelage. Philippe s'installe à ma gauche. J'ai plaisir à entendre, plus cordiale déjà, sa voix un peu chantante, parfois douce et persuasive comme une caresse, mais qui prend de l'ampleur lorsqu'il s'enthousiasme et veut convaincre.

Côtes et descentes. Prés, cultures et taillis. Fermes à droite et à gauche, mais éloignées de la route. Des gens à l'arrachage des pommes de terre, d'autres au labour. Nous côtoyons la partie marécageuse de l'étang d'Epinoux. Quelques remous et froufrous de roseaux signalent les évolutions du gibier d'eau. Au loin, vers la vanne, le vieux moulin accroupi, plus sombre dans le soir triste. Nous voici sur le territoire ygrandin : il y a là une humble maison-frontière à structure bizarre appelée, par dérision peut-être, le *Palais Royal*. Après quoi, nous avons à grimper la montée des Tailles, longue et rude : le taillis épais à droite, d'où se déversent des gouttelettes retenues par le feuillage en saillie, fait plus dense l'ombre déjà envahissante. Cela dure et dure : le *Jacquot* aux courtes jambes, lorsqu'il cesse de trottiner, semble concourir pour le championnat de lenteur.

Voici l'avant-bourg, enfin : au bord de la route, des locatures assez rapprochées. Les ménagères rentrent vaches et chèvres pour la traite du soir.

Le bourg à traverser où les lumières commencent à s'allumer : notre passage demeure inaperçu.

Quand nous arrivons, quelques minutes plus tard, c'est bel et bien la vraie nuit.

De la route, une petite barrière ouvre sur un jardinet précédant l'avant de la maison. J'arrête ici mon hôte, ne voulant point, à cette première visite, l'emmener d'abord à la cour arrière, la cour des bêtes. Nous descendons l'un et l'autre. Il s'écarte un peu trop vers la gauche, trompé par l'obscurité, victime aussi de sa myopie très accusée (égarer son lorgnon le rendait si malheureux!) et manque choir dans le fossé. Je puis à temps le retenir par le bras, éviter une catastrophe...

A cette époque, vivant en sous-ordre chez mes parents, simple exécutant dans le travail quotidien de leur petite ferme, je ne me risquais point d'un cœur léger à inviter quelqu'un.

En l'occurrence, c'était plus grave encore parce qu'il s'agissait de dîner et coucher, et d'un hôte en dehors de la grande communauté paysanne. Le dîner ordinaire — nous disons à la campagne le souper — ne dérangeait pas beaucoup. Recevoir un inconnu nécessite la préparation d'une manière de repas de fête : potage, viande, légume et dessert. Gros tintouin pour ma pauvre mère toujours très occupée et qui n'aimait guère de telles perturbations dans le programme quotidien. Rien à redouter toutefois de son accueil envers l'étranger, sinon plutôt un excès d'empressement aimable proche de l'affectation. C'est moi seul, avant ou après, qui risquais quelque reproche voilé, quelque ricanement amer.

Du côté de mon père l'on pouvait toujours craindre une explosion de franchise totale. Ceci, par exemple :

— Vous pensez bien, le soir, quand nous sommes entre nous, on n'en cherche pas si long : une assiette de soupe, un peu de lait et l'on s'en va au lit. A cette saison où il y a tant à faire encore dans les champs, on se lève tôt, vous comprenez, bien avant le jour...

Puis, le grand-père octogénaire, resté comme aspect, costume, langage et idées, très paysan 1840, plutôt auto-

ritaire et grincheux, pouvait aussi se manifester par quelque sortie malheureuse.

Au total situation un peu fausse et pénible qui me tarabuste assez...

Je n'ai point souvenir d'incident trop fâcheux. En tête à tête avec un Parisien, mon père, ancien de 70, ne pouvait manquer de lui servir, avec quelque emphase et naïveté, le récit de certains épisodes du siège : la queue dans les boulangeries, un obus éclaté presque à ses pieds sans qu'il fût touché, l'ingestion d'un fragment de saucisson de rat qui l'avait rendu malade, l'immangeable « fricassée de son » imaginée par un fantaisiste, les proclamations grandiloquentes de Trochu que les actes ne confirmaient guère. C'était le moindre mal...

Notre hôte, à qui nous ne pouvons offrir une chambre personnelle, doit partager la mienne où il y a deux lits : nous nous y retirons d'assez bonne heure.

C'était le temps où, travaillant d'enthousiasme aux *Mémoires d'un Métayer* (3), je fondais de grands espoirs sur cette œuvre. Et je comptais un peu sur mon nouvel ami pour arriver à une édition parisienne.

Aussi bien ne saurais-je manquer de chercher à l'intéresser en lui lisant quelques pages du manuscrit parmi celles qui me paraissent les plus marquantes. J'ai choisi d'avance le passage où Tiennon adolescent, revenant de voir sa mie, fait rencontre en un coin perdu d'un camarade jaloux déguisé en fantôme à qui il administre une raclée tragique.

Mon auditeur écoute, silencieux et attentif, en tirant sur sa pipe. Hélas! l'approbation, après coup, demeure si discrète qu'elle me paraît de simple politesse.

La matinée du lendemain, grise et terne encore, se passe en promenades dans les entours, avec séance pour l'apéritif dans une auberge voisine de l'église, en compagnie d'un ami boulanger ayant le goût de la lecture. Conversation à bâtons rompus avec des trous de silence parfois. Nous ne sommes pas de ceux qui, trop sûrs d'eux-

(3) Dont le titre définitif devait être *La Vie d'un simple.*

mêmes ou de leur journal, parlent de tout avec assurance. Et sans doute subsiste-t-il une certaine réserve du fait de la connaissance trop récente.

Le grand plaisir pour moi est d'amener Philippe à donner son appréciation sur tels écrivains connus, à dévoiler tels dessous de la presse et de l'édition, à conter des anecdotes d'ordre littéraire. Il admire beaucoup Paul Claudel, m'engage à lire de lui un livre de jeunesse assez touffu : *l'Arbre*. Et puis aussi *Jude l'Obscur*, de Thomas Hardy, *Moll Flanders*, œuvre peu connue de l'auteur de Robinson Crusoé. Côté sculpture, il place très haut Rodin. Pour lui, Claudel, Rodin sont, chacun dans leur genre, des génies comme il ne s'en trouve pas un par siècle. Par contre, il critique avec âpreté Rostand dont le succès n'est dû qu'à de continuels et bas raccrochages. Sentiment qui m'étonne d'abord, qui est à coup sûr celui des petits cénacles, hostiles aux œuvres qui ont conquis les foules, où il entre sans doute quelque parti-pris. J'ai toujours connu notre petit Cérillyen très intransigeant en matière de jugements littéraires.

Il partit au cours de l'après-midi utilisant la patache qui nous reliait alors à Bourbon l'Archambault, où il allait voir sa sœur Louise, mariée au pâtissier Tournayre.

Dans les jours qui suivirent, il me fallut subir naturellement les questions bébêtes des femmes de l'entour, avides de renseignements sur ce petit homme à lorgnons que nous avions reçu...

§

Tout au long de cette année 1901, Philippe publie à *l'Ermitage*, à la *Revue Blanche*, des « Faits Divers » qui sont des commentaires sur les crimes plus ou moins sensationnels du moment. Evoquant les milieux, reconstituant les faits, s'essayant à dépeindre l'état d'âme des assassins, il semble plus d'une fois leur donner raison. Ici et là, des pensées justes et profondes. Celle-ci par exemple à propos de l'anglais Gilmour, assassin d'une

demi-mondaine, qui observe devant les assises une attitude de silence farouche :

Il savait que ces gens-là (jurés et magistrats) n'habitent pas son monde. Vous est-il arrivé de sentir chez vos semblables un mur et de penser que toute parole est superflue? Car les âmes sont froides et se heurtent comme des glaçons charriés...

Un peu intéressant personnage a tué par jalousie : il lui oppose son *Bubu,* qui : « dans le combat des événements n'admettait pas un seul instant la défaite... et n'eut jamais besoin de tuer... »

Car les hommes forts sont les maîtres du monde et conduisent les femmes avec un geste de leurs doigts.

Un paysan beauceron, Brierre, a tué ses cinq enfants, drame inexplicable autant qu'épouvantable qui émeut et passionne l'opinion. Au cours de l'automne 1901, Philippe entretient de cette affaire Mme Mac Kenty.

La semaine prochaine, je vais avoir le procès de Brierre pour mes faits-divers. Ça m'intéresse beaucoup. C'est d'une couleur de province rapace et je vais peut-être me rendre un peu compte de l'homme, sur lequel nous avons assez peu de renseignements.

Sur d'autres plans, dans la nombreuse correspondance échangée avec cette bourgeoise accaparante qui n'est encore qu'une amie, il confirme cet état d'esprit :

De toutes les choses de ce monde, il n'en est point contre lesquelles je ne me sente le front de lutter. Je n'ai point de vanité, mais je suis un des hommes qui possèdent encore cette vertu de l'orgueil et qui l'ont acquise jour par jour, et qui la sentent croître, monter, se taire. Car l'orgueil est plein de silence... Ce n'est qu'à l'usage de la vraie douleur que je me suis poussé, que j'ai marché, que j'ai vu les premières cimes où l'homme fort est plus fort que les vents.

Un peu plus tard :

J'ai eu le courage d'être seul et j'eusse voulu partir avec mon simple bâton, marcher sur les routes avec mes livres dans la tête, m'arrêter le soir aux auberges, écrire, causer avec le voyageur, et me dégager de tout ce qui n'est pas la liberté d'un homme fort.

En décembre :

Je viens d'achever un roman qui est l'histoire d'un vieux pauvre en province et plein de haine presque animale à force de douleur passive, où j'ai mis beaucoup de choses que j'ai vues... C'est un livre que j'ai voulu très simple, où la douleur prend sa forme pitoyable de pain sec et que vient traverser un pauvre cœur faible, un bon enfant généreux avec ignorance...

§

C'est dans ces dispositions qu'il aborde l'année 1902. Le 30 janvier il écrit à Vandeputte (4) :

Le cœur va admirablement bien. Depuis six mois je n'ai pas cessé d'être dans un état de joie insolente. Je me sens fort, courageux, maître de moi-même. Et les vieilles sentimentalités qui débordaient dans mes lettres sont mortes à tout jamais.

Les sujets d'intérêt ne lui font point défaut. Son groupe fidèle d'admirateurs et d'amis va s'élargissant. Barrès lui a écrit après *Bubu,* et la comtesse de Noailles, alors au plein de sa jeune renommée, a voulu le connaître. L'intimité continue avec Gide, débutant et déjà célèbre, qui le traite en camarade. Mme Mac Kenty est, à son dire, « une excellente femme, riche, bonne, pleine de qualités, qui lui porte la tendresse la plus intelligente et la plus délicate ». Il éprouve pour elle non de l'amour, mais une grande affection.

Côté féminin il a encore une autre amie fraternelle, une compatriote, Marguerite Audoux, née à Sancoins, ouvrière d'usine, puis couturière, rencontrée dans une

(4) Poète belge avec qui Philippe entretient durant plusieurs années une correspondance amicale, très suivie.

petite crèmerie où ils déjeunaient l'un et l'autre, qui fait partie depuis quelque temps déjà du groupe de ses familiers.

Pour *Marie Donadieu* (5), elle n'est plus qu'un sujet de roman qui occupe longuement sa pensée avant qu'il ne se mette à l'écrire.

Roman, — écrit-il à Mme Mac Kenty, — qui sera plein d'amour, avec une femme menteuse du fond du cœur, généreuse, souffrant les martyres du mensonge, écrasée, nerveuse, sentimentale, rejetée du monde, éliminée successivement du cœur des hommes à cause du mensonge dont elle doit à la fin s'entourer sous peine de ne plus vivre.

Il ajoute :

... Ce que je puis dire dans une lettre ne saurait dépeindre ce livre qui ne sera pas si spécial, si psychologique dans le mauvais sens que semble l'indiquer ce que je vous en dis...

Mais de vivre toujours avec ses pensées, ses projets, la lettre, l'article ou le livre à faire, et avec des amis cérébraux comme lui, il en vient à détester davantage le bureau « où l'air est obscur et semble sortir d'un carton vert... »

Il y a là toute sorte d'agacements. Le plus terrible pour moi c'est de vivre parmi des médiocres. Ce m'est très utile d'apprendre ce que contiennent ces gens, mais c'est parfois d'un immense désespoir. Il faut s'observer soi-même avec une attention de tous les instants pour croire au beau fonds humain et à la vie des idées. Mon bureau, c'est aussi angoissant quand on songe à ce que nous appelons la vie saine et normale, qu'un milieu de bagne ou qu'un chapitre de l'apocalypse.

La perspective des vacances ne semble pas autrement le réjouir : il le laisse entendre à son amie dans une lettre du 28 août :

(5) Jeune lyonnaise blonde et jolie, mais hystérique et perverse, pour qui il avait eu un moment de grande passion au début de l'année précédente.

Mon père a des idées toutes faites sur les femmes et sur moi... Il sait que je suis un petit « gobeu », les femmes des menteuses et des attrapeuses...

A la même, de Cérilly, quelques jours après :

... J'ai retrouvé les miens, ma maison, ma chambre, mon ciel et des ennuis pourtant...

A son ami Lucien Jean :

... J'ai apporté ici tout ce qu'il fallait pour briller : un complet noir élégant et sobre, des chapeaux dernier genre et des boutons chaînettes en doublé or pour mes manchettes... Il y a aussi une canne plaquée d'argent, en bois de laurier (déjà!) et des cravates.

... Mon père trouve que je fume beaucoup, que j'ai toujours le cigare ou la pipe au bec... Il ne manque jamais pour la plus petite cigarette de me faire une observation : « Faut être fou. Y a pas un bourgeois... », etc.

§

Or, durant les vacances de 1902, notre région était bouleversée par un événement local de grosse importance. Le banquier de Bourbon-l'Archambault, un vieillard en qui les petites gens avaient toute confiance, venait de prendre la fuite, laissant un passif de deux millions et demi. Les économies amassées sou à sou de plusieurs centaines de travailleurs. Un désastre vraiment, pour les personnes d'âge surtout. Il y eut des lamentations, des larmes, des drames aussi : quelques ruinés allant jusqu'au suicide.

Cependant Philippe entretenant Lucien Jean de cette affaire, se réjouit de ce que « l'esprit ait remporté une victoire... L'abrutissement de l'argent, l'économie étroite, tout cela a reçu son coup. »

C'est une opinion que le jeune écrivain n'eût pas soutenue sans danger parmi les groupes paysans du dimanche, à l'auberge ou sur la place, dans chaque bourgade de la région...

ÉMILE GUILLAUMIN.

LA NOUVELLE ARMÉE CONSCRITE EN ANGLETERRE

LA MILICE

—

Cet article fut écrit en juillet, au moment où la guerre nous menaçait, mais bien avant la déclaration des hostilités. Je ne vois guère de changements à y faire, mais je pourrais peut-être ajouter une histoire assez instructive qui se raconte en Angleterre : « Il n'y a pas moyen de se faire soldat ces jours-ci, à moins d'avoir des amis bien placés. » — T. L. W.

Il est évident à tout Français qu'un des devoirs qui s'imposent nécessairement à chaque citoyen est celui de défendre sa patrie. La conscription universelle est un élément fondamental de la démocratie française, qui fut introduit en 1789 au moment même de la plus grande lutte de la Liberté qui ait jamais eu lieu. Il est par conséquent quasi impossible pour un Français de comprendre l'attitude que l'Angleterre a toujours adoptée envers la conscription, et de ne pas avoir été étonné d'entendre les cris frénétiques et les graves avertissements de l'autre côté de la Manche que la conscription est la négation même de la démocratie, que la liberté est sacrifiée à tout jamais, que l'on a perdu l'idéal pour lequel on était prêt à donner sa vie. C'est d'autant plus impossible pour un Français de comprendre quelle révolution d'esprit s'est effectuée en Grande-Bretagne pour arriver à un tel changement. Ce n'est plus qu'une minorité fort restreinte qui garde l'attitude traditionnelle envers la conscription.

Il ne sera pas sans intérêt de voir quels sont les arguments avancés contre la conscription, d'abord les arguments pacifistes, religieux, politiques et économiques, ensuite les arguments de la tradition nationale.

Il existe en Angleterre depuis fort longtemps une société pacifique

CENSURÉ

CENSURÉ

maintenant

regardons l'appel religieux :

CENSURÉ

Il faut souligner le fait que cette attitude religieuse n'est pas officielle; elle n'est ni celle de l'Eglise Anglicane ni celle des sectes non-conformistes, à l'exception des Quakers. C'est une affaire purement personnelle, que chacun doit décider soi-même.

Quant à l'opposition politique, aujourd'hui il n'y a aucun parti, ni travailliste ni communiste, qui soit opposé à la conscription. Les travaillistes n'ont pas entendu en

vain l'appel de M. Blum, mais leur opposition momentanée était contre le gouvernement qui l'introduisit, pas contre la conscription elle-même. Rien n'indique plus clairement l'unité du pays sur cette grande question que la certitude qu'aucun parti ne se présentera devant les électeurs avec un programme qui demande la révocation de l'Acte de Service Militaire.

Une question qui inquiète un pays jusqu'ici assez prospère est de savoir quel sera l'effet économique d'une immense armée à côté d'immenses forces navales et aériennes. Il y a ceux qui croient que ce triple effort ne pourra que nous pousser vers la ruine, et que nous serions plus utiles à nous-mêmes et à nos alliés en fabriquant le matériel de guerre qu'en fournissant une vaste armée.

Toutes les objections à la conscription que nous avons vues jusqu'ici ne sont rien à côté de la tradition anglaise de service volontaire. Les idées pacifistes, religieuses, politiques et économiques passionnent une certaine minorité de la population. Le désir enraciné de se donner librement et non pas de force exerce l'esprit de tout Anglais.

Il y a un proverbe anglais qui dit : *One volunteer is worth ten pressed men* (« un volontaire vaut dix conscrits »), et l'idée qu'il contient pénètre dans tous les recoins de la vie anglaise, — dans les écoles, dans les bureaux, dans les usines, dans les mines; partout on demande des volontaires et partout on en trouve. Souvent on s'offre à faire quelque chose pour ne pas être forcé à le faire. Cela peut paraître une chicane, un indigne jeu de principes, sinon de mots. Il faut me croire sur parole; ce n'est ni chicane ni jeu de principes pour nous autres Anglais. C'est pour nous l'apogée de la liberté, le principe fondamental de la dignité de l'homme, l'indication parfaite de notre responsabilité personnelle et individuelle, et finalement c'est l'expression sacrée de notre caractère national.

Nous nous rendons bien compte que nous sommes

forcés à faire beaucoup de choses dans notre vie nationale. Nous sommes forcés à payer nos impôts, à envoyer nos enfants à l'école, à porter des phares sur nos voitures. Tout cela ne rend le principe volontaire que plus précieux, et lorsque l'on considère que la conscription militaire, où la vie même est en jeu, représente pour nous la défaite la plus absolue de notre principe le plus chéri, on appréciera mieux la révolution d'esprit qui a porté la vaste majorité des Anglais à l'accepter à cœur ouvert comme une nécessité imposée provisoirement par les menaces qui rôdent à travers le monde aujourd'hui.

Selon la Loi de Service Militaire, tout homme de bonne constitution entre l'âge de 20-21 ans doit s'inscrire pour le service militaire. Il doit passer six mois dans l'armée active (la milice) et quatre ans dans la réserve. Son emploi civil lui sera gardé pendant son absence sous peine d'une forte amende. L'âge de 20 ans fut choisi parce que, selon la loi anglaise, aucun soldat (même de l'armée permanente) de moins de 20 ans ne peut être envoyé à l'étranger.

Un article de la Loi qui peut paraître bizarre à un Français est celui qui sauvegarde ceux qui auront des scrupules de conscience à faire le service militaire.

CENSURÉ

CENSURÉ

Cet article dans la Loi est d'une importance capitale en Angleterre. Nous avons tant lutté pour obtenir et pour maintenir la liberté de conscience que, sans cet article, l'opinion publique aurait créé une telle résistance contre la Loi qu'il est fort douteux qu'elle eût passé les Communes. Ce n'est pas qu'il s'y trouve tant d'objecteurs, mais c'est que l'idée de forcer quelqu'un à faire quoi que ce soit contre sa conscience nous paraît monstrueuse.

CENSURÉ

On croira peut-être que c'est faire beaucoup d'histoires pour peu lorsque l'on apprendra que, sur 239.000 hommes appelés sous les drapeaux cette année, il n'y en a que 4.000 qui aient posé des objections; autrement dit 1,19 pour cent. Mais nous avons gardé un principe dont la perte aurait donné beaucoup de chagrin au peuple tout entier, et par-dessus le marché, il est peu probable que beaucoup des 4.000 eussent été de bons soldats...

CENSURÉ

CENSURÉ

Pour la première fois en Angleterre depuis la Grande Guerre, les hommes de tous les milieux se trouvent côte à côte, ce qui devrait leur faire beaucoup de bien et ce qui, à la longue, devrait diminuer sensiblement les différences si marquées en Angleterre entre les classes. Dans le camp que j'ai visité, par exemple, il y avait un élève sortant du Collège d'Eton, quatre sortant des *Public Schools* (grandes écoles privées et très fermées), une vingtaine sortant des lycées et une quarantaine sortant des écoles primaires. Cela représente un mélange à très justes proportions. D'après ce que j'ai vu et ce que l'on m'a appris, ils ont tous l'air de se lier d'une façon admirable. Je crois qu'il y a là de quoi donner l'espoir d'une estime mutuelle et d'une bonne entente entre les différents grades de la société qui ne peuvent qu'exercer une influence salutaire.

Dès l'arrivée du premier soldat de la milice dans son camp, une certaine presse, en Angleterre et à l'étranger, n'a pas manqué de faire paraître une série continue d'articles injurieux. D'un côté (appels aux cœurs maternels), ils meurent de faim, ils pataugent dans la boue, ils sont transis de froid, trempés de pluie et à tout dire ils sont prêts à crever si des changements radicaux ne se font pas immédiatement; en outre, ils entendent des expressions d'une telle obscénité qu'ils seront tous corrompus en deux jours... D'autre côté (appels à l'instinct mâle), on est aux petits soins pour eux, ils sont dorlotés, choyés, tenus dans du coton à tel point qu'ils ne pourront être que de vrais serins, propres à rien dans une guerre.

Il y avait, comme toujours en pareil cas, juste assez de vérité dans ces critiques pour ne pas permettre un démenti catégorique. Il est vrai que le Ministère de la Guerre a été fort surpris de la quantité que ces hommes ont pu manger. C'est vrai que nous avons eu cet été des semaines sans fin de pluie incessante, ce qui a changé certains camps en marécages. C'est vrai que dans certains camps les hommes ont été éveillés le premier ma-

tin avec une tasse de thé apportée par des sous-officiers dont le langage a pu paraître quelque peu vert...

Je puis constater, d'après ce que j'ai vu moi-même, que ces hommes sont traités de la même façon que les recrues de l'armée permanente, sauf qu'ils doivent travailler plus dur et plus longtemps, puisqu'ils doivent être, en six mois, au point où en sont les recrues ordinaires au bout d'un an. Leurs conditions sont bonnes sans être fastueuses. Ils ont l'air de se porter bien, d'être contents et de brûler de zèle.

Les difficultés et les « rigolades » du commencement seront bientôt oubliées; la milice n'occupera plus la première page des journaux; les cœurs maternels se réjouiront de voir leurs petits frais comme des moutons et heureux comme des rois; les papas se promèneront pleins d'orgueil avec de grands jeunes hommes costauds. Le service militaire sera devenu une partie intégrale de la vie nationale en Angleterre comme presque partout ailleurs.

Devant le *progrès rétrograde* du monde, le réalisme pratique de l'Angleterre aura fermé pour quelques décades un des plus beaux chapitres de notre liberté. Nous la regretterons profondément sans perdre notre énergie à de vains soupirs. Au bout de quelque temps, en vraie « nation de boutiquiers », nous ferons nos comptes là-dessus pour savoir si les avantages moraux, physiques, économiques du service militaire l'emportent sur nos anciennes traditions. Il y aura toujours une vigoureuse minorité contre la décision prise; cette minorité sera respectée et elle assurera (selon le rôle des minorités) le fait que nous n'accepterons rien sans y réfléchir.

T. L. W. HUBBARD.

L'UNION DES ÉGLISES D'ORIENT ET D'OCCIDENT SOUS PIE XI

On ne sait pas suffisamment, même dans les milieux catholiques, qu'une des grandes pensées qui avaient animé Pie XI durant tout son pontificat était le rapprochement spirituel de la latinité avec l'Orient chrétien, et plus particulièrement le retour de l'Eglise dissidente byzantino-slave vers le centre de l'Union.

En soi, l'idée de cette réunion n'était pas neuve (1). On avait essayé de la faire passer dans la pratique maintes fois au cours des âges — rappelons-nous le Concile de Lyon de 1274, celui de Florence-Ferrare en 1439 — mais toujours sans succès, principalement pour cette raison qu'en réalité aucune des parties ne voulait faire des concessions marquantes au point de vue des dogmes et même des rites.

Certes, à Lyon, les Grecs chantèrent le Symbole (Le *Credo*) avec l'addition latine, sans qu'ils y fussent obligés, car Grégoire X ne leur demandait que de reconnaître la vérité dogmatique du *Felioque*. Mais, retournés dans leur pays, ces Grecs furent désapprouvés par leurs chefs spirituels et leur geste taxé de faiblesse criminelle envers

(1) Pour ce qui concerne les relations de l'Eglise romaine avec l'anglicanisme, voir le très intéressant article de J. Van de Poel S. J., *Canterbury en Rome*, dans la revue *Studiën*, juillet 1939, pp. 32-43. Sur la politique de Pie XI en général, voyez l'intéressant ouvrage de Luigi Sarvatorelli, *Pio XI e la sua eredita pontificale*, Turin, Linandi, 1939. Malheureusement, le problème de l'Union des Eglises n'y est traité que très brièvement.

des Latins. De même, à Florence-Ferrare, le représentant de la Moscovie, le métropolite Isidore, avait bien pu jouer un rôle de tout premier plan et revenir en Russie nanti de la pourpre romaine et du titre de légat apostolique ; il fut néanmoins désavoué solennellement par le grand prince de Moscou. Un synode d'évêques orthodoxes proclama sa déchéance ecclésiastique et rejeta au nom de tout le peuple russe l'union projetée avec Rome.

Les premiers essais pour la réunion des Eglises avaient donc échoué, car on ne pouvait mettre franchement à leur actif l'obédience à Rome de quelques hauts dignitaires ecclésiastiques orthodoxes des anciennes provinces de la Russie occidentale, rattachées à la Pologne catholique. Cette obédience ne pouvait en aucune façon engager l'Eglise russe en tant que corps juridique. Du reste après le retour de ces territoires à la Russie, le *mouvement uniate* (2) (c'est ce nom qu'on donna à l'acte de rattachement à Rome de certaines communautés orthodoxes) fut énergiquement combattu par les autorités russes, et il ne resta de ce mouvement uniate que quelques îlots parmi la population orthodoxe de la Galicie orientale polonaise et dans certains districts de Moldavie et de Boukovine.

La lutte sourde entre orthodoxes et uniates dura plusieurs siècles. Cependant, entre temps, l'Eglise russe se rapprocha du protestantisme jusqu'à en être saturée; celle de Grèce se figea en un particularisme étroit, farouche et hautain, tandis que la latinité proclamait deux

(2) On confond très souvent l'acte d'Union (*Ounia*) entre Rome et certains milieux orthodoxes, tel qu'il s'était accompli au XVIe siècle (cf. Mgr Edward Likowski, *Unia Brzeska* (traduction française : *Union de l'Eglise grecque-ruthène en Pologne avec l'Eglise romaine*) avec le retour des dissidents vers le centre de la chrétienté, qui se produit de nos jours. Bon nombre d'orthodoxes disent : « c'est la même chose », en quoi ils se trompent grossièrement, soit par ignorance, soit par parti pris. En réalité l'Union au XVIe siècle fut l'aboutissement de longues luttes politiques et nationales qui avaient éliminé le côté religieux et spirituel de la question de la réunion des Eglises. De plus, au cours des âges les uniates russes abandonnèrent un certain nombre de rites de l'Eglise byzantino-slave pour leur substituer ceux de l'Eglise romaine.

Mais tel n'est pas le cas du « catholicisme de rite oriental » qui, tout en professant l'unité dogmatique, conserve pieusement les particularités canoniques et rituelles de l'Eglise byzantino-slave, en quoi il se conforme à la convention qui fut établie durant le concile de Florence-Ferrare.

nouveaux dogmes, celui de l'Immaculée Conception et celui de l'Infaillibilité papale.

L'idée de renouveler la tentative d'union des Eglises d'Orient et d'Occident dans une même pensée de compréhension réciproque et de rejet des anciens malentendus relatifs aux dogmes, était venue, semble-t-il, à Pie XI au temps où il n'était encore que nonce apostolique à Varsovie. Le temps avait travaillé en faveur de cette union. On n'était plus à l'époque où les orthodoxes étaient pour les catholiques des schismatiques, et les catholiques pour les orthodoxes des hérétiques. Petit à petit, le sentiment mystique de l'unité de l'Eglise œcuménique avait remplacé la haineuse polémique scolastique de jadis.

L'effondrement du tsarisme sembla à Pie XI être le moment propice pour déclancher en Russie une sorte de campagne de prosélytisme populaire. Le Vatican envoya donc dans ce pays des missions ayant à leur tête quelques Possevino au petit-pied (3). Il distribua en abondance aux populations de la moyenne et de la basse Volga, atteintes par la famine, des vivres, des effets et des médicaments ; il organisa en maints endroits des crèches, des refuges et des dispensaires. Mais toute cette activité éminemment chrétienne se heurta à l'indifférence de la population, passablement veule, et à la ténacité froide et dédaigneuse du gouvernement bolchevique.

Cet échec cuisant ne découragea pas cependant le Saint-Père. Puisqu'il n'y avait rien à faire en Russie pour le moment, on essayerait de nouer des relations avec les réfugiés russes, éparpillés de par le monde, en leur venant en aide spirituellement et matériellement. Cependant, on n'oublierait pas pour cela la Russie proprement dite ; on se préparerait à y revenir à la première occasion en étudiant son histoire, sa religiosité, sa mentalité et en préparant un personnel hautement qualifié pour lui apporter la bonne parole romaine.

(3) Antonio Possevino, célèbre jésuite, fut envoyé en Russie par le Saint-Siège à la fin du XVIe siècle pour y nouer des relations avec le clergé orthodoxe en vue d'une union des Eglises.

Il fut donc créé à Rome des institutions religieuses et pédagogiques, pouvant servir à la formation d'un clergé versé dans les questions d'exégèse et d'histoire orientale, et au recrutement de futurs missionnaires. C'est ainsi que la Cité vaticane s'enrichit de la commission pontificale « Pro Russia », du collège « Russicum », de la Congrégation pour l'Eglise orientale et enfin de l'Abbaye de Grotto-Ferata, qui se superposaient au « Pontificia Universita gregoriana » et au « Pontificio Instituto per Studi Orientali ».

Toutes ces organisations et institutions furent étayées par des publications et des revues remarquablement bien conçues et rédigées : le *Bessarione* remplacé par l'*Orientalia Christiana,* l'*Irenikon* et enfin *Russie et chrétienté.*

En même temps, on s'adressa à des congrégations religieuses, principalement françaises, et à certains grands ordres monastiques, pour les décider à prendre part, plus ou moins directement, à la grande croisade en faveur de l'Union des Eglises. Déjà, sur l'initiative du cardinal Mercier, primat de Belgique, il s'était fondé au prieuré bénédictin d'Amay-sur-Meuse un centre de rencontre et de collaboration entre des prêtres et moines catholiques et orthodoxes. On y célébrait alternativement la liturgie romaine ou bénédictine et celle de saint Jean-Chrysostome, on étudiait les écrits des Pères de l'Eglise orientale, on éditait des reproductions d'icones byzantines, etc...

Cependant, les Bénédictins de la congrégation de France déclinèrent respectueusement l'invite du Vatican, en faisant remarquer qu'étant un ordre contemplatif ils n'étaient nullement préparés à se faire missionnaires ou animateurs d'un mouvement en faveur de l'Union de l'Eglise, mais qu'ils l'accompagnaient de leurs meilleurs vœux. Les Jésuites et les Dominicains furent plus accessibles aux desiderata du Saint-Siège. Du reste, leur lointain passé et leurs fonctions s'accordaient parfaitement avec ce qu'on leur demandait. Les Dominicains connaissaient la Russie depuis le XIIIe siècle. Dès 1232, il

avait existé à Kiev une église desservie par les « Fratres Praedicatores ». Les Jésuites vinrent en Russie au XVIe siècle. Donc, les Dominicains et les Jésuites s'étant mis à la disposition du Saint-Siège, il fallait trouver à les utiliser. La Russie proprement dite étant fermée à tout apostolat, on fit de ces religieux des desservants des églises et chapelles que le Vatican ouvrait dans les principaux centres de l'émigration russe. Il en existe déjà à ma connaissance quatre ou cinq en Europe occidentale : une à Paris, une à Lyon, une à Bruxelles, une à Rome même. Ces chapelles, plutôt que des églises, sont destinées à ceux des Russes qui, s'étant ralliés à Rome, reconnaissent pour leur chef suprême le Saint-Père le Pape, mais continuent néanmoins à pratiquer leur devoir religieux selon les rites de l'Eglise gréco-slave. Aussi les appelle-t-on « catholiques du rite oriental », car catholique veut dire universel et l'universel englobe toutes les formes par lesquelles se traduit l'esprit religieux et la foi. C'est pourquoi voyons-nous des catholiques de rite maronite, syro-chaldéen, etc., qui, tout en dépendant de Rome au point de vue juridique et canonique, conservent des pratiques religieuses particulières. On a donc sagement fait de laisser aux Russes qui avaient fait profession de foi catholique les rites et les usages de l'Eglise byzantino-slave. Du reste, il était difficile de faire autrement, car il aurait fallu alors leur faire apprendre le catéchisme latin, les familiariser avec le missel, les habituer à la liturgie romaine, toutes choses qui les auraient certainement rebutés et qui eussent effarouché leur susceptibilité. Déjà, le fait que beaucoup de Russes ont abandonné le traditionnel point de vue sur la religion, comme expression d'une nationalité, et ont enfin compris que celui qui dit « christianisme » dit « universalité de foi et de morale », est très symptomatique et parle en faveur de leurs nouveaux directeurs spirituels.

Evidemment, ce ne sont pas uniquement les rites qui différencient l'Eglise d'Orient de celle d'Occident. Il y a aussi certains dogmes. Mais la sagesse était de ne point

en parler et de faire comme si la question n'existait pas. Du reste, leur interprétation n'est pas rigide ; elle a bien souvent changé au cours des siècles. Que reste-t-il aujourd'hui de la primitive interprétation du dogme de la procession du Saint-Esprit? Et de la question de se servir ou de ne pas se servir du pain *azime* (sans levain) dans la communion? Autant en emporte le veut.

Cependant, loin de partager la largesse de vues de Rome en ce qui concerne les dogmes, l'Eglise orthodoxe russe se raccroche éperdument à leur interprétation primitive. Elle ne veut pas comprendre que le christianisme est au-dessus et au dehors des patries et, parce que l'orthodoxie a puissamment contribué jadis à l'unité russe, elle continue à voir dans l'orthodoxie une religion nationale.

Certes, la situation dans laquelle l'Eglise russe se trouve actuellement, soit en Russie même, soit hors frontières, est à tel point précaire et délicate qu'on comprend qu'elle soit encore plus intransigeante que par le passé et qu'elle considère comme traîtres tous ceux qui l'abandonnent pour aller chercher ailleurs cette direction ferme que réclame leur âme et qu'elle ne peut leur donner aujourd'hui, déchirée qu'elle est par de multiples querelles au sein de son haut clergé, partagé sur des questions de préséances et de hiérarchies.

Cette désorganisation et cet appauvrissement spirituel et moral de l'Eglise russe orthodoxe hors frontières est certainement pour beaucoup dans l'accroissement du nombre des Russes qui font profession d'obédience à Rome et qui fréquentent les églises fondées par le Saint-Siège. Ils y sont accueillis du reste par un clergé compatissant, attentif et éclairé et ils se retrouvent dans un milieu de prières qui, ni par les offices divins qu'on y célèbre ni par les dispositions et l'ornementation des lieux, ne diffère de ce qu'ils étaient habitués à voir auparavant. Cependant, il faut le dire, ces Russes-là ne forment encore qu'une minorité parmi la masse des réfugiés orthodoxes qui continuent soit par ignorance,

soit par parti-pris ou mauvaise foi, à rester systématiquement hostiles à tout rapprochement avec Rome. A quoi du reste ils sont encouragés et soutenus par la grande majorité de leur clergé. Et, d'autre part, beaucoup de ces Russes qui se sont ralliés au catholicisme manquent d'instruction et d'éducation religieuses. Ils ne se rendent pas suffisamment compte encore de ce que leur apporte l'universalité des doctrines auxquelles ils ont adhéré.

Il reste donc beaucoup à faire, non seulement pour augmenter le nombre de ceux des orthodoxes qui reviennent de leur plein gré vers le centre de l'Union, mais encore pour éclairer ceux qui en font déjà partie. Et je ne parle ici que des réfugiés russes qui, en majorité, appartiennent aux classes plus ou moins instruites. Mais combien serait plus difficile et plus rude la tâche, s'il s'était agi de faire revenir à l'Union le peuple russe tout entier. Et pourtant c'est cela que désirait avant tout Pie XI. Il faut espérer que sa grande pensée ne mourra pas et qu'elle sera continuée et même élargie par son successeur. La paix du monde chrétien en dépend pour beaucoup.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

BAUDELAIRE
ET LE SENS DE LA TERRE[a]

—

III

LA TERRE EST UN GATEAU PLEIN DE DOUCEUR

« Ici-bas est maître », constate avec désespoir l'idéalisme mallarméen. La seule façon de rendre viable la vie, c'est justement d'accepter ce triomphe, de tenir l'absolu pour illusoire, de considérer le devenir comme le seul havre de sécurité, comme terme stable, de présenter le réel comme consistant, comme soumis à des finalités rassurantes, comme pris dans un déploiement rationnel. C'est ainsi que console la science quand elle croit tout légal le monde — ou la philosophie de la relation qui nie l'existence intemporelle, — ou le spinozisme qui reconnaît, pour tuer le désir, que tout le possible est réel, que le réel seul est possible. Mais dans cette voie nul n'est allé plus loin que Nietzsche. Nul n'a cinglé de plus belle éloquence les *Hinterwelter,* les hallucinés de l'Arrière-Monde, les efféminés du néant céleste, les défaitistes de l'optatif, les prédicateurs de la mort, les malades qui « volontiers sortiraient de leur peau », — alors que seule la voix du corps est saine et loyale, qui prêche le sens de la terre.

Nietzsche prend parti pour le monde sensible, pour le multiple, pour la vie, pour l'incomplétude et donc aussi

(a) *Voyez Mercure de France,* n° 991.

pour la mort (1). Il réhabilite la chair, puisque le Parfait rejoint le Non-Etre. Il se veut de cœur ici-bas. Non qu'il adore comme un veau d'or la Chienne Sensualité ou l'Esprit de Lourdeur qui tire vers l'abîme : mais il rend son courage au corps : « Celui qui veut devenir léger doit s'aimer soi-même », et donc rire et bondir, et tenir pour vertu d'épuiser les vertus du monde et chanter le vin des vins : le désir de dominer. Le souffle glacé de Nietzsche balaie les toiles des araignées pieuses; il passe comme le vent qui gerce les figues mûres. Allons! Dieu est mort! Tout ce qui est immuable n'est que symbole. « Adorez donc l'éphémère. Et chassez à nouveau ces poètes que ne tient pas *l'amor fati* et qui vous attirent vers le pays multicolore des nuages, — vains enchanteurs qui font la roue comme la mer, « le paon le plus vain d'entre tous les paons ». Contre tout idéalisme, contre tout mysticisme, maladies de la peur, Nietzsche veut qu'on adore cruellement le fait, le sol, la pierre. Ne renverse-t-il pas de sa propre main ses plus rassurantes idoles : l'ascétisme du vrai, le surhomme et l'éternel retour? Il accepte totalement l'aventure ignoble de l'univers. Il assume dans une exaltation dionysiaque et proprement tragique la douleur humaine que rien ne paye outre-Tombe.

On a, de fait, suffisamment montré combien ce grand contempteur réussit mal à étouffer en lui la soif d'inconditionné, comment sa frénésie destructrice réintroduit — maladroitement travestis — les rêves traditionnels d'infini, comment cette ascèse du fort attaque plus redoutablement l'instinct que le dépouillement chrétien. En tout cas cette équipée dionysiaque situe très utilement pour nous le moment païen avant la quête baudelairienne d'absolu. Baudelaire trouvait dans l'*Art et la Révolution*, dans l'*Œuvre d'Art de l'Avenir* (2), cette cri-

(1) Cf l'excellente étude de Louis Vialle: *Détresses de Nietzsche*. Paris, Alcan, 1932.

(2) Tome III des Œuvres en prose de Wagner, trad. Prod'homme. Baudelaire avoue (*Art Romantique*. — p. 209) n'avoir pas réussi à se procurer ces deux ouvrages pour satisfaire son premier mouvement de curiosité. Mais il n'a pu ultérieurement en ignorer le contenu.

tique du christianisme que Nietzsche résume dans *l'Essai* (3) : Wagner repousse les doctrines religieuses qui, pour n'être que morales, interdisent les justifications esthétiques du monde, — qui prêchent le néant en jetant le mépris sur le temporel.

« La nature. La nature et rien que la nature!... » crie le premier Wagner.

Il est clair que le paganisme tente Baudelaire. La visite du convive de pierre ne le divertira jamais du festin. Il sait que toutes les existences païennes sont « vouées à l'appétit ». Mais il cherche à voler au passage la jouissance de chair, à presser le plaisir « comme une vieille orange », à suivre la *Voix* insinuante qui promet tous les fruits muscats de la terre. « Enfin, ô bonheur, ô raison, j'écartai du ciel l'azur qui est du noir et je vécus, étincelle d'or de la lumière *nature* », triomphe admirablement Rimbaud. Comme lui, Baudelaire a son moment d'ivresse dionysiaque où il « bénit la vie ». « Le goût du plaisir nous attache au présent, note-t-il dans *Mon cœur mis à nu.* » Il cède ordinairement à cette pente du *Nunc.* C'est bien pour le monde qu'il parie dans La *Fanfarlo,* quand il met la danse autant au-dessus de la musique que le visible et le créé sont au-dessus de l'invisible et de l'incréé (4). » Il se montre singulièrement épris de solide, de « palpable ».

J'aime ta forme grecque et ta froide paupière
Beau marbre de Paros entre mes bras couché (5),

dit-il en des vers retrouvés par Mouquet. Il avoue à sa mère « un goût immodéré de la vie (6) », « une soif diabolique de jouissances, de gloire et de puissance ». Il cède à l'orgueil d'exister, les yeux brillants « du désir immortel de se sentir vivre (7) ». Les travaux de Jean Royère sur l'érotologie baudelairienne insistent suffisamment sur cette ivresse de la chair, que ne visite pas toujours le remords.

(3) *Essai d'une critique de soi-même,* trad. Albert, p. 12 sqq.
(4) *Paradis Art.,* p. 268.
(5) Mouquet : *Vers Retrouvés,* p. 87.
(6) Lettre du 4 novembre 1856.
(7) *Petits Poèmes en Prose,* p. 102.

On s'étonne dès lors que Guillain de Bénouville présente comme non-baudelairien spécifique le cri de Morand : « Rien que la terre ! » « Baudelaire est aussi peu païen que possible (8). » Embarrassé par la sensualité décidément apparente des *Fleurs du Mal*, Guillain propose invariablement que la jouissance soit une voie d'accès vers le Dieu chrétien, Baudelaire donnant ainsi « l'exemple parfait d'un esprit qui a su exténuer sa matière (9) ». Mais comment serait-elle glorieuse, la victoire sur l'instinct si l'on appauvrit à l'avance le sens de la terre et le goût du plaisir? La contradiction ne tient pas, où l'un des deux termes s'avère dès l'abord le vaincu. C'est parce que Baudelaire demeure éminemment voluptueux et sensuel, tout ployé vers la chair, vers les fruits blets et les lèvres humides, c'est parce qu'il se sent faible comme une femme devant la vie solide et touffue, c'est parce qu'il a soif de ces sensations que l'intelligence déprave, c'est parce qu'il ne refuse rien au plaisir que son catholicisme prend un accent si sombre et si tragique. La note pascalienne empruntée aux *Suspiria* de Quincey, sur « l'horreur de la vie et l'extase de la vie (10) », enseigne qu'il ne faut pas affaiblir l'un des deux termes, sauf à ôter tout sens au second. Si l'on veut rendre intelligible le drame, qu'on se garde bien de canoniser une fois pour toutes ce chrétien qui ne mortifie passionnément le corps que dans ses prises de position théoriques.

Il est clair que, pour Baudelaire, la terre c'est avant tout l'oubli qu'offrent les bras de la femme, « berceuse dont la main aux longs sommeils invite ».

> Moi j'ai la lèvre humide et je sais la science
> De perdre au fond d'un lit l'antique conscience,

promet l'Apparence des *Métamorphoses*. La compagne ne sera qu'une dispensatrice de repos et de plaisir : « sommeiller » à l'ombre de ses cils, « dormir, dormir

(8) *Baudelaire le trop chrétien*, pp. 33 et 58.
(9) *Ibid.*, p. 31.
(10) *Journaux intimes*, p. 88. Cf. aussi dans les *Paradis Artificiels*.

plutôt que vivre! »... C'est bien *le Léthé* qu'il demande. A peine veut-il, « dans un sommeil aussi doux que la mort », garder conscience des pulpes tièdes. A cette « gorge aiguë », sur cette bouche qui charrie l'âme désemployée jusqu'aux rivages de la mort, c'est le divertissement qu'il espère boire. Que les lacs tremblants des prunelles empoisonnées, que les plaisirs aigus et froids comme le fer noient les sanglots apaisés et les haines de *l'Heautontimorouménos*. Que la Circé fasse de lui le martyr docile et prédestiné qui accepte le tout de son destin! Que la bête cruelle le coupe du ciel et accumule les lieues « qui séparent (ses) bras des immensités bleues »!

Mais il transforme, à lui tant demander, la simple ouvrière de l'inconscience en une sorte de personnage mythique. Elle n'est déjà plus l'enfant câlinement plainte ou le monstre de pus et de sang cruellement déshabillé. Le poète confond l'idéal et la femme, qu'il ramène à l'univers. M. de Renéville a montré, quant au *Sens de la Nuit,* comment chez Novalis la femme incarnait pareillement l'un des aspects sensibles de l'obscur (11). Elle est ici présentée comme l'analogie du « ciel brouillé » dont elle réfléchit l'indolence et la pâleur, comme la sœur des ténèbres.

> Mon enfant a des yeux obscurs, profonds et vastes
> Comme toi, Nuit immense, éclairés comme Toi.

L'identification se poursuit et la charnelle *devient,* à la lettre, « ce paysage mouillé » ou ce « beau ciel d'automne clair et rose ». Mais cette transfiguration n'est pas la dernière, qui permet à la femme de prendre les visages de la nature. L'animal de Beauté se travestit bientôt en idole selon elle-même adorable. Nul n'a célébré avec plus de contre-religion que Baudelaire le monde somptueux de la femme, les chatteries de la fourrure sur la peau nue, le parfum de la gorge sous le linge, la houle lourde de la chevelure. Ce *mundus muliebris* qui fait les génies supérieurs prend une excellence

(11) *L'Expérience Poétique,* chap. IV, pp. 86-92.

magique et surnaturelle (12). Et Baudelaire, parcourant à l'inverse le chemin de la préciosité, retrouve les formules d' « astre », d' « enchanteresse », de « déité », dont il use dans un sens prégnant pour étayer un mysticisme de la volupté que le moraliste en lui infiniment condamne. *La Prière du Païen* et Les *Franciscae meae laudes* livrent à la chair souveraine les clefs de la forteresse mystique. En un mouvement que nous présenterons tantôt comme une trahison et tantôt comme un avertissement salutaire, la femme pose à la gardienne de l'Immatériel. Ce que le poète accepte quand il mande à Marie : « Vous êtes la partie de moi-même qu'une essence spirituelle a formée. » Mais c'est un blasphème dans sa bouche et comme un défi à ses principes les plus chers.

Même quand il adore, il ne se leurre point. Il sait que, « beaux écrins sans joyaux », certains yeux mélancoliques ne recèlent aucun secret :

> Plus vides, plus profonds que vous-mêmes, ô Cieux!

Il choisit pourtant l'apparence, « masque ou décor », — car la femme baudelairienne est toute artificielle : mûre et meurtrie comme une pêche, mais durcie par la fixité de deux yeux « attirants comme ceux d'un portrait », glacée par le poids des bijoux, pâlie par les lumières stériles qui découpent sur son corps des ombres nettes, elle se campe en prêtresse insensible et peinte. Notez bien que, dans ce paganisme même, Baudelaire ne chérit pas la structure extérieure pour elle, mais pour les très coupables délices qu'il en tire. On comprend qu'il s'irrite dans les *Curiosités Esthétiques* contre ceux qui peignent l'Eros en « gros poupard troué de fossettes ». Pour lui l'amour est la chose la plus sérieuse du monde. S'il cède pleinement à l'évidence du plaisir, c'est en dépit de toutes ses évidences morales. Ainsi dans les yeux cernés du démoniaque fils d'Aphrodite, ce n'est point l'envol grec des colombes qu'il contemple,

(12) Cf. *Œuvres Diverses*, éd. Le Dantec. Supplément aux P. A., p. 237, Lettre à Malassis du 23 avril 1860, et moins décidément *Art Rom.*, p. 93.

mais les chaînes bruyantes d'une théorie de galériens.

Car Baudelaire porte contre ce paganisme qu'il cultive une condamnation dictée par les postulats de sa morale et par l'insuffisance de fait. Pour comprendre les exclusives de son éthique, il faut d'abord montrer comment Baudelaire coule son manichéisme dans le moule swédenborgien. Il n'est point douteux que Baudelaire ne se soit nourri du très peu mystique théosophe suédois (13). Le témoignage de Champfleury (14), les nombreuses et larges allusions qui se trouvent répandues par toute l'œuvre critique (15), le prouvent surabondamment. Il est possible que Baudelaire ait pris contact avec Swédenborg à travers les exposés du Pasteur Becker dans *Séraphita* (16) et qu'il se soit surtout servi par la suite de *l'Abrégé* de Stockholm. Je penche à croire pourtant qu'il a recouru à l'œuvre directe — que ce soit par snobisme ou par curiosité légitime. Le fait est que « rien dans aucune littérature ne pouvait, selon lui, tenir à côté de Swédenborg ».

Or, Swédenborg creuse très apparemment le fossé entre le naturel et le spirituel, entre l'extérieur et l'intérieur, entre le corps et la divinité, entre le sensible et la lumière, entre la Terre et le Ciel. Qui s'en tient à la chair, c'est « un aveugle volontaire ». « L'homme naturel, professe la *Sagesse Angélique,* réagit et combat contre l'homme spirituel toutes les fois qu'il suit les impulsions de l'amour de lui-même ou de l'amour du monde (17). » « Puanteur de l'amour-propre » (18) qui ferme le salut en nous, qui nous oblige à tourner le dos au Seigneur, qui nous retient dans la ténèbre. L'âme ne

(13) Matter (*Swedenborg,* Didier) montre bien que Swedenborg est un génie scientifique « rationaliste au sein même du surnaturel », p. 102. Cf. p. 394 sqq: un visionnaire érudit et équilibré. Cf. encore Viatte : *Les Sources Occultes du Romantisme.* Paris, Champion, 1928. T. I, pp. 72-103.

(14) *Souvenirs...,* pp. 133-134.

(15) Nous citons au hasard AR pp. 302, 305 540; PA pp. 51, 57, 241; PP p. 177; JI p. 19; Baudelaire trouve à Swedenborg « une âme plus grande » qu'à Fourier. — Cf. Ferran : *L'esth. de Baud,* p. 195.

(16) Sur Balzac et Swedenborg, cf. Baldensperger, *Orientations Etrangères,* p. 193-198. Pour *Séraphita,* éd. C. Lévy, pp. 53-70 et 70-81.

(17) *Vraie Religion,* II, p. 18 sqq. *Sagesse Angélique,* I, pp. 131-211 sqq.

(18) *Sag. Ang.,* I, p. 10.

redeviendra « molle » à la pénétration divine que si nous anéantissons le désir (19). Mais cette spontanéité, cette activité reste passive, dans le fond, qui nous invite à repousser le bienfait céleste pour agir « de notre propre » (20) — au lieu que la passivité au Spirituel est toute active et efficace : comment la nature serait-elle vraiment positive qui, « prise en elle-même, n'est que le cadavre de la vie? » (21).

Ainsi la dualité Swédenborgienne s'établit-elle au bénéfice d'un des deux termes. Pour incarner la lutte entre les deux principes inégalement « vivants » le théosophe place auprès de chaque homme deux anges et deux démons (22). Un texte fameux de *Mon cœur mis à nu* décrit semblablement « les deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan ». Il est à noter que les deux influx ne sont pas seulement figuratifs pour Swédenborg, mais qu'ils restreignent singulièrement la liberté de l'homme. La créature garde pourtant quelque initiative, celle de réconcilier l'amour et la sagesse, c'est-à-dire la volonté et l'entendement, époux que la faute voue à un divorce réparable (23). Tel est ce dualisme que Baudelaire a senti plus apparent que profond et qu'il a réduit insensiblement, dans une phrase swédenborgienne de l'*Art Romantique :* « La corrélation perpétuelle de ce qu'on appelle *l'âme* avec ce qu'on appelle *le corps* explique très bien comment tout ce qui est matériel ou effluve du spirituel représente... le spirituel d'où il dérive. » Malgré cette tentation perpétuelle chez Swédenborg de glisser au monisme tant idéaliste que matérialiste, la distinction nature-liberté restait un cadre trop accusé pour que Baudelaire ne le maintînt point.

Et d'ailleurs il retrouvait partout ce postulat, vieux

(19) *Ibid.*, p. 228.

(20) *Nouvelle Jérusalem*, p. 58 et *Arcanes Célestes*, IX, p. 291, V, p. 399-400.

(21) Cf. *Sag. Ang.*, p. 141 — Le naturel est appelé « le Mort » ou « le patient ».

(22) Cf. Viatte, T. I, p. 97 et Swéd. *Arcanes Célestes*, IX ch. 44 — *Ciel et Enfer*, pp. 178-179.

(23) Cf. *Abrégé*, pp. 165, 175, 181, 273-4; *Sag Ang.*, II, pp. 147 et 159.

comme la théologie, de *l'homo duplex*. Le système de Louis Lambert oppose l'être réactionnel ou extérieur à l'être intérieur ou actionnel que la tokeiade délivre. Mais Balzac, décrivant l'actionnel comme force, réduit à son tour la dualité au profit de la matière. Du moins Lambert reste-t-il, dans sa personne, partagé entre les deux postulations : l'amour charnel de la juive et les moissons de pensées lumineuses. Amaury en qui deux natures sont conjointes, Rabbe offrant comme irrémédiable la biduité morale, Mrs Crowe superposant à la classification tripartite de saint Paul le principe de polarité, Asselineau illustrant le postulat de la *Double Vie*, tous les familiers de Baudelaire considèrent l'homme comme dichotomique. A leur suite, Baudelaire adopte « la dualité psychique » comme « idée-mère ». Il confère une portée symbolique à la lutte de Jacob contre l'ange : « corps à corps avec *l'homme* mystérieux envoyé par le Seigneur », qui est l'insurrection du naturel contre le spirituel.

Ce même débat se reprend sur un autre mode avec le *Tannhäuser*. En ce cœur se livrent bataille l'esprit et les « concupiscences de la chair », le ciel et l'enfer, l'infini divin et « les délices mêlées de fièvre » de la sinistre Vénus, le sacré et le voluptueux, « l'être irrésistible et l'être désordonné », saint Michel et Lucifer (24).

Cette coupure en l'homme entre l'angélique et le diabolique, qui pose l'éternel problème du parallélisme, se fonde, à l'échelle cosmique, sur le dualisme traditionnel. Mais Baudelaire ne s'en tient pas au spiritualisme, il adopte ce manichéisme qu'il trouve longuement exposé dans les trois derniers tomes de la *Mystique* de Goerres (25). Baudelaire n'est pas loin de croire que le prince des ténèbres, c'est la ὑλή. Il ne veut pas accorder que l'homme ait été pur avant la diversion adamique. Il répugne à poser comme la Genèse que la création était bonne et très bonne. Son langage rappelle singulièrement celui des gnostiques. Et les textes sur la chirurgie

(24) *Art Rom.*, pp. 220-222.
(25) T. III, pp. 4 sqq., 18 sqq. — T. IV, pp. 82-83. — T. V, p. 7 sqq.

de l'amour ou sur la honte de la localisation sexuelle, un manichéen prêchant pour « le sceau du sein » eût très bien pu les écrire. Nous verrons ultérieurement quelles terribles difficultés lui vaudra ce dualisme, quels conflits il aura à soutenir avec les tentations panthéistes et les dogmes chrétiens. Il importe ici que l'aperception de la duplicité tourne à la condamnation radicale d'un des deux termes. Baudelaire est moins soucieux d'exalter la puissance du spirituel que de réfuter passionnément la voix du péché auquel il cède. Il crie comme saint Paul dans l'Epître aux Romains : « Je fais ce que je hais, quand je veux faire le bien, le mal est près de moi, car je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur, mais je vois dans mes membres une autre loi... Qui me délivrera de ce corps de mort?... »

Mais « l'homme, ce diable naturel, pour parler comme les Swédenborgiens (26) », cède à ce corps, à cette mauvaise loi, à cette triple concupiscence contre quoi Jean met en garde : de l'orgueil, de la curiosité et de la chair (27). Qu'on ne situe point hors de la tradition catholique cette haine baudelairienne du corps! Bossuet pose avec une violence inouïe dans le *Traité de la Concupiscence* (28) que la chair, par elle-même mauvaise, répand une contagion sans remède. C'est à elle que nous devons de descendre et de connaître le jour terrible de la mort : « *La chair convoite contre l'esprit,* c'est-à-dire que c'est là son fond... Tout y nourrit la concupiscence, il la faut donc autant haïr que le péché même où elle nous porte ». Traître, en nous, ce corps qui prend cause par définition pour le mal! Bossuet ne doute point que Satan ne soit le véritable auteur du Monde.

Il est logique que Baudelaire condamne l'humanisme puisque la science et la soif d'exister dérivent directement de la concupiscence. Nous retrouvons ici cette haine du progrès qui aggravait la Différence baudelairienne. Combien coupable le dix-huitième siècle quand il

(26) *Paradis Art.*, p. 57.
(27) Joan. II, 15, 16, 17 : « Celui qui aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui... »
(28) Cf. surtout, pp. 11-14-15-17, de l'éd. Perate-Bloud.

prit la nature comme « source et type de tout bien et de tout beau », oubliant volontiers le péché originel pour assurer « la domination progressive de la matière » ! Il est plaisant de retrouver dans l'ouvrage de Brierre de Boismont sur le suicide les mêmes malédictions contre « l'adoration de soi », qui fait de chaque homme « un Titan moderne enorgueilli de ses conquêtes matérielles (29). » En fait, Baudelaire essaie toute sa vie d'éteindre ce « fanal obscur » du progrès, que ne garantit ni le fait ni le droit, qui tue la responsabilité pratique et artistique, et qui prouve merveilleusement contre lui puisqu'une telle « infatuation est le diagnostic d'une décadence déjà trop visible ». « Nous sommes tous nés marquis pour le mal. » L'éloge de Poe tourne à la diatribe contre la démesure des fils de Jean-Jacques. Bien avant Duhamel, quelle violente haine d'une Amérique que perd la concupiscence des yeux! « L'homme naturellement bon serait un monstre, je veux dire un Dieu », mande Baudelaire à Toussenel. Il y a une perversion à exister. Le fanatisme baudelairien soutient ce catholicisme qu'un Nietzsche outre pour l'abattre. Baudelaire estime que le péché inhérent au corps exagère l'irrémédiable hiatus entre nous et Dieu, que la vie est d'elle-même un mal, puisque le moindre consentement à la chair sert Satan. Et il repousse toute participation en posant ainsi le pari : « Victor Hugo est pour l'Homme et cependant il n'est pas contre Dieu. Il a confiance en Dieu et pourtant il n'est pas contre l'Homme. »

On comprend dès lors que Baudelaire récuse toute naïveté et toute spontanéité. C'est « la plus belle ruse du diable de vous persuader qu'il n'existe pas ». Le plus sûr suppôt de Satan, n'est-ce pas « la grosse bête », la suave « latrine », la toute naturelle femme Sand? Baudelaire ne souffre pas qu'on fasse l'ange : le mal délibérément voulu reste moins criminel que la faute commise par mégarde. Parlant de Laclos et de ce temps où l'on ne se pipait pas, Baudelaire ajoute : « Le mal se connaissant était moins affreux et plus près de la gué-

(29) Pp. 34-36; 39; 45.

rison que le mal s'ignorant. George Sand inférieure à de Sade. » L'homme sait « de naissance que dans le mal se trouve toute volupté »! Qu'il le fasse donc avec sérieux et orgueil, au lieu de protester de son ingénuité avec les Berquins du romantisme. Comme on voit par *La Fausse Monnaie*, Baudelaire excuse la malignité, mais point la bêtise.

Il abhorre la passivité, la limitation de l'acte, le moment où la volonté fléchit en nous suivant le consentement de la bête. Lalou indique justement que tout le classicisme et toute la religion de Baudelaire convergent contre « l'homme lâché ». Ainsi le *Mauvais Vitrier* lie satanisme et acte gratuit; « cette impulsion mystérieuse et inconnue », cette « folle énergie », « ce courage de luxe » qu'illustre l'épisode fameux des *Caves du Vatican*, Baudelaire ne pouvait méconnaître ce qu'il présente d'extérieurement séduisant, de noblement esthétique. Il en savoure un « infini » de jouissance. Mais pareil jeu se paie de la damnation! L'attrait du risque et du pari contre soi n'ôte pas au geste gratuit son abyssale spontanéité : c'est dire que « des démons malicieux se glissent en nous et nous font accomplir à notre insu leurs plus absurdes volontés ». A cette idée que tout mal procède de la bête, Baudelaire donne la preuve théosophique que le mal s'incarne dans des bêtes, dans « les chacals, les panthères, les lices, etc... » Un passage de l'*Art Romantique* pose comme la lettre à Toussenel que « les animaux et les plantes, représentants du laid et du mal, articulent une grimace non équivoque ». Baudelaire situe tout le naturel près de l'ordure originelle : l'enfant (30), le chien, le chat (31), tout ce qui « sue le crime » : le journal, la muraille et le visage de l'homme.

Il redoute la nature comme réservoir de splendeur et de fécondité, il lui substitue le monde de son imagination : univers métallique, c'est-à-dire froidement stérile et lumineux. Il proteste contre l'hérédité, contre le poids

(30) *Art Rom.*, p. 37. L'enfant comme « animalement dangereux » — « monstre », l'enfant est «relativement à l'homme... beaucoup plus rapproché du péché originel ».

(31) *Petits Poèmes*, p. 39, placés au-dessus de l'enfant!

subi qui nous fait décroître d'un pas chaque jour vers l'enfer.

Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent...

Le moyen de retarder cette « descension », comme dit Saint-Martin, c'est le culte de la contre-nature que prescrit « l'éloge du maquillage. » C'est ainsi que le dandy devient l'artisan de son corps, en le pliant à la raison et au calcul, aux déformations qui réforment. L'exemple du *Pitre châtié* devait confirmer qu'il est criminel de laver dans le lac ingénu la glorieuse crasse de l'art.

Baudelaire avait trop peur du spontané pour ne point lui prêter puissance efficace. Toute passivité du sujet atteste une activité qu'il subit et qui s'exerce ailleurs. De là cette invention du Malin, de l'autre agent, des mauvais démons swédenborgiens. Baudelaire confère au mal un caractère positif : « Est-ce que la morale s'est relevée? Non, c'est que l'énergie du mal a baissé. »

C'est le diable qui tient les fils qui nous remuent...

Que nous acceptions prouve que nous sommes agis par Satan Trismégiste. A la moindre abdication du vouloir, c'est-à-dire : de la Contre-Nature, répond un surcroît d'activité maligne qui nous affecte d'un excès de passivité, puis ainsi de suite. « Et il semble que cette part infernale de l'homme augmente journellement... » Rudwin (32) estime que Baudelaire croit davantage à l'efficacité de l'Abhorré qu'à celle du Très-Haut. Et de fait le regard du poète se fixe avec moins de complaisante peur sur les trous d'azur que sur ces « marécages de sang », « sur ces abîmes de boue » — en notre cœur — où se plaît le « Lucifer latent » qui nous guette et nous meut.

Le conflit se transpose aisément sur le plan balzacien. Balzac, pourtant si religieux adorateur du fait (33), n'accepte point le spontané. Seulement cette surnature, qui chez Baudelaire est l'Esprit, devient chez lui le So-

(32) Maximilien Rudwin : *Les écrivains diaboliques de France*, Figuière, 1937, pp. 86, 94, 95. Ouvrage médiocre.

(33) Cf. notre article : « Chacun sa vérité », *Revue hebdomadaire* 5 mars 1938.

cial. Le postulat de la bonté originelle est immoral parce qu'il lèse la société. Cet instinct, que le dandy réprime solitairement selon toilette et héroïsme, le balzacien l'étouffe donc sous une armature de lois, de conventions et de religions collectives (34).

Il était besoin de ce détour pour expliquer quelle répulsion rencontrait en Baudelaire le paganisme, le mysticisme naturel, l'exaltation de la chair et, en un mot, la femme. Non qu'il faille diminuer, suivant les conventions rhétoriques, le rôle du sensualisme, exagéré dès l'abord. La division de *l'Heautontimoroumenos* permet de comprendre comment Baudelaire, c'est en même temps celui qui note sur le *Carnet* des adresses de filles vicieuses et qui dans les *Journaux Intimes* écartèle sa chair. Qu'il aperçoive avec horreur le ravage moral où mène le plaisir, — que nous devions dépasser ce stade dans l'exposition de la quête mystique, cela n'implique aucunement que Baudelaire ait jamais réussi à surmonter le corps. Baudelaire démontre qu'il n'est point de salut par la Femme, que l'artiste trahit, qui oublie comme Anselme la Serpentina irréelle dans des bras de chair, que la gorge de l'Idole « n'a jamais emprisonné de cœur », que « la Circé tyrannique aux dangereux parfums » transforme en bêtes les astrologues qui s'enlisent dans ses yeux; Baudelaire a beau remarquer que l'île de Vénus, c'est

Un désert rocailleux troublé par des cris aigres

où se dresse pour lui la potence, c'est-à-dire le martyre de *l'Heautontimoroumenos;* Baudelaire a beau se plaindre dans *l'Amour et le Crâne* que le jeu féroce éparpille en bulles fragiles tout le vrai de l'homme : sa cervelle et son sang, — il ne devient pas un saint pour cela. Il cède comme un lâche devant « les seins nus et pourprés de ses tentations ». Après la métamorphose hideuse du *Diable amoureux* (35), il retourne aussi volontiers aux bras frais du démon. Et nul pourtant n'a condamné

(34) Cf. Baldensperger : op. cit., pp. 137-138.

(35) De Cazotte, que Baudelaire a bien lu — dans l'édition préfacée par Nerval et admirablement illustrée par Ed. de Beaumont, Paris, Garnier, 1845.

l'acceptation de la Terre avec plus de cohérence, ni plus de fermeté.

Son horreur de la femme laisse loin les complaisantes et indécises protestations d'Amaury, ou même les rugissements de Pétrus Borel. Baudelaire, reprenant les excommunications patrologiques, considère la femme comme *l'instrumentum diaboli...* Ses maximes impitoyables sur le « mauvais ange » rappellent un Tertullien ou un saint Cyprien. Mais c'est plus profondément à la tradition de l'illuminisme qu'il faut songer. Un Fabre d'Olivet, un Saint-Georges de Marsais voient dans Adam « la partie supérieure de notre âme, qui est la volonté », et dans Eve « la partie inférieure, qui sont les sens ». Dutoit professe que « le type littéral de la sensibilité de l'homme », c'est la femme. Baudelaire pense comme eux : quand il maudit Jeanne, il hait son amour-propre. La femelle incarne son péché à lui. Aussi se moque-t-il (36) quand il la voit

Sans rire s'adorant et s'aimant sans dégoût,

alors que toute sa réalité consiste à figurer la passivité de l'homme. Illusoire, l'autonomie de cet être satanique, comme est satanique l'appétit obscur. Si la femme n'a pas d'âme (37) ni de mélancolie, si elle ne peut aller à la Mosquée, c'est qu'elle coïncide décidément avec la partie « toujours dénuée de spiritualité » et, par définition, irréligieuse de l'homme. Aussi Baudelaire ne peut-il imaginer la déesse dans la poussière éblouissante de la Grèce : « Vénus, épouse d'Archimedon, le seigneur du péché, s'est rapprochée de l'enfer », et c'est le brasier romantique de la damnation qui éclaire les embrassements de Tannhäuser. Cette Vénus est un peu faunesse et plus chèvre-pied que nymphe. Si la femme n'est que projection extérieure de l'organique, on comprend que l'amour ressemble fort à une torture ou à une opération chirurgicale, qu'il reste lié à la férocité, à la jouissance

(36) Cf. la fameuse Lettre à Mme Sabatier (31 août 1857) où il assure cruellement : « Vous avez l'âme belle, mais en somme c'est une âme féminine. »

(37) Cf. *Journaux Intimes*, p. 76-77. « La femme ne sait pas séparer l'âme du corps, elle est simpliste comme les animaux. »

barbare. Et d'ailleurs sa localisation excrémentielle prouve nettement qu'il ne s'évade pas de l'ordre du péché, c'est-à-dire de la « propriété » animale. La femme n'est pas loin de la bête, puisqu'elle n'a point d'âme. Et Baudelaire la compare volontiers à l'éléphant, au serpent ou au singe dont elle garde « la grâce enfantine ». D'ailleurs, « les appellations bestiales » de l'amour : « mon chat, mon loup »... témoignent suffisamment à ses yeux. Baudelaire ne songe aucunement à plaisanter sur ce point : c'est avec la dernière gravité qu'il confronte la précieuse musquée et *La Femme Sauvage* rugissant dans sa cage.

Il importe surtout que la condamnation morale de la Femme et de la volupté entraîne le refus théorique de paganisme. La rhétorique des *Femmes Damnées* reste lettre morte puisqu'à « l'écume du plaisir » se mêlent « les larmes des tourments », puisque les *Deux Bonnes Sœurs* joignent chrétiennement la Mort à la Débauche et le lit au tombeau, puisque Baudelaire, avec un tour d'imagination tout médiéval, ramène la plus belle créature à son armature macabre. Un tel paganisme ne peut être pur. Et d'ailleurs, comme le Dilettantisme nous l'a appris, Baudelaire répugne aux seules « séductions de l'art physique ». Il se moque avec Daumier des néo-grecs qui crucifieraient à nouveau « l'infâme Galiléen ». Il désapprouve son ami Banville qui pose : « tous les instincts sont nobles » et qui lui conseille naïvement :

O Poète, il le faut, honorons la matière (38) !

Baudelaire ne réussit pas à oublier dans un engourdissement charnel les avertissements éthiques. Mais, en une contradiction très apparente, il réfute impitoyablement la contre-religion sensuelle, à quoi il sacrifie le plus. Très loin de Nietzsche, qui donne une justification théorique à l'insurrection du corps, Baudelaire condamne absolument sur le plan du droit son paganisme de fait.

Ce qui confirme pour lui les interdits de la morale, c'est que la solution charnelle n'en est point une. Et

(38) *Les Stalactiques*, éd. Charpentier, p. 232.

d'abord, si l'on souffre pendant toute la durée du désir, on ne souffre pas moins quand l'amour est réalisé, c'est-à-dire quand il est mort, c'est-à-dire quand on naît au désir du désir. En second lieu, par paradoxe, la vaine apparence féminine, loin de dispenser l'oubli, réveille l'insécurité et transmet les appels d'En-Haut. Au lieu d'ancrer définitivement la nef d'Ulysse devant l'île de Circé, l'idole creuse ouvre des soifs inconnues. Heureux, dit Baudelaire, « les mangeurs de lotus » qui dans l'île enchantée, au sommeil proche des cascades, sentirent naître en eux le désir de ne plus repartir! Mais c'est que, selon les derniers vers du *Second Faust* (39) le féminin n'est pas un terme. Le Marsay balzacien découvre ainsi l'Autre-Monde dans les yeux étranges de la créole :

> Paquita répondait à cette passion que sentent tous les hommes vraiment grands pour l'infini, passion mystérieuse si dramatiquement exprimée dans *Faust*, si poétiquement traduite dans *Manfred* et qui poussait Don Juan à fouiller le cœur des femmes, en espérant y trouver cette pensée sans bornes à la recherche de laquelle se mettent tant de chasseurs de spectres, que les savants croient entrevoir dans la science et que les mystiques trouvent en Dieu seul (39).

Cette longue phrase constitue la meilleure préface à la quête positive d'absolu que nous aborderons dans l'*Homme-Dieu*. L'ange, au chant VIII du *Paradise Lost*, confère à la compagne ce même privilège immérité de nous parler du Ciel. Et un autre guide de Baudelaire, l'abbé Constant, *alias* Eliphas Lévi, que Baudelaire a certainement lu et connu et qui donnait un modèle de proses poétiques courtes et rythmées, célébrant le plaisir dans de grands mouvements fouriéristes, montre que le féminin rend l'homme à l'azur natal des cieux antérieurs. Ce qui permet à ce prêtre avancé et brouillon de prôner l'*Assomption de la Femme*, cela sert, d'une position baudelairienne, à la mieux condamner. Si la chair

(39) Das Ewig-Weibliche.
Zieht uns hinan.

(40) *La Fille aux yeux d'or*, éd. Lévy, p. 451. Cf. Curtius : Balzac, p. 138.

« nous précipite vers les océans mystiques du bleu », elle déçoit donc le propos de divertissement, elle refuse l'oubli, le seul bien que Baudelaire requière d'elle. C'est trahir qu'acheminer, selon les termes de *La Fanfarlo*, le « matérialisme absolu » vers l' « idéalisme le plus pur ». Ces yeux qui rencontrent une borne en avant, mais qui n'en offrent aucune en arrière, allument « l'idéal rongeur », ouvrent, avec l'attirance du gouffre,

> Des cieux spirituels l'inaccessible azur...,
> Enseignent par l'amour le goût du Paradis.

D'où leur vient ce pouvoir qui rappelle au Lohengrin laforguien ses hautes îles Esotériques (41)? La femme serait-elle le contradictoire instrument à la fois de Satan et des forces surnaturelles?

> Tes yeux illuminés ainsi que des boutiques,
> Usent insolemment d'un pouvoir emprunté!

Pour Baudelaire, « la femme est du surnaturel vivant, écrit Jean Royère. Mieux qu'émanation de l'autre monde elle est l'autre monde dans celui-ci. » Comme Platon au mythe, Baudelaire confie toujours le plus important à l'allégorie. Or, *L'Invitation au Voyage* des *Poèmes en Prose* assimile la femme au fleuve et le navire aux dormantes pensées du poète : « Tu les conduis doucement vers la mer qui est l'infini... » dit Baudelaire à la compagne. Et elle est insensiblement pardonnée, car elle dépouille ce rôle de chair que l'on a vu tantôt comme irrachetable.

L'épisode littéraire de la Présidente consacre le douloureux et fécond *Réveil*. D'argile voluptueuse, d'idole peinte et de magicienne perfide, la femme passe au rôle d'Ange Gardien. Sa chair, comme celle de *Séraphita*, répand le parfum des anges; la clarté mystique de ses yeux, qui sauvent maintenant du péché, peut rivaliser avec le soleil, comme chez Swédenborg la lumière spirituelle avec la lumière naturelle. Et sans doute il n'est point de salut pour le pèlerin que retient l'auberge plan-

(41) Cf. notre *Laforgue et Baudelaire*, « Rev. Hebdomadaire », 5 nov. 1938.

tureuse : seul risque d'atteindre au repos le fuyard que l'Ange ne laisse pas dormir. Mais est-ce bien la nostalgie de Dieu que la sœur spirituelle fait lever dans « l'âme inassouvie » du poète quand elle lui « verse le goût de l'Eternel ». Est-elle toute catholique, l'immense insuffisance, la brûlante aspiration?

La découverte dans le moi d'une réalité étrangère, c'est ce que Fichte décrit sous le nom de *Sehnen* comme une « impulsion qui pousse vers quelque chose d'entièrement inconnu et qui se manifeste uniquement par un besoin, par une inquiétude, par une privation ». C'est mal indéfini avant d'être mal d'infini. C'est un besoin d'arrêt, ignorant encore ce à quoi s'arrêter. C'est pourquoi nous la situons dans cette première partie toute négative.

Assez différente de l'ὄρεξις scolastique et des appétits d'exigence ou de simple capacité qui définissent ce vers quoi ils inclinent, cette ambition sans objet, cet *Unbegreifliches holdes Sehnen* dont parle Wagner se rattache à la soif romantique que ne comble rien de terrestre, à celle d'Obermann : « un besoin que je ne connais pas... qui m'emporte au delà des êtres périssables... Je veux un bien... une espérance enfin, qui soit toujours devant moi, au delà de moi, plus grande que mon attente elle-même; mon cœur désire tout, il veut tout, il contient tout. Que mettre à la place de cet infini qu'exige ma pensée? » C'est René cherchant « ce bien inconnu dont l'instinct le poursuit ». C'est, plus pathétique, le *Fou* de Flaubert qui crie : « Je voudrais quelque chose qui n'eût pas besoin d'expression ni de forme, quelque chose de pur... d'insaisissable... Tout me semble borné, rétréci, avorté dans la nature. — Oh! l'infini! l'infini, gouffre immense, spirale qui monte des abîmes..., abîme que chacun a dans son cœur. » Et encore : « Je maudissais mes heures passées sur les limites de la création; je sentais quelque chose de vide et d'insatiable qui me dévorait. » Mais Rabbe, jaloux de ceux qui s'occupent loin de leur âme, Gautier dans les vers singulièrement baudelairiens de l'*Oiseau captif,* Sainte-Beuve dans la pièce

A V. H., dans le *Bonheur Champêtre*, ou dans *Le Calme*, et ce bon Godwin que Baudelaire admirait à tort, — qui n'est contaminé par le mal du siècle?

Le mérite de Baudelaire est d'avoir donné au malaise une résonance plus juste en le dépouillant des formules stagnantes. « Il exécrait jusqu'au dégoût... le vague à l'âme », rapporte, de Baudelaire, Banville (42). La nouveauté est d'avoir présenté l'aspiration comme « une tension des forces spirituelles », et non comme une dissolution; comme le « regret » des neiges éblouies et des phosphores chanteurs que Rimbaud croira voir. Baudelaire a prêté à ces « douleurs vagues » où, lui aussi, il retrouve « la maladie congénitale de la poésie » une espèce de miaulement « corrodé », une langueur hystérique que l'on ignorait avant les *Fleurs du Mal*. S'il se situe parmi « ceux-là dont le désir a la forme des nues » et qui rêvent « de vastes voluptés, changeantes, inconnues »,

> Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom,

il sait aussi conférer une densité voilée aux blanches heures où « les nerfs trop réveillés » sont « agités d'un mal inconnu qui les tord ». Ce qui, pour finir, distingue Baudelaire du romantisme, c'est qu'il n'en reste pas à la vague dilatation. Il transforme le malaise en principe de conquête : nous le verrons dans l'*Homme-Dieu*.

En tout cas, mal inconnu ou mal d'inconnu, cette aspiration demeure un élan douloureux. Ainsi Pétrus Borel met-il l'accent sur l'asphyxie et le manque du désir. En cette vie, Baudelaire étouffe comme l'enfant qui grandit dans un vêtement trop étroit. L'âme s'entr'ouvre « à la meute altérée des désirs errants et perdus », qui élargissent en elle « un abîme toujours plus béant ». Morsure mystérieuse dont il ignore « l'auguste dent ». « Vous regardez en haut quand vous aspirez à l'élévation. Et moi, je regarde en bas puisque je suis élevé », dit Zarathoustra. Mais l'artiste, « dès son berceau doté par une

(42) *Souvenirs*..., p. 36.

(43) *Et sitis aequa tenet vitai semper hiantes*, dit Lucrèce, I, 1082 sqq.

fée de l'esprit de mécontentement de tout ce qui existe », peut-il, comme veut Nietzsche, porter les yeux vers la terre sans consacrer son éternel traité du vain Désir? Trouvant un docte manque à l'immédiat, saurait-il pousser le cri fameux : « Und die Vollkommenheit ist ohne Klage. »

> La jouissance ajoute au désir de la force!
> Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais.

A ces morts de faim nostalgiques (les *Sehnsuchtsvolle Hungerleider* du *Second Faust*), il n'eût pas permis de s'arrêter sur la voie de l'inaccessible. Heureux ce Vigny qui subissant sa prison peut « y tresser de la paille pour l'oublier quelquefois ». En ces quatre murs du réel, lui, Baudelaire étouffe comme le *Tasse en Prison*. Le monde entier ne sert de rien. C'est l'horizon qu'il faut dénouer, comme une trop cruelle ceinture.

Comment Baudelaire s'en fût-il tenu à la terre, au cas même où sa morale n'eût point repoussé la vie? C'est sur le ciel, apothéotique « but de toutes les aspirations humaines », c'est sur le liquide champ semé d'ailes, c'est sur le bleu que les vergers d'ici-bas se détachent. Comme Mallarmé, Baudelaire est un mendieur, un affamé du bel azur. Il a tenté lui aussi le divertissement du « terre-à-terre », il a prié lui aussi :

> ...donne, ô matière,
> L'oubli de l'idéal cruel et du péché
> A ce martyr qui vient partager la litière
> Où le bétail heureux des hommes est couché!...

Il a voulu, lui aussi, boucher les trous que font les oiseaux. Mais voilà que le ciel triomphe et que l'azur, aidé par la révolte des cloches, parle d'un absolu qu'il va bien falloir conquérir.

GEORGES BLIN.

LES TEMPLIERS
ET LES GARDIENS DU TEMPLE

—

Les Chevaliers du Temple avaient, en 1305, abandonné l'île de Chypre, où ils s'étaient réfugiés, après avoir été chassés de la Terre-Sainte par les armées musulmanes. Leur Grand-Conseil était venu tenir ses assises en la Maison de Paris. Ce en quoi ils furent singulièrement mal inspirés. Ils se mettaient, ainsi entre les mains du roi de France, Philippe le Bel, que leurs succès financiers avaient rendu, en même temps, inquiet et jaloux. Ce fut immédiatement, dans l'esprit du souverain, la réalisation du projet qu'il caressait depuis longtemps de leur faire un procès, qui ne fut qu'un procès de tendance. Il fallait, cependant, un certain temps pour fourbir les armes que l'on voulait employer contre eux.

Guillaume de Nogaret fut nommé chancelier du royaume le 13 septembre 1307, les chevaliers furent arrêtés le 13 octobre suivant. Ils furent, tout de suite, séparés les uns des autres, de façon à ne pouvoir se consulter et préparer leur défense. Mais les lois du royaume leur accordaient quelques garanties. Il fallait donc les déférer à la justice ecclésiastique, qui, en matière d'hérésie et de foi, jugeait de plano et sans avocat. Le roi fit, dès lors, une campagne de chantage (il n'y a pas d'autre mot) auprès du pape Clément V qui était un peu sa créature; il avait été précédemment, sous le nom de Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux et avait été élu au Saint-Siège par l'appui du Roi. Mais le pape ne céda qu'au bout d'un certain temps; c'est ce qui explique que le procès ait duré aussi longtemps.

Et quel procès! On accusa les Templiers de choses immondes et grossières, de ces choses brutales qui sont ou ne sont pas et qui, si elles prouvent de la part des soi-disant coupables des instincts bien bas, ne prouvent pas, de la part des juges qui s'y acharnent, une mentalité beaucoup plus élevée. Alors qu'il aurait pu y avoir, dans ce procès, une évocation fine, spirituelle, délicate, non de faits, mais de tendances d'ordre hautement philosophique et d'une subtilité que ces gens emportés par leur passion étaient incapables de percevoir.

Toutefois, les juges eurent une très vague impression que l'Islam, ou mieux (ne leur faisons pas tant d'honneur) les musulmans, avaient pu jouer un certain rôle. Tout cela se résuma en une accusation grossière de pactisation avec les « infidèles ».

Frédéric II, empereur d'Allemagne, aurait dit que les Chevaliers auraient eu à leur service des stipendiés musulmans et qu'ils n'avaient pas besoin d'interprète dans leurs relations avec les populations orientales (1). D'autres allèrent plus loin encore et affirmèrent qu'il y eut des chevaliers musulmans et qu'un Grand-Maître avait un secrétaire de cette religion (2).

Un autre Grand-Maître aurait fait hommage au Sultan, et Salah ed Dine, plus communément Saladin, aurait, après le procès, déclaré que les Templiers avaient mérité leur supplice, car c'étaient des gens sans moralité, qui avaient renié leur religion et qui se livraient à la sodomie (1).

Ces accusations ne résistent pas à un examen sérieux.

L'ordre avait, dans l'Asie Mineure, quinze places; car on ne saurait donner le nom de château-fort à des enceintes qui auraient pu contenir une de nos sous-préfectures. Ces places étaient habitées évidemment par les chevaliers, mais aussi par des musulmans, dont nécessairement certains, pour divers services, étaient appointés par l'Ordre. Prétendre le contraire est faire preuve de

(1) E. Rey : *Etude sur le Procès des Templiers*, Arcis-sur-Aube, 1891.
(2) V.-E. Michelet : *Templiers et Assacis*, Voile d'Isis, 1929.

méconnaissance de la vie d'une cité, même au moyen âge. Parmi ces salariés, pouvait et devait se trouver quelque personnage qui, sans être secrétaire, servait d'intermédiaire entre les indigènes et les religieux; c'est ce qui se passe de nos jours dans toutes les colonies. Quant aux chevaliers musulmans, cela ne peut se concevoir. S'ils étaient Templiers, c'est-à-dire Chrétiens, ils ne pouvaient être musulmans, quand bien même leur croyance, diraient leurs ennemis, ne serait que de façade. Or, les conversions de l'Islam au Catholicisme sont rares. Les membres de la première religion mettent, en effet, leur orgueil à être les adeptes de la plus grande, la plus sainte religion du Monde. Mais il put, déjà à cette époque, comme en la nôtre, y avoir eu des échanges entre chrétiens et musulmans de certains *dikrs* de confréries, qui donnaient droit d'asile au *Tekké*. Il a pu également y avoir des chevaliers de race arménienne et pour lesquels il y a actuellement, et même à cette époque, confusion. Enfin, la cavalerie légère de l'Ordre était formée de sergents de métiers et de frères chargés de l'administration. Ces cavaliers étaient armés à la « turquesse » (3). Ce qui expliquerait, en partie, l'accusation portée un peu trop hâtivement.

Puis, quand les chevaliers auraient eu des troupes auxiliaires musulmanes (simple hypothèse en l'occurrence), ils n'auraient fait que suivre la règle qui était à peu près générale. C'était l'époque où l'on voyait, par réciprocité, des troupes chrétiennes au service des divers princes de l'Islam, troupes admises par leurs propres souverains et même par le Saint-Siège (4).

Nous ignorons si l'Ordre fit jamais hommage à un Sultan quelconque : nous ne voulons pas le croire; mais ce que nous savons, c'est que Saladin tint à se faire armer chevalier, non chrétien bien entendu, par un Croisé, Hugues de Tabari, et que, loin d'accuser les moines-soldats de vices et de défauts capitaux, lui-même et ses succes-

(3) E. Rey : *L'Ordre du Temple en Syrie et à Chypre*, Arcis-sur-Aube, 1891.

(4) Mas-Latrie : *Traités de Paix et de Commerce*, A. Maitrot de la Motte : *L'Algérie d'Autrefois*, « Dépêche algérienne », 1905.

seurs leur demandèrent à plusieurs reprises de servir de garants dans les divers traités signés avec des princes chrétiens, notamment avec le roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-Lion, après la prise de St-Jean-d'Acre, en 1191.

Ce qui ne voulait nullement dire qu'il y eût pacte déshonorant entre Chevaliers et Musulmans; les faits sont là pour prouver le contraire. Le 4 juillet 1187, à la bataille d'Hattin, Salah ed Dine fit massacrer tous les Templiers. En 1266, Malek ed Daher, malgré la capitulation, fit mettre à mort tous les chevaliers pris au château de Saphet. Le 18 mai 1291, le Grand-Maître Guillaume de Beaujeu, qui aurait pu s'échapper de St-Jean-d'Acre, se fit tuer avec ses compagnons.

Il faut voir les choses avec l'esprit du XIVe siècle, non faussé par le parti pris d'un Guillaume de Nogaret. Les Templiers étaient de bons chrétiens. En dehors des dogmes fondamentaux intangibles, il y avait, à cette époque, plus de tolérance pour les importations étrangères dans le christianisme qu'il n'y en eut ultérieurement. Jusqu'aux XIIIe et XIVe siècles, bien des originalités n'étaient pas tenues pour des hérésies, témoin le bienheureux franciscain Raymond Lulle, scholastique excentrique, mais vénéré, dont les orientalismes de forme sont nombreux (5). Ce dernier polygraphe fréquentait les musulmans, reçut l'influence littéraire des Soufis et voulut, en dehors des dogmes naturellement, rapprocher les deux peuples musulman et chrétien. Les Templiers firent sans doute de même. Mais leurs contemporains étaient incapables de les comprendre et il est bien possible qu'ils aient, contre eux, accumulé quelque haine pour avoir, à diverses reprises, empêché certains barons croisés, à demi-barbares, de saccager inutilement la Palestine.

Il n'est pas assuré que quelques auteurs modernes leur rendent pleine justice sous ce rapport. Il est à craindre qu'on ne se soit arrêté uniquement à certains points de détail que nous avons déjà eu l'occasion de signaler et qui, tout en ayant quelque importance, ne sauraient résoudre le problème très complexe des influences mu-

sulmanes et surtout de l'ésotérisme oriental de l'Ordre (5).

Il est évident que le manteau blanc des Chevaliers, avec chaperon en capuce, disent les textes anciens, ressemble singulièrement à un burnous, bien que la règle latine de l'Ordre le présente uniquement comme signe d'innocence et de chasteté : *Castitas securitas mentis, sanitas corporis* (Règle 17). Mais ce qui est surtout à retenir, c'est que, comme dans les ordres et chez les peuples musulmans, les chevaliers portaient le manteau blanc réservé aux nobles et aux chefs, alors que les serviteurs portaient le manteau noir ou brun.

La cordelière, qui est commune aux ordres chrétiens, guerriers ou non, et aux ordres musulmans, est considérée, chez les premiers, comme un emblème de chasteté; elle fut donnée aux Templiers par saint Bernard lui-même sur la demande du Grand-Maître fondateur. On a également épilogué sur la couleur de la Croix rouge, qui ornait le manteau blanc ou brun. Chez les musulmans, la couleur rouge signifie : feu, action, bataille; chez les chrétiens : martyre, et c'est vraisemblablement à cette idée qu'a répondu le Pape Eugène III, lorsqu'en 1146 il la donna à l'Ordre : *Cruces rubeas martyrum designantes* (6).

Si l'on considérait la couleur comme étant celle des musulmans, on pourrait, avec quelque raison, en dire autant de la Croix verte des Chevaliers de St-Lazare de Jérusalem. Bien qu'on en ait fait grief à l'Ordre, nous ne croyons pas qu'il faille attacher une trop grande importance à ces questions de costume, au point de vue orthodoxe. Car que dirions-nous, de nos jours, des Pères Blancs du cardinal Lavigerie, qui portent burnous et chéchia et qui ont leur rosaire autour du cou, comme l'ont les merabet musulmans? Cela n'intéresse en rien les questions de dogme, mais facilite les relations avec les musulmans et le service parmi ou à côté d'eux.

(5) J.-H. Probst : *Caractère et origine des idées du Bienheureux Raymond Lulle*. Thèse de doctorat ès-lettres, Privat, Toulouse, 1912.
(6) Jacobus Vitriacus, Ch. LXV.

D'autres questions sont autrement importantes, qui créent une certaine affinité entre les Templiers et les ordres religieux musulmans, tels l'obéissance absolue aux Commandeurs et aux Sénéchaux, comme dans les ordres musulmans, les adeptes de la voie (ou *triqa*) le sont au cheick, les travaux les plus humbles réservés aux nouveaux venus, comme chez les Mevlevia (derviches tourneurs), la cordelière comme chez les Assacine, et les *Qadrya*, l'interdiction, en signe de pauvreté, de porter sur soi de l'or ou de l'argent le jour de la réception, ce qui est, dans presque tous les ordres, une des conditions de la transmission de la baraka au jeune faqir, mot qui veut dire *pauvre*, l'obligation de coucher tout vêtu et de manger en silence, le baiser que le Commandeur, le jour de la réception, posait sur la bouche du récipiendaire; il est vrai que les musulmans vont plus loin. Chez les Aissaoua, le cheick crache dans la bouche de l'initié, déformation d'une antique coutume sémite. Jésus-Christ ne touchait-il pas, de son doigt mouillé de salive, les organes imparfaits des miraculés? Le fait de conserver pure la race des chevaux, en installant des haras, dont le nom est, d'ailleurs, arabe. Aussi les croissants renversés, que l'on trouve parmi les graffiti du château de Chinon (7).

Mais ce qui est beaucoup plus intéressant encore, c'est l'apparence de concordance à peu près absolue qui existe entre les deux ordres, celui du Temple et celui des Assacine, dits à tort des Assassins.

D'autant qu'il s'est établi, très souvent, une confusion entre eux, venue d'une mauvaise compréhension d'un nom qui leur fut commun, aux yeux de certaines personnes trop hâtivement renseignées.

Nous savons, si nous considérons les choses sous un aspect brutalement matériel, que les Templiers durent leur nom au fait que leur première maison fut un immeuble de Jérusalem proche, sinon sur l'emplacement, du Temple de Salomon détruit lors de la Diaspora (70 ap. J.-H.).

(7) J.-H. Probst-Biraben : *Les Templiers et les Arabes*, « Voile d'Isis », 1929.

Mais d'autres, envisageant la question sous un jour mystique, ont cru voir, dans ce nom, un souvenir de la Terre-Sainte, l' « Eretz Israël », et ont fait un rapprochement entre les peuples et religions qui considèrent cette région comme sacrée, c'est-à-dire les Chrétiens, les Musulmans et les Juifs. Alors que pour les seconds il s'agit de tout autre chose. Leur Grand-Maître a été appelé « Vieux de la Montagne », ce qui a un sens matériel et un sens ésotérique; nous reviendrons sur le premier. Vieux a ici le sens de chef vénérable et la montagne est une élévation spirituelle vers Dieu. Il était aussi appelé le Qotl, le pôle du Monde Spirituel. Ses disciples étaient donc les gardiens de la Terre-Sainte où se conserve la Tradition, du Centre du Monde Spirituel symbolisé par la Montagne. Ce qui nous entraîne en plein ésotérisme (8).

Toutefois cette acception, nettement orientale, n'a pas toujours été comprise, même d'auteurs qui n'ont pas été sans nous étonner à ce point de vue. Aussi croyons-nous nécessaire, avant toute chose, de fixer de façon nette le nom arabe de ces « chevaliers » musulmans. La plupart des écrivains latins les appellent, encore de nos jours, les Assassins. Il y a, à cela, deux raisons, qui ont toutes deux leur valeur. A un moment donné, le Grand-Maître de l'Ordre estima qu'il était nécessaire de défendre la vie de ses frères par tous les moyens; aussi n'hésita-t-il pas à leur faire commettre des meurtres sur la personne de très hauts personnages. Les exécuteurs de ses sentences, qu'on appelait des « Fedaoua », se laissaient arrêter et, lors de leur procès, dénonçaient d'autres hauts personnages qu'ils disaient avoir été les instigateurs de leur crime et qui, de ce fait, étaient, en même temps qu'eux, condamnés à mort et exécutés. Autant d'ennemis de moins! Mais cette façon de procéder exigeait de la part de ces « fidèles » un dévouement à toute épreuve, qu'expliquait le nom qui leur avait été donné, *Fedaoui*, que l'on écrit quelquefois à tort *Fedawi*, d'où on a fait *Fedavi*, qui ne veut plus rien dire; vient du mot *Fidiah* qui signifie rançon, rachat; c'étaient ceux

(8) Coppolani et Depont, Rinn, Abd el Hadi ben Ridouane.

qui avaient reçu le prix, la rançon de leur vie, pour se dévouer à la mort, les « dévoués » (9).

Aux yeux des fidèles, c'étaient peut-être les exécuteurs des sentences du Maître; aux yeux des Européens, qui habitaient l'Asie Mineure, à cette époque, c'était des assassins. L'explication est donnée pour ce qu'elle vaut. D'autres ont prétendu que le Grand-Maître avait réussi à fanatiser ses fedaoua en leur dévoilant les joies ineffables du Paradis, qui devait récompenser leur dévouement. Ils se croyaient, à certains jours, dans des jardins magnifiques, en compagnie des beaux jeunes gens et des belles jeunes filles dont parle le Qoran. Des humains étaient relativement facilement substitués aux habitants surnaturels du Paradis, mais le terrain, rocailleux, où s'élevait la demeure du Maître, les hivers longs et glacés, les étés courts et torrides de la région ne permettaient pas d'avoir, à moins d'un miracle, des jardins comparables à ceux de l'Eden, du Djennah, le Jardin par excellence. On suppose donc qu'il se servait, bien que la drogue fût encore peu connue, de hachisch, de kif, d'où on a fait *hachachi* (10). Mais cette forme n'est pas arabe, il faut lire ou mieux entendre : *hachaîchia,* ce qui s'éloigne sensiblement d'*Assassins.*

Que le mot adopté par les Européens se rapproche par assonance d'*Assassins,* c'est indéniable; mais nous ne croyons pas que les deux explications données ci-dessus aient une valeur quelconque. Il faut en venir, comme cela semble naturel, étant donné le rôle de l'Ordre, au mot *Assas* qui veut dire gardien et dont le pluriel régulier est Assacine, en faisant une assez délicate transposition de lettres. En réalité, les première et deuxième syllabes sont bien séparées par une *s* doublée; les deuxième et troisième le sont par une seule *s*; mais, comme en français elle aurait la valeur phonétique d'un *z*, on est contraint de mette un *c*. De même que le mot se termine en arabe par un *n,* mais on est obligé d'ajouter un *e,* pour avoir la prononciation véritable, qui

(9) Ibn Khaldoun.

(10) B. Bouthoul : *Le Grand-Maître des Assassins,* excellent ouvrage auquel nous ferons de nombreux emprunts. (Armand Colin, Paris, 1936).

est *ine*. Quelques personnes écrivent Assaci, pluriel Assacia. C'est une erreur. Les noms venant d'une ville ou d'une communauté religieuse se composent du nom de la ville ou du fondateur suivi d'un *i* au singulier, de *ia* au pluriel : *Fasi,* un habitant de Fas ou Fez; Qadri, Qadria, un ou des adeptes de Sidi Abd el Qader. Mais dans le cas présent, le nom du fondateur fut Hassan, le nom de la ville d'origine fut Reï et le nom commun Assas ne saurait suivre ce qui vient d'être énoncé. Il faut donc dire Assacine, qui a fait, toujours par assonance, Assassins.

On ne vit apparaître cet ordre musulman qu'assez tard en Palestine, quelque temps à peine avant la première croisade, qui fut de 1095. Nous conservons, pour sa commodité, le mot Ordre, bien que les Assacine ne soient pas, à proprement parler, un ordre, mais une branche des Ismaéliens. Cela augmenta encore les chances de confusion dont certains n'étaient peut-être pas mécontents; cela servait singulièrement leur thèse de collusion avec les Musulmans, en créant une possibilité d'erreur entre les deux ordres des Gardiens du Temple, dont ce n'était, cependant pas le nom réel, ni pour l'un, ni pour l'autre, mais qui répondait au sens profond de leur rôle.

Dans la réalité, l'idée musulmane qui a présidé à la création des Assacine est extrêmement ancienne.

Il faut remonter presque aux premiers siècles de l'Islamisme. On sait qu'à cette époque, se créèrent les premiers schismes, celui des Sunnites et celui des Chiites. Les premiers prétendaient que la succession du Prophète, le Kalifat, se transmettait au plus méritant, sans qu'il soit question de parenté ou de dynastie; les seconds que, seuls, pouvaient être Kalifes les descendants du Prophète, descendants mâles de sa fille et de son gendre, qui fut effectivement le cinquième Kalife et créa la dynastie des Alides.

Mais on ne pouvait supprimer les quatre premiers; on inventa donc l'Imamat.

En 760, le sixième Imam, Djafar ou Çadiq, avait dé-

signé, comme devant être son successeur, son fils aîné Ismaël; puis il revint sur sa décision et désigna alors son cadet Moussa. Tous deux, Ismaël et Moussa, étant descendants d'Ali, pouvaient être Imams et Kalifes. Moussa eut encore cinq descendants légitimes, de sorte que l'Imamat comprit douze princes qui furent honorés par une secte qui prit le nom d'Imamites. Mais Ismaël avait des partisans qui le reconnurent comme Imam, le septième par conséquent de la liste. Son fils Mohammed lui succéda. Ils moururent, tous deux, comme tout homme; mais leurs partisans prétendirent qu'ils avaient été enlevés par Dieu et que, par suite, la liste était suspendue non à Mohammed non décédé, mais à Ismaël également non décédé, et ils prirent le nom de Ismaéliens ou Sebayah (Septimains). Cela se passait en 764, à la mort réelle et avouée de Djafar ou Çadiq.

Mais il fallait des chefs aux Ismaéliens; ce furent des Imam cachés qui régnèrent dans le secret obligatoire. Ils étaient Imams par désignation divine, par l'intermédiaire du Prophète Mohammed; du fait d'une filiation mystérieuse, ils étaient l'émanation même de Dieu, omniscients et infaillibles, non pas parents ou fils de leur prédécesseur, mais désignés par celui-ci avant sa mort.

Cela, assez confus, fut repris en 860 de l'ère chrétienne, par Abdallah ben Maïmoun, né en Susiane et que l'on croit avoir été de race juive. Il fixa la doctrine qui devint un mélange des philosophies grecque, chrétienne, gnostique, juive et qui prit parfois le contrepied de l'Islam ordinaire mais pas ouvertement certes. Elle prescrivit, disent ses ennemis, la dévotion aux Croyants, donna liberté et licence aux esprits légers, offrit la philosophie aux esprits forts, de l'espérance aux fanatiques, des merveilles à la masse. Elle promit aux Juifs un Messie, aux Chrétiens le Paraclet, aux Musulmans un Madhi, aux partisans du paganisme persan et syrien d'interminables discussions philosophiques. La base de cette philosophie était la suivante, qui nous surprend un peu au premier abord.

Dieu est dépourvu d'attributs et est inaccessible à la pensée humaine. Il se manifeste sous la forme de la Raison Universelle qui, auparavant, se confondait en lui. Elle a, pour attribut principal la Science et est une sorte de Dieu compréhensible, à qui les hommes doivent un culte. Elle a créé l'Ame Universelle. Celle-ci a pour attribut la Vie, a créé la Matière Première, puis l'Espace et le Temps se sont manifestés. L'âme tend à s'élever à la nature de la Raison Universelle et à la reproduire. Lorsque cette assimilation sera faite, la Raison Universelle rentrera elle-même en Dieu et tout mouvement cessera.

Mais pour parvenir à cette perfection, l'âme doit acquérir la Science transmise par les Prophètes. Ceux-ci sont au nombre de sept : Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus, Mahomet et Mohammed fils du septième Imam, Ismaël. Chacun de ces prophètes est le maître d'un cycle qui eut sept (toujours sept) Imams, qui sont l'incarnation de son âme et dont le premier a vécu à ses côtés. Aux cinq premières lignées, on trouve, pour chacun des cycles : Seth, Sem, Ismaël fils d'Abraham, Aaron et Simon-Pierre. Mahomet eut Ali et les six premiers de ses successeurs. Mohammed ben Ismaël a Abdallah ben Maïmoun et ses descendants.

Tous les adeptes ne pouvaient évidemment comprendre ces choses, réellement trop compliquées pour leurs frustes esprits. Il fut nécessaire de les instruire, de les initier graduellement. Ce fut l'œuvre des daïs ou missionnaires envoyés par le Maître et dépositaires du secret, du *Bathen*, d'où les sectateurs furent aussi appelés Bathinia ou Bathyniens.

L'initiation comprit, d'abord, sept degrés, qui furent portés à neuf :

Le premier degré capte l'attention, éveille la curiosité avec une apparence de piété.

Le second initie au rôle de l'Imam. La majorité des fidèles le dépassait rarement.

Le troisième établit la différence d'avec les autres musulmans; c'est l'interprétation allégorique du Qoran, la différence entre la lettre et l'esprit. La secte se rapproche

là du johannisme chrétien, dont nous dirons un mot un peu plus loin.

Le quatrième apprend la division des siècles et du monde en sept cycles, avec une religion et un prophète, qui sont propres à chacun.

Le cinquième éloigne toute religion révélée et entre dans le domaine philosophique.

Le sixième, qui était celui des Daïs, achève cette instruction et amène à l'incrédulité et au rationalisme.

Le septième aborde l'au-delà et fait les dernières révélations aux plus purs.

Le huitième rejette la résurrection, la fin du Monde, le jugement dernier, la distribution des peines et des récompenses. Tout se réorganise et se réduit à deux êtres, qui sont les principes de l'Univers, le mâle et la femelle. Cela semble être un emprunt au Gnosticisme et à son idole androgyne.

Le neuvième abandonne l'initié à lui-même; il est libre de choisir la philosophie qui lui convient, qu'elle existe ou qu'il la crée lui-même (11). Il y a eu, à propos de ce degré, des quantités d'erreurs d'interprétation. Il a été dit que ces initiés suprêmes étaient ou des athées ou des panthéistes. C'est absolument inexact. Ils considèrent seulement le culte et ses pratiques extérieures comme moins importants que la pensée religieuse, rejetant la création *ex nihilo* pour l'émanation, la conception d'un Dieu personnel, représentable, par celle d'un pur esprit, irreprésentable.

Cette secte nouvelle fit des adeptes en Syrie, en Perse, dans les Indes et surtout en Egypte où se trouvait la Grande Loge ou Darul Hikmet, aussi appelée Maison des Sciences, et aux séances de laquelle assistait souvent le Kalife du Caire, car, en réalité, c'était un mélange de spiritualité et de politique.

Or, au milieu du XIe siècle, naquit à Reï, en Perse, un enfant nommé Hassan, qui était le fils d'un certain Ali, originaire du Yemen et attaché à la secte des Imamites, celle des douze Imans.

(11) B. Bouthoul, op. cit.

Cet enfant, après avoir suivi les cours de l'Université de Nichapour, eut une très brillante carrière et devint ministre du sultan d'Ispahan. Mais, à la suite d'intrigues de cour, il revint dans sa ville natale et se convertit à l'Ismaélisme. Cependant, la haine qu'il s'était acquise pendant son séjour à la Cour le poursuivit et il fut obligé de se réfugier dans une région montagneuse de la Perse, dans le château fortifié d'Alamout, qui veut dire « Alah, aigle, Amout, nid ». Il décida de réformer la secte qu'il était allé étudier à la Grande Loge du Caire.

La connaissance de Dieu, déclara-t-il, ne s'obtient pas par la sagesse ou par une étude attentive, mais par l'initiation de l'Imam. La spéculation et l'étude isolée ne servent à rien si l'Imam ne les dirige pas en personne. L'obéissance passive et absolue est exigée. « Je n'ai pas besoin, disait-il, de leurs serments, pas besoin de leur foi; qu'ils soient entre nos mains comme le cadavre entre les mains du laveur des morts! »

Il conserva les degrés d'initiation, mais les réduisit à sept comme ils l'avaient été précédemment, et ce fut cette hiérarchie très stricte qui paraît avoir servi d'exemple, lorsque fut créé l'ordre des Chevaliers du Temple. Cela se passait en 1083.

Pour les non-initiés, la religion musulmane était strictement observée. Vie ascétique, nourriture et vêtements grossiers, pas de vin, pas de femme, vêtements blancs, couleur préférée des ésotéristes, étude des langues, maniement des armes, exercices du corps, application fréquente de punitions pour le moindre manquement et souvent la mort. Pour les initiés, c'était la philosophie d'Abdallah ben Maïmoun.

L'Imam était le maître absolu, mais aussi le gardien de la doctrine; il devait la transmettre au successeur qu'il s'était choisi en dehors de sa descendance, de façon à éviter les dynasties, qui finissent par un accaparement du pouvoir pour des vues terrestres et humaines.

A son lit de mort, le 12 juin 1124, Hassan Sabah, fondateur des Assacine et leur Grand-Maître depuis 43 ans, résuma sa doctrine en ces mots confiés à son successeur

Buzurg Humid : « Souviens-toi. Rien n'est vrai et tout est permis. »

Des sept degrés :

Le premier était réservé aux habitants des villages ou châteaux-forts de l'Ordre, non initiés aux secrets, même pas au moindre : de fidèles musulmans, qui ne pouvaient sortir de ce degré.

Le deuxième était formé par ceux qui avaient reçu une première initiation, qui n'était que de principe; ils s'appelaient les Lassiks, les stagiaires, les néophites, les catéchumènes.

Le troisième était celui des Fedaoua, à qui on demandait surtout une obéissance absolue, une soumission de tous les instants, allant jusqu'à la mort, mais pas une mort passive, une mort qui pouvait servir à l'ordre par l'exécution d'une mission : les dévoués.

Le quatrième comprenait ceux qui avaient fait preuve de courage et de foi; c'était les Refik, les compagnons.

Le cinquième comportait les daïs, les maîtres, les missionnaires, les prieurs, qui avaient une intelligence et une culture éprouvées.

Le sixième était formé des Daï el Kebar ou grands-prieurs, qui étaient au nombre de trois ou quatre. Au début, il n'y en avait même que deux.

Le septième était celui du Grand-Maître, que les habitants de la région montagneuse où se trouvait le château, appelèrent Scheick el Djebel, le chef de la Montagne, désignation vulgaire et sans ésotérisme, qu'on a traduit un peu librement en Vieux de la Montagne, alors que son véritable titre était celui d'Imam caché : le titre fut conservé par ses successeurs jusqu'au moment où l'un d'eux, Hassan Aladhikrishis Salam, en 1162, se proclama l'Imam véritable de la secte, descendant du Prophète. Ce fut la fin de la prospérité des Ismaéliens.

Cependant, quelque temps après la fondation de la nouvelle secte et un peu avant l'arrivée des premiers croisés, vers 1090 par conséquent, Ridouan, prince d'Alep, ayant de grosses difficultés avec sa famille, fit alliance avec les Ismaéliens de Perse. Hassan lui envoya un Daï,

qui organisa immédiatement une filiale d'Alamout. Les adeptes vinrent nombreux et défendirent vigoureusement les intérêts du prince. Lorsque les croisés arrivèrent, ils assistèrent, stupéfaits, à ces luttes extrêmement sanglantes. Ils ne comprirent jamais rien à la situation réciproque des Musulmans et des Ismaéliens. Ils crurent qu'une autre force que la simple « adoration de l'idole de Mahomet » armait le bras des Fedaoua et ils ne purent jamais se résoudre à ne pas les supposer chrétiens.

Aussi ne faut-il pas trop s'étonner de constater que, trente ans plus tard, le fondateur des Templiers, qui avait eu le temps, du fait qu'il était Croisé, d'examiner et d'étudier, superficiellement s'entend, l'ordre musulman, organisât son propre ordre sur le modèle apparent de celui des Gardiens du Temple.

Il ne saurait s'agir évidemment de la différence de dogmes entre les chevaliers chrétiens et musulmans, mais de cette hiérarchie très nette, semblable en apparence, qui fut le principe fondamental et qui établit deux catégories tout à fait distinctes, entre frères apparemment semblables : les exotéristes ou gens du dehors et les ésotéristes ou gens du dedans, du secret, du bathen, disaient les musulmans.

Les premiers, dans les deux ordres, comprenaient trois degrés. Chez les Chrétiens, les Chevaliers, les Ecuyers et les Frères (*milites, armigeri, clientes*); chez les Musulmans, les Réfik, les Fédaoua et les Lassik (compagnons, dévoués et stagiaires).

Les seconds, également dans les deux ordres, comprenaient de même trois degrés : le Grand-Maître, les Grands-Prieurs et les Prieurs chez les Templiers; le Cheick el Djebel, les Daï el Kebar et les Daïs chez les Assacine. (Le chef de la Montagne, les Grand-Prieurs et les Prieurs) (12).

Il est donc évident que, tout en conservant leur foi propre, en se combattant les armes à la main, en certaines circonstances, les deux ordres eurent des relations et fréqentes et suivies.

(12 V.-E. Michelet : *Templiers et Assaçis*, « Voile d'Isis », 1929.

Ces relations se manifestèrent de façons différentes.

Les unes sont sanctionnées par des faits historiques, nets, visibles aux yeux des moins prévenus. C'est ainsi que, dès les premiers jours de l'existence des Templiers, le Grand-Maître conseilla au roi de Jérusalem, Beaudouin II, de s'allier au Grand-Maître des Assacine (1118). Ce conseil peut paraître au moins singulier, mais il n'en est rien lorsque l'on connaît le sentiment que les Croisés professaient à l'égard de ces musulmans, qu'ils ne considéraient pas comme cela.

Mais, plus tard, les yeux s'étaient ouverts et l'on vit plus extraordinaire encore.

A la fin du XIIe siècle, Amaury, un des successeurs de Beaudouin, offrit au « Vieux de la Montagne » de payer, à sa place, les 2.000 ducats qu'il avait accepté de verser aux Templiers.

Aujourd'hui encore, on ne comprend pas ce geste. « Tribut ou gratification? écrit B. Bouthoul. Quelle connaissance réciproque de leurs affinités, quelle conscience de leur parenté mystique, put amener les uns et les autres, qui ne s'étaient jamais reconnu de maître, au sentiment d'une égalité possible entre eux. »

Cette substitution d'un roi chrétien à un chef musulman, pour payer une redevance à des chrétiens, est pour le moins surprenante. Mais cela devait très probablement cacher une opération financière secrète, répondant à quelque combinaison bancaire, que le roi était incapable de comprendre,, ou une affaire politique qui devait être plus mystérieuse encore, en reconnaissance de quelque service rendu.

Les autres furent d'ordre ésotérique, et il est infiniment probable que les musulmans furent les maîtres et les chrétiens les élèves.

C'est certainement aux Assacine et à des musulmans moins dissidents que l'on peut, très nettement, attribuer la connaissance profonde, chez les Templiers, du symbolisme, de l'ésotérisme proche-oriental et méditerranéen, en partie aussi leur système financier, inusité en Occident. Cette coopération entre races et religions, journa-

lière au moyen âge, nous paraît aujourd'hui anormale, en raison de nos préjugés modernes, de même qu'ils auraient paru monstrueux et exploitables, lors du procès, si on en avait connu les dessous.

Nous avons, dans un article précédent, parlé de l'alphabet secret des Templiers. Nous nous sommes contentés de l'examiner en sa matière (13). Mais cet alphabet, en dehors de la valeur de ses lettres, avait un sens ésotérique extrêmement curieux et qui vient confirmer ce que nous avons dit des influences orientales subies par l'Ordre.

Les divers symboles sont inclus dans la croix à huit pointes, à la fois cadre et pentacle complexe. D'abord, l'emblème est circonscrit par un octogone, rappel sans doute de l'octoade, dont la signification est la même chez les Pythagoriciens que dans l'*Yi-King* des Chinois ou Livre des Mutations de Fo-Hi.

Certaines lettres successives sont placées en roues solaires, tournant d'Orient en Occident ou en sens inverse, si l'on considère la Croix templière comme suspendue au Nord. Indépendamment du sens igné, vital primitif, on peut y lire aussi plusieurs quaternaires, symboles des quatre éléments, donc de la Nature élémentaire, de l'équilibre constructif des formes, des tempéraments. Les deux signes de croix à rebours, ou que nous avons indiqués comme tels, pourraient, et cela beaucoup plus probablement, être des chiffres 4, l'un droit et l'autre renversé, si l'on tient compte du chemin qu'il faut parcourir pour aller de l'extrémité d'une branche horizontale à l'extrémité d'une branche verticale. Or, on connaît un sigle de cette forme, parfois barré à sa hampe pour le christianiser plus nettement. Ce chiffre est extrêmement fréquent sur les graffiti et les marques des tailleurs de pierre et se transmettait comme un secret corporatif (14).

Le sceau de Salomon ou de David, dit parfois bouclier de Mikaël, est rappelé par le groupement des lettres

(13) *Mercure de France*, 1er août 1939.

(14) J.-H. Probst-Biraben et A. Maitrot de la Motte : *De l'influence méditerranéenne sur les Sigles lapidaires en Europe centrale.* Société de Géographie d'Alger, 1939.

par six sur chaque branche. Il fait songer au plan de l'Eglise du Temple de Paris où la rotonde est construite selon le tracé justement du sceau de Salomon, signe de macrocosme, grand pantacle. De plus, chacun des piliers du centre du Temple est formé, lui aussi, de six colonnes. Ce temple a été construit à l'image de l'église du St-Sépulchre de Jérusalem; cela ne fait que confirmer l'influence orientale subie. Toutefois, ce plan hexagonal n'est pas une règle. On le trouve, cependant, à Londres et à Ségovie, où le pourtour est dodécagonal, alors qu'à Laon et à Metz il comporte huit ogives autour d'un pilier central. A Jérusalem même, il y a quatre piles centrales et quatorze colonnes de périphérie. Ce qu'il faut retenir, c'est cette forme particulière de l'église, alors qu'il était de coutume, mais non de règle, de construire en croix latine (15).

Le 9, c'est l'harmonie des trois Mondes, et aussi de la vie, de l'esprit, de la matière, le nombre parfait, que l'on trouve dans l'étoile à huit pointes tournant autour de la Croix de St-André centrale, l'N de l'alphabet. Toute une métaphysique est incluse dans la figure et dans ses parties en mouvement pour constituer l'alphabet. Un sens général d'accord de tous les mondes, de tous les hommes, de l'Occident et de l'Orient, du pouvoir spirituel et de la domination de la Matière, le temporel, se dégage pour l'ésotériste. D'où tout cela vient-il?

Evidemment pas de France, d'où étaient les premiers Templiers, mais de la Méditerranée et particulièrement du Proche-Orient. Quelques traces de pythagorisme ou de bardisme, des signes colportés par les premiers judéo-chrétiens, des souvenirs du monde latin, plus ou moins altérés, formaient une symbolique restreinte et bien hétéroclite. Au contraire les musulmans possédaient un ésotérisme complet, subtil, comme il est aisé de s'en rendre compte, en feuilletant les travaux espagnols sur Mohy ed Din Ibn el Arabi (16) ou mieux la thèse du

(15) Clavelle : *Le Temple de Paris*, « Voile d'Isis », 1929. — Henri de Curzon : *La Maison du Temple de Paris*, Paris, 1888.

(16) Mouhyi'ddin Abou Abdallah Ibn el Arabi, né à Murcie en 1165, mort à Damas en 1240, jurisconsulte et mystique de très haute valeur. Il laissa deux cent quatre-vingt-neuf ouvrages.

Professeur Massignon, sur la Passion de Mansour Halladj (17). Triangles, losanges, angles tournants pointés ou non, qui sont les lettres de l'Alphabet templier, sont très dans la manière des tolba, faiseurs de horouz ou talismans, et des affiliés des confréries du Syncrétisme proche-oriental, de l'Islam secret, qui passa par l'Egypte, emprunta aux sectes juives, à la Qabbale pratique des Rabbins.

Analyser, rapprocher, point par point, ces symboles dépasse les possibilités d'un article.

Reste la question de l'ésotérisme chrétien que n'admet pas l'Eglise. Nous ne parlons pas d'hétérodoxes, comme les gnostiques, successeurs des dosithéens juifs, mais certains ont admis un dualisme initial jusque dans les directions du début, un contraste entre un courant extérieur, celui de Pierre, et un autre intérieur, celui de Jean-Baptiste, l'exotérisme et l'ésotérisme. Pierre est le chef apparent de l'Eglise, Jean le chef secret, l'esprit, le dépositaire de la doctrine voilée sous les allégories. Or les Templiers étaient plus ou moins johannites; ils manifestèrent, après l'Eglise johannite de Lyon, la dévotion à saint Jean et la transmission d'enseignements profonds cachés sous des symboles. Il est certain qu'il y eut une symbolique générale chrétienne, dès les premiers siècles; celle-ci est seulement systématique et dominée par un courant ininterrompu discret (18).

Or, si l'on trouve chez les Templiers des tendances de ce genre, c'est encore au Proche-Orient qu'ils en sont redevables.

Au moment de l'apparition de l'Islam, en dehors des deux religions chrétienne et juive, il y avait, dans l'Asie Mineure, deux sectes qui découlaient plus ou moins de ces religions. C'étaient les Hanifs, des Esséniens qui s'imaginaient pratiquer, sous le nom de religion d'Abraham, un judaïsme purifié de pratiques rituelles et mé-

(17) El Hosein ben Mançour el Halladj, d'origine persane, fit de nombreux miracles et attira à lui de si nombreux mystiques que le Pouvoir en prit ombrage et le fit mettre à mort à Bagdad en 921. Il prétendait que Dieu s'était incarné en lui.

(18) Clavelle : *Les Templiers et les deux Pontificats*, « Voile d'Isis », 1929.

prisant la lecture des textes sacrés. C'est de ces Hanifs que procéda l'Islamisme. Les autres étaient des Rakoussia, que l'on a appelés Mandaïtes, Sabéens chrétiens de Saint-Jean ou Ebionites, par une confusion qui s'explique assez bien (19). Or, ces deux sectes entretenaient les meilleures relations. La preuve en est écrite dans le Qoran même.

« Ceux qui ont cru, ceux qui suivent la religion juive, les chrétiens, les sabéens... ceux-là recevront une récompense de leur Seigneur (20). »

« Ceux qui croient, les Juifs, les Sabéens, les Chrétiens... seront exempts de toute crainte et ne seront point affligés (21). »

Parentés psychologiques, donc, entre soufis des tarouq musulmanes, ismaéliens, partisans du Bathen ou sens caché, les Assacine et les Templiers, qui expliquent, seules, les bizarreries qui ont intrigué des générations et facilité aux ennemis des chevaliers, séides de Philippe le Bel, leurs calomnies envers l'Ordre et fourni prétexte à le détruire.

En résumé, l'alphabet secret, utilisé pour les transactions et les correspondances destinées exclusivement à des Templiers ou à leurs affiliés, fait partie d'un ensemble original par son caractère hybride. Il recouvre un symbolisme d'origine orientale, mais qui n'a rien d'hérétique, au service de religieux chrétiens.

Il y avait donc là un secret matériel que recouvrait cette clef, simple pièce connue d'un système soigneuse-

(19) Clément Huart : *Littérature arabe*, Armand Colin, Paris, 1912.
(20) Ch. II, *La Vache*, verset 59.
(21) Ch. V, *La Table*, verset 73. Il y a évidemment confusion entre ces différentes sectes. Les Sabéens dont parle le Livre Sacré semblent bien être ceux qui furent appelés Chrétiens de Saint-Jean-Baptiste; c'était une secte qui niait la divinité de Jésus-Christ, qu'elle considérait comme inférieur au Précurseur. Les Mandaïtes procédaient des précédents, des gnostiques et des cabalistiques. Ils admettaient la lutte des deux principes, comme les gnostiques. Les Ebionites étaient à demi-juifs et à demi-chrétiens, admettant le dogme des seconds avec les cérémonies des premiers. Quant aux anciens Sabéens, ils avaient été monothéistes, tout en rendant un certain culte aux astres et à des anges-génies. Mais tout cela datait de l'ère chrétienne ou lui était antérieur, et on comprend qu'au moment de l'Hégire toutes ces croyances, qui se chevauchaient les unes les autres, aient été confondues en une seule, les résumant toutes plus ou moins.

ment caché. Philippe le Bel avait approché de très près le procédé monétaire et financier des Templiers, mais n'avait pas su s'en servir, faute d'en posséder toutes les données. Après des essais successifs de l'obtenir intégral, par la persuasion et la corruption, il se vengea de ses échecs par la condamnation des chefs et la destruction de l'Ordre, grâce à une accusation de connivence avec les Infidèles.

Il est incontestable que les Templiers chrétiens et les Assacine musulmans eurent des relations entre eux et tous deux étaient de trop fins politiques pour ne pas utiliser leurs possibilités militaires, diplomatiques ou même politiques, sans parler des financières, qui ne devaient, certes, pas être négligées. Voués l'un et l'autre à la pauvreté, les deux Ordres avaient d'énormes besoins pour mener leur œuvre à bien.

Mais il paraît difficile d'admettre que leurs relations pouvaient être d'ordre religieux. Nous pouvons, maintenant, discuter sur ce point, sans grand risque de nous tromper. Plaçons-nous au point de vue des Templiers, puisque c'est à eux que le reproche a été fait.

Ils étaient initiés ou non à l'Ordre des Assacine. Ce dilemme est impératif.

S'ils n'étaient pas initiés, ils se trouvaient sur le même pied que le septième degré et, par suite, étaient, de par là, obligés de suivre les règles de leur religion. S'ils ne le faisaient pas, c'était de leur propre gré et sans que cela ait quoi que ce soit à voir avec les Assacine. Ils ne pouvaient donc pas *colere Mahumetum,* comme on le leur a reproché.

S'ils étaient initiés, ils étaient, dans ce cas, soumis à des règles extrêmement étroites. Ils n'avaient plus à se préoccuper de Qoran, d'Islam et de Mohammed; ils étaient affiliés à une secte d'aspect rationaliste, qui n'admettait plus rien de ce qui pouvait avoir une allure de pratique religieuse. Si l'Islam repoussait des idoles, à plus forte raison le rationalisme, on ne voit pas du tout comment on aurait pu leur faire grief d'idoles qui n'auraient eu aucune raison d'être.

Non-initiés, ils restent chrétiens et entretiennent des relations d'ordre politique; ce dut être le cas.

Initiés, ils n'admettent aucune religion avec pratique extérieure.

On ne voit donc pas la possibilité de leur attribuer des statues qui sont en contradiction avec la religion du Christ, avec celle de Mahomet et avec l'absence même de religion à cérémonial.

Mais, dira-t-on, dans ce cas, à qui attribuer ces statues assez grossières, qui semblent être d'origine gnostique et qui portent des inscriptions arabes?

Il était évidemment très commode de les attribuer aux Templiers. Ils ont séjourné en Orient; ils ont eu des relations avec des musulmans. Ils ont été l'objet d'accusations. Il est donc tout naturel de conclure que ces statues ont été rapportées par eux et, comme on ne s'encombre pas de telles masses pour l'unique plaisir de les transporter, alors que les transports étaient si mal commodes, ceux qui les ont amenées, hypothèse toute gratuite, en Europe, en avaient fait des faux dieux qu'ils adoraient.

L'argumentation est déplorablement légère et singulièrement faible. Faut-il ajouter que ceux qui en usent sont encore plus légers?

Nous aimerions trouver un terrain solide sur lequel on puisse discuter. Nous sommes obligés de convenir que, plus nous avançons dans cette étude d'un des plus grands scandales de tous les temps, plus ce terrain se dérobe.

Nous ne pouvons pas crier l'innocence des Templiers, mais il paraît extrêmement difficile d'admettre leur culpabilité avec les accusations qui sont formulées contre eux et avec ce que nous connaissons de leur vie et de celle des Orientaux, vie publique et vie cachée, doctrine avouée et doctrine secrète.

Ce qu'il faut retenir, c'est que ce fut surtout une lutte entre la matière et l'Esprit. Ne se continue-t-elle pas, sous nos yeux, entre ceux qui connaissent le secret financier des Templiers, l'ayant reçu des mêmes initiateurs du

Proche-Orient ou de groupes qui l'ont jadis partagé avec eux, se servant, selon les besoins, de l'étalon-or, de la lettre de change ou du chèque, et ceux qui ne peuvent utiliser que la lettre de change et remplacent l'or par des marchandises ou des bons de travail?

Nous voici entraînés de l'alphabet et des secrets des Templiers à l'actuelle crise européenne. Tout est en tout et le présent répète le passé.

Dr J.-H. PROBST-BIRABEN
et A. MAITROT DE LA MOTTE-CAPRON.

UN POLONAIS A LA COUR D'HENRI IV

JACQUES SOBIESKI

—

Le choix du duc d'Anjou (plus tard Henri III), appelé au trône de Varsovie, avait puissamment aidé, aussitôt la seconde moitié du XVIe siècle, à rapprocher la Pologne et la France. Depuis cet événement, et bien que ce prince fût revenu depuis à Paris pour succéder à son frère Charles IX, des liens extrêmement étroits, par échanges d'ambassadeurs — et jusqu'à l'avènement d'Henri de Navarre — avaient maintenu le contact. Si bien qu'en 1607 lorsque Jacques Sobieski, de la réputée maison de ce nom, guerrier valeureux et qui devait devenir par la suite le père de l'illustre Jean III, le vainqueur de Vienne et le sauveur de la chrétienté, parvint à Paris venant de Cracovie, il se trouva de plain-pied, pour ainsi dire, au Louvre et à Fontainebleau, avec ses amis de France.

Les premiers de ceux qui l'accueillirent, dont le duc de Nevers, ne manquèrent point de le festoyer, et, comme Jacques Sobieski était homme de grand sens, avait des lettres et — tel notre Montaigne — aimait à consigner en un *Journal* les aspects de la société, l'aperçu des villes, les portraits des monuments et des personnes, il s'empressa aussitôt de rassembler en son *routier* les particularités des mœurs, les anecdotes répandues dans le public, jusqu'aux figurations des grands personnages, gens de robe, de cour et d'épée dont il lui advint d'approcher (1).

(1) Les *Voyages* de Jacques Sobieski se trouvèrent édités plus tard par Edouard Raczynski. On en doit la publication en France à Léonard Chodzko.

Bien entendu, comme il se piquait d'esprit, Jacques Sobieski le faisait avec le plus juste, pittoresque et naturel talent. Son portrait d'Henri IV, s'il n'a pas le dessin hardi de celui de Pourbus ni le vigoureux coloris de ceux de Rubens, est, par la bonhomie avec laquelle il le présente, l'un des plus précieux et ressemblants que jamais étranger traça de notre Béarnais.

Henri IV, dit-il, était un grand roi. Dieu l'avait doué d'un haut esprit. Il était plein de bon sens, d'humanité et d'affabilité dans le caractère. Son extérieur était avenant et ses mœurs très douces. Ce roi avait la prétention d'être très fin et sa politique se ressentait de sa finesse. Il surveillait très louablement les affaires de son royaume et même les affaires de tous les états du monde.

Comme Jacques Sobieski était curieux de tout ce qui faisait, dans ce temps-là déjà, l'embellissement de Paris, il ne laissait pas d'exprimer toute l'admiration qu'il ressentait — tel Montaigne lui-même — pour cette cité si riche par ses établissements religieux et par ses collèges. « Paris est un miracle », écrit notre seigneur de Pologne. A peine a-t-il abordé une telle ville que Jacques Sobieski la veut étudier en ses églises, palais, jusqu'à sa Sorbonne et à son Arsenal. Chaque fois pourtant, c'est pour en revenir aux créations du roi de France : le Pont-Neuf par exemple dont il nous dit qu'on ne saurait « en trouver un plus beau dans la chrétienté » ; ou le Louvre, dont les galeries nouvelles se dressent en façade au bord de la Seine.

En ce qui regarde Henri IV lui-même, Sobieski le loue fort de l'intérêt et même de l'amitié dont ce souverain témoignait envers les étrangers de distinction. Cela se vit notamment à Fontainebleau la fois où le roi y convia — outre Jacques Sobieski — Mirow Myszkowski et Jean Radziwill, le premier grand maréchal et le second grand échanson de la couronne de Pologne. « Messieurs, dit le roi en les accueillant avec cette simplicité, cette bonne humeur et ce naturel qui ajoutaient chez lui à tant d'autres attraits, dites-moi, vous qui y avez assisté, comment

s'est passée la bataille de Guzow? Expliquez-moi cela, vous, prince Radziwill! »

Comme Henri IV, nombre d'années auparavant, alors qu'il n'était encore que le roi de Navarre, avait eu ce dernier prince dans son camp, il ressentait pour lui un attachement très vif et faisait confiance à ce qu'il disait. Mais tout respectueux qu'il était de son compatriote, le grand maréchal Sigismond, le prince Radziwill ne laissa pas de se récuser avec modestie : « Sire, dit-il, le maréchal assistait à la bataille gagnée et moi à la bataille perdue. Je ne puis me flatter de rien ; j'ai donc peu de choses à vous raconter. »

Le roi, ajoute l'auteur polonais du *Journal,* sourit de cette réponse pleine d'à-propos et pria le grand maréchal de lui exposer le plan et de lui raconter cette bataille de Guzow ; et comme lui-même était homme de guerre, vainqueur en bien des rencontres des gens d'Espagne et d'Allemagne, il prit un plaisir très évident à entendre, de la bouche de Myrow Myszkowski, l'exposé de ce haut fait d'armes.

§

Depuis 1607 jusqu'en 1611, Jacques Sobieski, natif de Sobieszyn, dans le Palatinat de Lublin, séjourna tantôt à Paris et tantôt aux environs. Une fois, c'était à Saint-Denis où, dit-il naïvement, « les Bénédictins lui montrèrent (entre autres curiosités) la lanterne avec laquelle Judas se promenait la nuit quand il vendit Jésus-Christ » ; une autre, c'était à Saint-Germain. On l'y fit admirer les cascades du château, « plus belles, selon lui, que celles de Florence »; et, quand il alla à Saint-Cloud, il n'eut de cesse qu'on ne lui fît voir l'appartement « où fut assassiné le roi de Pologne, Henri III ».

On sait que celui-ci avait péri sous le poignard du moine Jacques Clément ; et c'est sous celui d'un autre fanatique, nommé Ravaillac, natif d'Angoulême, que devait succomber, à son tour, le roi Henri IV. Jacques Sobieski écrit que le jour où se produisit cet événement à jamais funeste il se trouvait par hasard à peu de dis-

tance de cette rue dite de la Ferronnerie où se perpétra l'attentat.

Ce jour-là, après mon dîner, j'étais allé voir les décorations et les inscriptions qu'on plaçait sur la Porte Saint-Martin. C'est par là que la Reine, après son couronnement à Saint-Denis, devait faire son entrée. Sébastien Orchowski, mon jeune compagnon de voyage, était avec moi. Au moment où je lisais les inscriptions, un ouvrier tomba de l'échafaudage, et, en même temps, on entendit crier de tous côtés : « Le roi est assassiné!... » On n'imagine [ajoute-t-il] rien de pareil au tumulte qui suivit ces paroles. Orchowski me conseilla d'entrer chez mon banquier, qui demeurait tout près de là; et nous y restâmes pendant une heure. En sortant, nous allâmes chez les jeunes princes Christophe et Albert Radziwill, fils de Stanislas Radziwill, staroste de Stamogitie, pour savoir des nouvelles.

Le plus fâcheux est qu'en route, tandis que nos voyageurs traversaient l'église Saint-Gervais, une vieille femme se mit à crier : « Tenez, ce sont ces Polonais qui ont assassiné le roi! » Elle criait cela à tue-tête en s'adressant au peuple qui était rassemblé aux portes de l'église. « Grâces au ciel, nous fait savoir Sobieski, je parvins à la dissuader. » Cependant notre Polonais professait, pour le défunt roi, une si grande admiration, et la nouvelle de sa mort le plongeait dans un tel désespoir qu'il n'eut de cesse, après cet événement, de retourner au lieu du crime. « L'infanterie, écrit-il, occupait tout l'espace qui s'étend depuis le Pont-Neuf jusqu'à la rue de l'Université ». Malgré tout, comme on lui avait amené son cheval, il réussit à passer et, de nouveau, à s'approcher de la rue de la Ferronnerie. C'est alors qu'il put juger de l'émotion qui s'était emparée des Parisiens à la nouvelle d'un meurtre aussi condamnable et qui venait les priver d'un monarque si bon et si paternel. Notre homme de Pologne raconte qu'il rencontra, à ce moment, nombre d'individus exaspérés qui « allaient à pied ou à cheval, fendant l'air de leurs épées, menaçant, jurant et cherchant partout l'assassin. » Celui-ci, comme

l'on sait, avait été appréhendé aussitôt et déféré au Parlement. Jacques Sobieski, que son attachement très affectueux au feu roi rendait avide de connaître le détail du procès et de la condamnation de François Ravaillac, se rendit, à quelque temps de là, sur la place de Grève. C'était afin d'assister à l'exécution du misérable régicide.

« La foule, écrit Sobieski, était si compacte à ce moment que les bœufs qui traînaient la charrette où était le condamné avaient bien de la peine à marcher. » On louait les croisées à un prix exorbitant. « Lui et les princes Radziwill en occupaient une qu'ils avaient retenue pour une somme considérable. » Du haut de cet observatoire, les seigneurs polonais ne tardèrent pas à voir paraître le funèbre cortège. Un huissier du Parlement le précédait en criant d'une voix forte : « Voici Ravaillac, traître, criminel, infâme, régicide, qui a assassiné le grand roi Henri! » Le peuple était si dense et débordait si bien de toutes parts que « c'est à grande peine qu'on trouva assez d'espace pour mettre à mort Ravaillac. » Enfin, le criminel fut attaché à des chevaux et on l'écartela. Quand cela fut fait, la cavalerie marcha sur le cadavre et le tailla en pièces avec ses sabres.

§

Le meurtrier ainsi châtié, il fallait songer à rendre, à la dépouille du feu roi, les honneurs qu'on rend, en pareil cas, aux monarques français. C'est pourquoi, après être demeuré exposé quelque temps au Louvre, le corps d'Henri le Grand fut transporté à Notre-Dame. C'était entre deux rangs de cavalerie et de religieux. Jacques Sobieski vit tout cela et le nota soigneusement dans son *Journal*. De la sorte, il aperçut les ambassadeurs de Savoie, de Venise et d'Espagne suivant le char funèbre.

Sur un autre char on avait placé la statue en cire du roi, avec les habits royaux, la couronne en tête, le sceptre dans une main et le globe dans l'autre.

A cette occasion, Jacques Sobieski rapporte que, depuis le meurtre accompli par le moine Jacques Clé-

ment, le corps d'Henri III n'avait pas encore été transporté à l'Abbaye des Rois. Il advint donc que les obsèques du défunt roi de Navarre déterminèrent la cour à ordonner que l'on amenât la veille, à Saint-Denis, la dépouille du dernier des Valois. On l'y transporta vingt-quatre heures avant que l'on y conduisit celle du chevaleresque monarque au *panache blanc*. Quelques princes l'accompagnèrent. Le duc d'Epernon portait les armoiries de Pologne et un autre duc portait celles de France.

Comme il va de soi, c'est bien entendu aux choses de Pologne que continue, dans son écrit, à s'attacher le voyageur. C'est ainsi qu'à cette cérémonie de Saint-Denis, d'une pompe et d'un éclat extraordinaires, le grand maréchal Sigismond, les princes Radziwill et lui avaient pris place au nombre des ambassadeurs extraordinaires des Etats catholiques. A cette cérémonie le cardinal de Joyeuse chanta la messe. Après quoi, le héraut d'armes s'avança; par trois fois, il annonça d'un accent ému : « *Le roi est mort! Le roi est mort! Le roi est mort!* » A ces mots, chacun se mit à genoux; puis le héraut s'avança de nouveau, et, d'une voix tonnante, s'écria, également par trois fois : « *Vive le roi Louis XIII!* »

De l'ébranlement produit par de tels événements Jacques Sobieski nous dit qu'il ne tarda pas à tomber dangereusement malade. C'était d'une fièvre chaude dont le soigna très mal un vieux médecin écossais, lequel le saigna trente fois au moins en répétant : « Ces diables de Polonais sont forts comme des bœufs. Il ne faut pas les épargner! »

On l'épargna cependant ; et, grâce au médecin du roi, qui succéda à ce bourreau, il se trouva asez vite guéri et mis en état de regagner la Pologne. Il le fit pénétré de regret et fort marri d'avoir à quitter une patrie que non seulement il chérissait autant que la sienne propre mais dont, par la suite, il inculqua l'amour à son fils, le brave Jean III Sobieski, sauveur de Vienne et le vainqueur des Infidèles.

EDMOND PILON.

L'ANNEAU DE CRISTAL

CONTE A LA MANIÈRE DE PERRAULT

—

> **Tu m'as accordé qu'Eros est désireux des choses belles et bonnes, et que le désir est indigence.**
>
> PLATON, *Le Banquet.*

Une reine, ayant donné le jour à une fille parfaitement belle, oublia tout ce que cette enfant lui avait coûté de douleurs, dans la joie où elle était de l'avoir mise au monde. Le roi, quant à lui, ne douta point qu'une princesse qui montrait tant d'agréments dans un âge si tendre, ne devînt à quinze ans la plus aimable personne de ses Etats. Il fut saisi d'aise, au point qu'il se sut gré de ses œuvres plus que d'une victoire qu'il venait de remporter sur les princes ses voisins; et toute la cour, entrant dans son sentiment, donna de grands témoignages.

Les fées, qu'on avait priées au baptême, n'eurent pas plus tôt l'enfant entre les bras qu'elles aussi s'écrièrent d'admiration : il est vrai que la petite princesse était d'une grâce à surprendre même des fées. Où celles-ci ne s'accordèrent plus entre elles, ce fut quand on parla d'arrêter le choix du présent qu'elles avaient résolu de faire à leur filleule, et qu'elles voulaient magnifique. L'une entendait la douer d'esprit, car elle tenait que les séductions de l'intelligence l'emportent encore sur celles de la beauté. Une autre, qui ne laissait pas d'être frappée de la considération qui s'attache chez les hommes à la possession de grandes richesses, proposa de la doter d'un trésor que nulle largesse ne viendrait à bout d'épuiser. Une troisième était sensible : celle-là prétendit que sa filleule fût toujours heureuse en amour. Enfin, la plus

jeune des fées mit tout le monde d'accord en essayant à la petite princesse un anneau de cristal d'une si extraordinaire vertu que celui qui l'avait au doigt obtenait sans coup férir tout ce qu'il souhaitait. D'aucuns vont plus loin, et soutiennent que la bague ne laissait pas le temps de formuler des souhaits : l'effet prévenait ici le désir. Leur opinion est la plus généralement reçue. Ce don-là renfermait tous les autres. Un présent aussi généreux transporta d'aise le roi, la reine et toute la cour, et donna une grande idée de la magnificence des fées.

On vit bien, les jours suivants, que les marraines n'avaient rien dit de trop, lorsqu'elles vantaient le pouvoir de leur anneau. La petite princesse était-elle d'humeur à jouer? On lui voyait incontinent un hochet dans les mains, sans savoir qui l'avait apporté. S'étirait-elle, au contraire, montrant par là qu'elle voulait dormir? Une berceuse égrenait aussitôt ses notes d'or, mais nulle part les musiciens n'étaient visibles. Ce fut bien autre chose quand elle sut marcher. Qu'on vît s'amonceler dans ses appartements des jouets d'un prix infini, qu'elle allât toujours magnifiquement parée, qu'elle fît collation des plus délicates friandises, il n'y avait pas là de quoi surprendre, car elle était fille de roi. Mais les rossignols lui donnaient l'aubade à la Saint-Sylvestre, mais les arbres lui présentaient leurs fruits en toute saison, mais les vents prenaient ses souhaits. Quand elle sut l'avantage qu'il y a pour une fille à avoir de l'esprit, il lui en vint, et du plus pénétrant. Et du jour où elle entendit qu'il ne messeyait pas à une grande princesse comme elle était de s'exercer dans la vertu, un charme de bonté se répandit sur toute sa personne, sans qu'elle eût à contraindre en rien son naturel. Jamais vertu ne fut plus aimable.

Elle eut un maître de musique, un maître de danse, et un maître de calcul, parce que la coutume le voulait ainsi; mais à peine ceux qui étaient chargés de l'instruire avaient-ils accès près d'elle qu'ils se déclaraient ravis de son esprit. Ces gens se retiraient bientôt, disant que l'infante touchait la harpe comme un ange, que l'exé-

cution des ballets les plus compliqués était un jeu pour elle, qu'enfin elle entendait admirablement les chiffres, leurs divisions et combinaisons; et ils publiaient que tout l'avantage de ces leçons était pour eux. Il n'y avait pas jusqu'aux parties les plus reculées du royaume qui ne se sentissent de la vertu du talisman, car la princesse, qui aimait tendrement ses parents, n'avait rien à cœur tant que la prospérité de l'Etat, d'où ils tiraient la leur. Elle-même ne laissait pas d'être sensible à la possession d'un anneau au pouvoir si étendu, et toute son attention était de l'avoir constamment au doigt. Cela aussi allait sans difficulté : en effet, entre autres propriétés, on voyait à la bague des fées celle de s'ajuster en tout temps à l'annulaire de la personne qui l'avait.

Les événements avaient pris ce tour, et la princesse était arrivée à sa quinzième année sans que l'ombre d'un déplaisir l'eût seulement effleurée, quand divers indices dans le comportement de ses filles d'honneur lui donnèrent à penser. Ces jeunes personnes, qui étaient du même âge qu'elle, n'avaient eu en vue jusque-là que les amusements de l'enfance. Un autre soin commença maintenant à les agiter, et quelque chose en parut dans leur conduite. Elles cessèrent de se plaire au jeu de la balle et du volant, dont elles faisaient la veille encore leurs délices, et s'abîmèrent dans de mystérieuses rêveries. En même temps, elles manifestèrent une subite horreur de la compagnie, et un attrait tout aussi nouveau pour la solitude des bois, dont le secret faisait tout le charme à leurs yeux. Parfois aussi, l'aiguille, le livre, leur tombait des mains : un air absent, un sang plus vif sous la peau, un regard tendre et mouillé, tout indiquait dans ces moments qu'elles suivaient une chère idée. Déjà, en effet, les premières sagettes du désir leur chatouillaient le sein, et quelque galant faisait-il mine de leur tourner un compliment, leurs joues s'allumaient de roses qui n'étaient plus seulement celles de la pudeur. Mais la princesse méconnut ces indices. Toutefois, embarrassée d'accorder des airs de langueur avec l'éclat inaccoutumé des yeux, elle crut que ses compagnes mystifiaient leur

entourage, et s'étonna de n'avoir pas été mise dans la confidence. Aux premiers mots qu'elle leur en toucha, ces belles personnes pâlirent, se troublèrent, et, pour finir, tombèrent à ses pieds et la conjurèrent de garder pour elle ce qu'elle avait surpris, faute de quoi le mystère de leur amour deviendrait la fable de la ville, disgrâce plus cruelle que la mort.

Elle, leur demandant ce que c'était que cet amour dont elles avaient l'esprit si visiblement occupé :

« Il est », répondirent-elles, « ensemble délices et tourment. Les délices surpassent toute l'idée qu'on peut s'en faire; et plutôt que de guérir de ce bienheureux tourment-là, nous aimerions mieux perdre la vie ».

La princesse trouva de l'incohérence à ce langage, et douta s'il méritait qu'on s'arrêtât à l'examiner. Mais sa curiosité était piquée : elle songea qu'elle serait bien aise d'aimer, elle aussi. A peine eut-elle cette envie qu'elle s'étonna du peu d'empressement de l'anneau, qui lui laissait quelque chose à désirer.

Il arriva, sur ces entrefaites, que les plus grands princes de la terre, devenus éperdument amoureux de la princesse sur la vue de ses portraits, la recherchèrent en mariage. Mais ceux mêmes de ces prétendants qui étaient les mieux faits et qui avaient le plus d'esprit en partage, trouvèrent un accueil de nature à décourager leurs espérances. Tous forcèrent l'estime de la princesse, aucun ne toucha son cœur. Elle-même ne sut pas témoigner à des prétendants aussi considérables qu'elle était flattée de leur recherche. Elle les voyait tous d'un œil indifférent, si bien que le roi finit par les prier de porter ailleurs leurs hommages; mais c'est à quoi ces princes ne purent se résoudre : ils cessèrent d'estimer des jours qu'ils perdaient l'espoir de passer près d'une personne si chèrement aimée, et pas un ne voulut survivre au malheur de n'avoir été agréé.

La résolution où elle vit ces prétendants, qui mettaient fin à leurs jours, et publiaient dans le même temps qu'ils ne se repentaient pas de l'avoir aimée, renseigna la princesse beaucoup mieux que n'avaient fait les confi-

dences de ses filles d'honneur. Elle admira le pouvoir d'une passion qui prenait un tel empire sur les hommes, et voulut à toute force en être dominée. Mais elle eut beau souhaiter : aucun indice ne vint lui révéler un amour naissant. En vain porta-t-elle quelques instants la main à son cœur, comme pour surprendre dans le siège des passions la genèse du trouble délicieux qu'elle ne connaissait que par ouï-dire : un rythme ordonné, des pulsations cruellement régulières, l'avertirent que son attente était déçue.

Rien n'égale le désespoir qui s'empara de cette princesse quand il fut bien avéré que l'anneau ne pouvait rien pour elle. Volontiers elle l'eût, de dépit, piétiné et réduit en poudre, mais la considération suivante la retint : « Car », se dit-elle, « si je suis tombée dans un état aussi misérable pour une seule chose qui me manque, que sera-ce lorsque plusieurs me feront défaut, comme il adviendra certainement si je me sépare de la bague? »

Tant de logique ne servit de rien : l'infortunée perdit le goût de ces biens dont elle était comblée, et ses yeux, qui reflétaient naguère la sérénité tranquille de la satiété, n'exprimèrent plus que l'ennui.

« Hélas! » soupirait maintenant jour et nuit cette belle princesse, que le sommeil ne visitait plus, « quelle disgrâce n'est pas la mienne! Mon père est un grand roi, je suis la plus aimable personne de ses Etats, et je ne sais ce que c'est d'aimer. »

Elle doutait si peu que ce fût un grand malheur de vivre sans amour qu'elle jeta les yeux sur un capitaine des gardes de son père, réputé homme à bonnes fortunes, et lui accorda de prendre avec elle de certaines privautés, dans l'espoir que l'occasion ferait naître l'émoi. Mais on ne se contraint pas d'aimer, et la princesse l'éprouva. Elle tomba alors dans une mélancolie si noire que l'on craignit pour ses jours.

On porta le cas devant les marraines, mais ce recours-là fut aussi vain que les autres. Les fées n'arrivaient pas à comprendre comment un talisman d'une vertu aussi éprouvée se trouvait en défaut. Quant à remédier à un

déplorable état de choses, il n'y fallait pas songer. Non qu'elles y missent l'ombre d'un mauvais vouloir, mais elles n'avaient rien à donner que n'impliquât le présent de l'anneau : il épuisait leur pouvoir, puisque tous les biens se ramenaient à celui-là. Le roi ne put que s'incliner devant une logique qui tenait à la nature des choses.

C'est alors que ce prince prit un parti extrême. Il envoya des hérauts publier dans tout le royaume qu'il donnerait sa fille et la moitié de ses Etats à celui qui viendrait à bout de se faire aimer. Aussitôt affluèrent au palais des hommes de tout caractère et de toute condition. Les uns étaient d'épée et bombaient avantageusement le torse, comme gens assurés de l'emporter sur leurs rivaux; les autres étaient de robe, et comptaient qu'une faconde dont ils avaient éprouvé les bons effets en plusieurs occasions les servirait aussi en celle-là. Il vint des artisans qui suaient pour tourner un compliment, des poètes qui n'étaient que trop enclins à rimer le leur, des philosophes qui pensaient que *baralipton* dût leur tenir lieu de sésame pour s'ouvrir les avenues du cœur d'une belle. On vit des adolescents se recommander de leur fatuité, des hommes mûrs fonder leurs prétentions sur ce qu'une longue expérience leur avait appris l'art infaillible de réussir près des dames, des vieillards exciper du penchant qu'affichent certaines femmes pour un mari quelque peu défait par l'âge et enclin à la facilité. Tous comparaissaient devant la grande-maîtresse, qui examinait leurs titres à plaire. On les dirigeait ensuite vers les appartements royaux, où ils se présentaient librement, et, ce qui ne s'était pas encore vu, sans que la qualité eût le pas sur la roture. L'ambition était ce qui les poussait originairement à se poser en prétendants; mais à peine paraissaient-ils devant la princesse qu'ils perdaient jusqu'au sentiment de leurs intérêts, et ils n'aspiraient plus qu'à passer leur vie près d'elle, fût-ce au fond des déserts. Aucun, toutefois, ne sut la tirer de son indifférence. Il arriva alors ce dont on eût pu s'aviser à temps : ceux dont les espérances étaient ainsi ruinées ne supportèrent plus de vivre loin d'une princesse qui

faisait à leurs yeux tout le prix de la vie; et ces nouveaux prétendants, au nombre de cent et quelques mille, imitèrent le désespoir de leurs devanciers et se portèrent à une extrémité fatale.

Le roi, qui vit ses Etats en voie de se dépeupler sans avantage pour sa fille, connut trop tard son imprudence. Ce prince, dont les hérauts couraient le monde, avait de la répugnance à se dédire. Il réfléchissait donc au moyen de se tirer de ce mauvais cas sans perdre la face, et n'en trouvait aucun, lorsqu'un jeune pâtre se présenta au palais et demanda à voir la princesse. Le drôle n'avait d'habits qu'une méchante peau de mouton, et, s'il n'eût tenu qu'au portier, il eût payé cher son insolente présomption; mais les ordres du roi étaient formels. Conduit à la grande-maîtresse, et prié de s'expliquer sur ce qui l'amenait, le nouveau venu, après avoir cherché quelque temps dans sa peau de mouton, produisit une petite boîte de fer qu'une chaîne du même métal retenait à son cou. A l'entendre, la boîte renfermait de certaines herbes magiques très propres à exciter chez les plus réfractaires les mouvements de l'amour. Lui-même avait maintes fois ouï vanter l'efficace du charme à feu sa mère-grand, qui parlait en connaissance de cause : la bonne femme ne s'en était-elle pas servie pour retenir dans le devoir les douze lustres de leur vie conjugale, un mari furieusement enclin à la paillardise? Il s'exprimait avec une belle fermeté, en berger sûr de son fait. La grande-maîtresse écouta ce discours en se tamponnant activement le nez de son mouchoir, à cause de la toison, qui sentait fort. Elle n'en jugea pas moins que le rustre pouvait avoir mis la main sur un aphrodisiaque puissant, et donna ordre de le conduire à la princesse. Deux laquais l'invitèrent aussitôt à les suivre; mais comme il n'allait pas assez vite à leur gré, ils l'empoignèrent bientôt par les épaules. Ce secours ne fut pas inutile au pâtre, dont le pied montagnard s'accommodait mal des parquets trop brillants, et qui pensa vingt fois se rompre le cou dans l'escalier d'honneur.

On arriva dans cet équipage aux appartements royaux,

et le rustique se trouva dans un salon bourdonnant de courtisans, sans trop savoir comment il y était entré. Le pire est que ses pieds s'embarrassaient maintenant dans des traînes de brocart, et qu'il était fort empêché d'avancer, bien que le grand-chambellan lui en intimât l'ordre d'un ton exempt d'aménité. Il ne sortit de ce mauvais cas que pour écraser l'orteil d'une duchesse et donner une fois de plus la preuve d'un naturel épais. Au terme de ses tribulations, il s'immobilisa devant l'estrade où la princesse, assise au milieu de ses filles d'honneur, brillait comme la lune parmi les astres qui font cortège à la nuit. La nouveauté des lieux, jointe à la difficulté d'assurer ses pas, lui avait quelque peu perturbé les idées. L'étonnement où le jeta la vue d'une personne dont la beauté défiait les qualificatifs les plus audacieux acheva de lui déranger le sens. Joignez à cela qu'on avait négligé de lui enseigner le savoir-vivre, qui est l'art de donner le change sur les sentiments. Il n'eut donc aucune vergogne à faire éclater les siens; et franchissant d'un bond les degrés du trône, sans qu'on songeât à le retenir, faute de l'avoir cru capable de tant d'extravagance, il s'empara des mains de la princesse et les serra sur son cœur avec la ferveur ingénue de la passion. C'est alors qu'un craquement de mauvais augure fit tressaillir les témoins consternés de cette scène. L'instant d'après, des parcelles de verre brisé, en tombant sur le marbre, révélèrent l'étendue du malheur : l'anneau des fées venait bel et bien de s'écraser sur la boîte de fer que le berger portait à son cou, et qui, selon lui, était un charme d'amour. Déjà, sur un signe du roi, les hallebardiers allaient se saisir du criminel pour le traiter selon ses mérites, lorsque, à la surprise générale, la princesse se jeta en travers, criant que c'était lui faire violence que toucher à un cheveu de la tête de l'autre.

« Quoi! ma fille! » dit la reine, stupéfaite, « vous ne bronchâtes pas seulement quand les plus grands princes de la terre périssaient misérablement sous vos yeux, et vous criez les hauts cris pour un méchant berger qu'on veut pendre? »

La princesse se serra contre le pâtre ému et ravi, et, le tenant étroitement embrassé :

« Hélas! Madame », soupira-t-elle d'un air à fendre l'âme, « je l'aime si tendrement que, s'il lui arrivait malheur par votre ordre, je ne souhaiterais plus de vivre. »

En dépit de leur accent déchirant, et bien qu'elles eussent été proférées avec douceur, ces paroles firent sur l'assemblée l'effet d'un tonnerre. Les visages reflétèrent tour à tour la surprise, l'indignation, l'horreur. L'incrédulité fut le sentiment qui l'emporta un instant sur les autres : parce que la chose ne semblait pas croyable, on douta si l'on avait bien entendu. Il ne fut pas possible de récuser le témoignage des yeux, et de méconnaître les signes non équivoques d'une passion partagée dans l'attitude de deux jeunes gens si contents l'un de l'autre qu'il en oubliaient le reste du monde. Toute la compagnie se perdait en conjectures sur les raisons d'un revirement aussi soudain, lorsqu'un des gentilshommes présents s'avisa que la perte de l'anneau n'était peut-être pas sans rapport avec le spectacle qu'on avait sous les yeux, et fit part de son soupçon au roi. Ce prince ne laissa pas d'être frappé de la réflexion, et, comme la nature l'avait doué d'un esprit curieux, il souhaita des éclaircissements; mais personne ne put lui en donner. Il se souvint alors qu'un vieillard, qui avait été son précepteur, vivait depuis cinquante ans dans une chambre haute, et se le fit amener, dans la persuasion qu'un sage, dont c'était toute l'occupation de réfléchir sur la condition des hommes, verrait clair dans un mystère où le cœur avait sa part. L'attente du monarque ne fut pas déçue, comme il ressortira de ce qui suit. Mais il fallut auparavant expliquer l'affaire par le menu à un homme qui faisait depuis un demi-siècle sa retraite d'une tour au pied de laquelle expirait la rumeur du monde, et c'est où s'employèrent pendant une grande heure le roi et ses ministres. Quand le vieillard fut au fait :

« Insensées! » s'écria-t-il en se tournant vers les fées, qui étaient accourues au premier bruit du dommage

souffert par leur anneau, « quelle n'était pas votre imprudence lorsque vous tarissiez en la princesse les sources du désir! Accablée de vos funestes présents, que lui restait-il à souhaiter? Il lui manquait d'aimer, dites-vous. Si l'amour était un bien, elle eût obtenu aussi celui-là. Mais il n'est que l'appétence du bien, et l'anneau, qui ne laissait à la princesse rien à désirer, lui interdisait aussi d'aimer. Et vous », ajouta-t-il à l'adresse de tous ceux qui étaient présents, « admirez la conduite de la nature, qui nous fait indigents des biens qu'elle nous propose pour objet, afin que nous n'en ignorions pas le prix; et gardez à l'avenir de confondre l'appétit avec la jouissance, le mouvement avec le terme, l'amour avec la possession. »

Le roi, quand il eut entendu ces paroles, loua hautement la sagesse qui préside au gouvernement du monde de ce qu'ayant pris soin de séparer les sexes, elle les inclinait l'un vers l'autre par les délicieuses impulsions de l'amour; et il décida d'unir sur-le-champ sa fille au berger. On avait fait revêtir à celui-ci des habits magnifiques, dans lesquels chacun s'accordait à lui trouver bonne mine. L'agrément de la reine s'obtint sans peine : cette princesse était d'une humeur à donner la main à tout ce qu'arrêtait son mari. La cour, là-dessus, fit de grands compliments, et en cela elle se montra une fois de plus conforme à son génie. Les affaires étant ainsi réglées au gré de chacun, on vaqua en diligence aux préparatifs des noces, qui se célébrèrent ce même jour, et furent signalées par de grandes réjouissances.

Ce fut l'épousée qui tira la moralité de l'aventure. A son berger qui s'inquiétait de savoir si la perte de l'anneau ne lui était pas un sujet de contrariété, elle répondit avec le plus divin sourire :

—Ma bague n'avait rien à me donner que je ne trouve en toi, qui me tiens lieu de tous les biens.

Dans un baiser où leurs lèvres s'unirent, ces jeunes gens scellèrent alors leurs serments.

MARIE DE KERMORVAN.

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Paul Emard et Suzanne Fournier : *Les Années criminelles de Mme de Montespan*, Editions Denoël. — Revues.

L'histoire littéraire étant entrée en chômage par suite de la guerre, force nous est de nous rabattre sur l'histoire des mœurs et de rendre compte d'ouvrages intéressant ce domaine des lettres, d'ordinaire peu fréquenté par les érudits. Un travail très curieux et très important de Paul Emard, récemment décédé, et de sa collaboratrice, Mme Suzanne Fournier, nous fournit l'occasion de pénétrer dans ce domaine. Il porte un titre, à notre goût, un peu trop sensationnel : **Les Années criminelles de Mme de Montespan,** titre qui ne semble pas correspondre à son contenu réel. Il a pour sujet la fameuse affaire des poisons qui eut tant de retentissement à la cour et dans la société entre les années 1675 et 1680. Il tire sa substance documentaire de diverses sources, en premier lieu des archives de la Bastille conservées à la Bibliothèque de l'Arsenal, source déjà explorée par M. Funck-Brentano, en second lieu des papiers du lieutenant général de police La Reynie en dépôt à la Bibliothèque nationale, enfin de l'immense fatras de lettres, jamais ou, du moins, rarement consultées, de Louvois, lettres reposant aux archives historiques du Ministère de la Guerre.

Ce travail donne donc l'impression d'être fort riche en faits inédits. Il fourmille, en effet, de révélations, mais celles-ci concernant plutôt la foule des sorciers, magiciens, alchimistes, prêtres sacrilèges, empoisonneurs et autres suppôts du diable, sortis de leurs repaires au cours des années indi-

quées ci-dessus, que l'action criminelle proprement dite de Mme de Montespan.

L'ouvrage est écrit dans une langue allègre et pittoresque. On y rencontre, de-ci, de-là, quelques défauts de composition et de nombreuses redites. On peut aussi regretter de n'y voir que rarement figurer des références qui eussent rendu sa vérification aisée. Il réservera néanmoins à ses lecteurs beaucoup de surprise et d'agrément.

Au dire de ses auteurs, Françoise-Athénaïs de Rochechouart de Mortemart, marquise de Montespan, appartenait à une famille qui trouvait grand attrait à la sorcellerie. Ainsi que sa sœur, Gabrielle, marquise de Thiauges, compromise dans l'affaire des poisons, elle aurait donc tenu de ses hérédités sa prédisposition à la pratique des « sciences maudites ». Allégation sujette à caution.

Dès 1667, étant encore dame d'honneur d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, et rêvant de supplanter Mlle de la Vallière dans le cœur de Louis XIV, elle eut recours, pour parvenir à son but, aux manœuvres de la Voisin. Cette sorcière, acoquinée à l'abbé Mariette, obtint que celui-ci fît « passer sous le calice » des poudres, fabriquées par elle, et susceptibles de diriger vers sa cliente les bonnes grâces du roi. Plus tard, négligeant la Voisin, la marquise parut aux messes noires de cet abbé Mariette, assisté, dans ses offices sacrilèges, par un certain Adam Cœuret, dit Dubuisson, dit Lesage, sorcier normand; elle dut ainsi son triomphe sur Mlle de la Vallière aux invocations diaboliques des deux acolytes. Dénoncés par la Voisin, à qui ils faisaient perdre des profits avantageux, Mariette et Lesage furent arrêtés et condamnés, l'un au bannissement, l'autre aux galères sans procurer à leur cliente le moindre désagrément.

Il est permis de croire qu'un peu de fantasmagorie entre dans ces racontars et que Mme de Montespan disposait, pour perdre sa rivale, de moyens, plus actifs que les poudres magiques et les messes noires, sur la sensualité du roi. Que la jeune femme ait réussi, pendant dix années, à tenir en haleine cette sensualité instable, voilà un vrai miracle; elle le dut, pensons-nous, à sa beauté, à son élégance, à son esprit,

et surtout à cette surprenante adresse qui lui permettait de diversifier à l'infini les plaisirs de Sa Majesté.

A en croire Paul Emard et Mme Suzanne Fournier, Mme de Montespan aurait, vers l'an 1676, à un moment difficile de sa carrière de favorite, fait encore appel à la Voisin, d'une part, pour se procurer ces poudres mystérieuses qui allumaient ou qui éteignaient l'amour et, d'autre part, au sinistre abbé Guibourg, lequel aurait, en sa faveur, officié en de nouvelles messes noires. Grâce aux machinations de ces sinistres auxiliaires, elle se serait débarrassée de la trop belle comtesse du Ludre dont Louis XIV paya les faveurs d'une si noire ingratitude. Certaine, dès lors, que l'intervention des sorciers témoignait d'une pleine efficacité sur le chapitre qui l'intéressait, elle serait entrée en rapports, ou personnellement, ou par l'entremise de tiers, avec une infâme racaille composée de coureuses de pavé ou de vauriens exploitant la crédulité publique. Ces gens auraient été ses pourvoyeurs de philtres destinés à empêcher la satiété du roi. Plus tard, cette satiété venue, la marquise leur aurait demandé le poison qui emporta Mlle de Fontanges (laquelle mourut d'une maladie suspecte), poison qui, au besoin, l'aurait vengée d'une disgrâce définitive.

Les preuves semblent bien fragiles, et les arguments peu valables qui permettent d'affirmer ou de démentir la culpabilité de Mme de Montespan. Il nous importe peu personnellement qu'elle ait été ou non une coquine. Nous aurions plutôt tendance cependant à croire qu'elle manquait totalement de scrupules, mais nous pensons aussi qu'elle n'était pas assez stupide pour fournir aux auxiliaires de ses basses œuvres les moyens de la confondre. Sans doute était-elle encline, comme la plupart de ses contemporains, à des superstitions absurdes. Les gens les plus honnêtes et les plus intelligents de son temps consultaient volontiers des devineresses, témoignaient, pour toutes les sciences hermétiques, d'une curiosité morbide. Dans maints greniers de la capitale, des alchimistes cherchaient avidement à découvrir la pierre philosophale. Scarron lui-même, bien que privé de l'usage de ses bras et de ses jambes, tenta de s'enrichir en pratiquant le grand œuvre à l'aide de fourneaux et de cornues.

Nous nous expliquons d'autre part fort bien pour quelle raison les empoisonneurs pullulaient, non seulement dans Paris, mais dans toute la France. Au XVIIe siècle on mariait les jeunes gens sans les consulter et sans leur procurer même les moyens de se connaître; le mariage était affaire d'intérêts entre deux familles, non d'inclination entre deux cœurs. De là, les querelles et les haines féroces qui éclataient entre les conjoints. Ceux-ci, après s'être longtemps exécrés, cherchaient, le lien de mariage étant indénouable, un expédient pour se débarrasser l'un de l'autre. Ils recouraient donc aux fabricants discrets de ces poudres qui envoyaient le gêneur dans l'autre monde sans laisser la trace d'un crime.

Donc, Mme de Montespan peut avoir utilisé, pour la réussite de ses desseins ambitieux et le maintien de sa puissance, les services de fripons prêts à tout pour de l'argent, mais cela en se cachant soigneusement et par personnes interposées. Où en trouve-t-on la preuve? Dans les dépositions de la Voisin, nous disent Paul Emard et Mme Suzanne Fournier, dans la déposition aussi, ajoutent-ils, de la femme Filhastre qui, soumise à la torture, révéla, à son tour, les manigances de la favorite; dans l'inculpation de Mlle des Œillets, suivante et confidente de cette dernière, qui, dénoncée par la Voisin et par l'abbé Guibourg comme ayant assisté avec sa maîtresse à des messes noires, ne sortit pas lavée de soupçons des interrogatoires et des confrontations; enfin dans certains passages des lettres de Louvois et de La Reynie. Passons pour les dépositions de la Voisin et de la Filhastre : elles valent ce qu'elles valent. Sur le rôle de Mlle des Œillets, on se perd en conjectures. Jean Lemoine, érudit de grande valeur, récemment décédé, champion, il est vrai, de l'innocence de Mme de Montespan, apportait, dans un livre bourré de documents, des faits, peut-être pas tout à fait positifs, disculpant cette demoiselle qu'une intervention inconnue (probablement celle du roi qui avait été son amant) mit si étrangement hors du procès de la chambre ardente. Quant aux passages des lettres de Louvois et de la Reynie, cités par Paul Emard et sa collaboratrice, ils nous ont paru n'apporter à la thèse des deux écrivains que de faibles soutiens.

Faut-il donc considérer Mme de Montespan comme une

victime de calomnies? N'allons pas si loin. Mais voici : Paul Emard et Mme Suzanne Fournier nous la montrent, dans leur livre, comme le chef occulte de bandes d'empoisonneurs occupés, à Paris d'une part, en Normandie, en Auvergne et en bien d'autres lieux, à l'époque critique où la bonne dame voit croître l'influence de Mlle de Fontanges, pressent même celle, plus souterraine, de Mme de Maintenon, à chercher les poudres et autres ingrédients capables de lui valoir une recrudescence de fortune ou bien de supprimer proprement et sans péril les gens qui la gênent. Or, on ne voit aucunement un lien exister entre la marquise et cette engeance abominable. Paul Emard et Mme Suzanne Fournier créent ce lien en montrant que des coïncidences chronologiques se présentent entre les recherches des pourvoyeurs et les embarras de la favorite. C'est peu pour démontrer que celle-ci encourage ces recherches. De plus, on constate avec étonnement que sorcières et empoisonneurs, au service d'une si puissante dame, restent dans un état voisin de la misère. Auraient-ils donc risqué leur vie sans tirer aucun profit de leur dangereux métier?

En réalité, Paul Emard et Mme Suzanne Fournier ne sont pas parvenus à prouver qu'une collusion existait entre Mme de Montespan et ces malandrins et que ceux-ci besognaient à son profit. C'était tròp vouloir prouver et oublier un peu les hautes origines de la marquise. Ils ont, par contre, fait autre chose. Ils ont enrichi l'histoire de l'affaire des poisons d'un chapitre remarquable, tout à fait imprévu et d'un gros intérêt, car ils nous font connaître, avec un luxe de détails incomparable, une multitude de gens de sac et de corde qui ont trafiqué dans ce domaine particulier du crime. Ils les peignent au physique aussi bien qu'au moral, ils les situent dans les milieux où ils vécurent; ils les montrent dans l'exercice de leur affreux métier. Il y a, parmi eux, des bourgeoises portant blason, comme Madeleine Gardey, femme d'un quidam plein de dévotion, François Chapelain, qui fut successivement contrôleur des décimes du diocèse de Paris et trésorier général des offrandes, aumônes et dévotions du roi; il y a des provinciales, comme Françoise Filhastre, qui débuta dans la vie parisienne en tenant maison de

débauches; il y a des paysans, comme François Gallet, l'un des plus renommés sorciers du pays normand; il y a des gentilshommes dévoyés, comme Louis de Vanens et François Gallaup de Chasteuil qui, pour des fins criminelles, pratiquaient, sous toutes leurs formes, les sciences occultes; il y a cent autres comparses, sortis d'autres classes sociales ou de différentes provinces, comme le pire d'entre eux, Jean Barthomynat, associé et valet à la fois de Louis de Vanens; il y a enfin des prêtres nombreux pour qui le sacrilège était un geste constant.

Non seulement ces gens approvisionnaient en poisons et autres drogues les dames ou les gentilshommes soucieux de dénouer leurs mariages sans attraits, mais ils expérimentaient les effets de leurs préparations sur des jouvenceaux à leur service ou sur les personnes qui les pouvaient dénoncer. Les femmes, pour la plupart sorties *des rues chaudes*, pratiquaient l'avortement, fournissaient des nouveau-nés aux sacrifices des messes noires, faisaient des pactes avec le diable.

Joli monde, bien insoupçonné encore, grouillant derrière les belles apparences du grand siècle. Paul Emard et Suzanne Fournier nous content comment la police, si lente à agir à cette époque, finit par connaître son existence et par en débarrasser, à la fois, Paris et, au moins partiellement, la province. La chasse fut difficile. La plupart des empoisonneurs payèrent du bûcher ou de la prison perpétuelle leurs crimes.

Revues. — *Humanisme et Renaissance*, octobre-décembre 1939. De M. L.-C. Harmer : *Lancelot de Carle, sa vie;* de M. André Masson : *Notes sur la Bibliothèque de Montaigne;* de M. Pierre Champion : *La légende des mignons;* de M. E.-Ph. Goldschmidt : *Le Voyage de Hiéronimus Monétarius à travers la France;* de M. Ian R. Maxwell : *La Farce de Thévot Le Maire, Perruche, sa femme, et Colin, leur fils;* de M. Espiner-Scott : *Claude Fauchet et l'Italie;* de M. Michel François : *Humanisme et Histoire littéraire au Musée de l'Histoire de France,* aux Archives nationales. — *Revue de Littérature comparée*, juillet-septembre 1939. De Mme J. de Pange : *Mme de Staël et Camoens;* de M. H. Guillemin : *Lamartine, Byron et Mme Guiccioli;* de M. A. Jolivet : *Strindberg et*

Nietzsche; de M. S. David : *Carol Kennicott de « Main Street » et sa lignée européenne;* de M. Lewis A. Maverick : *A possible chinese source of Spinoza's doctrine;* de M. M. Malkiewicz : *Un remaniement français de « La Vie est un songe »*; de M. Will G. Moore : *« Horace » et « Wilhelm Tell »*; de M. E. R. Briggs : *Gray's Elegy : A french source?* de M. W. P. Underwood : *La chronologie des lettres anglaises de Verlaine.* — *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 15-30 juillet 1939. De M. Edouard Martin : *Le chat dans la littérature;* de M. André Maillard : *La Maison de Pansa à Pompéi;* de M. Michel Pauliex : *Les Saints Evangiles, par Henri Lasserre, à l'index;* de M. Pierre Dufay : *Les cartes postales illustrées source documentaire.* — 15-30 septembre 1939. De M. Pierre Dufay : *Les Sosies de Napoléon III;* de M. Parisis : *La prostitution à Paris sous la Restauration;* de M. le comte Bégouen : *Le chat dans la littérature. Les douze sonnets de Taine;* de M. A. Harmand : *Haut-de-chausses.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Patrice de la Tour du Pin : *les Anges*, « Monomotapa ». — André Bellivier : *Poésies*, Emile-Paul frères. — Henri-Philippe Livet : *L'Odeur du Monde*, « la Comédie Humaine ». — André Blanchard : *Entre Jour et Nuit*, « Tous les Arts à Paris ». — René de Berval : *Terres de Vigilance*, Denoël.

Je regarde comme d'une importance capitale le menu livret, non mis dans le commerce, où Patrice de la Tour du Pin a groupé, sous le titre **les Anges,** dix-sept courts poèmes, extraits par lui du tome VI de la « Somme de Poésie ». Ces dix-sept pièces sont particulièrement précieuses, parce que, d'abord, la connaissance en dissipe les craintes que m'avaient donnée, après ce début inoubliable, *la Quête de Joie,* les recueils successifs où le poète s'ennuageait un peu trop, à mon gré, dans une atmosphère lourde et spéciale qui ne se renouvelait pas. Son art finissait par m'apparaître mal à l'aise, prêt à étouffer. Il n'en est plus de même avec ces poèmes presque succincts, très centrés sur une idée ductrice, et révélateurs, avec la discrétion qui convient, d'un état d'esprit. N'y aurait-il pas dans cette tentative, où l'homme se crée la vision des anges qui naissent d'une illusion et s'évanouissent

à peine effleurés, une sorte d'élucidation tentée, une explication de soi-même et de la façon dont on conçoit et parfait le poème? Quelques touches dans l'abstrait n'annihilent point, cela est suprême, une persistance de la sensibilité. Que ce secret vienne de loin, il est possible, je songe à ce qui est sorti naguère de Jules Laforgue, même un peu de Gustave Kahn, de Maurice Maeterlinck, puis de Salmon, d'Apollinaire, de Supervielle, mais, ici, plus dépouillé encore :

Il faudrait être précis; c'est trop facile
De le décrire par l'étrange ou par la peur;
Ne faut-il pas partir de la seule chaleur,
Chair à chair, et non de choses trop subtiles.

Car bien sûr, il ne s'agit pas d'une fable
Ou d'une création; parce qu'il m'a livré
Ce souffle d'air qu'il avait respiré
Pour moi, et dans des lieux irrespirables...

L'ange! Mais ses amours sont comme
Les nôtres, ses émerveillements aussi...
Nous qui sommes du cœur de l'homme,
Prenons pour champ le cœur de l'homme
Et ce qui passe au ciel de lui...

A de certains signes impalpables, on capte au passage une émanation du divin dans l'homme; on ne le traite plus par l'apparence extérieure, à tous également sensible; il est suscité directement à la pensée selon que rayonne une onde de l'inconnu qui le rejoint au ciel; un éclair le dégage; il est et il n'est pas. On le respire, il a déjà dans son identité éphémère disparu, mais dans notre pensée il se fixe et nous émeut. Je suis convaincu, à présent, que Patrice de la Tour du Pin, dans cette technique renouvelée par l'emploi constant de la suggestion allusive, a conquis, indéniable, sa maîtrise.

Sous le signe de la collection Yggdrasill, chez l'éditeur Emile-Paul frères, André Bellivier réunit à ses *Poésies Arides,* dont il fut parlé dans une chronique relativement récente (15 octobre 1938) une série nouvelle, *Poésies Eparses,* pour former le recueil qu'il intitule simplement **Poésies.** Eparses, dit-il, et je ne sais pourquoi, car elles se rejoignent par les qualités de leur ton non moins que par une commune atmo-

sphère de méditation, que je n'appellerai point métaphysique, mais, plus simplement, psychique. Elle se tient à la limite, elle hante les confins austères de cette double interprétation du moi en regard du monde, du moi selon les circonstances de l'introspection, projeté dans les tourbillons de l'espace universel ou restreint à soi seul et s'absorbant aux replis de sa contemplation mentale. Les poètes épris de philosophie s'embourbent, la plupart, aux limons de systèmes, Sully-Prudhomme, Pauline Ackermann, mais chez d'autres, indépendants de théories préconçues ou docilement acceptées, la part d'intuition alimentée d'une patiente réserve de réflexion, d'observation notamment introspective, est prépondérante. Elle se manifeste, analogue aux élans des mystiques, si l'on veut, largement, à la manière de Victor Hugo, de Leconte de Lisle même, ou, surtout à l'époque actuelle, avec plus de réserve, n'exprimant plus que l'essentiel, la somme concrétisée d'une pensée par la netteté précise d'une image, dans une formule neuve et saisissante. C'est l'art hérité et développé de Mallarmé à Paul Valéry, et diversifié, selon des variantes que le tempérament de chacun justifie, de Jules Supervielle par exemple à, d'autre part et choisi parmi quantité d'autres, André Bellivier.

Le recueil s'ouvre sur ces vers :

Une seule vie à vivre,
Dans une seule chair,
Pour s'immoler au feu,
A la mer et au givre.
Comment surprendre ce qui passe,
Et ton secret, ô rire!
Sinon par l'écorce qui craquelle
Et ton rêve, ô espace?...

Le poète a pris position. Aussitôt la symphonie s'ouvre sur un admirable paysage de mer :

Oublie les mots et place-toi devant la mer,
Ainsi l'orante dans l'ombre d'or du vitrail
Et qui mêle sa vie aux couleurs, à la myrrhe...

« L'âme », ajoute-t-il, « est là... Place-toi devant la mer pour

voir la mort », où contempler la continuité de la vie dans ses courbes ambiguës; les éléments sont multiples qui la tentent, elle s'élance au zénith, « et se perd dans le calice d'une fleur solitaire » ; pour les dieux seuls la courbe est parfaite; penchons-nous aux reflets des pensées qui « troublent la mémoire absolue » ; l'âme se complaît en ces miroitements, hume l'odeur de l'image qui te sollicite; en quête des analogies, tu te retrouves dans un visage d'ombre, jusqu'à « l'heure du sacrifice étoilé » où tu te réfugies dans la ville d'asile suprême, le sommeil, le repos. Au réveil tu joueras, souriant, parmi les souvenirs enfantins, avec ce qui charma tes yeux, le sourire « qui dissimule ton silence » où « la rose du désert attend pour s'ouvrir au délice du rien et du soi...

Cette heure viendra seule entre les Heures, au Loin,
Ma Bien-Aimée,

s'écrie, en triomphe final, le poète, qui sur une magique vision d'amour et de beauté angélique et grave clôt le quatorzième fragment, « espoir de la lumière », où « chaque élément de vie » a trouvé son élément qui le complète et le magnifie, dans le déroulement suscité d'un seul et ample Poème plutôt que de *Poésies Eparses*.

Je me rappelle, Henri-Philippe Livet, le livre de vos débuts, *Palmes*, qui débordait de toutes parts d'une sève trop vigoureuse, avec des tourbillonnements de vocables en pleine ébullition, dont vous n'étiez pas à même de régler, de modérer l'élan. On se sentait saisi, mais étourdi. Puis ce fut une tentative heureuse, très attentive, de mise au point dans *Chants du Prisme*, plus d'ordonnance encore et de discipline consentie dans *Deucalion*. Que nous réserve **l'Odeur du Monde?** Sera-ce enfin la conquête absolue de vous-même, l'illustration d'un art de calme où la volonté bride et règle l'inspiration? Je le voudrais; je ne vous demande point toutefois des poèmes de modération ni même de sérénité, ce serait contraire à votre tempérament, mais simplement, comme dans le parfait poème dédié à votre père, une sûreté dans la diction, une étroite et harmonieuse concorde des termes employés par vous :

Dans le fournil fumant de peine
Le fil de l'aurore a passé.
L'homme, geignant et harassé,
Touche son front, rêve à la plaine...

la Tâche se poursuit, s'achève; l'homme est libre, le pain est cuit,

Au creux du jour un grillon crie,
Une odeur chante, et l'homme las
Voit s'acheminer vers le tas
Des grands pains blonds l'infime vie.

Oh! je ne reviendrai pas sur la querelle que je vous ai faite fréquemment. Quand on a la possibilité d'écrire de telles choses, avec sûreté, avec tant de simplicité et d'émotion contenue, pourquoi user de mots dont la combinaison apparaît moins subtile que déconcertante :

L'allongement des banlieues
Couve un chœur phosphorescent...

il en est de pires, ou pour le moins d'équivalentes. Passons. Mon cher Livet, je vous répète ce que je vous ai redit cent fois : vous avez à votre disposition un vocabulaire d'une abondance prodigieuse, surveillez-vous! Disciplinez. Disciplinez. Ah! quel poète vous nous réservez pour le jour où vous n'écrirez plus que des morceaux d'un bout à l'autre réussis et enchanteurs, sans admettre qu'une tache, par manque de contrôle, les dépare. Vous le pouvez, donc vous le devez, puisque vous avez réussi à écrire des poèmes aussi sûrs et remarquables que ce parfait *Bercail, la Complainte de la Tour d'Octobre, Poème au grand de retour d'Amérique* (dont j'aime peu le titre), *Après Vendanges,* en somme la plus forte partie de votre recueil, et c'eût été bien peu de chose d'amender ou de supprimer les vétilles qui çà et là en déparent certains recoins. O poète, le jour viendra-t-il où, selon le vœu de Socrate, tu pourras te modérer, t'étreindre, te posséder, et te dire à toi-même : « Connais-toi » ?

André Blanchard, **Entre Jour et Nuit,** poursuit le rêve de sa pensée et établit la suite des images qui l'exprime avec une maîtrise de contrôle sur soi-même et une volonté qui

sans cesse grandit. Il abusait naguère des contre-rimes qui, comme les assonances ou les abandons de la rime, ne doivent s'employer qu'avec le plus de discernement, et à propos, afin de produire un effet qui surprenne; ce ne saurait être une base d'harmonie : ou il la faut solide, ou il la faut chercher ailleurs. De même la structure intime ou du vers ou de la strophe, pour souple qu'elle apparaisse, doit être solide; ce n'est pas moduler avec plus de finesse que de fléchir ou de faiblir sans cause. Jamais la technique ne doit céder ou donner une impression d'impuissance, de facilité lâchement consentie. C'est, je pense, ce qu'André Blanchard a compris. Il n'abandonne pas, il a raison, le système qu'il pratiquait à l'excès. Il l'applique dans un poème irréprochable, *le Bois Doré* :

Ce peu d'espace est au delà des songes clairs,
Mais encore en deçà de la nuit et des signes,
Car il est de ce monde où de pâles besognes
Dispersent en soucis et chagrins et douleurs.

C'est une erreur trop répandue de croire que les rimes, qu'on dit éculées tant elles ont servi (comme de *jour* à *amour*), ont rien perdu de leur prestige et de leur énergie naturelle; tout dépend de l'arabesque que la main de l'artisan déploie d'un de ces mots à l'autre :

Il n'est point venu, distrait comme une belle
  Qui n'a pas encor prévu l'amour,
Léger comme l'ombre fuyante d'une aile
  Balancée au plus haut point du jour...

Peut-être est-ce à force de clairvoyance intime et résolue, à force d'étude et de réflexion qu'un poète, pour qui le caprice du hasard n'est rien ou peu de chose, mais qui vise à se conquérir avec exactitude et à s'exprimer le plus fermement, peut se rendre, comme André Blanchard, ce témoignage :

Tous les dons que je reçus
Ne me viennent de personne.
Ai-je bien ce que je donne?
Je ne le reconnais plus.

C'est une forme de rêve
Qui vit sans avoir été,
Le peu que j'eus de clarté
En moi peut-être s'achève.

Et nous sommes retenus
Chacun de la même sorte,
Comme voiliers en eau morte,
Amis, ô chers inconnus.

Mais l'heure du flux montant vous délivrera, et je vous attends : vous êtes armé pour tenter la libre aventure.

Terres de Vigilance par René de Berval, poèmes en vers de formes variées, où de grandes ambitions se décèlent, mais l'élément critique y usurpe trop de place aux dépens du lyrique. Parfois une succession de vers se dégagent dans une atmosphère moins chargée, portés sur l'aile d'un rythme plus distinct. L'inquiétude métaphysique ne se fond pas de toute nécessité aux élans purs du lyrisme; c'est là, je pense, l'origine de l'erreur trop fréquente où se perd la méditation d'un homme hésitant entre les cogitations philosophiques et les solutions de l'inspiration poétique.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Charles Plisnier : *Meurtres*, Corréa. — Henry de Montherlant : *Les Lépreuses*, Grasset. — Claude Boyer et Francis de Miomandre : *L'Amour Sorcier*, Plon. — Michèle Saro : *L'Echelle d'enfer*, Tallandier. — Louis Le Sidaner : *Le cœur humain*, Nouvelle Revue Critique. — Jean Voilier : *Jours de lumière*, Emile-Paul. — Françoise Moser : *Au chapeau rouge*, Albin Michel.

« Ce roman, déclare M. Charles Plisnier, au début de la nouvelle œuvre qu'il publie, est le premier d'un cycle qui en comportera cinq. » Encore une promesse de roman fleuve! N'est-ce pas chose singulière que cette fureur de s'installer dans la durée, qui a saisi maints écrivains d'imagination à la veille de la présente guerre, comme elle s'était emparée de nombre de leurs aînés, à l'aube de la précédente?... Jamais nous n'avons autant vécu dans l'incertain, le temporaire ou le transitoire que depuis un quart de siècle, et jamais, cependant, nos auteurs n'ont manifesté davantage d'intentions à longue portée... Faut-il voir dans ce contraste un effet de la

loi des compensations? Je livre la question aux méditations des psychologues et des philosophes, sans entreprendre de la résoudre. Je me bornerai à dire qu'on peut prendre, à la lecture de **Meurtres,** un intérêt indépendant de celui que suscitera, je pense, une fois réalisé, l'ensemble dont ce roman participera. M. Plisnier nous livre tout de suite, en entier, la personnalité de son héros, Noël Annequin. Il ne laisse dans la pénombre aucun des traits de son caractère complexe. Il se réserve, seulement, à ce qu'il m'a semblé, de développer les *possibles* de ce caractère ou d'en dégager les virtualités. Les événements avec lesquels Noël Annequin se trouvera aux prises, les circonstances où il se trouvera engagé lui fourniront l'occasion de réagir avec des nuances, comme une pierre taillée exalte ou atténue ses feux selon l'angle d'éclairage qui la frappe. Mais il y a dans *Meurtres,* outre Noël Annequin, — qui les gêne dans leur ambitieuse volonté d'ascension — les membres d'une famille, nettement individualisés, malgré l'esprit de clan qui agglutine et pétrit leur pâte. La bataille de tous contre un, des soumis contre le révolté, voilà le thème de *Meurtres,* non sans analogie, d'autre part, avec celui de l'*Etape.* On devine que le nombre triomphe. Mais son succès sera, sans doute, éphémère. Si les trois frères de Noël (lequel a tué sa femme) s'entendent, par respect humain, pour le faire passer pour fou, un désaccord secret existe entre eux qui provoquera des réactions différentes. La technique de M. Plisnier — dont on connaît le sérieux — est très savante; elle ne perce cependant pas, de façon gênante, sous le réalisme des détails; réalisme charnu, copieux même, bien dans la manière « grasse », comme on est accoutumé à dire, des peintres du pays ami dont M. Plisnier est originaire.

Tandis que M. Plisnier donne naissance à un nouveau roman fleuve, M. Henry de Montherlant termine sa série des « Jeunes filles » avec **Les Lépreuses.** Le voilà donc dégagé de toutes préoccupations de librairie, libre, juste quand se déchaîne le drame qu'il se montrait déçu de n'avoir pas vu aboutir en septembre de l'année dernière. Il a achevé de soulager son cœur ou sa bile de tout ce qu'ils contenaient encore d'amertume et de rancune contre « le sexe », au moment où (ceci appartient à l'histoire) il trépignait d'impa-

tience héroïque devant les fortifications, les chevaux de frise et les coupoles blindées de la ligne Siegfried. Grands dieux! quelle serait l'humeur de Costals s'il s'embarrassait, en pleine épopée, de la collante Andrée Hacquenet et de cette dinde de Solange Dandillot! On sait comme il maltraitait la première. Il rompt avec la seconde, après s'être résigné à l'épouser, mais y renonce, en définitive, après avoir cru s'être contaminé au contact d'une fille d'Afrique... M. de Montherlant aime les cas singuliers. Ils ennoblissent. Tandis qu'un vulgaire naturaliste moralisant — comme Brieux — se fût contenté d'infliger à Costal la maladie qui n'ose pas dire son nom, il lui faut ne donner rien de moins que la lèpre à ce don Juan si irritant à force d'être agressif. Mais *Les Lépreuses* reste digne de l'original et robuste talent de son auteur. On y voit bien comment l'homme, si fort qu'il soit, cède à la faiblesse; se laisse prendre aux pièges que son esprit lui dénonce le plus clairement; s'empêtre, en voulant les démêler, dans les fils de la rouerie la moins subtile. « Les hommes seraient trop malheureux si, auprès des femmes, ils se souvenaient le moins du monde de ce qu'ils savent par cœur... » M. de Montherlant, qui est autant un homme du XVIIIe siècle que de la Renaissance, illustre ou commente à sa manière cette vérité (de Chamfort, je crois) autant inspirée par le scepticisme que par un certain optimisme naturiste, dans les meilleures pages de son livre. Il écrit toujours à la diable, mais sa spontanéité — qui n'est pas toujours heureuse — est souvent magnifique. Elle réussit à faire que l'on passe outre à sa prétention.

L'Amour sorcier, tel est le titre, emprunté à l'œuvre célèbre de Manuel de Galla, que MM. Claude Boyer et Francis de Miomandre ont donné au roman qu'ils écrivirent en collaboration et qui évoque les aspects les plus caractéristiques de l'Espagne traditionnelle. L'action — qui se dénoue à Grenade — se passe à Séville, en effet, avant la guerre civile, dans la chaude et voluptueuse atmosphère de l'Andalousie. On songe à *Carmen,* à *La Femme et le Pantin,* en lisant ce récit qui tient plus de l'opéra-comique que du drame, encore qu'il propose à l'ingéniosité d'un jeune Français, l'élucidation d'un cas de conscience fort pathétique. Pourquoi la dan-

seuse Manuela repousse-t-elle l'amour (qu'elle partage) du noble et beau Ramiro Médina? C'est qu'elle est hantée par la présence d'un fantôme, associé à un souvenir atroce, qui, chaque fois qu'elle est prête à répondre aux tendres, aux ardentes paroles de Médina, se dresse entre elle et le jeune homme... Seul, un exorcisme la délivrera de son obsession. Tous ceux qui apprécient l'art subtil, la fantaisie ailée, l'esprit de M. de Miomandre reconnaîtront la part qui lui revient dans la création de *L'Amour sorcier*.

M. de Montherlant a dit à peu près : en amour l'homme écœure la femme de ses appétits physiques, la femme assomme l'homme de ses aspirations sentimentales. Et quand on corse le jeu de revendications civiques, égalité des droits, privilèges de la maternité, le mariage, par quoi finissaient « avec beaucoup d'enfants » les idylles de jadis, ouvre, à présent, des drames forcenés ou louches; c'est un creuset infernal. Pierre Morantin et Marie Garrère, ardéchois au sang susceptible, mettent deux cent cinquante pages, dans **L'Echelle d'Enfer** par Mme Michèle Saro, à trouver un *modus vivendi;* encore faut-il la venue (irrégulière) d'un héritier dans leur ménage pour qu'ils s'y résignent. S'ils ne plaidaient — éloquemment mais trop longuement — chacun leur vérité, ainsi que les personnages secondaires du roman, celui-ci, robuste, serait admirablement proportionné et, sur une belle ossature, vêtu de chair harmonieuse. La théorie, en certains endroits, fait des bosses.

Le thème traité par M. Louis Le Sidaner dans **Le cœur humain** eût ravi Marivaux : un homme à femmes, qui croit amoureuse de lui la femme très sage d'un ami, s'enflamme là-dessus, et n'a les yeux dessillés que par un coup de théâtre, assez invraisemblable, mais conduit avec une rouerie de roman policier. Le reste, moins expertement mené, abonde en ouvertures sur les agitations de fond d'un cœur en proie au désir, rien qu'au désir.

L'aventure, aux Etats-Unis, de l'Irlandais Roderick, est couleur d'ailes de papillon, une adorable rêverie celtique : **Jours de lumière** par M. Jean Voilier. Fordisme, affairisme, inhumanité des poupées yankees et de la civilisation-dollar sont gentiment moqués. Au soir d'une écrasante journée, —

et Dieu sait si les événements nous en réservent! — sa lecture vous déridera, vous donnera, pour une heure, la pureté de vos dix ans.

Au Chapeau rouge, par Mme Françoise Moser, est un fort joli roman historique, sans personnages éminents, qui, sous couleur de conter les amours d'un certain Friquet et d'une certaine Palmyre, évoque, avec pittoresque, le Paris de la Révolution.

JOHN CHARPENTIER.

CIRQUES, CABARETS, CONCERTS

Mlle Lucienne Dugard à l'*A. B. C.* — *La Cicatrice,* mélo petit-bourgeois en 3 actes de M. André Birabeau, au Théâtre Daunou. — Une première chez Mme Bruyère, place Vendôme : Mlle Phidias, mannequin.

Le rideau se relève et Mlle **Lucienne Dugard** paraît, vêtue, des pieds à la tête, de crêpe de chine blanc, d'une blancheur de cygne. Le visage et les avant-bras sont seuls nus; fendue sur le devant du corsage, la robe laisse transparaître une mince raie de chair ocrée. Toute cette candeur est encore rehaussée par le fond de ciré noir sur lequel se détache la silhouette de Mlle Dugard et dont les replis prennent, aux feux de la rampe, des reflets argentés. Toulouse-Lautrec eût trouvé là un beau sujet d'affiche, mais il eût défiguré Mlle Lucienne Dugard, qui a le visage de sa voix claire, chaude, prenante. On n'y sent pas l'effort, encore moins le travail, l'art n'a point étouffé la sensibilité. C'est une manière de chef-d'œuvre que la voix de Mlle Lucienne Dugard et très proche de la perfection classique. Mlle Lucienne Dugard le sait très bien, j'imagine, mais, ô merveille, elle ne paraît point s'en douter. Nulle esbroufe chez elle, nulle recherche d'effets faciles, nulle coquetterie vulgaire. La modestie est sa parure. Son maintien est sobre, elle ne fait presque pas de gestes, elle dédaigne de souligner l'expression naturelle de ses traits. Mlle Lucienne Dugard connaît la séduction de sa voix, c'est à sa voix seule qu'elle se fie. Une harmonie s'établit ainsi entre cette voix suave et la personne de l'artiste, qui enchante et qui émeut. Je crains que le grand public n'y soit pas tout de suite sensible et ne mette trop de temps à apprécier comme il convient les dons de

Mlle Lucienne Dugard. Le 1er prix du disque fut décerné en 1938 à Mlle Lucienne Dugard, qui en est la plus digne des lauréates. Il ne semble pas qu'elle se soit empressée d'exploiter ce succès. L'*A. B. C.* ne l'a engagée qu'un an après, encore n'y figure-t-elle sur le programme que troisième ou quatrième. Les temps ne sont pas favorables aux artistes de sa qualité. Mais les vrais connaisseurs ne tarderont pas à découvrir, après le jury de *Candide*, Mlle Dugard, et sauront la pousser, malgré sa discrétion, au rang de vedette qui lui revient par droit de talent. Pour ma part, je ne me lasserai pas de lui entendre chanter les airs de *Blanche-Neige*, singulièrement l'un d'eux, *Un jour mon prince viendra*, qu'elle chante avec tant de douceur qu'elle fait passer dans la mélodie tout l'espoir et toute l'émotion contenue qui font battre le cœur de la petite héroïne du baron Grimm et de M. Walt Disney. Un jour, que je souhaite très prochain, le succès, ce prince charmant, viendra pour Mlle Lucienne Dugard, et ne la changera pas plus que Blanche-Neige : elle restera telle que nous l'avons vue au début de novembre, candide et pure, gracieuse et si touchante en sa modestie.

De l'**A. B. C.**, je passerai sans transition au théâtre Daunou. De temps à autre, on trouvera dans cette chronique quelques notes dramatiques qui n'auront pas la prétention de combler le vide laissé provisoirement par M. Francis Ambrière, lequel est passé du théâtre de la scène, dont il a si brillamment inauguré la rubrique, à celui des opérations : ces notes brèves et rapides renseigneront simplement le lecteur sur l'activité théâtrale de cette époque troublée.

M. **André Birabeau** a eu l'ambition de se renouveler, mais ses personnages d'adoption ne le lui ont pas permis. Il est resté leur prisonnier. Timides, faibles, et neutres pour l'ordinaire, ils ont fini par déteindre sur lui. M. Birabeau est devenu à leur image. Condamné jusqu'à la fin de ses jours à vivre parmi ces êtres moyens, dans des intérieurs médiocres et même miteux où il commence à étouffer, il s'est battu les flancs pour passionner un fait divers. Sa **Cicatrice** n'est qu'un mélo petit-bourgeois à prétentions psychologiques et à tirades sous prétexte de confessions, qui n'en finissent pas. On dirait d'un roman, non de Daudet cette fois, mais de

Coppée genre *le Coupable,* adapté pour la scène et servi à la sauce Dostoïewsky-Freud. La sauce a tourné et la pièce avec elle, très mal. C'est tourmenté à plaisir. Le plaisir fut peut-être pour M. Birabeau, mais nullement pour les spectateurs qui ont pensé avec Mlle Assia que M. Paqui, son mari, « est bien embêtant avec son crime ». M. Birabeau a fait ainsi, sans y prendre garde, sa propre critique et celle de ses trois malheureux petits actes.

J'ai assisté, le mardi 7 novembre, à une première originale, — du moins pour moi — dans les salons de **Mme Bruyère,** qui présentait sa collection *Printemps* 1940. Le temps s'était gentiment mis de la partie. Une de ses brusques sautes avait ramené le printemps. Il faisait doux, cet après-midi, à se croire en avril. Le soleil donnait généreusement... Une tenture beige se soulevait, dans un recoin du vaste salon, et ces demoiselles apparaissaient, à tour de rôle, descendaient deux petites marches, lançaient le nom de la robe que Mme Bruyère lance, faisaient le tour de la salle, allant, venant, d'un pas léger et gracieux, vivaient, pour qu'on les regardât, c'est le cas de le dire, sous toutes les coutures, se regardant elles-mêmes dans la glace, quand elles passaient devant, souples, ondoyantes, et diverses par leur vêture, impassibles, impersonnelles, hiératiques, — j'espère qu'elles sont plus drôles dans l'intimité. Des mannequins. Je pensais malgré moi à une charmante amie de naguère, plutôt de jadis, hélas! qui tenait cet emploi chez feu (commercialement parlant) Rolf, avenue des Champs-Elysées. Elle devait évoluer ainsi devant l'aréopage des clientes, blonde, parée des toilettes noires qui lui seyaient à ravir. Le carton de Mme Bruyère ne cite pas, en regard des robes qu'elles font valoir, le nom de ces demoiselles, c'est bien injuste. Elles étaient quatre, qui se relayaient, à cinq minutes d'intervalle, le temps d'enlever puis de passer une de ces « robes chemises » qui « laissent une grande liberté de mouvement, se plient facilement, rapidement, les unes comme des mouchoirs, des écharpes, les autres comme un péplum ». C'est merveilleux, la façon nette et dépouillée, comme le style de ces robes-chemises, avec laquelle c'est dit. Si les robes m'ont ravi, leur appellation, je l'avoue, m'a déplu. *Assouan* (en Egypte), *Maîtrise de l'heure, Mistra* (en Morée),

Cinéma 40... Montfort, hommage imprévu d'une admiratrice de l'auteur de la *Belle-Enfant ou l'Amour à quarante ans!* L'un de ces demoiselles, chaque fois que je la revoyais, me paraissait plus jolie, plus gracieuse, plus élégante, que ses compagnes. Peut-être s'appelle-t-elle Mlle Dupont ou Durand, il me plait de l'appeler **Mlle Phidias** (un titre pour un roman mondain et galant d'Arsène Houssaye), j'eusse mieux aimé, elle aussi sans doute, *Aspasie* ou *Phryné,* malheureusement ces belles et honnêtes dames furent des amies de Praxitèle et non de Phidias. Quoi qu'il en soit, la robe de Mlle Phidias, parisienne par le style, était bien grecque par le ton, brin d'olive, s'il vous plaît : les yeux de Mlle Phidias en ont tout de suite pris, comme pour parfaire l'ensemble, la nuance. Mlle Phidias se transforma tour à tour en *Farida* et en *Coupe de bridge,* toute de noir vêtue, avec un beau capiau pointu, comme il est dit dans la chanson du *P'tit Quinquin,* posé sur ses cheveux châtain clair et mordoré, comme sur la tête des chiens savants, mais entouré d'un voile noir, discrètement semé d'étoiles blanches ou beige, ramené sur le devant et gracieusement noué en écharpe. Ainsi costumée, Mlle Phidias était charmante. Charmante aussi en *Tour Eiffel,* bien que sa robe ne rappelât en rien — heureusement — la pyramide métallique. Telle quelle, ou autrement, Praxitèle et Phidias l'eussent sculptée amoureusement et Gavarni dessiné de même. Il lui faudra se contenter de se profil perdu que j'ai tracé à la plume de ses apparitions fugitives, mais il y a des chances pour qu'elle ne le voie jamais, et j'en serai pour mes frais de galanterie.

LE PETIT.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Georges Bruhat : *Les étoiles,* Alcan. — Pierre Rousseau : *Exploration du ciel,* Hachette.

Outre un tableau d'ensemble de la physique en quatre tomes (1), mon camarade d'agrégation Georges Bruhat, professeur à la Sorbonne, directeur adjoint de l'Ecole Normale

(1) Soit, en tout, 2.600 pages avec 2.000 figures. Cf. *Mercure de France,* 15 octobre 1924, p. 468; 15 mars 1927, pp. 675-676; 15 septembre 1931, pp. 665-667; 15 mars 1934, pp. 594-595.

Supérieure, a rédigé précédemment, pour un public plus étendu, un exposé sur *Le Soleil* (2). Son nouveau livre résume, en deux cents et quelques pages (62 figures, 12 planches photographiques), nos connaissances actuelles sur **Les Etoiles,** en s'adressant (p. VI), « à tous ceux qui, sans être des savants, sont au courant des grandes idées du mouvement scientifique moderne ».

Les esprits cultivés ne savent pas suffisamment combien notre conception de l'univers tout entier s'est trouvée rénovée de fond en comble au cours des vingt dernières années. Pour les Anciens, les étoiles du firmament étaient « innombrables », alors qu'on en compte à peine 2.500; « nous savons aujourd'hui que notre Univers se compose de dizaines de millions et peut-être de centaines de millions de galaxies, uniformément réparties dans l'espace et contenant *chacune* plusieurs dizaines de milliards d'étoiles (p. 231) ». De plus, l'outillage moderne (télescopes géants, poses photographiques de dizaines d'heures, spectrographie, chambres prismatiques...) nous a livré une documentation d'une richesse à peine imaginable (3) sur les « objets » familiers que nous révèle un simple coup d'œil sur la voûte céleste et qui constituent notre « proche banlieue » : de Rigel, une voisine apparente de Sirius, la lumière ne met pas plus de 540 années pour nous parvenir (elle est donc partie sous Charles VI), tandis que nous percevons le disque solaire huit minutes après que son bord a franchi l'horizon (4).

Les trois premiers chapitres constituent certainement la description la plus moderne et la plus accessible des méthodes actuelles. L'auteur débute par une vue d'ensemble de l'Univers sidéral, où l'astronomie de position (catalogues d'étoiles et photographie du ciel) et l'astrophysique (spectres des étoiles et physique stellaire) ont successivement joué le premier rôle. Puis il développe la photométrie (visuelle, photographique, photoélectrique, radiométrique), les mesures

(2) *Ibid.*, 15 février 1933, pp. 154-156.

(3) Le télescope de 2 m. 50 du Mont-Wilson (Californie), mis en service en 1917, atteint les étoiles de 22e grandeur; un miroir parabolique de 5 m. d'ouverture est en construction aux Etats-Unis.

(4) L'étoile Rigel est 18.000 fois plus lumineuse que le Soleil (p. 17); sa température superficielle atteint 20.000°.

spectrophotométriques et la spectrographie (notions sur les raies spectrales, classes d'étoiles).

Après cette introduction, Georges Bruhat passe à l'évaluation des températures et à la constitution des atmosphères des étoiles :

L'étude de l'intensité et du contour des raies d'absorption donne des renseignements essentiels : température, pression des électrons, composition chimique, champ électrique, intensité de la pesanteur, rotation de l'étoile sur elle-même. Tous ces facteurs ont leur valeur inscrite dans les spectres (p. 95).

Il en est de même pour les distances stellaires (p. 103), auxquelles se rattachent la mesure des diamètres et celle des mouvements propres. Ce sont les *étoiles doubles* (visuelles, spectroscopiques ou photométriques), dont la proportion est considérable, qui conduisent directement à la détermination des masses et des densités : alors que les masses varient relativement peu d'une étoile à l'autre (5), la rouge Antarès est bien moins dense que nos meilleurs vides, et le compagnon de Sirius (naine blanche) est 57.000 fois plus dense que l'eau.

Après un coup d'œil (chapitre VII) sur les nébuleuses galactiques, il est question des *étoiles variables* et des *étoiles nouvelles*. Les étoiles variables sont à courte période (céphéides; mettons : quelques jours) ou à longue période (par exemple, Mira de la Baleine, un an environ) : les céphéides, dont la surface effectue une véritable pulsation, ont servi de *jalons* pour mesurer l'Univers. Quant aux étoiles nouvelles, ce sont plus précisément (p. 176) des étoiles qui ont toujours existé, mais dont l'éclat subit un accroissement considérable :

Si l'on admet que la Voie Lactée contient 30 milliards d'étoiles, il suffirait d'un temps, relativement court, de quelques milliards d'années, pour qu'elles passent toutes par ce stade (p. 187).

Les quarante dernières pages sont consacrées aux galaxies, à la nôtre et aux autres, qui sont toutes très analogues. Les plus éloignées sont à 250 millions d'années-lumière de nous; et il est fait mention, en terminant, de la *fuite* des galaxies :

(5) Il existe une relation entre la masse et la puissance rayonnée qu'Arthur Eddington prévit en 1924, grâce à sa théorie de l'équilibre de la masse gazeuse qui forme l'étoile.

nouvelle conquête de la spectrographie, « qu'il n'y a actuellement (octobre 1938) aucune raison d'interpréter autrement que par des vitesses réelles d'éloignement ».

Ce livre sur *Les Etoiles* est admirablement rédigé : nul mot ne pourrait être remplacé par un autre; et il met en lumière la précision des méthodes, l'imperfection de certaines données et la part d'imagination que comportent certaines vues théoriques, qui restent, avant tout, des méthodes de travail.

§

Quand on passe à Pierre Rousseau, c'est, pour ainsi dire, le jour et la nuit, bien que, pour les deux ouvrages, les dimensions et les prix soient analogues. Au lieu d'un physicien, pour qui la science contemporaine n'a pas de secrets, il s'agit maintenant d'un brave garçon, sans compétence spéciale, qui va intervierwer les astronomes d'un pas léger, et muni d'un bagage plus léger encore... Aussi son **Exploration du ciel** fourmille-t-elle d'erreurs graves. En le disant sans ambages, il arrivera... ce qu'il arrivera, car l'auteur s'est ici même (6) présenté sous le jour d'un « spécialiste de la récrimination ». Mais il faut également songer au lecteur, qui se sera déjà laissé aller à acheter ce volume et dont la religion doit être éclairée. Nous nous limiterons aux critiques de première grandeur, en accompagnant généralement la phrase absurde d'une citation représentative de l'opinion *unanime*, car, comme disait le grand mathématicien anglais Karl Pearson, « la pierre de touche de la science est la valeur universelle de ses résultats, pour tous les esprits normalement constitués et dûment instruits ».

Quand les astronomes regardent une étoile, ce qu'ils voient, c'est l'étoile telle qu'elle était il y a quatre ans (7). Nous arriverons bientôt aux — 273° qui règnent dans l'espace cosmique (8). A

(6) *Mercure de France*, 15 janvier 1933, pp. 510-512 et 15 mai 1933, pp. 250-251.

(7) P. 9. Il faut écrire *cette étoile* et non « une étoile ». Sinon, comment veut-on que le lecteur n'en déduise pas que toutes les étoiles sont à quatre années lumière de nous?

(8) P. 17. « Un thermomètre isolé dans l'espace indiquerait 270° degrés centésimaux au-dessus de zéro » (Paul Couderc, *Univers 1937*, p. 158), et la différence entre ces deux températures est *infinie*.

80.000 mètres, l'air ne serait plus composé que d'azote, l'oxygène, plus lourd, étant resté en arrière, et les gaz rares, plus pesants encore, demeurant cantonnés dans les basses couches. C'est aussi là que l'hélium commencerait à paraître en quantité appréciable (9). On préfère aujourd'hui considérer les cirques [lunaires] comme d'anciens volcans (10). C'est cette attraction qui oblige les planètes à tourner autour du Soleil, au lieu de filer par la tangente, comme leur insinue la voix discrète de la force centrifuge (11). La chaîne de la gravitation se relâche et dérape comme une ancre mal assujettie (12). Les étoiles de première grandeur — disons plutôt de première magnitude (13). Aux bornes de l'Univers (14). Une flamme contient-elle de l'hydrogène? son spectre visible présente quatre raies (15). Les spectres, ces empreintes laissées par les corps en combustion... (16).

En plus de ces corrections, *qui s'imposent,* l'auteur ferait bien de donner une carte du ciel, même sommaire, et aussi de rectifier une figure (p. 27) faite pour montrer au lecteur profane les dimensions comparées de certains astres : il a beau signaler que le centre du Soleil est à 2 m. 50; il n'en a pas moins laissé dessiner un Soleil vingt-cinq fois trop petit. Autre part, il a affirmé : « La langue française ne fournit qu'un seul terme : *nébuleuse* » (p. 173), mais, cinquante-deux pages plus loin, il a eu le temps de trouver un second terme, d'ailleurs excellent (17) : « Nous ne percevons qu'une foule

(9) P. 19-20. D'où il résulte que l'hélium ne serait pas un gaz rare. Or il en est un!

(10) P. 28. « Le terme de cratère est impropre, car il évoque une activité volcanique à laquelle personne ne croit plus ». (Paul Couderc, *Dans le champ solaire*, p. 67.)

(11) P. 60. Charles-Edouard Guillaume, lauréat Nobel, écrivait dans sa remarquable *Initiation à la mécanique* (pp. 123-130) : « Si les planètes n'étaient soumises à *aucune* force, elle s'en iraient en ligne droite... A bien des personnes, la force centrifuge apparaît entourée d'un certain mystère ». La bourde était prévue!

(12) P. 68. L'auteur s'instruirait en lisant la *Grammaire en zig-zag* de Maurice Schœne, qui blâme une phrase analogue : « C'est une étoile en herbe, qui chante de main de maître » (*L'Œuvre*, du 9 juillet 1939).

(13) P. 78. « Véga, étoile de première grandeur, a une magnitude 0,14 » (Georges Bruhat, *Les étoiles*, p. 15).

(14) P. 236. « L'Univers est fini sans avoir de bornes » (Albert Einstein, *La relativité à la portée de tout le monde*, p. 98).

(15) P. 106. Son spectre ne contient *rien du tout :* « De l'hydrogène, placé sous une pression de 1 mm. de mercure dans un tube de verre et traversé par une décharge électrique, devient lumineux ». (Bruhat, *ibid.*, p. 46).

(16) Confusion entre combustion (phénomène chimique) et haute température.

(17) Et que nous avons nous-même adopté exclusivement dans *Les deux infinis* (Cf. *Mercure de France*, 15 juin 1938, pp. 672-675).

lointaine de galaxies » (p. 225), et il parle également (p. 242) du « système des galaxies ». Ces dernières critiques sont sans doute moins importantes, mais le public, avide de s'instruire, ne doit pas rester sous l'impression que n'importe quoi peut être dit par n'importe qui.

On rencontre cependant un passage — pas très long, il est vrai — pour lequel Pierre Rousseau a mérité une approbation sans réserves :

Les gens du xx[e] siècle sont moins superstitieux, encore qu'ils se laissent trop souvent duper et escroquer par les fakirs, les astrologues, les radiesthésistes et autres charlatans (p. 188).

Rien que pour avoir écrit cette phrase, il lui sera beaucoup pardonné...

MARCEL BOLL.

SCIENCES MÉDICALES

Les cellules embryonnaires, par Raoul Michel May, N. R. F., Gallimard, éd., 32 fr. — *Les mécanismes du cerveau*, par Jean Lhermitte, N. R. F., Gallimard, 21 fr. — *La Science des Hormones*, par le docteur E. Rivoire. N. R. F., Gallimard, 30 fr.

Les cellules embryonnaires ne se trouvent pas seulement dans l'embryon. Le développement est un phénomène continu qui n'est délimité dans aucune période bien nette, et qui va, dans certains cas, et pour certains organes, jusqu'à la mort. Chez les animaux et chez les plantes adultes il existe des « couches génératrices », composées en permanence de cellules embryonnaires, dont la fonction est de créer de nouvelles cellules adultes, de former de nouveaux organes, ou de remplacer ceux qui sont usés ou vieillis. Ces cellules, avec leur puissance de développement intacte, jouent, on le devine, un rôle important dans la physiologie et la pathologie. Elles sont à l'origine de bien des cancers. Incluses, sommeillantes, elles peuvent sous des causes diverses se réveiller et créer cette « anarchie cellulaire » qui caractérise la tumeur maligne.

Les cellules embryonnaires ne sont pas que celles qui se trouvent dans l'embryon. Certaines cellules adultes peuvent redevenir embryonnaires. Les cellules des couches génératrices des plantes et des animaux ont toujours le même pouvoir de développement. Elles ont une structure spéciale. Elles

sont nécessaires à la croissance des plantes et à la réparation de leurs blessures. — Elles abondent chez l'homme dans la peau et dans le sang, sujets aux heurts et aux attaques des parasites. — La faculté du retour des cellules adultes à l'état embryonnaire est à la base d'une méthode horticole très ancienne, le bouturage. La régénération peut être due à cette faculté ou au réveil des cellules restées embryonnaires chez l'adulte. — Chez les animaux et l'homme les hémorragies provoquent la formation, par les cellules embryonnaires, de cellules sanguines de remplacement. La moelle osseuse entre en activité, devient rouge, et régénère des cellules sanguines. Ce phénomène s'accompagne de la mise en liberté dans le sang de véritables substances de croissance. D'où l'idée d'employer des « extraits embryonnaires » pour accélérer la vitesse de réparation des organes, et leur utilisation dans la culture des tissus, ainsi préservés de l'usure (Carrel). Leur nécessité est absolue dans la greffe. — Les cellules cancéreuses répondent très souvent à la définition des cellules embryonnaires, tandis que les tumeurs bénignes sont formées presque toujours de cellules identiques ou très semblables aux cellules adultes normales du tissu dont elles dérivent. — Cependant l'implantation des cellules embryonnaires normales dans un organisme sain ne provoque pas forcément la formation de cancers. Les cellules cancéreuses doivent être en réalité considérées comme des cellules embryonnaires pathologiques. Ces cellules dormantes normales seraient alors transformées en cellules pathologiques envahissantes. — Ce que sont les facteurs qui agissent, et leur mécanisme, voilà des problèmes que seules les recherches physico-chimiques et biologiques de l'avenir pourront peut-être nous permettre de résoudre. — Tout cela est très clairement indiqué dans le livre de M. R.-M. May, avec tous les exemples et schémas indispensables à la compréhension facile.

§

Le livre du docteur Jean Lhermitte sur **Les mécanismes du cerveau** était nécessaire pour mettre au point, à l'usage des médecins non spécialistes et des philosophes, des discussions récentes qui sont sorties, peut-être à tort, du domaine de la

physio-neurologie. Si l'on s'accorde à admettre, selon la sentence exprimée par Démocrite (d'Abdère) que le cerveau doit être tenu pour le gardien de l'intelligence, il s'en faut, et de loin, que les savants et les philosophes envisagent d'un même regard les relations par lesquelles s'unissent le cerveau et la pensée ou, en d'autres termes, la matière et l'esprit. Dans quelle mesure l'intelligence est-elle liée à l'intégralité de la morphologie du système nerveux, dans quelle exacte proportion aussi pouvons-nous capter et définir les processus matériels que l'esprit utilise dans ses mille démarches, à quel équilibre secret devons-nous l'harmonie de nos facultés psychologiques? Telle est l'exposition à laquelle s'attache avec bonheur l'auteur de cet excellent ouvrage didactique. Ce neurologiste va essayer d'éclairer ces problèmes en exposant des faits très nombreux qui ont été récemment introduits dans la science. Il fera toucher du doigt les faiblesses de certaines théories qui se donnent pour novatrices, et surtout il montrera les pièces solides d'une architecture où se mêlent le statique et le dynamique, la matière avec la vie.

Aristote se refusa à admettre une participation du cerveau au fonctionnement de l'esprit, mais à côté de ce philosophe, qui affirmait sans avoir probablement jamais vu un cerveau humain d'adulte, les cliniciens Hippocrate et Galien savaient que les blessures de cet organe entraînent des paralysies plus ou moins localisées, et ils étaient déjà avertis de l'inégale valeur physiologique des diverses parties du cerveau. — Descartes, père de la philosophie moderne (Bergson) peut être considéré, par son idée de l'*arc réflexe* (les « esprits animaux » étant ce que nous appelons « l'influx nerveux ») comme aussi le père de la physiologie de notre temps (Charles Richet). Si la glande pinéale n'est pas le siège de l'« âme », la région centrale du cerveau dite « hypothalamique » est devenue le « centre de la conscience du moi », le « Ich Zentrum », le siège du principe directeur de notre activité psychologique. Mais la différence topographique n'est que de surface; dans la théorie le principe foncier de la doctrine reste le même.

Le grand progrès fut ensuite l'idée féconde de Spurzheim et de Gall, qui considérèrent le cerveau, à l'inverse du foie, du poumon, du rien, comme un organe hétérogène, c'est-à-dire

composé d'autant de systèmes particuliers qu'il exerce de fonctions distinctes. C'est de cette idée générale qu'est née la doctrine des localisations cérébrales dont il a fallu de longues années pour en saisir l'immense portée psycho-physiologique. Désormais l'avenir s'ouvrait aux recherches morphologiques, expérimentales et anatomo-cliniques résumées dans l'ouvrage de Lhermitte.

L'élément essentiel du cerveau est la cellule nerveuse (le neurone). Celle-ci, contrairement à la plupart des cellules de l'organisme, ne se divise jamais, et par conséquent ne se multiplie pas. Nous sommes dotés dès la naissance de la totalité des éléments qui composent notre cerveau. Ceux-ci se développent, mais leur nombre demeurera le même, ou diminuera avec les progrès de la vieillesse. — On avait établi d'abord qu'il n'y avait pas de *continuité* mais seulement *contiguïté* entre les neurones. Chassée hier des Ecoles, aujourd'hui l'« activité amiboïde » des neurones y triomphe à nouveau. On peut dire des théories : *Multa renascentur quae jam cecidere.*

Les cellules nerveuses ne se ressemblent pas. Elles ont des fonctions différentes. Le manteau des circonvolutions est formé en réalité par une agglomération *d'organes* relativement élémentaires, différenciés par leur architecture tant fibreuse que cellulaire. Il y a une « géographie corticale ». Ces organes, ces « centres » sont associés entre eux par des « fibres d'association », et unis au reste de l'organisme par des « fibres de projection ». Si à chaque acte nerveux cérébral tout le cerveau participe, les moins « localisationnistes » des neurologues doivent accepter que « tous les faits anatomo-cliniques et expérimentaux obligent à admettre que la désorganisation de telle ou telle structure a pour corollaire le déficit de telle ou telle fonction et la libération (l'échappement du contrôle) de mécanismes plus élémentaires ».

Il y a une *aire motrice*, une *aire psycho-motrice*, une *aire sensitive*, une *aire visuelle*, une *aire auditive*, avec leurs coins spéciaux, une *aire olfactive et gustative*. — On a à plusieurs reprises extirpé à des humains la totalité d'un hémisphère. La paralysie du côté opposé du corps a toujours suivi, mais non les troubles psychiques qu'on attendait. La guerre a multiplié les observations. Il semble que le cerveau gauche, por-

teur du dispositif organique du langage, soit de beaucoup le plus « intellectualisé ». Je crois aussi qu'étant donné le rôle du mouvement dans la pensée, le fait de commander le bras droit n'est pas insignifiant. — Le lobe frontal est le plus psychique des lobes. Ses lésions modifient le caractère, retentissent sur l'imagination et la mémoire, sur l'attention, et semblent entraîner surtout une difficulté de synthèse. Mais l'ablation d'un seul lobe frontal produit souvent bien peu de changements. Il faut la destruction des deux lobes frontaux ou de la majeure partie de ceux-ci.

La physio-psychologie s'est enrichie, grâce à l'Ecole russe, sous la conduite de Bechterew, et surtout de Pavlov, de la notion des *réflexes conditionnés*. Depuis Descartes, nous savons que parmi les réactions de comportement un grand nombre sont marquées par la structure du système nerveux, car elles se manifestent exactement de la même manière chez tous les représentants normaux de la même espèce. Mais, à côté de ces modifications réactionnelles, il en est d'autres que l'on peut créer ou faire apparaître chez un individu donné. A celles-ci convient le terme de « réactions conditionnelles », ou mieux, « conditionnées », ou encore, et c'est l'expression que préfère Lhermitte, de « Réflexes conditionnés ». Contrairement aux réflexes constants, absolus, définitifs, identiques chez tous les êtres d'une même série, les réflexes conditionnés ont pour caractère d'être acquis, personnels, temporaires ou labiles. Dans notre comportement, et plus encore dans celui des animaux, ces réflexes conditionnés jouent un rôle de premier plan. Ils expliquent que l'habitude devienne une seconde nature, et ce, d'autant plus facilement que des modifications humorales (notre humeur) accompagnent les réactions nerveuses. Ils forment l'individu-personne à côté de l'individu-espèce.

« Dans ses recherches, Pavlov est parti d'un fait bien établi par Claude Bernard sous les termes de réflexe salivaire : Si l'on introduit dans la cavité buccale d'un chien une substance alimentaire dont l'animal est friand, un flux de salive s'écoule. Cette réaction est simple, absolue, innée, inconditionnée. Or, si l'on fait retentir un son défini avant d'introduire la substance alimentaire, et que l'on répète cette expérience, il vient

un moment où la suppression de la substance alimentaire n'empêche pas le flux de salive de s'écouler avec la même abondance et dans le même temps que lorsque l'excitant absolu était appliqué. La vibration sonore qui, en elle-même, ne comporte aucun effet salivaire, a donc acquis une propriété nouvelle : celle de déterminer, de *conditionner* un réflexe nouveau, c'est-à-dire *conditionné.* » — Et cela pour toutes sortes d'excitants. — De cette première donnée il résulte que le réflexe conditionné est le témoignage qu'une liaison nouvelle s'est établie entre un excitant et une réaction qui, auparavant, était complètement indifférente à ce dernier. — Contrairement aux réflexes innés, les réflexes conditionnés ne montrent qu'une fixité relative, leur maintien exige le renouvellement de l'excitation par le facteur qui est responsable du réflexe absolu (la viande dans le cas choisi). — Les réflexes conditionnés se déroulent dans l'écorce cérébrale; une altération de celle-ci les dévie ou les supprime. Le dressage, la discipline, l'éducation, l'habitude, doivent donc entraîner des associations morphologiques nouvelles, frayer des routes nerveuses nouvelles. Tout cela est facilité par de curieux phénomènes d'inhibition de tout ce qui peut gêner le réflexe.

Si la notion des « centres corticaux » persiste, le « localisationnisme » intransigeant est abandonné aujourd'hui. Il n'y a pas un siège trop précis pour une fonction trop définie. La mécanique cérébrale n'a rien de la fixité et de la rigidité d'une machine; les centres nerveux se montrent doués d'une plasticité capable de suppléances étonnantes et tendant toujours au rétablissement de la fonction compromise.

L'expérience que l'enfant acquiert tous les jours n'est rien d'autre que l'ensemble, à chaque instant augmenté, des réflexes acquis, ou conditionnés. Ce qui confère aussi un caractère personnel à la réflexivité conditionnée du très jeune âge, c'est la constance, la fixation profonde de ces réflexes qui contraste avec la fragilité des réactions acquises dans l'âge adulte. On sait, en particulier, la force des impressions sexuelles dans la première partie de la vie. La peur, les menaces, détruisent l'harmonie des réflexes utiles acquis et sont les pires moyens éducatifs. — Comme complément prévu, la rigidité corticale des vieillards s'oppose étrangement à la

plasticité, à la sensibilité du système nerveux chez l'enfant.

La question des *localisations cérébrales* est une des grandes questions de la neurologie et, si l'on peut dire, de la philosophie, du moment. Les « antilocalisationnistes » s'opposent aux « localisationnistes » décidés. Avec de grands noms de chaque côté. Cependant la localisation, arrêtée et spéciale, perd du terrain. Dans les plus humbles réactions cérébrales la personnalité entière serait engagée. C'est la « Théorie de la totalité », « die Ganzheitstheorie ». D'après ses partisans la faculté d'apprendre dépend uniquement de la *quantité* de matière cérébrale capable de fonctionnement, et non de telle ou telle localisation anatomique. Aujourd'hui personne ne s'aviserait de parler d'un « centre » de l'intelligence ou d'un centre de la volonté. — Les fonctions les plus récemment organisées, et donc les plus fragiles, seront les premières à souffrir des coups que leur porte la maladie, comme aussi les dernières à se restaurer.

Mais s'il y a des partisans pour la « quantité » (généralisation) et d'autres pour la « qualité » (localisations spécialisées), ici comme en tout, la sagesse a des chances de se rencontrer dans le juste milieu.

Le perfectionnement exige l'automatisme, et l'automatisme à son tour exige des routes, ou anciennes, ou nouvellement frayées par les réflexes conditionnés. Von Monakow et Mourgue ont insisté sur ce qu'ils ont appelé la *localisation chronogène*. Lorsqu'on parle de localisations dans le système nerveux, disent ces auteurs, on reste trop tenté de considérer la fonction et les structures qui la sous-tendent comme achevées et statiques. Dans la réalité, les choses sont très différentes : une fonction donnée possède une localisation vaste et diffuse, laquelle *se précise* avec les années, *se complète, se modifie, se hiérarchise*. La fonction est chose éminemment évolutive et capable, dans le cas de dissolution, de montrer une activité de compensation et de restauration.

Ajoutons que l'étude des phénomènes bio-électriques du cerveau a montré que *chaque aire cérébrale possède un oscillogramme spécifique*. Il existe donc des *localisations bio-électriques* (Kornmüller).

Que les « fonctions supérieures », de l'intelligence, de la

mémoire, des facultés critiques, des processus volontaires, aient besoin de l'ensemble, nul ne le nie. Il devient impossible de localiser « cette chose ailée et fuyante qu'est l'esprit ».

Mais qu'il y ait des zones spécialisées nécessaires aux automatisme anciens ou acquis indispensables, on ne doit pas le nier. Les localisations cérébrales existent toujours. On discute leur place, on discute leur mécanisme (sur quoi ne discute-t-on pas en médecine et en philosophie), mais il y a une *zone du langage* avec ses sous-zones : *auditive, visuelle, motrice,* dont les lésions « localisées » entraînent des troubles « caractéristiques »...

Alors! Alors le principe demeure, et les philosophes ont trop précocement tiré des conclusions exagérées des travaux cliniques et anatomo-pathologiques qui, discutant du « centre de Broca », de sa place et de son action, l'ont remplacé par une « zone » dont ils cherchent le mécanisme. — « Centre » ou « zone », c'est kif-kif!

Les physiologistes se sont demandé récemment s'il n'existait pas un dispositif en dehors de la corticalité et dont le rôle essentiel serait de maintenir, d'inhiber ou d'exalter l'activité corticale selon les nécessités d'adaptation de l'individu. C'est le Français Jean Camus qui a posé et cherché à résoudre le problème de « l'appareil régulateur du cerveau », aussi « logique » que l'appareil régulateur du foie, des reins, du cœur, etc. Et, selon ce physiologiste, ce dispositif serait dans le *mésocéphale* (milieu de la région basale du cerveau), non loin des centres qui président aux fonctions de nutrition. Le dérèglement de cet appareil coordinateur supérieur entraînerait le développement de toute une série de troubles mentaux rattachés jusqu'ici, selon la doctrine classique, à des régions corticales. Ainsi, avec Jean Camus, la source de la folie se déplace et descend de plusieurs étages, puisque de corticale elle devient mésocéphalique. Et la clinique semble confirmer. Une lésion très limitée de cette région produit des troubles mentaux, surtout hallucinatoires. Des Allemands ont immédiatement proposé de concevoir le mésocéphale comme le « centre de la conscience du moi », le *Ich Zentrum.* Mais c'est revenir bien vite à la doctrine surannée des anciens cartésiens. Cependant ce que je vais dire, à propos du livre suivant sur

les hormones, de l'influence de l'hypophyse et de ses relations avec ledit mésocéphale, ne manque pas d'être impressionnant.

Voilà l'essentiel du livre de Jean Lhermitte. L'importance de la question a commandé l'importance de mon résumé. Je ne pouvais glisser.

§

La Science des Hormones, du docteur R. Rivoire, gagne à être lu après l'ouvrage de Lhermitte. On se rendra facilement compte pourquoi.

Tout le monde parle des hormones, peu de gens savent ce qu'elles sont.

Les hormones sont des substances chimiques que déversent dans le milieu sanguin les glandes dites à sécrétion interne, comme la thyroïde, l'hypophyse, les surrénales, les testicules, les ovaires, etc. Elles interviennent à tout moment dans les phénomènes vitaux, conditionnent notre morphologie et notre caractère. — On conçoit que des principes aussi actifs aient fourni aux médecins les éléments d'une thérapeutique efficace. — De nombreuses maladies, une multitude de troubles, résultent en effet d'une déficience hormonale à laquelle il pourra être remédié souvent par l'administration judicieuse d'extraits glandulaires ou d'hormones pures.

Le livre du docteur Rivoire, qui est un modèle d'exposition concise et lumineuse, présente l'état actuel de cette grande science des hormones, qui n'a guère plus d'un demi-siècle d'existence et qui a déjà transformé la physiologie et la médecine. Si tous les syndromes concernant l'action de chaque glande y sont décrits, j'insiste sur l'*hypophyse* dont la connaissance complète le livre précédent. Et voici pourquoi : de ces glandes qui modèlent notre corps, chargent notre énergie, marquent notre sensibilité, cette dernière est le chef d'orchestre. Elle agit par ses « stimulines », diverses et spécialisées, sur chacune des autres. Elle siège à la base centrale du cerveau, sous le mésocéphale, avec lequel ses relations sont étroites, si bien qu'on pourrait sans exagération l'appeler « la glande de la personnalité ». La pensée, la volonté, l'humeur dans son sens psychologique (et ce n'est pas pour rien que la signification essentielle de ce mot est chimique) dépendent

de son action et de celle du mésocéphale. Elle est le « cerveau endocrinien ».

Voilà! Pas trop de commentaires. A chacun d'interpréter les faits comme il lui conviendra.

Dr PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Paul Alpert : *Demain la Démocratie,* préface de Gaston Bergery. Editions de La Flèche. — Troubat Le Houx : *Pour la Paix, Confédération des peuples européens,* Institut international de la Paix, Michel Lécuyer, 38, avenue de Châtillon, Paris. — Mémento.

Comme on le verra vite, cette chronique a été écrite avant l'état de guerre.

Ce titre, **Demain la Démocratie...,** suffit à montrer que, pour l'auteur, ainsi que pour son chef, le député Gaston Bergery, notre démocratie actuelle est une fausse démocratie, et on ne peut vraiment pas leur donner tort. Mais l'autre proposition que le livre développe : « Le régime capitaliste est incapable de surmonter la crise, donc organisons une économie au service de l'homme », est une pure absurdité.

D'abord ce mot régime capitaliste est très fâcheux, puisqu'un régime économique ne peut être que capitaliste (le communisme des Soviets l'est à outrance); il faudrait dire régime libéral, et alors, si l'auteur a quelque connaissance de la question, et quelque bon sens, ce qui est plus important encore et plus rare, il devrait voir que la crise dont le monde entier souffre depuis la guerre ne vient pas du libéralisme économique mais de son remplacement par le socialisme, car toutes les réalisations d'économie dirigée, complète ou partielle, ouverte ou larvée, ne sont que des produits du socialisme; rendre l'économie libérale responsable de la diminution générale de la production, de la circulation et de la consommation des richesses est à peu près aussi sensé que de reprocher à l'hygiène de compromettre la santé de ceux qui vivent antihygiéniquement.

Et d'abord, la crise actuelle a été déterminée par la grande guerre elle-même : destruction effroyable de richesses, accumulation énorme des dettes publiques, créations artificielles d'industries neuves dans les pays ci-devant pauvres, vague de paresse dans les autres pays ci-devant riches, remplace-

ment des monnaies réelles par des monnaies fiduciaires, inflations de crédit, et l'on continuerait longtemps; le résultat de tous ces maux a été la foi déraisonnable en tous les orviétans socialistes de l'économie dirigée, non seulement dans les pays totalitaires réalisateurs de communisme prolétarien ou de militarisme kaisérien, mais dans les anciens pays d'économie libérale; les Etats-Unis, notamment, qui avaient tendu à l'excès la corde du crédit inflationné (qu'on excuse le mot) se sont livrés, avec le président Roosevelt, aux plus dangereuses manœuvres d'économie dirigée et ont donné l'exemple de la plus complète subversion économico-psychologique qu'ait jamais vue l'histoire.

Le seul remède, c'est le retour aux vieux principes liberté et loyauté, aux vieux procédés travail et épargne, aux vieilles méthodes : science, sagesse et bon sens, et par conséquent le renoncement au Satan-Socialisme qui représente tout le contraire, à ses pompes aspirantes et foulantes et à ses œuvres maléfiques et diaboliques. Mais comment le faire avec les Politiciens qui ont pris le pouvoir dans presque tous les pays et qui sont les serviteurs conscients et organisés de ce Grand Dyable? Nos auteurs ici semblent bien avoir vu le nœud de la question, mais ils ne l'ont nullement dénoué.

En effet, pour purifier la fausse démocratie dans laquelle nous vivons et qu'ils ont raison de stigmatiser, ils n'ont trouvé d'autre moyen que de la fausser davantage encore en livrant toutes les solutions à intervenir aux partis eux aussi conscients et organisés, et de quelle triste façon! au lieu de les demander aux citoyens loyalement interrogés. Il n'y a de vraie démocratie que la consultation directe, et il n'y a de sûrs remèdes à la démagogie électorale que condamne avec raison M. Paul Alpert que le referendum et le plébiscite; n'y pas penser quand ces procédés sont usités à nos portes même, en Suisse, la plus ancienne, la plus sage et la plus vraie démocratie du monde, n'est vraiment pas à l'éloge de nos réformateurs politiques. Il n'y a pas si longtemps que les citoyens suisses ont été consultés par leur Gouvernement sur une demande de crédit de 600 millions de leurs francs (6 milliards des nôtres) et ils se sont prononcés en parfaite connaissance de cause puisque les crédits demandés pour la

Défense nationale et l'exécution de grands travaux ont été accordés par 444.000 voix contre un peu moins de 200.000; alors, puisque les citoyens font très bien la besogne de leurs représentants, qu'on rende ceux-ci à leurs chères études de sous-vétérinaires et d'avocats-marrons, et qu'on organise les consultations directes, celles des élites comme celles des masses. Les politiques qui se convertiront à cette idée cesseront d'être des politiciens dignes du gibet de Montfaucon et deviendront des citoyens ayant droit à la reconnaissance de leurs compatriotes. Et ainsi seront guéris les vices de notre régime politique (démagogie électorale et instabilité gouvernementale) justement condamnés par l'auteur.

§

Les insuccès de la Société des Nations n'ont pas découragé les apôtres de la paix internationale, et voici M. Troubat Le Houx qui nous apporte un nouveau plan de Confédération des Etats européens intitulé simplement : **Pour la paix,** étude consciencieuse qui a obtenu le grand prix de la paix décerné pour 1937-1938, par l'*Institut international de la Paix,* dans sa dernière séance tenue à Paris, 5, place de l'Opéra.

M. Troubat Le Houx, dont j'ai eu l'occasion de citer déjà ici divers ouvrages, est une âme généreuse et qui n'a que le tort de trop croire à la générosité des autres. L'appel qu'il adresse au chancelier Hitler a bien des chances de ne pas être entendu, à moins qu'on ne lui accorde, bien entendu, tout ce qu'il demande, c'est-à-dire l'asservissement non seulement des Tchèques mais encore des Polonais, des Hongrois et des Roumains, sans parler de la remise sous le joug des Alsaciens-Lorrains et peut-être même de la rentrée par force, par le nouveau Saint-Empire, des Hollandais, des Belges, des Suisses, et pourquoi pas des habitants de l'ancien royaume d'Arles?

En réalité, dans l'état actuel des choses, la paix ne peut exister que si elle est imposée aux peuples de proie par les peuples qui ne veulent pas être leur proie, et nous voyons maintenant combien nous avons eu tort, il y a vingt ans, de ne pas imposer cette paix à l'Allemagne; mais nos Alliés nous en ont empêchés en faisant confiance aux volontés de paix

qu'ils espéraient voir naître et grandir dans l'âme des vaincus, et restés seuls nous aurions pu d'autant moins nous charger de cette grosse besogne que chez nous d'innombrables voix de marxistes et d'antipatriotes se seraient élevées pour plaider la cause de ces doux Allemands. A défaut de paix imposée, il n'y a qu'une ressource : la paix persuadée, et alors le seul moyen de persuader ici, c'est de s'armer jusqu'aux dents et de dire aux gens de proie : « Attention! nous sommes décidés à ne rien vous passer. » C'est ce que nous faisons enfin, et c'est ce qui nous réussit, enfin aussi. (Ceci écrit avant septembre.)

La générosité naturelle de M. Troubat Le Houx va jusqu'à me couvrir d'éloges immérités; il paraît que je suis un esprit curieux, original, profond, et l'un des maîtres de la science sociale. Le marquis de Mascarille dirait : « Tudieu! Vous avez le goût bon! » Je me contente de décliner tant d'honneur : je ne suis qu'un simple littérateur, avant tout littérateur : poète, romancier, dramaturge, et qui, étant pour cela quelque peu psychologue, ne me trouve pas trop dépaysé dans la science sociale, laquelle est, avant tout aussi, de psychologie; de plus, je me trouve connaître des questions d'économie politique, de droit, d'histoire, etc., que la plupart des auteurs ignorent, hélas! et enfin je crois avoir quelques qualités de bon sens, de clarté et de cordialité, et tout cela ne me permet certes pas de me considérer comme l'égal de nos grands sociologues Cournot et Le Play, Taine et Renan, Hauriou et Tarde, etc., mais enfin peut-être ne suis-je pas trop indigne de marcher sur leurs traces et si, de l'autre côté du Styx, ils veulent bien me considérer comme leur humble disciple, j'en serai très honoré et je ne demande pas autre chose.

Mémento. — *Annales sociologiques. Série B. Sociologie religieuse*, Alcan. Ce fascicule ne comprend qu'une étude de M. Granet : *Catégories matrimoniales et relations de proximité dans la Chine ancienne*, très importante d'ailleurs, sans les bibliographies habituelles qui eussent été intéressantes aussi. — Georges Tefas : *Les conceptions économiques des groupements d'Action française*. Edition des Presses modernes, Palais-Royal, Paris. Cet énorme volume de 800 pages de 40 lignes aurait pu être condensé en un livre de

dimensions ordinaires; l'auteur, qui est roumain de nation et qui approuvait d'abord la doctrine de ces groupements, s'en est détaché et dit les raisons de son évolution. — Paul Plannes : *L'Organisation rationnelle et les affaires,* Delmas, 7, rue de Madrid. Cette forte brochure, écrite pour les élèves du Centre de préparation aux affaires de la Chambre de commerce de Paris, constitue un guide précieux pour le développement économique. Tout peut se ramener, dit l'auteur, à une idée : permettre au chef de penser et d'être obéi; quant aux diverses réalisations : améliorer la vente, augmenter le chiffre d'affaires, diminuer le prix de revient, etc., elles devront se faire sous le signe de l'harmonie... Cette cinquantaine de pages serait à faire lire à nos politiciens démagogues, mais savent-ils lire? — Paul Plannes : *L'organisation rationnelle d'un Ministère,* même éditeur. Cette brochure d'égale importance applique aux services d'Etat les dispositions que l'auteur préconise pour les usines et ateliers (il a également publié, il y a quelques années, une *Réorganisation du garage des Galeries Lafayette,* éditée par l'Institut international d'organisation scientifique du travail, de Genève). Toutefois il convient de remarquer que si certains services d'Etat sont de nature industrielle (et alors ils devraient être sagement remis à l'industrie privée), les vrais ministères qui sont plutôt de police politique et économique, et qui n'ont à se soucier ni de rendement, ni d'exploitation, ni de prix de revient, ont leur organisation spéciale qui relève de la psychologie plutôt que de la technologie; l'Etat n'a pas à produire des marchandises mais de la sécurité, de la liberté, de la saine égalité, et de la bonne fraternité; l'organisation du travail des bureaux, tout en ayant son importance, comporte plus de souplesse que celle du travail des ateliers. — René Giraud : *Les deux étapes d'une reprise économique.* Editions de l'Etat moderne, 28, rue de Châteaudun. Ces deux étapes sont : Discipliner la monnaie (pourquoi pas discipliner le mercure des thermomètres?) et Organiser les échanges (pourquoi pas organiser la respiration et la sécrétion?). En réalité, l'auteur a plus de bon sens qu'il ne semble, car par discipliner la monnaie, il entend rétablir la valeur internationale de l'or (mais elle n'a pas cessé d'exister!) et par organiser les échanges, les rendre aussi libres et confiants que possible en tâchant de guérir les Etats de leurs protections et prohibitions militaristes. Seulement, comment y arriver? — Ch. Durand-Paillot : *Combien d'enfants?* Jeheber, 6, rue du Vieux-Colombier, Genève. Livre en faveur de la restriction volontaire du nombre des enfants. L'auteur, pasteur protestant à Bâle (il y donne son adresse, 33, Kanonengasse, pour qu'on lui écrive au sujet de son livre) se prononce donc pour le malthusianisme

comme avait fait en 1930 la Conférence de Lambeth tenue par l'Eglise anglicane. L'Eglise romaine, on le sait, est beaucoup plus stricte : ou génération ou abstention, mais pas de tricherie; la question est délicate et ne devrait être traitée qu'avec beaucoup de délicatesse. — Ce qui ne sera jamais traité avec délicatesse, c'est la guerre à l'allemande. Nous sommes bien punis d'avoir répondu à la dernière par une paix à la française. Oignez vilain, il vous poindra. Espérons que la prochaine paix ne permettra plus au dit vilain de nous poindre une fois de plus!

HENRI MAZEL.

FOLKLORE

Mrs. M. Macleod Banks : *British calendar customs; Scotland*, Vol. II, *The seasons; the quarters; Hagmanay; January to March;* London, Folklore Society; en dépôt chez William Glaisher; 8°, 253 p., VIII pl. — Rosamond Bayne-Powell : *The English Child in the* 18th *Century*, London, John Murray, 8° 322 p., XVI pl. — M. et Mme Yang Kun : *La vie de l'enfant en Chine, étude de folklore*. Yenching-Pékin, Extr. de l'*Ami*, revue mensuelle, N° 4, 4°, 223 p. sur 2 col. — Armand Got : *Pin Pon d'Or, comptines, formulettes, rondes, berceuses, ritournelles, poésies*, recueillies par A. Got et illustrées par André Hellé; Bourrelier, in-18 carré, 214 p.

Les folkloristes du monde entier féliciteront la Folk-Lore Society de Londres de publier avec une telle régularité le corpus des **Coutumes calendaires des Iles britanniques.** J'ai déjà signalé le volume relatif aux grands cycles cérémoniels en Ecosse; voici paru, également pour l'Ecosse, celui qui concerne les **Coutumes calendaires,** de janvier à fin mai. D'abord viennent les croyances et pratiques relatives aux saisons, puis celles des quartiers et on a avec raison commencé l'exposé par dates au 31 décembre de manière à unir ce qui concerne la Saint-Sylvestre et le Premier de l'an; j'aurais pourtant préféré voir traiter d'un seul coup le cycle tout entier de Noël, à partir de la veille du 25 décembre, car en Ecosse comme sur le Continent, ce cycle présente même encore maintenant une autonomie parfaitement nette, en tant que cycle de l'hiver.

Les documents sont présentés *in extenso*, seul moyen actuellement licite, avec indication exacte de la source manuscrite ou imprimée. La théorie du folklore a été longtemps handicapée par la manie de la plupart des auteurs à résumer. Chacun de nous a, plus ou moins consciemment, des

préférences pour une théorie ou une autre; le résumé risque toujours de laisser de côté des détails qui, à d'autres points de vue, peuvent être caractéristiques. Je dois dire que la consultation de ce volume, en ce qui concerne par exemple les bûchers de la fin d'année et les tournées du *Hagmanay*, ou quêtes des enfants, et les grandes descriptions des diverses fêtes de mai, fournissent des parallèles au folklore français dont mes fiches antérieures, la plupart établies sur des résumés, ne pouvaient me faire soupçonner l'intérêt.

Par contre, les saints écossais, ou du moins les cérémonies populaires rattachées à leur nom, se meuvent dans une atmosphère particulière. En attendant le tome II, qui finira l'année, je ne puis donner ici qu'une impression, qui est que les faits écossais, quoique notés dans un pays de langue celtique, ne paraissent pas donner d'appuis à des théories qui attribueraient aux anciens Celtes plutôt qu'à d'autres peuples indo-européens tel ou tel ensemble magico-cérémoniel. Ceci est vrai notamment du folklore des pêcheurs, particulièrement bien étudié en Ecosse et très bien étudié aussi en Bretagne. La comparaison est ici à reprendre pas à pas, détail par détail, et devra ensuite l'être aussi quand paraîtront les volumes sur la Cornouaille et le Pays de Galles.

Or, malgré l'importance documentaire des deux volumes parus, on peut dire déjà avec Mme Macleod Banks que le tableau obtenu ne sera ni complet ni satisfaisant. Elle constate, non sans regrets, dans son Introduction, « qu'aucune enquête géographiquement méthodique n'a été instituée en Ecosse, pas plus qu'en Angleterre; qu'aucun collecteur n'a eu l'idée d'étudier complètement une aire déterminée; qu'on ne sait pas, sur la base des documents publiés, dans quelle région dominent soit les bûchers de Carême, soit ceux de la Saint-Jean ». Je pourrais ajouter à cette liste de lacunes bien d'autres regrets. Ainsi, dans ce volume tombe la Saint-Valentin, 14 février (p. 170-172); les textes donnés *in extenso* ne permettent pas de voir si le choix des Valentin et Valentine a été une coutume populaire ou au contraire aristocratique; ni, dans le premier cas, d'établir des reports sur cartes; car une expression comme : « dans le sud de l'Ecosse », employée par Henderson ne signifie rien. Les indications vagues

de ce genre foisonnent dans les documents cités et l'on comprend que, dans ces conditions, Mme Macleod Banks se soit résolue à ne pas instituer de comparaisons, soit avec d'autres régions des Iles, soit avec le Continent.

En somme, les collecteurs britanniques jusqu'à la fin du XIXe siècle et même plus tard, ont conservé la méthode de Brandt et des auteurs français leurs contemporains, celle des « curiosités » et des « antiquités populaires », qui était aussi celle de leurs prédécesseurs des siècles antérieurs. Aussi Mme Rosamond Bayne-Powell n'a-t-elle pu donner de l'**Enfant anglais au XVIIIe siècle** qu'une reconstitution approximative. La plupart des ouvrages, cités p. 306-308, sur lesquels elle l'a édifiée, sont des autobiographies ou des recueils de correspondances ne concernant que le « beau monde », la « haute société », et, pour les campagnes, la société des hobereaux et des gentilshommes-fermiers. Il est probable que chez nous aussi, les documents historiques ne décrivent qu'une partie également restreinte de la population.

Dans ces limites, imposées à l'auteur par les lacunes mêmes des témoignages, ce livre est vraiment intéressant et fait surgir un monde familial dont en France nous n'avions guère une idée que très vague, sinon peut-être par ces charmantes gravures et quelques portraits dont Mme Rosamond Bayne-Powell nous donne d'excellentes reproductions teintées en bistre. Dans ce siècle, en Angleterre comme chez nous, l'ancienne domination des parents commence à s'atténuer, le caractère des enfants s'épanouit plus librement, les documents font surgir des enfants précoces, comme il y en eut beaucoup chez nous aussi; les châtiments corporels, dans les familles sinon dans les écoles, diminuent d'intensité, de cruauté si l'on veut; et, fait qui nous touche de près, les doctrines de l'*Emile* modifièrent profondément, au moins dans certaines familles, les méthodes pédagogiques. Les chapitres consacrés dans cet ouvrage à la pédagogie et à l'éducation sont parmi les plus intéressants. Aux folkloristes je signale les chapitres X (amusements, sports et jeux), XI (jouets des enfants, principalement les poupées), XII (livres d'enfants; contes de fées), XIII (superstitions et coutumes relatives à l'enfance), et XIV (travaux d'aiguille; imitation des petits

métiers). L'auteur a donné dans ces chapitres des tableaux d'ensemble suffisants, quoique sans renvois bibliographiques, pour permettre la comparaison avec la vie enfantine du XVIIIe siècle en France.

Un index détaillé termine un livre dont, soit dit en passant, les scouts, jocistes et autres associations de la jeunesse peuvent tirer profit.

Sur un tout autre plan, folklorique proprement dit, est établie la monographie de M. et Mme Yang Kun sur la **Vie de l'enfant en Chine.** Successivement sont décrites les fêtes et cérémonies de la naissance, très compliquées en Chine puisque, dès les débuts, la vie de chacun est déterminée par les « huit caractères de la naissance », autrement dit l'horoscope; et que la conception chinoise du monde est spécifiquement animiste, sur la base dualiste. Chacun des moments de la croissance, le sevrage, la première dent, les premiers pas, etc., est accompagné de rites spéciaux; ainsi, comme en commençant à marcher, l'enfant trébuche souvent, on suppose qu'il a les pieds entravés par une corde invisible, apportée du monde des morts; à Wousi, dans le Kiangsou, on tresse une corde de paille, on la met sous les pieds de l'enfant, et on la sectionne trois fois, détruisant ainsi symboliquement l'entrave supposée. Ailleurs, on emploie des procédés analogues, mais l'idée centrale est partout la même.

Puis viennent des études aussi bien conduites et, ce qui est très important (car la Chine est un énorme monde en soi, folkloriquement autant qu'ethniquement) strictement localisées sur : l'alimentation, les costumes, les maladies, la mort, les jeux et jouets et l'éducation de l'enfant. Les observations générales qui terminent cette monographie prouvent que non seulement M. et Mme Yang Kun sont au courant des nouvelles méthodes folkloriques, qui tiennent compte des variantes autant que des dominantes, mais appartiennent à une équipe qui s'est donné pour objet une exploration systématique du folklore chinois, malgré les difficultés suscitées par l'intrusion du Japon. Ayant connu jadis, aux temps des *Temps Nouveaux,* si je puis dire, et de l'*Européen,* et plus tard, maints Chinois dont plusieurs devinrent célèbres, j'ai grand plaisir à exprimer à mes confrères de l'autre bout du monde des

félicitations qu'atténue seulement la crainte que, par nationalisme mal compris, leurs précieux documents ne soient publiés qu'en chinois, ou accompagnés tout au plus de résumés en langues européennes, résumés qui ne servent à rien aux comparateurs.

Quant à l'ouvrage dont je vais parler, il n'aboutit au folklore que par un chemin de traverse, une coursière comme on dit en Savoie. Sous le titre de **Pin Pon d'Or**, qui est le début d'une comptine généralement connue en France, M. Armand Got a extrait des œuvres de cent douze écrivains et littérateurs non folkloristes des formulettes diverses, des comptines et des ritournelles, des berceuses d'allure folklorique, mais dont au premier coup d'œil on aperçoit le caractère artificiel, soit par une sentimentalité qui n'est pas rurale, soit par l'emploi de mots et d'expressions dont le peuple, même qui a été à l'école, ignore l'existence : *rossignol cendré; il fait nuit noire à Paris; l'herbe qui sentait la menthe; dans l'herbe en pleurs; topinambour de Singapour; les martins-pêcheurs manquent de cœur; Hanneton sans façon; Demoiselle infidèle.* Et ainsi de suite, par brassées. Ce livre sera sûrement répandu dans les milieux scolaires, scouts, et autres du même type; j'espère que l'un de mes successeurs dans cette chronique cherchera si parmi ces pièces artificielles, certaines auront pris racine dans le monde enfantin de nos campagnes. Je sais bien que peut-être plusieurs comptines et formulettes ont pu être inventées aussi jadis par un « littérateur », et que le mot « populaire » implique des malentendus. L'expérience n'en sera que plus intéressante. Pour une deuxième édition, voici un oubli, la comptine inventée par Lamartine pour une petite fille et qui, de toutes celles de ce type, est l'une des mieux réussies :

Une vieille bavarde, — Un postillon gris, — Un âne qui regarde, — La corde d'un puits, — Des roses et des lys, — Dans un pot d'moutarde. — Voilà le chemin. — Qui mène à Paris.

Pourtant on sent qu'elle n'est pas issue du peuple, pas plus que celle de Francis Jammes :

Dans le pays des brigands — On cueille de la doucette — Mais au pays des enfants — On récolte la tempête.

Pourquoi? Parce que toutes deux, et toutes celles du recueil d'Armand Got, sont trop « logiques », raisonnables, et même rationalistes.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Fontaine : la pérennité nécessaire de la poésie certifiée devant la guerre par de jeunes mobilisés : MM. L. G. Gros, E. Mounier, C. Bryen, E. Humeau, Ch. Autrand, J. Wahl, L. Decaunes et M. P. Fouchet, écrivent sur les devoirs et les droits du poète. — *Revue des Deux Mondes :* la jeune France dans l'Université; les revues jeunes. — *Revue de Paris :* Degas, Montesquiou et son ami Yturi, vus par Mme Marie de Chambrun. — NAISSANCE *: Septembre :* un beau poème de M. André Bellivier. — Mémento.

Le n° 5 de **Fontaine,** daté : août-septembre 1939, présenté comme un « numéro permanent d'études », traite exclusivement des « Droits et Devoirs du poète ». Il « était composé quand la guerre vint », renseigne la rédaction. L'événement tragique lui a inspiré une brève préface aux textes qui forment le fascicule. Elle porte ce titre imprimé en capitales et souligné : « LA POÉSIE DOIT CONTINUER. » Je ne me permettrai pas de la commenter. Je vous convie à la lire :

Nous souhaitons que FONTAINE, qui fut un lieu de poésie et d'amitié, aille dire à chacun que l'amitié et la poésie, loin d'être amoindries, veulent vivre, vivent. Ainsi contribuera-t-elle à accroître une certaine paix intérieure, la seule qui reste, mais aussi la plus vraie.

Droits et devoirs... Par quel pressentiment plusieurs d'entre nous se sont-ils interrogés ainsi dans les dernières heures de l'harmonie? Il ne laisse pas d'être troublant, cet examen de conscience au bord de la guerre. Mais, il ne saurait s'agir d'une confession in extremis : en admettant qu'aucun des collaborateurs à ce numéro ne revienne, même dans ce cas improbable, il ne peut être question ici de testament, mais d'un départ nouveau, voire d'une charte nouvelle pour la nouvelle paix. En effet, les poètes de ce recueil appartiennent à des modes différents de la poésie et de la pensée, ils ont fait ou vécu la jeune poésie comprise entre les deux conflits, ils en sont, partant, acteurs, témoins et juges à la fois. Aussi cet opuscule, que l'événement empêcha d'être plus complet, en reçoit une valeur presque historique.

En cela, il y avait déjà une obligation à ce qu'il parût. Mais nous espérons faire plus, et que FONTAINE paraîtra pendant le conflit, aussi bien qu'elle pourra, dans la mesure des possibilités,

de son mieux. Même intermittente et précaire, elle s'efforcera de servir la poésie. Elle disparaîtra si ses fondateurs disparaissent.

Au demeurant, la guerre ne peut tuer la poésie. N'est-ce point dans les tranchées que naquirent les *Calligrammes?* Plus que jamais nous sommes fidèles au cher Apollinaire couvrant du sang jailli de son front la revue de poésie qu'il lisait.

Mais trêve de mots. FONTAINE va s'essayer à rafraîchir ses amis altérés par le feu.

Car la poésie continue. Car la poésie doit continuer.

Pour l'honneur des hommes.

Voilà un langage que ne comprendrait pas l'Allemagne hitlérienne.

Un avis imprimé sur la couverture annonce crânement le sommaire du futur numéro « et des œuvres de guerre de ses principaux collaborateurs ». La revue fait appel

à tous ses collaborateurs pour qu'ils lui envoient de préférence des textes qui soient des prises de conscience ou des témoignages du grand drame qu'ils vivent.

Elle leur demande encore, ainsi qu'à ses amis, de bien vouloir lui indiquer l'adresse à laquelle la revue pourra leur parvenir le plus rapidement.

Le Directeur et le Rédacteur en chef, mobilisés, ont laissé à des amis le soin de la revue.

M. Léon-Gabriel Gros dit d'excellentes choses dans « Devoirs du poète ». Entre autres, ceci :

La Poésie risque de mourir de prétention comme elle manqua naguère périr de facilité. On a eu mille fois raison certes d'insister sur sa grandeur, mais il est des altitudes où l'air est si rare que les ailes n'y battent plus. On a eu raison de rappeler aux serviteurs de la Poésie la part d'aventure tragique qu'elle comporte, mais on a oublié aussi, car nous sommes une génération terriblement puritaine, qu'il y avait d'abord, ou également, un *plaisir* poétique, le plaisir même de la délivrance, de la création, de la vie.

Peu importe au fond la nature de la Poésie, de l'inspiration, c'est affaire de critiques, de psychanalystes, de sorbonnards, ce n'est pas celle des poètes. Ils le savent fort bien d'ailleurs. Pour peu qu'ils n'aient pas honte de s'en souvenir, à seize ans quand ils écrivaient leurs plus mauvais vers, les plus sincères, c'était tout bonnement parce que ça leur faisait plaisir. Il faudrait qu'ils redeviennent parfois ces adolescents, qu'ils ne soient plus comme des

amoureux qui songeraient aux théories de Freud avant de faire leur cour.

M. Emmanuel Mounier essaie de définir « si l'art doit servir... ». C'est « librement », répond-il. Très sage, il déclare :

On ne fait pas de l'art pour le prolétariat, ou pour la révolution, pas plus qu'on ne doit faire de l'art pour la bourgeoisie. On fait de l'art pour l'homme, pour tout ce qui l'accomplit par le chemin des vraies libertés intérieures, contre tout ce qui l'asservit et le diminue.

« Le risque poétique », traité par M. Camille Bryen, est un brillant morceau de critique. Il évoque les singularités (accidents de santé physique ou morale) qui accompagnent ou suscitent le génie poétique. Il tient « l'aventure poétique » pour « la vraie vie », « vécue sans concession, avec ses coups de foudre, ses grisous et ses rêves ». Il songea, « un instant », précise-t-il, à s'adresser « au public directement », ès qualité de poète, voici comment :

Cette idée me vint à la suite de la lecture d'un vieux fait-divers qui relatait la découverte sur un trottoir d'une marmite renfermant une tête coupée de jeune fille avec du persil dans les narines. Ce fut le point de départ mental d'une série d'actes poétiques, dont je signalerai surtout, de mémoire : les affiches poétiques collées sur les murs de Paris par Michelet, R. H. et moi, dans la nuit du 13 février 36, qui contenaient deux poèmes de Henri Baranger et de moi et une photo de Michelet; l'apposition au journal mural de grève, dans une grande usine parisienne occupée par ses ouvriers, de deux tracts que je rédigeai, et dont voici la teneur. Le premier portait : *Coucher avec la femme de son voisin, c'est encore faire la révolution.* Le second représentait une star montant dans une automobile. La légende manuscrite disait : *Tu ne connaîtras jamais cette femme. Pourquoi?...* C'est un de mes amis, ouvrier électricien, qui les afficha et put ainsi se rendre compte des réactions importantes des ouvriers. L'activité poétique appelait une fois de plus à la révolte et posait, face aux revendications nutritives, les questions affectives et sexuelles [...] Ceux qui raisonnent leurs tremblements s'opposent à ceux qui se risquent et qui se combinent avec les formes, les mots, les stupéfiants, la folie, les voyages, et tout cela *avec risque.* Pour ceux qui ne renoncent ni à leur affectivité ni à leur intelligence, et qui vivent à l'intérieur de leur destin, l'existence n'est pas économie, mais richesse et métamorphose, et j'ima-

gine ainsi le poète avant que ne vînt Orphée, le Tino Rossi de l'Antiquité.

M. Edmond Humeau invite les poètes à fonder « leur morale » et il constate que ce ne saurait être l'œuvre d'un jour. M. Charles Autrand affirme :

Il n'est pas de théorie qui vaille un beau poème et seul le poète peut prétendre posséder la poésie encore que cette idée de possession ne l'anime à aucun moment et qu'il soit littéralement plus possédé que possesseur. Le théoricien à son tour ne peut prétendre influencer le poète, et ce dernier se doit de garder son autonomie totale.

M. Jean Wahl ne reconnaît au poète ni droits ni devoirs, sinon ceux de « tout autre ». Pour lui, le poète ne doit « pas mettre son art au service d'une cause », sauf si cette « cause est source d'inspiration ».

M. Luc Decaunes définit en révolté le poète : « un évadé du bagne où l'on nous fait vivre ». La libération des hommes fera de tous des poètes et « ce sera comme on l'a dit, la *fin de l'Imaginaire* ». C'est lui qui souligne ces quatre mots. De même, il souligne sa définition du rôle propre au poète :

C'est à lui, comme toujours, qu'il appartient de *réconcilier l'homme avec son univers.*

Cette réconciliation ne pourra se faire, en tout état de cause, que dans le bouleversement sanglant de la vie, et sous le signe du combat pour la liberté.

M. Max-Pol Fouchet intitule son article : « Le poète a toujours des devoirs et ses devoirs sont ses droits. » Il lui semble que le soin de « préparer les révolutions » appartient « davantage à la prose », pour la raison que celle-ci « demeure toujours à la portée des masses ». Cela n'est pas certain et non plus que l'éloquence soit « poésie inférieure, mais poésie malgré tout ». *In fine,* M. Fouchet ne distingue pas essentiellement le poète de ses concitoyens :

Ainsi le « poète-citoyen » et le « poète-poémier » ont-ils tous deux des devoirs, et qui aboutissent en définitive à des fins semblables. Au premier, il appartient de dénoncer, en s'appuyant sur les révélations de sa réalité profonde, et de faire entendre le plus loin possible cette dénonciation, le cri jailli de ses entrailles. Au second, il incombe de descendre toujours plus vers la « vraie vie » pour

toujours plus témoigner de la fausseté, de l'adventice, de l'imposture, qui déforment l'homme intérieur.

§

Cette jeunesse menacée dans sa vie inspire à M. Paul Hazard un bel article, paru dans la **Revue des Deux Mondes** (1er octobre). C'est naturellement la jeunesse des écoles que dépeint ou définit l'éminent professeur. « Ces jeunes gens sont des sociaux », constate-t-il. Il cite cette parole de M. Léon Guillet, directeur de l'Ecole centrale de Paris : « Une belle jeunesse se lève pour la France. » Quelle horreur n'éprouve-t-on pas, de l'homme inhumain par la folie sanguinaire duquel cette jeunesse est en péril! Dès maintenant, elle a des droits imprescriptibles sur ses aînés. Elle les tient du risque même qu'elle affronte. Elle qui combat aujourd'hui, qu'elle voie toujours l'ancien combattant de 1914 dans le chef du gouvernement français et que, la paix reconquise, elle réclame sa place dans les conseils supérieurs du pays pour lui assurer un long avenir de travail, de liberté, de joie possible, au lieu de cette inquiétude où elle a grandi. La propagande hitlérienne a pu intoxiquer quelques trop généreux et trop crédules éléments de cette jeunesse. L'épreuve de septembre 1938 a désabusé ces Français trop confiants. A l'Ecole Normale supérieure, nous dit M. Hazard,

on cherche plus volontiers ce qui unit que ce qui divise. Les éléments communistes ont diminué de nombre, au moins pour ce qui concerne la section littéraire; on compte plus d'adeptes des jeunes radicaux que des radicaux, parce qu'ils veulent agir et rénover; les deux tiers de la dernière promotion sont des catholiques, qui ont gagné les sympathies par la largeur de leurs idées, par leur bonne camaraderie, et par leur effort vers l'action sociale.

Et un quart de siècle après sa mort de soldat, voici Charles Péguy présent, agissant en chef sur les générations nouvelles de 1939, contre le même ennemi, dénaturé plus qu'il ne l'était alors, par un régime fondé sur l'assassinat, la spoliation, tous les excès du mensonge, et qui a, sous la terreur, avili un peuple toujours envieux du voisin, toujours cruel quand lui permet d'agir la supériorité du nombre, et grégaire bestialement.

M. Paul Hazard termine son article par une évocation des revues où la jeunesse française de 1939 exprime ses tendances et ses désirs. Il cite *Civilisation, Culture, Esprit, Volontés.* Ce sont les organes d'un seul bord, il va sans dire. De *Volontés*, l'honorable universitaire écrit :

Cette dernière vient de publier une enquête où se révèle, émouvant et presque douloureux dans son intensité, le besoin de directeurs spirituels qui ramènent notre nation vers de plus hautes cimes. Abandon des prétendues orthodoxies, qui n'ont abouti qu'aux facilités et donc aux décadences; recherche d'une « orthopraxie » : voilà ce que constate, d'après les réponses, le directeur de l'enquête, M. Jules Monnerot. « Autour de qui nous grouper, qui réveille en nous l'âme collective? » se demande l'un de ces jeunes hommes, M. Reboul : « Je ne pense pas que nous ayons besoin d'aucune idéologie; donnons seulement une valeur quasi mystique à ces deux règles de vie : objectivement, placer l'intérêt du pays au-dessus du sien propre et de celui des autres individus; subjectivement, accroître sa dignité et n'y point faillir. » Un autre, M. Lucien Combelle : « Il nous faut une élite *morale.* » Un autre, M. Jean Dasté : « Il s'agit de savoir ce que nous devons faire, nous qui croyons encore en nous-mêmes, en la vie, en la France, ce que nous pouvons faire... Au risque de paraître simpliste, je dirai que je crois en un retour à l'honnêteté. » Un autre, M. Raymond Dumay : « On ne peut pas nier la ferveur et la pureté de la jeune génération »; et il répudie les romanciers qui « se complaisent à remuer les eaux nauséabondes qui fermentaient il y a dix ans ». Puisse, comme il le dit encore, puisse cette génération, — à travers tant de périls, tous les périls de la guerre, — « mûrir aussi droit qu'elle a grandi » !

Je ne puis me retenir de noter que cette jeunesse, dès maintenant — et pour quel terrible devoir! — mêlée à la jeunesse ouvrière, apprendra beaucoup à ce contact dans les épreuves du soldat. Et, en premier lieu sans doute, un sens pratique de l'égalité. Il détruira chez les meilleurs une tendance — qui sans doute s'ignore — à se prévaloir d'une sorte de mandarinat. On ne saurait contester que cette réserve se puisse recommander du caractère même de Charles Péguy.

§

Dans la **Revue de Paris** (1er octobre), Mme Marie de Chambrun, née Rohan, évoque le « monde » d'avant l'autre

guerre. Elle étiquette ainsi le temps de son printemps : « Lorsque je voulais être chanoinesse. » Alors, Mme la duchesse de Rohan protégeait la poésie, l'art officiel refusait le génie à Rodin, « le duc de Chartres chantait la *Marseillaise* à tue-tête » et Forain reprenait : Vive Henri IV! », « tandis que M. Sadi Carnot présidait lugubrement à nos destins ».

Les portraits de Mme de Chambrun révèlent un mémorialiste de rare mérite. Ils sont écrits d'une plume au premier jet heureux. « Déjà chauve et toujours vaniteux », tel était d'Annunzio. « La flore du printemps! » c'est feu Boni de Castellane, ses joues roses, ses yeux bleus. La jeune Mlle de Rohan, élève de l'Académie Julien, parie un jour de forcer la porte de Degas dont on lui avait dit qu'il la « flanquera à la porte » :

En sonnant, je n'étais guère rassurée; l'escalier était étroit et, pour me donner du courage, je montai les deux étages en courant, j'arrivai essoufflée sur le seuil. Il fallait aussi amadouer sa bonne, la fidèle Zoé, plus terrible que son maître et assez jalouse des nouvelles venues. D'un coup de balai hospitalier, elle balayait les visiteurs; du reste, elle ne s'en servait que pour cela. La poussière est l'amie de l'artiste, le plumeau son ennemi mortel. Je sonnai. O miracle, il vint m'ouvrir : Degas était là devant moi, avec son grand front, sa barbe imposante, son air noble et ses yeux tristes qui ne reflétaient plus que ses rêves et s'embrumaient déjà. A brûle-pourpoint, je l'abordai :

— Vous n'avez pas besoin de modèle?

Et j'entrai derrière lui.

— Déshabille-toi, dit-il.

Alors, prise de panique, je lui murmurai mon nom, toute honteuse :

— Pardonnez-moi, monsieur Degas. Mon désir de vous connaître était si vif, il m'a soufflé ce stratagème.

Il sourit :

— Puisque vous êtes dans la place, je vais vous montrer mes trésors.

Et il retourna quelques toiles d'Ingres dont la beauté frigide intimidait. Décidément, j'avais apprivoisé l'ours.

Feu M. de Montesquiou, qui n'est plus un souvenir que sous le nom de M. de Charlus, représentait alors le vice sodomite et la poésie dans quelques salons parisiens où, der-

rière lui, se glissait le jeune Marcel Proust au regard de gazelle. Mme de Chambrun montre à vif le gentilhomme fardé, maniéré, potinier, vindicatif, pantin dont elle a pu dire à son fils, lui montrant le faux poète devenu « une caricature » de lui-même :

Ta grand'mère avait un ami, un poète, Robert de Montesquiou; il est mort, le ridicule l'a tué. Personne ne lit ses œuvres, il aurait peut-être eu du talent s'il avait su réprimer son orgueil et respecter l'amitié; sa pensée n'était guère profonde, mais ses mots colorés ensorcelèrent ma jeunesse.

Mme de Chambrun conte l'enlèvement d'un commis au rayon des gants d'un grand magasin, par le descendant du vrai d'Artagnan. Ce « calicot » devint Gabriel de Yturi, à son tour une figure parisienne à la suite de Montesquiou qu'il accompagnait presque partout, « son archange ».

Lorsqu'une maladie le terrassa, — écrit Mme de Chambrun, de Yturi, — nous nous aperçûmes que c'était lui que nous aimions. Bientôt, la mort l'emporta. Ce fut une catastrophe; aussitôt, l'olivier se transforma en ortie et les amis du poète s'esquivèrent. Avant cette débandade finale, on se réunit au palais des Muses pour fêter « l'ombre heureuse » de Gabriel; nous n'y fûmes pas et Robert nous écrivit : « Ma petite fête de deuil fut gaie doucement. » La mort même n'était pas un trouble-fête. Il nous pria quelques jours plus tard de nous rendre au cimetière des Gonards où on venait d'enterrer son compagnon. « Venez dimanche déjeuner à Versailles, nous serons quelques amis à inaugurer mon cher et beau mausolée dans le renouvellement du grand sommeil. » La tombe d'Yturi n'était qu'un prétexte pour creuser son caveau funéraire; le défunt n'en serait que le gardien. Gentil ami qui avait eu la courtoisie de le précéder pour tenir la place chaude! [*chaude?*] Pas de monument, aucun nom, seule une statue de plomb du XVIIIe siècle s'élève au fond du cimetière. Elle représente un bel éphèbe qui, un doigt sur les lèvres, invite au silence. Un chien fidèle est couché à ses pieds, qui tient entre ses pattes un serpent. « C'est la fidélité terrassant la calomnie », dit Montesquiou en souriant. Deux bancs de pierre nous conviaient à nous asseoir. « Ils sont propices à la causerie », ajouta Montesquiou. Dans ce clos recueilli, sa voix dominait les tombes; il ne parlait que de soi; tant d'égoïsme me révolta. Il me semblait entendre une voix chuchoter derrière la statue : « Bravo, monsieur le comte! »

§

Naissance :

Septembre (N° 1, daté d'août 1939). C'est une « revue trimestrielle des Poètes nés sous le signe de la Vierge (du (24 août au 23 septembre) ». M. Henri-Louis Barbier en est le directeur-gérant. Adresse : 86, boulevard de Cessole, à Nice.

La raison du groupement est originale. Elle assemble, du passé jusqu'à l'un de nos plus grands et aimés contemporains :

L'Arioste, Ronsard, La Rochefoucauld, Buffon, Marie-Joseph Chénier, Gœthe, Chateaubriand, Théophile Gautier, Tolstoï, Barrès, Mistral, Apollinaire, Bourget, Maurice Maeterlinck, etc...

Au premier numéro ont collaboré, pour avoir vu le jour comme il est énoncé plus haut :

Aeschimann, Nicolas Beauduin, André Bellivier, Maurice Fombeure, Julie Forest, Franz Hellens, Henri de Lescoët.

Et c'est véritablement un choix de qualité.

M. André Bellivier, qui commande actuellement une compagnie de pionniers coloniaux et vient de publier un recueil de *Poésies* très remarquable, donne à *Septembre* quatre poèmes dont voici le dernier dont la grave beauté est émouvante profondément :

Veuillent
Les souvenirs rendre ton cœur pareil à l'arbre
Qui cèle ses secrets en auréoles pour la flamme,
Pareil à ce galet où s'use l'océan,
Pareil à la colline où la nuit se repose.

Que les objets perdent leurs noms au vent d'espoir,
Que la joie, la joie sainte existe pour soi-même,
Comme un jour de fête et de fleur pendant l'enfance
Une heure est en suspens sur la moisson qui rêve,
Un silence dans les vallées courbe les hommes!

Que les oiseaux du ciel
Qui semblaient autrefois s'envoler de tes yeux,
Se retournent vers toi,

S'enfoncent avec délice dans ton cœur,
Y tiennent leur conseil,
Devant l'azur sans ride.

§

MÉMENTO. — *Les Amitiés* (juillet à septembre) : « Gargantua préhistorique », par M. J. de La Laurencie. — Poèmes de Mme A. Murat et MM. L. Poyet et J. Lebrau.

Etudes (5 octobre) : « Prière des Pèlerins », d'Adam Mickiewicz. — « Carnet d'une assistante sociale », Mme Céline Lhotte, qui montre là « ceux qui s'éloignent ».

La Grande Revue (août) : « Victor Mabille », par A. Gayot. — « Grandeurs et misères américaines », par M. Gaudefroy-Demombynes.

Le jardin de France (1er septembre) : Poèmes de MM. L. Chollet, L. Graux, J.-M. Rougé, Pascal Forthuny et R. Coutant.

La Kahéna (juillet-août) : Fin des « Vues sur Loti », de M. du Coglay. — « Ed. Gojon », par M. Bergounioux.

Le Mois (septembre à octobre) : M. René Gast : « La Russie de Staline est devenue puissance européenne ». — M. L. Lonay : « 1914-1939. Une France, deux états d'âme ». — M. W. Weidlé : « Les Anglais et l'action ». — M. J. Lebrun : « A. de Vigny examiné à la lumière d'aujourd'hui ».

La Nouvelle Revue (1er-15 octobre) : M. P. L. Roussel : « Les finances de la France. La guerre ». — Poèmes de M. H. Peyre de Betouzet.

La Nouvelle Revue Française (1er octobre) : « Retour sur 1914 », de M. Jean Paulhan. — « Cinquante ans », examen de soi par M. François Mauriac qui écrit, curieusement :

Certes, mes organes me sont connus; je sais que mon foie fait semblant de tout supporter, qu'il se résigne aux vins que j'aime, et que dans les circonstances solennelles d'une opération, il me trahit, refuse les anesthésiques, se venge, mais manque son coup et croyant me conduire aux portes de la mort, m'ouvre celles de l'Académie française.

De M. R. Delavignette : « Le commandant de cercle ». — « Portrait de mon père », par M. Paul Léautaud. — « Un rude hiver », suite, roman de M. R. Queneau. — La chronique de Caërdal, par M. André Suarès. — « Vigilance », un beau poème de M. Audiberti, inspiré par l'obligation guerrière.

Le Réveil littéraire de Montrichard (octobre-décembre) : « La défense de Châteaudun (18 octobre 1870) », récit versifié de M. A. Ribémont.

La Revue argentine (août) : M. E. Gouiran : « Personne et liberté ».

Revue des Deux Mondes (15 octobre) : M. Serrigny : « Les faiblesses de l'Allemagne ». — Suite de « Le combat contre les ombres », le nouveau roman de M. Georges Duhamel qui conduit la chronique des Pasquier au moment de 1914 où la guerre était imminente. — Quatrième partie de « Rébecca » de Daphné du Maurier, écrivain anglais, très lointain disciple de Wilkie Collins.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Pour et contre l'attribution du prix Goncourt (*l'Action française*, 19 octobre; *l'Intransigeant*, 12 octobre. — Des livres pour les soldats (*le Jour-Echo de Paris*, 10 octobre). — Salammbô, dix-huit disques (*le Temps*, 15 septembre). — Feuilles de guerre (*le Figaro*, 5 octobre). — Un récit; un débat (*le Journal*, 6 octobre). — Un grand nerveux (*la Dépêche de Toulouse*, 19 octobre). — Comment M. Maurice Chevalier juge M. Hitler (*Paris-Soir*, 12 octobre). — Littérature de guerre (*le Petit Parisien*, 26 septembre). — Evacués (*idem*, 14 octobre; *le Matin*, 22 septembre).

Un Prix Goncourt 39? M. Léon Daudet écrit dans **l'Action française :**

Je suis d'avis, de façon absolue, que, le vote par correspondance étant autorisé, le prix Goncourt doit être décerné cette année comme les années précédentes et ne doit pas être reporté à l'an prochain.

M. Léon Daudet précise :

J'ai informé de mon avis Jean Ajalbert et je lui ai même écrit le nom du candidat — (c'est une romancière) — pour lequel je compte voter, à tous les tours, c'est-à-dire, en l'occurrence, une fois pour toutes; parce que son roman me semble de premier ordre, d'une rare originalité, et ce qui, dans ce genre difficile, a paru — je parle de littérature féminine — de plus puissant, depuis *Mauprat* de Mme Sand. Vous voyez que je n'y vais point par quatre chemins.

Et comme tous les chemins mènent chez Drouant... Mais quelle est la romancière? Et tel ou tel autre académicien Goncourt ne portera-t-il pas son vote sur un écrivain combattant? En tout cas :

Le prix Goncourt est devenu indispensable à la vie littéraire de la France, et cette vie littéraire fait partie de son activité économique, comme de son activité intellectuelle. Pourquoi, en cette année grave, priverions-nous, par notre abstention, un confrère,

romancier ou romancière, de la récompense due à ses dons et à son effort?

Dans un récent article du *Journal,* Lucien Descaves s'opposait, comme je le fais, au retardement du prix. La cause me paraît entendue.

Cependant que *les Treize,* dans **l'Intransigeant** — car le courrier littéraire des *Treize* tient bon — pèsent, comme on dit, le pour et le contre :

Pour justifier l'attribution normale, on fait remarquer que les livres présentés sont régulièrement parvenus aux académiciens, puisque la date limite pour leur publication est le 1er août. Mais si l'on ne peut prétendre que la guerre a gêné la fabrication, il faut remarquer que les romans imprimés en juillet ne sont pas encore tirés, pour la plupart, et qu'en tout cas, ils ne seront pas distribués dans les librairies avant que la vie ait repris un cours plus normal.

Cet argument pourrait bien, croyons-nous, déterminer la décision du président Rosny aîné, qui aurait l'intention de subordonner sa décision à la remise en activité de l'édition et de la librairie françaises.

§

S'il paraît peu de livres, a-t-on jamais plus lu? Nos soldats veulent lire. M. Georges Poupet, dans **le Jour-Echo de Paris,** conte une belle histoire — vraie :

Un jeune aumônier a quitté pour quelques heures le cantonnement de sa division. Il est en tenue de guerre : soutane courte et évasée, bottes, calot où brillent ses galons d'or. Seule la croix d'argent qui pend sur sa poitrine évoque son ministère.

Il est venu à Louveciennes, au château de Voisins où s'est installée « l'Alliance du Livre », chercher de quoi donner à lire à ses soldats.

Il repartira chargé d'une centaine de volumes dont il a pu faire le choix dans le stock déjà si important qui est rassemblé là. Il a trouvé pour lui-même un roman qu'il désirait lire depuis longtemps : *le Grand Meaulnes,* d'Alain Fournier, et il l'emporte sous le bras avec un charmant remerciement.

Il a été, comme moi, étonné en parcourant cette belle demeure mise à la disposition de l'œuvre par Mlle H. Gélis-Didot, de voir qu'en si peu de temps une entreprise aussi importante a pu être mise au point et fonctionner.

C'est l'ancienne présidente du Syndicat des libraires de France, Mlle Elvire Choureau, qui en est l'âme, et si son organisation est

parfaite, c'est que, depuis l'alerte de septembre 1938, *elle n'a cessé d'y penser et de prévoir.*

On sait que, le 25 septembre dernier, M. Georges Duhamel, qui est le Président de *l'Alliance du Livre,* lançait un appel radiodiffusé, — et voilà l'union faite entre l'imprimé et le verbe. Trente minutes plus tard les livres commençaient d'affluer aux adresses que l'auteur de *Cécile parmi nous* avait données : 90, boulevard Malesherbes, ou 27, rue Grégoire-de-Tours, Paris, où *l'Alliance du Livre* a ses dépôts. A présent, au château de Voisins,

des rayonnages ont été installés dans les salons où sont rangés par catégorie les livres reçus. Aucun désordre. Le billard recouvert de planches sert de table de tri et d'emballage.

A côté, un secrétariat a été installé. Il est pris note sur des fiches du nom du destinataire et de la composition de chaque envoi, *ceci afin d'éviter qu'un même soldat reçoive deux fois les mêmes livres.*

Les envois sont faits avec le plus grand soin et *l'on tient compte, pour le choix des livres, des désirs et de la qualité du demandeur.*

Un personnel bénévole et retenu depuis un an assure dans les meilleures conditions ce travail de librairie.

Mlle Choureau me dit combien elle est heureuse de ce succès. Elle voudrait augmenter le nombre de ses envois, pouvoir faire des dons massifs aux hôpitaux, aux foyers du soldat. Elle le pourra lorsqu'elle aura obtenu, comme le lui a promis M. de Monzie, la gratuité du transport de ses colis.

Il nous souvient d'André Lamandé, qui, dans la tranchée, relisait son cher Montaigne.

§

Bien des Bibliothèques sont fermées, la Bibliothèque Braille, nous écrit un aveugle, comme les autres. Mais il faut compter avec le livre parlé.

Son berceau? écrit M. J. L. Croze dans **le Temps.** *L'American Braille Press,* rue de Montevideo, *l'American Braille Press,* dont l'apostolat en faveur des aveugles est universellement connu. C'est là que fonctionnent ateliers et laboratoires, là que se fait toute la « cuisine » d'où sort chaque mois un livre parlé.

Le catalogue, qui offrira bientôt cinquante titres, est éclec-

tique. Il arrive qu'un auteur lise lui-même son livre pour l'enregistrement sur disques. Ainsi M. Paul Géraldy. Mais la voix du poète de *Toi et Moi* s'avéra tout le contraire, faut-il dire de « braillophonique ». Il en convint tout le premier. Un speaker prit sa place. Flaubert aurait fait l'affaire avec son « gueuloir ». Mais quelle longue lecture! *Salammbô* occupe dix-huit disques. Un de moins que *Kalaat Allah* ou *la Forteresse de Dieu,* de M. Bouron, qui tient le record.

Et comment ne pas souhaiter que la guerre n'ajoute pas des aveugles aux aveugles?

§

Avec une courageuse humeur, des combattants fondent, publient de ces gazettes comme il y en eut tant dans d'égales circonstances.

Le premier journal de guerre vient de paraître, informe **le Figaro.** Il s'appelle *le Tortillard,* et il est l'organe officiel de la 1re compagnie du 221e bataillon de S. C. F. C'est un journal de sapeurs, à prix de vente variable. Celui-ci oscille, en effet, de 0 fr. 25 à 5 francs, suivant que l'acheteur est sapeur, officier de sapeurs ou civil.

Est-ce bien le premier, au chiffre de 1939? M. Robert Gaillard, qui est quelque part dans l'Est, publie *le Vitaliste,* polycopié à cent exemplaires.

Maints auteurs aux armées s'inquiétaient, d'autre part, de savoir si le *Bulletin des Ecrivains* reparaîtrait. Mais le *Bulletin des Ecrivains* n'avait pas à *reparaître,* puisque n'ayant jamais cessé de *paraître.* Fondé en 1914, il est devenu, après l'Armistice, le *Bulletin de l'A. E. C.* — et c'est nommer l'*Association des Ecrivains Combattants.* Celle-ci, tout naturellement, a adapté le *Bulletin* aux circonstances. Ce ne sont pas seulement les membres de l'*A. E. C.* qui reçoivent le *Bulletin,* mais tous les écrivains mobilisés. Et ceux qui ne seraient pas encore inscrits au service du *Bulletin* se trouveront bien de s'adresser au siège de l'*A. E. C.*, 8, rue Roquépine, Paris (8e).

§

Les journaux — quelques-uns du moins — ont leur correspondant de guerre accrédité. Il n'est point besoin de souli-

gner l'intérêt de leurs reportages. Mais pour si pathétiques que soient ces derniers, le drame n'est pas uniquement là. Le drame emprunte tous les traits de l'horreur, dans ce que l'horreur a de pire. On en a un exemple avec le récit que M. Claude Tilly a recueilli, pour **le Journal,** de M. Chodacki, ancien haut-commissaire général polonais à Dantzig, actuellement à Paris, par miracle réchappé des entreprises de la Gestapo :

Dès le premier coup de canon — j'habitais assez près de la Westerplatte — je constatai que de tous côtés ma maison était cernée de policiers allemands. Côté jardin — j'avais un grand jardin — ils jetaient de la rue et par-dessus le mur, des fusils, des mitraillettes, sur mes pelouses. La mise en scène, vous comprenez?... Dans cet art, la Gestapo est passée maîtresse!... Mes adjoints, mes collaborateurs, tout le personnel de mes services avait passé la nuit sous mon toit, car je pressentais le pire...

— Ne pouviez-vous rien faire, avant?...

— Une seule politique m'était accessible : gagner du temps... toujours essayer de gagner du temps. Tout à coup, la porte s'ouvre sous la poussée d'une masse d'hommes armés jusqu'aux dents. Sans nous permettre d'emporter quoi que ce soit, ils nous ont emmenés avec eux, nous poussant comme des bêtes.

— Vous avez été jetés en prison?

— Oui. Pendant trois jours et trois nuits, j'ai vécu dans une petite pièce nue, face à face avec une mitrailleuse braquée sur moi et auprès de laquelle se relayait une garde. Ils essayaient de m'endoctriner!... De la fenêtre, je pouvais voir, dans la rue, en bas, passer des troupeaux d'hommes, ceux de la minorité polonaise, troupeau titubant sous les coups... de bottes, de matraques, de plat de sabre, de baïonnettes, troupeau sanglant déjà et qui marchait vers la mort.

— Pouviez-vous dormir la nuit?

— La première nuit, abruti de fatigue, je m'étais assoupi, mais je ne recommençai plus, car des gardes, aussitôt prévenus, se jetèrent sur moi pour me ficeler et m'enfermer dans une cellule, au sous-sol. Je suis assez fort, vous savez, j'en ai un peu abîmé un ou deux; les autres m'ont fichu la paix! C'était précisément pendant une alerte! Je l'ai su par un de ces types qui grogna à ses acolytes : « Zut! encore une alerte! ça fera la dix-neuvième fois qu'on descend de nuit dans la cave! »

« Et ils m'auraient joué un sale tour si je n'avais usé d'un petit

chantage : « Votre ambassadeur est à Varsovie, leur disais-je, n'oubliez pas qu'il subira le même sort que celui que vous me réservez. » Cela a porté. C'est alors qu'on m'a interné à Tilsitt, et qu'enfin, au sixième jour, on m'a conduit à la frontière lituanienne.

Le reporter ayant demandé : « Et vos collaborateurs? » M. Chodacki poursuit :

— Ah! les malheureux. Ceux que j'ai revus, je ne les ai pas tous reconnus!... Zawadowski, mon principal adjoint, avait été presque étranglé... Et Arlet, donc! Je ne reconnaissais même plus sa voix! Quant à son visage... une bouillie. C'est au plat des baïonnettes allemandes qu'il doit sa présente transformation, celui-là! Enfin, ce qu'ils ont subi, eux, guérira, disparaîtra...

— Ils ne pouvaient évidemment rien faire pour se défendre?

— Comment l'auraient-ils pu? Chacun, seul dans une cellule, entièrement *nu*, car, comble de l'humiliation et du raffinement, ces monstres les avaient dévêtus dès la première heure — et entravés. Alors? Mais il en est d'autres à qui je souhaite d'être déjà morts. Celui, par exemple, qui était si souvent et si atrocement battu — les coups se perçoivent malgré les murs : un bruit mat, très spécial — et qui se rebiffait encore. Alors, on a entendu un son différent des autres, en même temps qu'un cri qui était plutôt un gargouillement, et un des tortionnaires s'écria : « Là, toi, au moins, tu ne parleras plus jamais. » C'était Lendzion, un député à la Chambre de Dantzig. Ils lui avaient arraché la langue.

§

Là-dessus, l'ennemi parle de paix. Dans le même numéro du *Journal*, nous remarquons le compte rendu que M. Jean Oberlé a publié, à ce propos, d'un débat aux Communes :

Londres, 5 octobre. — Autant les Anglais étaient fiers, lundi, du discours viril et combatif de M. Winston Churchill, autant ils sont réellement dégoûtés — le mot n'est pas trop fort! — par l'extravagance de M. Lloyd George, mardi, à la Chambre des Communes. Non seulement la presse tout entière a fait l'unanimité contre lui avec un certain dédain poli, mais encore, après son discours inattendu, le vieux Gallois se rassit dans le silence réprobateur de la Chambre des Communes, à peine rompu par quelques applaudissements de ceux que la presse anglaise appelle « objecteurs de conscience ».

Il avait été question, dans ce débat, que la Chambre des Communes tînt un jour ou l'autre une séance secrète. Après que Lloyd

George eut parlé, de nombreux députés regrettaient que cette séance-là ne l'ait pas été.

Avec un côté emphatique, Lloyd George voulut donner au gouvernement de M. Neville Chamberlain un grave avertissement :

— Ne nous pressons pas trop vite de repousser les propositions de paix. Examinons-les avec attention, surtout si elles viennent de l'Italie ou de la Russie, qui sont encore neutres toutes les deux. Ne nous fâchons avec personne; nous avons déjà affaire à trop forte partie.

Aussi :

L'ancien Premier lord de l'Amirauté, M. Duff Cooper, qui démissionna après Munich, se leva, déchaîné, et lui cria :

— Ce que vous venez de dire est une proposition de reddition!

— Bravo! lui cria M. Winston Churchill, tandis que toute la Chambre applaudissait.

Hélas! la dernière flèche du Parthe allait lui venir d'un de ses compatriotes. A ses côtés, se leva un député du Pays de Galles :

— Je ne suis pas du tout fier des dangereuses paroles que vous avez prononcées, et surtout que vous ayez osé les prononcer.

Aucun député anglais ou écossais n'osa applaudir, estimant suffisant le désaveu régional.

Aujourd'hui, l'opinion est unanime. Je n'ose écrire ici le nom dont un député britannique a traité Lloyd George devant moi. Mais un vieux vendeur de journaux, dont le pardessus usé portait la médaille de la petite armée anglaise de 1914, me dit en ricanant :

— Il est rigolo, celui-là! Il voulait tout avaler en 1916... Cette fois-ci, on a à peine commencé qu'il veut tout arrêter. Le monde entier va se f... de nous!...

Mais que dit M. Hitler devant l'accueil fait à son offre? Et à l'issue des commencements d'offensive qui suivirent? **La Dépêche de Toulouse** note :

Hitler est inquiet. Après ses deux expériences coûteuses sur notre front, le Führer recherche la solitude et fait preuve de la plus grande nervosité.

§

Personne n'est très aimable pour le Führer. On ne peut l'être moins que M. Maurice Chevalier. Car M. Maurice Chevalier a son opinion sur M. Hitler, et il dit dans **Paris-Soir :**

J'ai entendu [par T. S. F., comme on pense] le discours au

Reichstag du Weidman international. A mon avis, comme on dit en termes « artistes », « il est pompé ».

M. Maurice Chevalier, lui, très en forme, va créer une chanson qui est en quelque sorte un bulletin de naissance : *Victoire, la fille à Madelon.*

Les paroles sont de M. Marcel Travers, mobilisé au 104e bataillon de l'air, et la musique de l'accordéoniste compositeur Fredo Gardoni, engagé volontaire garibaldien, lisons-nous dans **le Petit Parisien.**

Victoire, la fille à Madelon, compte trois couplets : Victoire, c'est le prénom de la fille, née après la guerre de 1914-1918, de l'union de Madelon et du fameux caporal en képi de fantaisie qui, après avoir gagné les galons de lieutenant, gagna le cœur de la « servante pas sévère ». Victoire a aujourd'hui vingt ans; elle est quelque part entre Belfort et Thionville, cantinière aux armées. Tous les soldats cherchent à savoir où est Victoire. Ils l'appellent et en même temps ils chantent la victoire. Du refrain, citons ces vers :

Victoire! (bis)
C'est la fille à Madelon.
Victoire! (bis)
C'est l'mot d'ordre du colon...
C'est l'cri de tout' la nation,
Victoire! (bis)
C'est la fille à Madelon.

Comme quoi la littérature de guerre est ouverte.

§

La littérature de guerre trouvera à s'alimenter avec les scènes d'évacuation. Les évacués qui sont soumis à un autre « climat », descendus chez l'habitant ou recueillis en nombre dans des locaux divers, ce n'est sans doute pas très dramatique, on a connu pire, mais que d'angoisses! et combien le destin de chacun en sera troublé. Toutefois, remarque, dans *le Petit Parisien,* M. Georges Beaume, qui a assisté, à Mirande, dans le Sud-Ouest, à l'arrivée d'un millier d'évacués de l'Alsace,

On couche sur un simple matelas, même sur la paille. Personne ne se plaint. Sous la halle, ainsi que dans une école, on sert depuis

le matin, à des heures fixes, de copieux repas qui satisfont les plus exigeants.

Chez une modiste, deux jeunes filles, de seize et dix-sept ans, qui parlent le français à merveille, balaient, lavent l'escalier et la cour.

— Jamais, me dit la modiste, ma cour n'a été aussi propre.

Chez mon cousin, le docteur X..., sont établis une dame de soixante-dix ans, son mari de soixante-quinze. Ils sont si discrets que, pour ne pas salir l'escalier, ils ne le gravissent que pieds nus. Il a fallu leur reprocher amicalement un pareil scrupule.

En face de chez moi, dans une antique maison assez bien restaurée, les jeunes garçons et filles de plusieurs familles qui y sont installées dansent en ce moment une ronde, en chantant.

Hier matin, j'étais assis sur le bord de la route, qui s'en va passer sous Castelmore, maison natale de d'Artagnan, et je lisais un journal, lorsque dans la grande paix des champs une voix cordiale m'interpella soudain :

— Guerre finie? monsieur.

Je levai la tête et je vis à deux pas de moi un bonhomme trapu, l'air d'un contremaître, qui sous sa moustache grise me faisait un sourire :

— Moi, du Haut-Rhin, ajouta-t-il.

— Ah!... Mulhouse? Thann? Wesserling?

A chacun de ces noms il haussait les épaules. Finalement. il me déclara :

— Moi, école, pas parler français...

M. Georges Beaume ajoute :

Ce qu'il y a de plus déconcertant et de plus triste, c'est que pas un des enfants que je rencontre, même ceux de douze à quatorze ans, ne parle ni ne comprend le français. A quoi servent donc nos écoles en la chère Alsace?

Mais au fait, **le Matin** termine ainsi un reportage (non signé) sur l'installation d'évacués d'au delà de la ligne Maginot, à Limoges :

— Encore un petit peu de patience et tout ira bien dans la bonne volonté générale, disait aux réfugiés que nous visitions un conseiller général du Bas-Rhin, le « vieux père Heil », comme l'appellent ses électeurs; cependant que, les pieds dans la paille, un gamin joufflu et barbouillé de chocolat traçait d'un doigt malhabile sur la vitre bleuie un « Vive la France! » candide et frais comme ses pommettes.

Et quand nos écoles n'auraient servi qu'à cela? La grammaire du cœur n'est pas la plus mauvaise.

GASTON PICARD.

ARCHÉOLOGIE

Orientalisme. — J. Hackin, avec la collaboration de Mme J. R. Hackin : *Recherches Archéologiques à Bégram*. Editions d'Art et d'Histoire, 1939. 2 vol. in-folio. — A. Poidebard; *Un grand port disparu, Tyr*. Geuthner, 1939. — R. Furon : *Manuel de Préhistoire générale*. Payot, 1939. — Stanley Casson : *Chypre dans l'Antiquité*. Payot, 1939.

Le travail continu de la Délégation archéologique française d'Afghanistan nous vaut aujourd'hui le tome IX de ses Mémoires, consacré aux fouilles de **Begram** dues à son directeur M. J. Hackin et à Mme Hackin. Il s'agit en réalité du chantier n° 2, exploré de mai à juillet 1937 et dont les objets mis au jour présentent un tel intérêt qu'ils font l'objet d'une publication immédiate. Le site de Begram est dans le Kohistan, sous les monts Hindou-Koush. Identifié tour à tour avec l'Alexandrie fondée par Alexandre ou la Nicée d'Arrien, Begram représente la ville royale et particulièrement la nouvelle ville royale. Le chantier n° 2, spécialement dirigé par Mme Hackin, rencontra des vestiges de constructions dont une chambre se révéla particulièrement riche. Le style des objets recueillis prouve des relations commerciales avec l'Orient romain jusqu'au début du IVe siècle de notre ère. Parmi les objets les plus précieux se trouvaient de la verrerie et des coffrets revêtus de plaques d'ivoire, certaines ayant plus ou moins souffert de leur long séjour dans la terre, d'autres étant restées intactes, alors que le bois qui les supportait avait entièrement disparu. Sur ces plaques, tantôt le décor est gravé au poinçon, tantôt en « relief en réserve »; il était autrefois rehaussé de touches de couleur. On relève dans ces objets une double influence, gréco-romaine d'une part et, à un plus haut degré, celle de l'Inde; parfois comme un éclair, reparaissent des souvenirs de la vieille Mésopotamie. Les considérations archéologiques si pénétrantes qui permettent les conclusions que je viens de résumer, sont suivies d'un catalogue détaillé des monuments recueillis. Le second volume est consacré aux planches; verreries délicates importées ou productions locales précèdent les admirables ivoires reflétant de fortes influences indiennes,

mais dont certaines pièces sont encore d'un art mesuré, exempt des outrances qu'il connaîtra plus tard.

Aux dernières nouvelles, la Mission actuellement sur le champ de fouilles fait de nouveau ample moisson. C'est dire que ces volumes, dont il faut féliciter le chef de la Mission et sa collaboratrice, seront suivis de plusieurs autres du même intérêt.

§

Le R. P. Poidebard dont nous avons déjà signalé les recherches (*Mercure de France*, 1er février 1935, p. 621), a inauguré une méthode nouvelle de prospection archéologique; le repérage des sites par avion, à faible hauteur, et les photographies par éclairage variable, le matin ou vers la fin du jour, conditions qui permettent de reconnaître des vestiges de routes, canaux, monuments qui demeurent parfaitement invisibles pour qui reste au sol. Sa dernière découverte a trait au **port disparu de Tyr.** Il faut bien avouer, que malgré la notoriété qu'avait acquise le P. Poidebard dans ces sortes de recherches, lorsqu'il suggéra qu'un grand port avait existé jadis à Tyr, dont les éléments apparaissaient submergés par les flots, sa découverte fut accueillie avec scepticisme. Des prospections renouvelées, des sondages, le contrôle des scaphandriers et la prise de photographies sous-marines ont permis l'établissement des deux volumes, texte et planches, que nous présentons aux lecteurs et qui sont un beau succès de la méthode.

Les recherches effectuées de 1934 à 1936 prouvent l'existence d'un port ancien dont il reste de grands éléments (large môle, par exemple), certains ayant été accrochés sur des récifs naturels. Plusieurs hypothèses ont été émises sur ces travaux et leur disparition par effondrement du fond; bien que la présence visible des ouvrages soit attestée pour les siècles précédents et que cet effondrement soit possible, il n'est pas à rejeter que la destruction des parties superficielles par la mer presque toujours agitée dans ces parages soit la cause de cette disparition. On a aussi émis l'hypothèse de travaux inachevés. Quoi qu'il en soit, les belles recherches du R. P. Poidebard montrent que les anciens savaient construire sous l'eau et per-

mettent de leur attribuer, dans les restes du port de Tyr, un travail de grande envergure.

§

Le **Manuel de Préhistoire Générale,** de M. R. Furon, est une œuvre bien équilibrée, où les industries lithiques, tout en conservant la place qui leur est due, ne sont pas tout. Une première partie, traitant des méthodes de la préhistoire, de la géologie du Quaternaire, de la géographie ancienne, de l'origine et de l'antiquité de l'homme, sert d'introduction à l'étude des grandes périodes, le paléolithique, le mésolithique et le néolithique. Viennent ensuite l'étude des métaux et un chapitre distinct sur le nouveau monde, Australie et Amérique. On voit ainsi la marche inégale des dernières périodes avec persistance du néolithique sur l'Europe alors que l'âge des métaux est en pleine floraison en Asie. M. Furon a résumé ces données dans un tableau où des graphiques illustrent ces périodes; tandis que les derniers temps du néolithique sont occupés en Asie par des civilisations bien caractérisées (Tell-el-Obeid, par exemple), puis suivies par les métaux, la courbe se relève et laisse l'Europe dans le néolithique. Ce graphique est très évocateur; il y aurait cependant lieu de rectifier la position de Suse I qui n'est qu'une phase tardive d'Obeid, en possession du métal, alors que la toute première civilisation de Tépé-Giyan, près Néhavend sur le plateau iranien, correspond à la période la plus ancienne ou au moins moyenne d'Obeid. Le tableau met avec clarté en évidence la contemporanéité des périodes Obeid (pour le sud) et Tell-Halaf (pour le nord) qui, à part des différences dans la céramique, sont simplement deux centres de la même civilisation générale primitive de l'Asie Occidentale. Le volume de M. Furon est une très intéressante et très personnelle présentation des résultats d'une science bien française, dont les premières découvertes ne datent pas de plus de cent ans.

§

Chypre dans l'Antiquité est une mise au point des découvertes dans l'île, dues aux recherches qui y ont été effectuées à maintes reprises, et encore tout récemment. Par suite de sa

proximité relative, Chypre a toujours été en contact avec la côte syrienne et les échanges d'influences s'y révèlent nombreux; mais cette proximité n'a pas été telle qu'elle ait permis aux marines antiques des invasions massives; il ne s'y fonda que des principautés, des comptoirs, insuffisants pour altérer sa personnalité. Notre connaissance de Chypre date d'environ un siècle; on retrouve parmi ceux qui l'ont explorée pas mal de nom français : Mas-Latrie, De Saulcy, Péretié, Melchior de Vogüé et, tout récemment, C. F. A. Schaeffer; le Musée du Louvre possède une importante collection chypriote. On voit dans l'île au premier millénaire avant notre ère, un art très influencé par l'Orient jusqu'au moment où l'hellénisme règne dans l'est du bassin méditerranéen; pour l'époque antérieure, ce sont les influences mycénienne et égéenne qui prévalent, sans pour cela que les productions de l'île perdent leur caractère propre.

M. S. Casson, après avoir résumé l'œuvre des diverses missions scientifiques qui ont travaillé à Chypre, et après avoir donné un compte-rendu critique de leurs résultats, étudie la Chypre préhistorique en rapport avec la civilisation égéenne, et la succession des céramiques qui caractérisent cette période est nettement décrite. A la période historique, Chypre, qui portait le nom d'Alasia (de nombreuses controverses se sont élevées sur la réalité de cette appellation), est en contact avec les Hittites et les Phéniciens et, plus tard, avec les Assyriens lors de leur expansion dans le pays de Canaan. Le volume que termine une bibliographie suffisante, fait une large place à l'étude de l'écriture chypriote préhistorique datant de l'âge du bronze, non encore déchiffrée. L'écriture de l'âge du bronze, d'origine inconnue, a survécu à côté de l'écriture classique, qui paraît s'en être beaucoup inspirée. La seconde avait le caractère syllabique et semble avoir été utilisée pour une autre langue que le grec, mais non identifiée jusqu'ici. De ce côté il reste donc plusieurs problèmes à résoudre et le lecteur saura gré à M. S. Casson d'avoir mis à sa portée l'état actuel de nos connaissances, sur une partie du monde antique souvent trop oubliée.

Dr G. CONTENAU.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Cahiers de Paris, mai 1939. — Thomas Wolfe : *Look homeward, angel*, modern library, New-York. — Margaret Mitchell : *Gone with the wind*, Macmillan Company. — William Faulkner : *Wild Palms*, Chatto and Windus. — George F. Whicher : *This was a poet. The life of Emily Dickinson*, Charles Scribner's Sons, New-York. — Newton Arvin: *Whitman*, Macmillan Company. — Transition, 1938. — Eugene Jolas : *I'have seen monsters and angels*, Transition Press Paris. — Eugene Jolas : *Vertigralist Pamphlet*, Transition Press Paris.

Cahiers de Paris, numéro de mai 1939, consacré au roman contemporain des Etats-Unis. Les caractères populistes de ce roman devaient fatalement intéresser les directeurs des *Cahiers de Paris.* C'est Léon Lemonnier qui présente ce numéro; ce sont des critiques de tendances diverses qui analysent les œuvres marquantes et classent les romanciers. Devant la complexité et la confusion des romans qui se publient aux Etats-Unis, il est permis de rester hésitant. Devant la multiplicité des critiques des *Cahiers de Paris,* il est naturel de rester perplexe. Qu'on en juge. Cyrille Arnavon parle d'unanimisme et reconnaît que si le roman américain de nos jours « s'occupe de l'homme du peuple », il semble se spécialiser dans « la chasse du démon intérieur ».

André Cuisenier n'hésite pas à faire d'un « irréalisme ou surréalisme spontané » le fond du roman américain, ceci à propos de *Waldo Frank.* A propos de *Dos Passos,* Jean Simon pense aux procédés du cinéma. (Très juste, en effet.) Modestement Yves Picart analyse l'œuvre de « deux femmes parmi tant d'hommes » et reconnaît chez Pearl Buck et Josephine Johnson le désir d'aller « au delà des apparences ». Social et révolté, déclare Le Breton; journalistique, proclame Louis Landré, à propos de Théodore Dreiser. (Juste, à condition d'entendre par journalistique une chose vivante et vraie.) Réquisitoire et croisade, avoue Jean Loiseau, se référant surtout à Sinclair Lewis.

Et pour finir, Jean Louvre nous fait part d'une enquête menée auprès de quelques romanciers américains au sujet du populisme. Il ressort de cette enquête que le populisme intéresse les Américains par ce qu'il représente de naturalisme et d'hostilité à une littérature de dilettantes, ou d'esthètes.

N'a-t-on rien oublié?

Le principal oubli a été commis par moi-même, qui, dans mon étude sur le « Roman en masse », ai omis l'œuvre la plus caractéristique du point de vue de la massivité, je veux dire **Look homeward, angel,** où Thomas Wolfe manifeste l'intention d'écrire le roman de la collectivité américaine. (C'est une œuvre magnifique, qui a fait peu de bruit : dommage!)

Puisque nous parlons roman, il n'est pas trop tard pour signaler à mes lecteurs le succès sans précédent qu'obtient en Amérique (et en France, dans une traduction que je ne connais pas) **Gone with the wind**, d'une femme dont c'est là la première œuvre littéraire : Margaret Mitchell a commencé d'écrire dans un journal du Sud et la voilà en passe d'être l'écrivain le plus populaire de l'Amérique. (Il ne lui manquait que la consécration par le cinéma. Elle va l'avoir. Les journaux mènent grand tapage autour des vedettes qui interpréteront son œuvre.) Comme trop souvent en Amérique, la célébrité se fait indiscrète. Et injuste pour les confrères. Tout le monde veut dire son mot sur *Gone with the wind*, et l'on désire que ce mot soit définitif. D'où l'hyperbole et le charabia. En fait, le roman de Margaret Mitchell (interminable) vaut ce que valait le roman-feuilleton de nos grands-mères — et je vous prie de croire que je ne désire nullement diminuer celui-ci. Il vaut le film à épisodes. En outre il est écrit sans prétention : sans éclat et sans profondeur.

Margaret Mitchell revient à plusieurs reprises sur les choses qui plaisent (d'où la longueur du roman) et sait enjoliver les choses qui déplaisent (d'où la gentillesse uniforme du gros volume). C'est un roman de femme pour jeunes femmes. C'est une œuvre qui réconcilie avec le mal, ennoblit les choses qu'il faut éviter, par exemple la guerre, et présente à notre paresseuse sympathie le séduisant portrait d'êtres amoraux. Cela constituera un film excellent.

Il est juste de reconnaître que le cadre et l'atmosphère où se développent les histoires entrecroisées de ce roman sont parfois d'un curieux et passionnant exotisme. (Guerre de Sécession : je l'ai mieux comprise, grâce à ce livre.)

Où donc chercher le beau roman américain de notre

époque? Chez William Faulkner peut-être; il vient de publier un volume au titre mystérieux, **Palmes sauvages,** à la forme plus étrange encore : deux contes d'amour découpés chacun en cinq chapitres alternés. Faut-il préciser que les deux histoires n'ont aucun rapport entre elles, qu'elles ne se passent même pas aux mêmes périodes ni aux mêmes endroits, mais que l'originalité du livre réside en ceci qu'une impression d'unité et de synthèse s'en dégage heureusement. La première histoire conte l'amour d'Harry, interne à la Nouvelle-Orléans, avec Charlotte, mariée et mère de deux fillettes, leur fuite, leur misère morale, la mort de Charlotte qui s'est fait avorter, l'emprisonnement d'Harry. La seconde histoire est moins fait-divers, et davantage construction psychologique : ceci se passe pendant l'inondation qui ravagea en 1927 les régions méridionales du Mississipi. Un forçat sauve une femme avec laquelle il vit pendant un certain temps. L'inondation les porte vers le Sud, puis de la Nouvelle-Orléans il remonte la vallée, devient le héros d'étranges aventures et, enfin, s'étant libéré de la femme qui lui doit la vie, il se présente au shériff et réclame le retour immédiat à l'inaction sans risques du bagne. S'il n'est pas facile de dire quelle a été l'intention véritable de l'écrivain en alternant les divers moments de ces deux sombres histoires, un fait s'impose à nous : les personnages de Faulkner, le docteur comme le forçat, sont amenés à se créer, presque malgré eux, un monde factice où l'amour jette un moment sa splendeur, puis, par un revirement que l'art du romancier rend naturel et que les circonstances légitiment, forçat et docteur se mettent à souhaiter le retour d'une existence normale (même si pour être d'accord avec la loi sociale il faut subir la prison). A l'erreur flatteuse ils préfèrent la vérité cruelle. Veulerie, peut-être; lassitude de l'effort, certainement; en tout cas désir puritain de rester conformes à la loi qu'on a un instant bravée.

La forme de ce livre n'est pas simple; Faulkner lutte contre l'excessive abondance de la phrase qui le ligote et l'enserre de ses mille tentacules. Le style y gagne parfois, mais parfois aussi la pensée est noyée dans le flux trouble des mots.

Etonnamment lumineux et précis au contraire est le style de deux livres critiques dont je veux maintenant parler à mes lecteurs. Le premier est une étude consacrée à **Emily Dickinson,** dont j'ai souvent dit ici que je la considérais comme le meilleur poète de l'Amérique moderne. Plus artiste que Whitman, plus riche que Poe, plus humaine qu'Emerson, elle domine tous les poètes actuels auxquels elle a enseigné le renouvellement de la forme poétique dont ils se vantent bruyamment.

Ce n'est pas chose facile que d'analyser la naissance du poète, que de suivre son évolution et de doser la part de réalité que contient son poème. Dans le cas d'Emily Dickinson, le problème est encore plus malaisé parce que les faits de son existence solitaire sont mal connus et parce que ses notations poétiques, comme la pierre précieuse, brillent de leur propre éclat. Félicitons G. F. Whicher de nous avoir évité l'analyse de surface et d'avoir, grâce à des documents sûrs (mais point pédantesques), humanisé Emily Dickinson en la rattachant à une époque et à un milieu ressuscités avec bonheur. Les deux questions abordées de front par Whicher sont d'abord qui fut l'homme aimé dans le silence et le désespoir par Emily, ensuite que vaut le poème de celle-ci par rapport aux plus grands, Wordsworth, Keats, Browning, etc.

La première question a reçu déjà plusieurs réponses dont aucune d'ailleurs n'est satisfaisante. Pour Miss Pollitt, l'amoureux d'Emily fut un certain George Gould, tandis que pour Miss Toggard, ce fut le Major Hunt. (Nous avons rendu compte des livres de ces deux critiques, en leur temps. Dans les deux cas, ce fut un amour malheureux et Emily en porta la blessure jusqu'à sa mort. Mais pour Whicher il n'y eut pas, à proprement parler, d'amour véritable dans la vie d'Emily. Il n'y eut que des admirations passionnées, de tendres amitiés, et l'homme qui peut-être en fut le principal bénéficiaire, c'est Benjamin Franklin Newton (membre important de l'église unitarienne). Celui-ci, qu'Emily connut à l'Université où il faisait son droit, devint « the guide of her taste, the awakener of her mind ». Mais dès 1850 il quitta Amherst, où Emily devait demeurer toujours, et en 1851 il épousa une

femme de douze ans plus âgée que lui. (En 1853, il mourut tuberculeux.) Un homme qu'Emily connut aussi, dont elle reçut conseils et amitié, c'est le Révérend Charles Wadsworth, marié, et beaucoup plus âgé qu'elle. Ni cet austère calviniste, ni Benjamin Franklin Newton n'eurent pour Emily autre chose qu'une amitié condescendante.

Cette thèse est vraisemblable : Emily aimait tout le monde et s'attachait aux objets inanimés plus qu'aux êtres vivants dont le mystère et l'âme intime restèrent pour elle pures admirations ferventes. Mais alors pour qui furent écrits ses poèmes d'amour? Car elle a écrit de courts poèmes où palpite une passion contenue et certaine. Pour qui? Ou pourquoi?

Whicher nous laisse en suspens et nous mène par des sentiers doux-fleurants vers la connaissance du poème d'Emily. Ici les formules heureuses abondent :

> Her bump of reverence was small... She inherited the Puritan talent for psychic reconnaissance... Her poetry was as native as a blueberry...

Il dit encore :

> Parmi les poètes anglais, Blake est le seul rival qu'ait eu Emilie dans la faculté de faire d'un peu une grande chose.

Ce rapprochement avec Blake est juste et pourrait être poussé. Tous deux écrivent dans cet état de tension où l'âme et le réel s'affrontent : l'âme a ses rêves et ses terreurs, le réel sa confusion, sa beauté. Le poème jaillit de ce contact.

Emily Dickinson, recluse et sans amour, ne savait pas que ses notations poétiques — pour elle jouets fragiles — étaient un défi à la solitude et aux ténèbres.

Avec Newton Arvin, nous revenons à **Whitman** pour retrouver, sous une forme, il est vrai, neuve et séduisante, les éternelles questions que la biographie et l'œuvre de Whitman posent aux critiques. Ici on se demande si le poète des *Brins d'herbe* est « socialiste », question essentielle, déclare M. N. Arvin à la compréhension de la poésie whitmanienne. J'ai toujours pensé que les *Brins d'herbe* se comprenaient sans faire intervenir la politique et la philosophie sociale et même, après la lecture attentive du livre de Newton Arvin, je pense que cette intervention ne fait que compliquer et

alourdir une poésie lumineuse. Un critique a certes le droit de chercher à savoir si tel poète a fait une politique active et, dans l'affirmative, de conclure à une influence des événements sur sa poésie. Mais cette recherche est vaine en soi lorsque, comme c'est le cas pour Whitman, le poète se contente de partager les idées reçues par son milieu et va vers les idées nouvelles par imagination ou fantaisie :

Fancy, my fancy...

est le cri le plus vrai qu'ait murmuré Whitman. Ceux qui ont pris ses déclarations philosophiques et sociales au sérieux (Horace Traubel, par exemple, trop naïvement écouté par M. Newton Arvin) se sont laissé prendre au piège qu'innocemment leur tendait Whitman. Notre critique a vu ce piège, mais il ne lui déplaît pas de tendre à son tour le piège critique au poète qui s'est écrié :

Je flâne et j'invite mon âme.

Malheureusement, Newton Arvin est bien obligé d'admettre une « déconcertante ambiguïté » dans l'œuvre poétique de Whitman en ce qui concerne la doctrine et l'action socialistes. Y aurait-il poésie sans la dite ambiguïté? Et Whitman n'a-t-il pas admis lui-même fort nettement que la contradiction était à la base de son œuvre (ainsi que de sa vie) :

Est-ce que je me contredis?
Fort bien : je me contredis.

De cette contradiction Newton Arvin donne d'ailleurs une légitime explication : la faute en est au milieu, dit-il, à ce « milieu intellectuel limité à un bout par Volney et Darwin et à l'autre par George Sand et Hegel ». Et Newton Arvin de conclure que Whitman est le plus authentique produit de la culture américaine de 1840. « Barde du scientisme, Whitman reprenait de la main gauche ce que sa main droite avait très généreusement donné. »

Difficile, n'est-ce pas, d'admettre que Whitman fut socialiste, après de semblables déclarations?

M. Newton Arvin s'avoue quelque peu embarrassé devant les Poèmes-Calamus, car ceux-ci, en dépit de la prétention de leur auteur, ne peuvent guère s'interpréter en un sens

social ou politique. Mais l'embarras de notre critique cesse vite et la fin du livre prend nettement position : « Ce qui nous intéresse dans Whitman, c'est qu'il traduisit et sublima son étrange expérience homosexuelle en un programme politique, constructif, démocratique. » Je me hâte de dire que le livre de M. Newton Arvin, malgré l'affirmation répétée de telles opinions, se lit avec agrément. Son style est dense, brillant, plein de trouvailles. Et une ardeur communicative pénètre les 300 pages de son livre qui ferait dire ce que Whitman voulait qu'on dît du sien : « Qui touche ceci touche un homme. » Un homme, un professeur, un critique qui a la volonté d'écrire un livre solide, étayé sur des documents sûrs et approfondis. Je n'en ai que plus de regret d'avoir à lui reprocher l'oubli d'écrits antérieurs ayant trait à la question même qui l'occupe. (Par exemple ceux de Bazalgette, d'Alice Cooke, de Charles Cestre, etc...) Et puis, pourquoi omet-il de dire que c'est moi qui ai découvert et publié le premier ce document spécialement important qui s'appelle « The Eighteenth Presidency » ? Ecrit en 1856 en une prose magnifiquement lyrique, ce discours, destiné à soutenir la candidature républicaine de Frémont, est avec les premiers *Brins d'herbe* l'œuvre la plus curieuse de Whitman et, en tout cas, un des rares documents authentiques de la pensée et de l'action politique de Whitman. J'ai demandé à M. Newton Arvin les motifs de ses omissions. Il m'a répondu qu'il avait seulement indiqué dans ses sources celles qui étaient immédiatement à la portée de ses lecteurs américains! Voilà qui mécontentera les mânes de ce poète qui se prétendait « mondial », « cosmique », « fraternel ».

Cosmique et fraternel : on ne peut accuser M. Eugène Jolas de ne pas l'être. Son œuvre déjà imposante clame à pleins poumons « l'ascension » dans l'azur. *Transition* fête son dixième anniversaire. (On se souvient que *Transition* fut, entre autres choses, le véhicule du Surréalisme vers les pays anglo-saxons.) Relevons cet aveu de son directeur :

Transition a cherché à fondre tous les éléments linguistiques qui concourent à faire la nouvelle langue anglaise... Pendant ses dix ans d'existence, *Transition* n'a cessé de croire en la primauté de l'esprit créateur.

Le numéro de l'année 1938 (dernier paru) soumet à notre curiosité des exemples de ce pan-linguisme qui semble être l'idéal de M. Jolas. (Il écrit l'allemand, le français, l'anglais avec une égale aisance poétique et il essaie de les mêler.) Il n'y a pas que cela dans *Transition,* Dieu merci. Nous y trouvons d'excellents poèmes de Jacques Baron, de Herbert Read (dont un essai critique en prose — *Myth, Dream and Poem* — est de premier ordre), de James Johnson Sweeney, de Philippe Soupault qui écrit, notamment, sur New-York :

Tu es cette main grande ouverte
pointée vers les étoiles
que tu reflètes mille fois
main liquide
pleine d'azur et de boue
offerte à la tempête à l'exilé au hasard.

Remarquables aussi les chansons indiennes traduites par Martha Champion Huot. D'Eugène Jolas lui-même nous avons tout un livre : **I have seen monsters and angels,** où, à côté de poèmes pan-linguistes (ou Poèmes-Frontières comme il les appelle aussi), se trouvent de très intéressants essais pour capter l'irréalité hallucinatoire du rêve.

Dans les quelques pages qui composent son **Vertigralist Pamphlet,** Eugène Jolas nous explique ce que doit être « le langage de la nuit » et comment, à la base de la création spirituelle, se trouve « la grande peur » du monde, mais comment aussi cette grande peur est compensée — sublimée — par « la volonté d'ascension ». D'où la nécessité de retrouver les sources pures des moyens par lesquels l'homme s'exprime. La poésie, une fois de plus, sera « Scala Paradisi » des mystiques.

Sur cette note d'un optimisme ardent, il convient de finir cette présente chronique.

JEAN CATEL.

VARIÉTÉS

Le Musée-Bibliothèque Charles-Louis Philippe. — Lorsque, le 21 décembre 1935, vingt-sixième anniversaire de la mort de Charles-Louis Philippe, l'association internationale

des amis de cet écrivain se constitua (1), elle avait à son programme, entre autres, « de créer, d'accord avec la famille, dans la maison natale du romancier, à Cérilly, un petit musée où seraient réunis des documents iconographiques, des souvenirs, des éditions — originales et de luxe — des ouvrages de Philippe, des études le concernant, etc. (2) ». Toutefois, la réalisation de ce projet n'était envisagée que pour un avenir relativement lointain.

Un heureux concours de circonstances (notamment une subvention du département de l'Allier) a fait cependant que, deux ans plus tard, le dimanche 19 décembre 1937, le « Musée-Bibliothèque Charles-Louis Philippe » pouvait être inauguré. Il devait l'être par M. Jean Cassou, — représentant officiellement le Ministre de l'Education nationale, — qui, trois mois auparavant (3), avait assisté en la même qualité à l'inauguration d'une plaque apposée à l'école communale de garçons de Cérilly, devenue, par décision ministérielle, l' « Ecole Charles-Louis Philippe ». Au dernier moment, la grippe retint M. Cassou à Paris, et tout, dans la « petite ville » bourbonnaise, se passa en une quasi-intimité.

C'est donc dans la maison où Philippe naquit le 4 août 1874, où il vécut son enfance jusqu'à sa douzième année, où il passa toutes ses vacances de lycéen, puis les semaines, les mois critiques qui s'écoulèrent entre sa sortie du lycée de Moulins (juillet 1894) et son installation à Paris, enfin ses congés de fonctionnaire, qu'est installé le musée-bibliothèque qui porte son nom. C'est la maison du sabotier de la rue de la Croix-Blanche (4), que Philippe a décrite ainsi : « Une

(1) A Moulins (Allier). C'est aussi à Moulins, 16 boulevard Ch.-L. Philippe, qu'est le siège social de l'association.

(2) Nous citons là les termes mêmes de la lettre par laquelle Louis Lanoizelée, un travailleur manuel, bibliophile et, depuis, bouquiniste sur les quais de Paris, nous suggéra, le 17 mars 1935, « l'idée d'une association qui veillerait tout spécialement sur la mémoire du disparu, travaillerait à faire mieux connaître son œuvre, etc. »

(3) Exactement le 11 septembre, au cours du 5e Congrès de la Vie intellectuelle des provinces du Centre, tenu à Cérilly-Tronçais sous la présidence du philosophe Jacques Chevalier, autre enfant de Cérilly.

(4) Les visiteurs familiers avec l'œuvre de Philippe se feront montrer, presque en face, la maison où habitait le vieux forgeron Galland (le père Perdrix) et celle dans la cave de laquelle est la fontaine où Philippe, enfant, vit se noyer son petit camarade de jeux. Quant à la maison de Jean Morentin, elle se trouvait un peu plus haut, dans la même rue.

toute petite maison... qui a des pierres de taille un peu jaunes et un crépissage rosé (5). » Elle est restée — abstraction faite de l'éclairage électrique — à peu près telle que Philippe l'a connue. Seules, une inscription gravée à même la pierre, audessus de la porte (quelque temps après la mort du romancier, et par les soins de sa mère), et, sur la porte même, une modeste plaque émaillée signalent aux passants qui est né là, ce qu'ils peuvent visiter là. Mais entrons.

Voici la « grande chambre », la « chambre familiale » où les parents couchaient, où l'on mangeait, où l'on recevait les visites. Derrière est la pièce, bien plus petite, qui servait de cuisine et que le père Philippe, qui y creusait ses sabots et y avait tous ses outils, les uns à sa droite, les autres à sa gauche, appelait sa « boutique ». A la suite, une courette, avec le puits (mitoyen entre quatre propriétaires) dont Philippe, le soir de ses vingt ans, entendait le treuil grincer, crier « comme une âme de fer que l'on attaque au crépuscule ». Ce rez-de-chaussée est l'habitation d'une gardienne qui s'y comporte en aussi bonne ménagère que l'épouse du sabotier.

Un escalier de bois, plutôt rustique, mène à l'unique étage. C'est ici, surtout, que nous sommes chez l'auteur de *La Mère et l'Enfant*. Première, à gauche, est la chambrette qui, après avoir été celle de sa grand'mère paternelle (la Solange de *Charles Blanchard*) sur la fin de ses jours, puis celle de sa sœur aînée (la « bonne Madeleine ») morte à quinze ans, alors qu'il était, lui, dans sa septième année, fut celle de Philippe, avec sa fenêtre donnant, a-t-il dit lui-même, « sur un grand jardin, au loin, où je veux aller, et sur une petite cour, tout près, où je suis ». « Et vous voyez, poursuivait-il, mon âme de douze ans qui s'embarque et qui reste » : ce fut, hélas! son âme de toute sa vie...

Sans tenter aucune reconstitution, nous avons voulu recréer, dans cette chambrette, l'atmosphère d'autrefois. Nous

(5) *Une petite ville* (« L'Enclos », N° 35, 15 décembre 1893). — La façade, a-t-il noté dans un chapitre encore inédit de *La Mère et l'Enfant*, en « est tout le jour à l'ombre », une ombre « à laquelle l'angle sortant d'une maison voisine donne une teinte profonde ». Cette maison voisine fut, un temps, habitée par les parents de Jean Giraudoux, qui a parlé de la petite fenêtre par laquelle, en vacances, il regardait Philippe assis sur la brouette de son père.

n'avons pas touché aux murs, blanchis à la chaux. Le lit (6), avec sa courte-pointe, est celui-là même qui était noté au contrat de mariage des grands-parents, Claude Philippe et Jeanne-Solange Laroche, daté du 15 décembre 1833 : « un lit en merisier... estimé 80 francs ». Ce fut celui de Philippe. La table est à la même place que celle sur quoi il écrivait. Les petites brochures bleues de la « Bibliothèque Nationale » à 25 centimes, qui sont sur le rayon au-dessus de cette table, lui ont appartenu, étaient là de son temps. Le meuble qui fait face à la fenêtre et qui renferme les livres de notre bibliothèque de prêt, est du même genre que celui qui se trouvait là : « une vieille armoire de chêne à l'ancienne mode ». Et la chaise et tout ce qui est sur la cheminée ou au mur fut à Philippe, — y compris son inséparable parapluie.

L'autre chambre du premier étage, écrivait notre auteur dans les pages inédites déjà citées, est la plus belle chambre de la maison, car elle est destinée à recevoir les amis. Lorsque des personnes vous invitent à aller passer quelques jours dans leur maison, elles veulent que l'on soit chez elles mieux que chez soi... Et donc maman a mis ici toute sa science. Le parquet ciré, le plafond blanc, les murs tapissés d'un papier brun et or, et la fenêtre à beaux rideaux forment une de ces atmosphères moitié claires et moitié sombres qui sont bien calmes.

Il y avait là, nous apprend-il encore, « un beau lit avec des rideaux bruns un peu lourds..., une belle table ronde recouverte d'un tapis », sur laquelle étaient posés quelques-uns de ses « prix dorés », « une belle armoire en noyer, de belles chaises neuves », une « cheminée en marbre noir ».

Le parquet reste bien ciré. Le papier qui tapissait les murs y est toujours. La cheminée supporte deux grandes lampes qui la décoraient alors et qui flanquent maintenant un moulage (7) du buste, œuvre du grand Bourdelle, dressé sur la tombe de Philippe, dans le vieux cimetière de la commune (8). La table ronde a fait place à une table carrée,

(6) Ce lit, de fabrication locale, appartient à la famille.

(7) Généreusement offert par Mme Veuve Bourdelle, au mois de juin dernier.

(8) Signalons, au-dessus de cette cheminée, un portrait de Dostoïewski, photographie envoyée de Moscou à Philippe par la femme qui fut *Marie Donadieu*.

recouverte d'une plaque de verre, sur laquelle on peut, l'été, feuilleter le « Livre d'or » que la mère de l'écrivain constitua avec l'aide de l'érudit local Georges Bodard. L'armoire en noyer s'est changée en une petite bibliothèque (9) où sont rassemblées, outre divers documents et souvenirs (entre autres deux ou trois des « prix dorés »), les œuvres de Philippe et de ses amis, au premier rang desquels sont ce Lucien Jean (10) que l'on a pu qualifier de « précurseur modeste et grand de la littérature prolétarienne », et l'auteur de *Marie-Claire,* la couturière Marguerite Audoux (11), dont Philippe découvrit et révéla les dons littéraires. Aux éditions (originales et de luxe) déjà réunies là, s'ajoutent et s'ajouteront les études sur Philippe et les versions en langues étrangères : nous possédons déjà des traductions en allemand, en anglais, en hongrois, et l'édition soviétique des œuvres prétendues complètes, en sept petits volumes, où tout ce qui rappelle Dieu — y compris les deux contes de Noël et la page célèbre de *Bubu* — a été soigneusement supprimé. On voit aussi, derrière la vitre, un manuscrit complet de *Marie Donadieu,* dont certaines parties ont été copiées par Marguerite Audoux et d'autres par Millie, la blanchisseuse. C'est là ce que nous appelons notre « bibliothèque d'archives », dont rien ne peut sortir que sous les yeux du secrétaire général de l'association, ou de quelque autre personnalité responsable, et pour consultation sur place (12).

Quant au musée proprement dit, il est constitué par les nombreux documents, portraits, autographes, gravures, etc.,

(9) Ce meuble, ainsi que la table et les deux chaises assorties (la troisième chaise faisait partie du mobilier des Philippe) a été donné par l'Association des anciens élèves du Lycée de Moulins.

(10) Pseudonyme de Lucien Dieudonné (1870-1908). Un volume de « reliquiae » de Lucien Jean, avec préface de Georges Valois, a paru au Mercure de France en 1910, sous le titre : *Parmi les hommes.* Il est depuis longtemps épuisé.

(11) Philippe et Marguerite Audoux se trouvaient, du reste, un peu « pays », puisque celle-ci était née à Sancoins, à une vingtaine de kilomètres au nord de Cérilly.

(12) Pour les gens de la localité et des environs, ainsi que pour les estivants, nous avons créé la bibliothèque déjà signalée dans la chambrette de Philippe et qui renferme, en plus des « doubles » de la bibliothèque d'archives, des livres de caractère surtout régional ou régionaliste. A la constitution de ces deux bibliothèques ont généreusement contribué les éditeurs de Philippe (Fasquelle et N. R. F.), le Mercure de France, la Librairie régionaliste de Jean Flory, etc.

pendus aux murs, dans des sous-verre qui permettent de voir, le cas échéant, les deux faces de l'objet. Le tout est classé en sept panneaux, dont voici l'énumération :

1. *L'enfant, l'adolescent et sa famille :* acte de naissance de Philippe, photographies, etc.

2. *Le fonctionnaire.* A lire, ici, deux rapports administratifs du « piqueur municipal » Charles-Louis Philippe.

3. *L'homme :* portraits de Philippe par Jean Baffier et par Charles Guérin (13); photos; le télégramme de Francis Jourdain à André Gide : « Philippe dernière extrémité maison Velpeau », etc.

4. *L'écrivain et ses pairs :* factures d'impression de *La bonne Madeleine et la pauvre Marie,* et de *La Mère et l'Enfant;* très intéressantes lettres de Mme de Noailles, de Maurice Barrès, Francis Jammes et Paul Claudel; lettre de Philippe à André Gide, etc.

5. *Après la mort :* documents divers, entre autres une lettre de Marcel Ray, citant ce passage d'une lettre qu'il a reçue de Claudel et que, dit-il, « l'on croirait écrite par Bourdaloue ou quelque autre prélat de son siècle » :

> Voici la mort qui, après les injustices de la vie, le conduit à sa place; mais quelle amère désolation pour nous tous! Notre ami n'a pas été moissonné, il est arraché durement en plein fruit... Je sentais que cette âme si belle et si religieuse était faite pour l'éclairement total. J'espère fermement que cette grande lumière ne lui aura pas été refusée au dernier moment, *in ictu oculi, in sono tubae.*

6. *Amis de Philippe :* portraits de Marguerite Audoux, Jacques Chevalier, René Ghil, André Gide (14), Emile Guillaumin, Hugues Lapaire, Valery Larbaud, Louis Lumet, Henri Vandeputte, etc.

7. *Autres célébrités de la région* (15) *et documents divers,*

(13) Ce second portrait est reproduit sur des cartes postales qui ne sont en vente qu'au Musée; on y en trouvera aussi d'autres, de J. Lebedeff, représentant Marguerite Audoux et Lucien Jean.

(14) Avec ces deux lignes autographes : « En souvenir de Charles-Louis Philippe, un des plus chers et des plus présents disparus. »

(15) Le Musée-Bibliothèque Ch.-L. Philippe, en effet, est accessoirement consacré aux autres célébrités nées à Cérilly (le naturaliste-explorateur François Péron et le maître du burin que fut Marcellin Desboutin) ou dans les environs.

parmi lesquels de fort belles gravures de l'artiste vichyssois Paul Devaux (vues de la magnifique forêt de Tronçais, toute proche, que Philippe aimait tant et qui, à elle seule, justifierait une halte de quelques jours en ce coin du Bourbonnais).

Telle est, pour l'instant, avec un *Bulletin* annuel, la plus importante réalisation des « Amis de Charles-Louis Philippe ». Leur *Bulletin* — dont le quatrième fascicule devait, avec deux autres publications importantes (16), paraître fin décembre, pour le trentième anniversaire de la mort de Philippe, — va évidemment subir un temps d'arrêt. Le Musée-Bibliothèque, lui, restera ouvert au public et, nous l'espérons, dans les mêmes conditions que jusqu'ici, c'est-à-dire gratuitement. Nous avons en caisse environ 2.000 francs, de quoi payer pendant trois ans le loyer et l'assurance de la maison. Nous comptons sur la fidélité de nos sociétaires (17).

H. BURIOT-DARSILES
secrétaire général de l'Association
des Amis de Charles-Louis Philippe.

NOTES DE BIBLIOPHILIE

Feuilles bleu horizon, 1914-1918. Souvenirs, récits et documents recueillis et commentés par André Charpentier (Editions des Journaux du front, 20, avenue Paul-Appel, Paris).

Je me suis cru coupable. J'avais reçu, il y a bien des mois, un gros livre, certes passionnant, rare, curieux, destiné à devenir plus rare et plus curieux encore. Je souhaitais d'en parler avec l'attention qu'il méritait. Le temps a passé, j'ai craint qu'il ne fût trop tard.

Il était seulement trop tôt. Ce livre porte pour titre : **Feuilles bleu horizon,** 1914-1918, et pour sous-titre : *Le Livre d'or des journaux du front*. Il n'y est point mentionné que ce soit le tome premier. Mais cette indication s'inscrit dans le filigrane. Le prochain recueil ne sera plus de feuilles

(16) Un livre d'Emile Guillaumin, intitulé *Charles-Louis Philippe vu du Bourbonnais*, et un petit recueil de *Lettres de, à et autour de Charles-Louis Philippe* (dont les originaux sont, presque tous, à Cérilly).

(17) En dernière heure, signalons qu'il faut lire au futur — un futur que nous voulons espérer assez proche — une partie de ce qui a trait, plus haut, à notre bibliothèque de prêt : nous avons bien les livres, mais la fabrication de l'armoire (qui devait être l'œuvre bénévole des élèves de l'Ecole pratique de Moulins) se trouve retardée par les événements.

bleu horizon, mais de feuilles d'automne. Il n'y aura guère que la couleur de changée. Les nouveaux journaux du front vont naître, s'ils ne sont déjà nés. Que dis-je? Ne m'a-t-on pas rapporté que l'un d'eux avait commencé de paraître en septembre 38? Les bulletins d'anciens combattants auront fait la soudure.

Ce n'est pas une lecture mélancolique. Je veux dire que, outre le ton et la verve, on n'a point le sentiment du passé. On se retrouve de plain-pied dans une chose bien connue, bien présente, même à ceux qui ne la virent qu'avec des yeux d'enfant. Journaux de la dernière guerre? Il n'y a pas eu de dernière guerre. Il y a celle-ci, qui continue.

Le premier texte qui saute aux yeux est l'article de tête du second journal du front, le n° 3 de l'*Echo de l'Argonne* daté du 31 octobre 1914. On lit ceci : « A l'ouest de Varsovie, l'offensive russe a brisé les dernières résistances allemandes et se poursuit sur Lodz. »

Ce fac-similé ouvre une longue, émouvante, pittoresque série. Les petits journaux du front, plus ou moins éphémères, furent innombrables. C'est M. André Charpentier qui s'est appliqué à en dresser la liste, à les retrouver, à nous en restituer l'esprit et la figure. Enorme et délicat travail; chaque page est une occasion nouvelle de lui exprimer notre admiration et notre gratitude, pour son labeur, sa conscience et sa piété.

Il conte plaisamment dans son introduction la naissance de la *Feuille de Chou* qui faillit être *Le Pote-au-feu.*

Bulletin des Armées ne puis
Grand quotidien ne daigne
Canard suis.

qui, à côté d'alexandrins et de textes graves, publiait une fable comme celle-ci :

S'en étant mis plein la tasse,
Un très ancien R. A. T.
Se mit soudain à roter.

Moralité :

Le renvoi des vieilles classes.

Et cette pensée : « Il y a des moments où le poilu préfère son quart à sa moitié. »

Feuille imaginaire, peut-être, et qui n'en symbolise que mieux ces journaux cocasses, truculents, vengeurs, enfin gaulois, où s'imprimaient les blagues souvent savoureuses de paysans et d'ouvriers, côte à côte avec des articles, des vers, des contes de vrais écrivains et même de grands écrivains.

On aurait tort de croire d'ailleurs que tous ces journaux se ressemblaient. Il y en avait, dit M. Charpentier, de littéraires, ou de simplement amusants, de cocardiers, de satiriques, d'officieux ou d'indépendants. Il s'est appliqué à leur rendre leur caractère, à les replacer dans leur atmosphère : lieu et circonstances. Tous étaient extraordinairement vivants; ils prenaient des initiatives de toutes sortes : secours, lutte contre les mercantis, concours et prix (concours de bijoux, prix du meilleur lanceur de grenades, de la marraine qui faisait le mieux les colis). Ils se livraient même à l'astrologie et aux prophéties, témoin cette curieuse prédiction parue dans un numéro daté du 30 juillet 1915 :

Notre correspondant Boudet nous informe que la guerre se terminera un 11 novembre, et comme preuve il cite les curieuses déductions suivantes en se basant sur les deux dernières guerres, et en disant : jamais deux sans trois.

1813-1814. Additionnez les deux dates = 3627. Additionnez encore les chiffres par deux. Vous aurez : 3 + 6 = 9 et 2 + 7 = 9. Et cette guerre s'est terminée le 9 septembre (9ᵉ mois).

De même pour 1870-1871. On obtient 3741. 3 + 7 = 10 et 4 + 1 = 5. Soit le 10 mai.

Pour la guerre actuelle : 1914 + 1915 = 3829. 3 + 8 = 11 et 2 + 9 = 11, c'est-à-dire le 11 novembre.

Cette quasi-certitude (ajoutait le rédacteur), nous réjouirait si notre camarade avait songé à nous indiquer en même temps de quelle année sera le 11 du onzième mois.

Il ne manqua rien aux journaux de tranchées, pas même d'être soutenus, défendus, encouragés par les personnes les plus illustres. Apprenant que certains généraux les interdisaient, Joffre rédigea tout exprès une circulaire pour en autoriser la rédaction et la diffusion, le général Pétain fit de

même, et, après la guerre, ils reçurent leurs définitives lettres de noblesse du Président Poincaré et du Maréchal Foch.

C'est que, outre leur rôle qui était de distraire les hommes du front, les petits journaux en jouèrent un autre auquel leurs fondateurs n'avaient certes pas songé. Leur importance dans la propagande chez les neutres et surtout aux Etats-Unis fut considérable. Les services des Affaires étrangères y puisaient largement; bien plus que les documents officiels, bien plus que la grande presse, ils apportaient des témoignages à l'état pur, sans embellissements ni retouches. Et ces témoignages étonnaient et émerveillaient.

M. André Charpentier a adopté le classement à la fois le plus logique et le plus vivant : le classement par armes. L'infanterie d'abord, comme il se doit. Le plus grand journal, quant au format, polycopié à la pâte, fut *A la 6-4-2,* ingénieux anagrame puisqu'il était l'organe du 246e. On verra d'ailleurs que les titres-calembour abondent, souvent fort amusants, jouant sur les mots, les noms de lieux,... etc. Ainsi *L'Argonnaute,* journal des soldats de l'Argonne, un des plus intéressants, et auquel ses directeurs (Henri-Jacques et Maurice Renard) gardèrent une remarquable tenue littéraire. C'était d'ailleurs une vraie revue puisqu'il compta jusqu'à 12 pages du format 20 × 31. Il eut — fortune exceptionnelle — 60 numéros, le dernier portant pour date décembre 1918-janvier 1919. *Le Bochofage,* qui eut pour fondateur André Charpentier lui-même, eut 25 numéros et tint jusqu'à l'armistice. Il eut la double chance de compter au nombre de ses collaborateurs Dorgelès et Willette, et d'avoir un mécène qui lui permettait de tirer à 2.000 exemplaires, deux ou trois cents fois plus que nombre de ses confrères polycopiés. Il est question de lui dans un écho du *Mercure* du 1er juillet 1917. Prenant le titre à la lettre, les Allemands avaient mené grand bruit autour de ce cannibalisme français. M. Charpentier nous conte l'origine du titre. Il était advenu que, lancée d'une tranchée allemande, une boîte de sardines avait atterri dans la tranchée française; on avait riposté par une boîte de singe. Là-dessus, l'adjudant était accouru : « Vous n'êtes pas ici pour prendre le thé avec les Fritz! Nous sommes ici pour bouffer du boche, vous entendez, bouffer du boche! » L'his-

toire avait fait le tour du régiment, et le surnom de bochophages appliqué incontinent à ceux de la section.

Le Bochofage entreprit, en manière de consolation, de narrer la Guerre de Cent ans, et, ne se bornant point à l'Histoire, il aborda l'histoire naturelle, témoin ce portrait zoologique signé Buffon II :

Le poilu est un bipède qui tient du kangourou et du gorille. Ses mœurs sont curieuses à observer. Il vit ordinairement dans de profonds caniveaux appelés tranchées, en bandes nombreuses ou compagnies. Son pelage est d'un bleu sale.

Par une étrange manie, il éprouve une fureur meurtrière à l'égard d'autres bipèdes au pelage gris qu'il appelle boches et qu'on a placés devant lui dans des caniveaux parallèles. Parfois ces deux sortes de bipèdes se rencontrent. Ils foncent les uns sur les autres. Il se passe alors des scènes tout à fait ridicules.

Contrairement à tous les animaux de la création, le poilu vit séparé de sa compagne et de ses petits. Il ne voit sa famille que sept jours tous les quatre mois environ. Le poilu meurt avec une facilité incroyable. N'a-t-il pas la déplorable habitude d'absorber des morceaux de ferraille? La plupart du temps il en crève, naturellement. Aucun jardin zoologique ne possède un spécimen de cette singulière race qui tend à disparaître.

On ne peut les citer tous; on ne peut même les énumérer, tous les « Echos », les « Canards », les « Cris », de l'*Echo des Marmites*, « seul quotidien hebdomadaire », à l'*Echo des Guitounes*, du *Canard du boyau* (qui publiait — déjà ou encore — des caricatures de Mme Cécile Sorel), au *Canard de la Suippes* où collabora Maurice Genevoix, et au *Canard poilu*; du *Cri des boyaux* au *Tord-Boyau* où il est piquant de revoir aujourd'hui un dessin de Marcel Arnac représentant un Allemand et un Bolchevik avec cette légende : « Comme tout s'arrange, nous voulons le partage de la terre slave. — Ia! Vous dessous et nous dessus. »

Il faut une mention particulière au *Crapouillot* de Galtier-Boissière, qui réunit une équipe célèbre de rédacteurs et de dessinateurs : Georges Duhamel, Alexandre Arnoux, Drieu la Rochelle, Mac Orlan, Dunoyer de Segonzac; aux *Boyaux du 95e*, fondé par Jacques Péricard, auteur incontestable d'un des très rares mots historiques authentiques, le fameux : « De-

bout les morts! » ; *Face aux Boches*, qui avait une particularité vraiment extraordinaire : ses « éditoriaux » où le rédacteur en chef, capitaine Bellanger, dès 1915, étudiait froidement et scientifiquement les conditions de la prochaine guerre. Où est aujourd'hui le capitaine Bellanger?

L'Horizon fut le plus important des journaux du front, un vrai grand journal, puisqu'il tira à 20.000 exemplaires et dépassa le millième abonné. De quoi contenter plus d'une feuille civile. Fondé par le capitaine Strohl, le journal eut l'appui du général Gouraud, qui aida efficacement et constamment à sa diffusion et en était le premier et plus fidèle lecteur. Il était divers, abondant, nourri de sérieux et d'humour. Au hasard, cette petite note :

On aura tout vu pendant cette guerre; pour ma part, je vous jure, Monsieur, avoir contemplé un camarade de ma batterie s'en allant avec une jeune femme cueillir du muguet, la carte d'état-major à la main.

Enfin, c'est à *l'Horizon* que parut une nouvelle inédite : *La Dame en Vert*, sous la signature de Denis Thévenin.

Les chasseurs alpins fondèrent *Le Diable au Cor* qui mêlait les fantaisies et les joyeusetés aux proses sérieuses. *Le Diable au Cor* eut une manchette en deux langues, et un sous-titre : *Il diavolo col corno*. Car en ce temps-là, sur les Alpes (1)...

Si l'infanterie, comme de juste, détient le record du nombre, les autres armes ne manquèrent pas de journaux : cavalerie; génie; artillerie (*Le Vide-Boche*); marine (*Le Col Bleu, L'Echo Côtier*); Hôpitaux (*Le Billard*); aviation (*L'As, Le Looping*), et même les chars d'assaut (*Nos Tanks*).

M. Charpentier n'a point omis dans ce recueil les organes officiels ou officieux. En tête, le *Bulletin des Armées de la République*, qui était l'*Officiel* du front, mais — entorse à toutes les traditions — un *Officiel* illustré. Son tirage était important, mais comme il parvenait rarement jusqu'aux li-

(1) Dans le *Diable au Cor*, le colonel Fabry donnait des extraits de lettres de la guerre. On ne peut se dispenser de citer le mot admirable d'une femme, une humble marchande de poisson dont le fils venait d'être tué : « Quel malheur pour moi qu'il ait toujours été si courageux! Ce qui fait que je suis bien plus malheureuse, c'est que mon mari est mort *et que je n'ai personne à conseiller*. »

gnes, outre le rôle pour quoi il était fait, il en tenait un autre infiniment plus modeste, mais non moins utile : celui, sous forme de ballots jamais défaits, de banquettes dans les gares.

Il y eut des journaux corporatifs et professionnels; citons le *Bulletin des Ecrivains;* des journaux religieux (*Le Prêtre aux Armées*). Une place à part doit être faite au *Kriegs-Berichte* de Zislin, destiné aux Alsaciens redevenus Français, et surtout à ceux que tenait encore l'Allemagne. Des avions en distribuaient — déjà! — les exemplaires par milliers au-dessus du sol non encore délivré.

Les Alliés et les ennemis eurent aussi leurs journaux, dont M. Charpentier donne un excellent aperçu. « Les journaux allemands, dit-il, présentent un tout autre caractère que ceux publiés dans les tranchées françaises. Ces journaux étaient organisés méthodiquement (bien entendu), c'étaient des organes officiels... » Ceux sur lesquels les soldats français s'asseyaient. Dans l'un d'eux on relève ces lignes savoureuses :

Notre soldat s'intéresse à l'histoire des villes conquises, françaises et flamandes; il recueille dans les maisons détruites par le bombardement des souvenirs intéressants et en constitue un musée (*sic*).

§

Il y eut en Allemagne une autre presse de guerre, mais française. De tous les petits journaux, les plus émouvants sont sans doute ceux des camps de prisonniers. Les prisonniers, eux, n'en recevaient pas d'autres. Qu'on songe à ce que ces feuilles écrites dans leur langue représentaient pour eux. Les conditions très précaires, presque toujours clandestines, où elles furent composées, l'impossibilité de les faire parvenir en France, la difficulté extrême de les conserver, malgré les fouilles et le cachot, font que ces journaux sont de tous les plus rares. Et les plus recherchés.

Pourtant, ce premier et unique numéro du *Héraut*, que M. Charpentier reproduit en tête du chapitre, je l'ai là, sous les yeux. Je ne l'ai pas acquis à prix d'or. Plus simplement, c'est mon père qui me l'a donné. *Le Héraut* est non seulement le premier des journaux de prisonniers, il est l'ancêtre

de toute la presse de guerre. Le plus ancien journal du front paraît être sans conteste le *Petit Colonial*, dont le n° 1 est daté du 23 octobre 1914. Or, *Le Héraut* porte la date du 18 octobre. Il est l'œuvre des soldats de forteresse capturés aux premiers jours. Alors, l'artillerie des forts français portait trois fois moins loin que l'artillerie allemande.

Ces premiers mots français écrits en Allemagne, et qui, cités de Renan, éclairent le titre, les voici :

L'influence sociale la plus considérable qu'enregistre l'histoire est celle exercée dans le monde par saint François d'Assise, le Héraut du grand Roi, l'ami de la Gaie Science et l'apôtre de la paix par la fraternité.

Dans le même temps, les Allemands parlaient aussi de paix à leurs prisonniers. Ils leur répétaient méthodiquement : « Dans huit jours la paix sera signée, et vous serez Allemands. »

Le Héraut devait avoir un second et dernier numéro (encore parut-il sous un autre titre) composé à Lausanne, trois ans plus tard, en commémoration du millième jour de captivité, « pour nos frères restés là-bas ».

Je possède aussi les sept premiers numéros — j'ignore s'il en eut d'autres — de l'*Echo des Baraques*, « relié au monde entier par fil barbelé spécial ». Le rédacteur en chef était Camille La Broue, chevalier du Tastevin, rédacteur gastronomique du *Figaro*. Je retrouve le bon vivant avec qui je déjeunais l'autre été. Nous avions disputé, ce seul jour où je le vis, de l'état convenable où le gibier doit être mangé. Il le voulait *vert*, et ce n'est pas mon goût. Il avait tort, hélas! Quelques jours après, j'appris avec peine sa mort soudaine. Il eut du mérite à garder sa verve au régime de l'orge et du chou-rave. Sa revanche, c'était sans doute la publicité du journal. Car *L'Echo des Baraques* comme *Le Héraut* avait de la publicité. Il y était vanté, outre les chemises à 2 francs de M. Cohen (Zossen) et les lunettes de M. Vollmeister, les anguilles de la Meuse, les Armagnacs, les vins de Touraine, et les tendres noblesses de la Loire. *L'Action Française* y faisait des annonces régulières, et aussi — ô Français possesseurs de terres, amis des jardins! — des marchands de biens et des pépiniéristes!

Les journaux de prisonniers tranchent par le ton avec ceux du front. La gaieté, l'humour n'en sont pas absents, certes, mais voilés, tempérés. Jamais de cette verve grasse, débordante et parfois violente, des autres. On est saisi par tant de dignité, d'espoir, d'attention fraternelle.

§

La petite presse du front ne devait pas mourir avec la guerre. Ceux qui avaient fondé ces gazettes se groupèrent, publièrent un Bulletin, voulurent enfin entretenir le souvenir, non seulement de ces feuilles, mais de l'aventure que, jour par jour, elles avaient enregistrée. Ce *Souvenir,* d'ailleurs, dès 1915, l'année de la méditation, on s'en était soucié. Sous ce titre, le capitaine Taboureau (Jean des Vignes-Rouges) publiait un journal qui dura jusqu'à l'armistice. Il n'est pas mauvais de relire quelques lignes du premier numéro :

Après la guerre, il faut que les mœurs de la nation, ses manières de sentir, de penser, soient influencées par le souvenir des héros qui l'auront sauvée.

Après la guerre... Mais rien n'était perdu, puisque rien n'est fini.

La presse du front eut ses morts. Une de ces longues listes, pleines de noms si français : Bouvier, Champfeu, Chevalier, Desfrançois, Laurent, Toussaint... Parmi eux, son plus jeune directeur, l'engagé Pierre Baudry, qui fonde à dix-neuf ans le *Gafouilleur,* journal du 12e Cuirassiers, dont le dernier numéro parut pour annoncer la mort de son fondateur, tué le 29 mai 1918. On trouva sur le corps de Pierre Baudry une lettre écrite plusieurs mois avant, et dont voici quelques lignes :

Je veux maintenant vous dire, à vous mes parents chéris, que je quitte ce monde, non pas sans regrets mais sans crainte et avec un espoir très grand en la bonté de Dieu. Je compte sur sa miséricorde et sur vos prières. J'espère qu'il acceptera les faibles mérites d'une mort qui coupe tous mes rêves d'avenir, d'art, de foyer, qui ont rempli ma vie jusqu'à ce jour, et aussi de cette dure séparation d'avec vous que j'aimais tant. Je fais bien volontiers cette offrande pour la gloire et pour le bien de la France, ainsi que pour ma rédemption.

Les beautés extérieures du livre, son iconographie, sont dignes de cette anthologie *française*.

F.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

James Donnadieu : *La lutte des Aigles aux marches orientales. Allemagne et Pologne* (Librairie Félix Alcan).

Au moment où j'écris ces lignes, les aigles se sont livré un nouveau et furieux combat, qui a décidé du sort de la malheureuse Pologne, et dont dépendra peut-être celui de l'Europe tout entière. Le livre de M. Donnadieu est dont d'une brûlante et tragique actualité et ce n'est pas sans émotion qu'on tourne les pages de ce plaidoyer frémissant en faveur de notre noble et chevaleresque alliée.

L'auteur fait remonter son récit à trois mille ans avant notre ère, ce qui est un peu excessif. On a également quelque peine à le suivre dans sa démonstration de l'oppression germanique subie par les Slaves, et spécialement par les Polonais depuis vingt-cinq siècles. Au surplus, cela n'est nullement nécessaire pour le bon droit de la Pologne et diminue inutilement l'importance de son rôle historique.

Si, au cours de son existence, elle eut à subir de longues et tragiques éclipses, la Pologne n'en a pas moins connu des époques de gloire et de victoires. M. Donnadieu ne semble pas vouloir en faire état. Ainsi, il résume toute la conquête, éphémère il est vrai, de la Russie et la prise de Moscou par les Polonais, au début du XVII[e] siècle, dans cette simple phrase: « Il (Sigismond III) remporte un succès sur les Moscovites ». Or, ce « succès » fut la source des interminables guerres entre les deux pays, qui aboutirent au désastreux démembrement de la Pologne.

Mais c'est à l'histoire la plus récente de la Pologne que M. Donnadieu consacre la majeure partie de son livre. Il nous donne un aperçu des orientations qui existaient dans ce pays pendant la guerre : celle qui misait sur les Alliés, et qui était représentée par M. Roman Dmowski et son « Comité national », et celle qui mettait sa confiance dans la victoire des Empires centraux; ce mouvement, on le sait, se trouvait sous la direction de Joseph Pilsudski, qui leva même des légions

polonaises pour combattre dans les rangs de l'armée austro-hongroise.

« Ne blâmons pas trop l'attitude des Polonais qui se rapprochaient de nos ennemis », suggère avec un embarras bien superflu M. Donnadieu. Nul n'y songe assurément, d'autant que l'auteur prend bien soin d'exposer tout au long les bonnes raisons qu'avaient les Polonais de se méfier des amitiés occidentales.

M. Donnadieu ne ménage pas ses critiques à la politique française à l'égard de la Pologne; il souligne combien les sympathies très sincères de la France pour ce peuple chevaleresque se sont peu extériorisées, et ceci malgré la conscience très nette que les hommes d'Etat français avaient de l'importance dela Pologne dans l'équilibre européen. Depuis Henri III, en passant par Richelieu, Louis XIV, Louis XV, Napoléon Ier et Napoléon III, que de promesses, que de traités et, hélas! que de déceptions!

Les Polonais ont donc un droit indiscutable à une réparation de cette injustice à leur égard et M. Donnadieu démontre que cette réparation serait, par surcroît, dans l'intérêt de la France elle-même, qui a autant besoin de la Pologne que la Pologne a besoin de la France.

Mais si l'auteur pose très nettement ce principe, il montre quelque flottement dans ses modalités.

Ainsi, M. Donnadieu se prononce avec force en faveur de la stricte observation du traité de Versailles, mais il n'en démontre pas moins que ce traité et ses succédanés n'ont contenté ni Polonais, ni Allemands, ni minorités.

Les revendications germaniques sont connues; l'auteur parle de celles de la Pologne qui avait protesté contre l'attribution de Vilno à la Lithuanie et contre le contrôle international des minorités.

Quant aux minorités elles-mêmes, M. Donnadieu signale leur mécontentement et stigmatise le manque de loyalisme des 4.700.000 Ruthènes, qui s'obstinent à vouloir s'unir à leurs frères de race, dont l'auteur estime le nombre à 36 millions.

Le principe wilsonnien de la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes était, en somme, un assez bon « slogan » politique, à condition de l'appliquer effectivement; sans quoi on

risquait de créer des aspirations nationales, des espoirs irréalisés, des foyers d'agitation. Je ne crois pas aux 36 millions de Ruthènes ou Ukrainiens, qui n'existent que dans l'imagination des faiseurs de projets. Si l'on voulait absolument remonter aux origines, on trouverait simplement là plusieurs branches séparées du grand tronc slave, plusieurs peuples animés d'un potentiel étatique très inégal.

Mais il n'est pas douteux, pour ne parler que de cette question — que si, au lieu de distribuer les Ruthènes au petit bonheur entre la Pologne, la Roumanie et la Tchécoslovaquie, on eût créé un solide Etat-tampon, qui compterait dans les 7.000.000 d'âmes, la Pologne eût été protégée à l'Est contre les insolentes prétentions de l'U. R. S. S. à se poser en champion des Ruthènes « persécutés ».

M. Donnadieu ne fait peut-être pas ressortir avec assez de relief ce que la situation géographique et ethnographique de la Pologne a de difficile, de dangereux même. Les problèmes qui se posent à tout moment dans les « marches orientales » n'ont aucun équivalent à l'ouest et n'y sont même pas compris.

La France, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, possèdent des frontières naturelles assez nettes pour subsister à travers les guerres et les siècles; ce sont elles qu'on attaque et qu'on défend les armes à la main. A l'Est, rien de semblable; les limites des Etats y sont douées d'une singulière élasticité; elles se gonflent démesurément, se rétrécissent, se déplacent au gré des conquêtes, englobant par millions des populations hétérogènes, perpétuellement en train de lutter contre quelque « oppresseur ».

Gouverner la Pologne est un art difficile, auquel peu de monarques sont parvenus. Si le maréchal Pilsudski y a réussi, ce n'est que grâce à son prestige personnel, à son caractère aventureux, tempéré par une sorte de génie, de flair d'homme d'Etat. Il est même à présumer que, lui vivant, la guerre n'eût pas éclaté.

Le livre de M. Donnadieu a paru avant l'envahissement de la Pologne; l'auteur en prévoit l'éventualité, mais ne s'en montre pas moins partisan convaincu du *statu quo*, que la guerre elle-même ne saurait ébranler, car, dit-il avec quelque

naïveté, « le covenant de la Société des Nations et le pacte Briand-Kellog s'y opposent. »

Allons! l'esprit de Genève n'est pas mort! Le malheur est que ces excellents raisonnements se heurtent pour le moment au fait brutal, qui laisse peu de place aux beaux souvenirs du covenant et du Pacte. Mais lorsque la voix du canon fera place à celle des diplomates, il faudra bien, pour rétablir la Pologne, en revenir à ces questions de frontières, de races, de minorités, de religions, de besoins économiques, qui harcèlent et harcèleront toujours, comme de mauvais génies, la paix de l'Europe tant qu'on n'aura pas réussi à les exorciser.

M. Donnadieu effleure également le problème brûlant des relations germano-soviétiques, il fait même preuve d'une certaine perspicacité en prévoyant la possibilité de l'entente qui s'est réalisée entre ces deux Etats. C'est là évidemment le danger le plus terrible que pouvait courir la Pologne, prise dans un étau et menacée de soviétisation; c'est également un danger pour toute l'Europe, car l'U. R. S. S., libérée du verrou allemand, est en train d'absorber les petits Etats, en attendant de s'attaquer aux grands. Cependant, s'il est permis de hasarder quelques fragiles hypothèses dans ce furieux chaos qui bouleverse l'Europe, ne pourrait-on pas prévoir que ce naturel désir d'étranglement mutuel, dont ne peuvent manquer d'être animés Hitler et Staline, les amènera inévitablement à une rivalité à mort; et, dans cette prévision, l'Allemagne n'aurait-elle pas l'intention de répéter, en grand cette fois, son coup de 1918, lorsqu'elle avait créé l'Ukraine et son « hetman » Skoropadsky? Se poser en « libérateur » de la Russie du joug bolchéviste et y installer un gouvernement à sa façon serait assez dans la manière du Führer. C'est un atout que les alliés avaient eu dans leur jeu... et que, peut-être, ils peuvent encore jouer.

J. JACOBY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1918

André Tardieu : *Avec Foch* (*août-nov.* 1914). Flammarion. — Elie Chamard : *L'armée Foch à la Marne. La Bataille de Mondement.* — Com^t Lhopiteu : *Foch, l'armistice et la Paix* (Plon). — René Vanlande : *Soldats d'Orient, vous aviez fait une Europe nouvelle* (Lib. Peyronnet). — R. Boucard : *La Guerre des Renseignements.* Editions de France.

Qu'on nous permette, aux heures que nous traversons, de signaler comme un puissant tonique la lecture du livre que vient de nous donner M. André Tardieu : **Avec Foch (août-nov. 1914).** Attaché à son état-major pendant la Marne et la course à la mer, c'est-à-dire pendant une période particulièrement critique, son témoignage est de première main. Avec cela cursif, rapide, tout en raccourcis, il s'adapte admirablement à la personnalité de Foch, et donne au récit une vie intense. Ce serait l'affaiblir que d'essayer de l'analyser; quelques extraits suffiront pour donner une idée de sa nouveauté et de sa tonicité. Le 30 septembre 1914, à la veille de la course à la mer, M. A. Tardieu a une entrevue au G. Q. G. avec le colonel Gamelin, aujourd'hui généralissime de nos armées. Laissons-lui la parole :

Gamelin, chef de cabinet de Joffre, s'assied face à moi... Son œil lumineux et grave éclaire son visage rose, dont sa tunique sombre de chasseur accentue la clarté : « On va peut-être, me dit-il, faire des bêtises. Vous pouvez aider, je crois, à ce qu'on les évite. Pour que la situation vous devienne claire, je reprendrai les choses de loin.

« La victoire de la Marne nous permet d'affirmer que l'ennemi ne gagnera pas la guerre. Elle ne nous permet pas d'affirmer que nous la gagnerons bientôt. Une nouvelle bataille commence... Regardez la carte. Depuis le 13 septembre, malgré les ordres du général commandant en chef et la parfaite tenue des exécutants, nous n'avançons plus. La guerre de poursuite est finie. Il faut se remettre à manœuvrer. Les Allemands n'ont pas plus renoncé à tourner notre gauche que nous à déborder leur droite...

« ... On veut une nouvelle organisation, avec un commandement en second, qui ne soit pas Galliéni. Naturellement, le nom de Foch est venu à l'idée de tout le monde. Qu'en pensez-vous? »

« Rien de bon, répondis-je. Foch est fait pour l'action directe. Encadré dans la bureaucratie du G. Q. G., il va ruer et cela ne marchera pas. »

« C'est, reprend Gamelin, exactement mon avis, et c'est pourquoi

j'ai voulu vous voir. Vous êtes aussi près de Foch que je suis près de Joffre. Il faut que les deux hommes soient d'accord avant l'exécution... Que Foch devienne l'adjoint de Joffre, mais avec le commandement des armées du Nord, que nous ne pouvons pas manœuvrer de Romilly. La chose se fera, parce qu'elle est dans la nature des choses. Il s'agit simplement de préparer les esprits. Je compte sur vous (1)... »

Plus tard, M. A. Tardieu fut attaché au G. Q. G. avant d'aller servir, comme capitaine, dans un bataillon de chasseurs. C'est à cette seconde période que remonte l'anecdote suivante :

Un jour de janvier 1915, que je me promenais avec lui, dans les allées de Chantilly, Joffre me dit : « Dites donc, Tardieu ! Tous ces documents qui vous passent par les mains, je voudrais bien que vous en gardiez copie. »

Et comme je l'interrogeais du regard :

« Oh ! dit-il, je n'ai ni vanité, ni orgueil. Mais j'aimerais tout de même, quand je ne serai plus là, que les textes de cette période soient donnés tels que je les ai reçus ou dictés. »

On les trouvera en grand nombre dans le livre de M. Tardieu. Pour notre part, et dans le désir de satisfaire à la volonté de Joffre, nous n'en citerons qu'un seul, qui porte son estampille. C'était au moment où l'armée anglaise était relevée par fractions sur la ligne de l'Aisne pour être portée dans la région d'Ypres. Lord French aurait voulu que son armée fût envoyée le plus tôt possible dans le Nord; Joffre soulevait à tout moment des objections, et il prescrivait des précautions méticuleuses pour masquer ce mouvement à l'ennemi. C'est dans cet esprit qu'est conçu son ordre du 13 octobre :

La dernière division du 1er C. A. sera relevée à brève échéance. Pour masquer ce mouvement, il y aura lieu que les troupes an-

(1) Sans nier l'authenticité des termes de cet entretien, nous croyons pouvoir affirmer qu'à cette date ni le colonel Gamelin, ni M. A. Tardieu ne connaissait le télégramme du général Joffre, adressé le 24 septembre (chiffre personnel) à M. Millerand, ministre de la guerre, pour le prier de demander au Gouvernement, « le fardeau du Commandement devenant trop lourd pour lui », de désigner le général Foch comme son adjoint, en raison des brillantes qualités de commandement qu'il avait montrées à la Marne. — (*Les Armées Françaises pendnt la Grande Guerre*, tome I, 4e V., p. 489, Annexes 1076 et 1199).

glaises laissent sur place de vieux vêtements kaki qui pourraient être utilisés par les troupes de relève, ou sur des mannequins.

Ce chef éminent avait l'œil à tout.

Voici un autre témoignage sur Foch — **La Bataille de Mondement, septembre 1914** — dont l'auteur, M. Elie Chamard, ancien combattant au 77ᵉ R. I., ne s'est pas contenté de faire appel à ses souvenirs. Il a tenu à les confronter avec ceux de l'ennemi :

Nous avons réussi, écrit-il, par l'intermédiaire du général Renondeau, notre attaché militaire à Berlin, et par le ministère de la Reischwehr, à entrer en relations avec le capitaine Purgold, les lieutenants Lefèvre et Naumann qui commandaient les troupes allemandes à Mondement. Ces officiers, très courtoisement, nous ont communiqué le récit des « dures heures » qu'ils vécurent dans ce combat et qui restent pour eux « les souvenirs les plus marquants de la guerre ». Enfin, par le professor Kölling, nous nous sommes procuré les carnets de route des officiers, sous-officiers et soldats du 164ᵉ Hanovrien. (Avant-propos, p. x.)

Grâce à tous ces recoupements, M. Elie Chamard a pu nous donner un récit très vivant, d'où est éliminée toute légende, des événements qui se passèrent à l'aile gauche de la IXᵉ armée. Son exposé complète en quelque sorte celui de M. A. Tardieu, qui en raison de ses fonctions, n'a pu s'occuper que du centre et de l'aile droite.

Enfin, avec le livre du commandant Lhopiteau, **Foch, l'Armistice et la Paix,** dont nous exprimons le regret de n'avoir pas parlé plus tôt, nous avons aujourd'hui un témoignage capital sur le rôle de Foch à l'Armistice et aux tractations du Traité de paix. L'Histoire définitive reconnaîtra, peut-être, un jour, que la grande erreur de MM. Clemenceau et Lloyd George fut de minimiser, à leur profit, le rôle du soldat, d'un caractère si élevé et aux vues si larges, qui avait été l'artisan de la victoire. Les Allemands ont le respect de la force; ils se seraient inclinés plus volontiers devant les exigences du Maréchal, parlant au nom des gouvernements alliés, que devant les constructions plus ou moins chimériques d'hommes politiques, si remarquables fussent-ils par d'autres côtés, qui avaient chacun à compter avec l'opinion de son peuple. Les fonctions de Président du Comité interallié désignaient Foch

pour cette tâche; il aurait suffi de lui adjoindre un trio de diplomates et d'experts financiers. M. Clemenceau n'aurait pas eu à craindre, comme il a eu la petitesse de l'écrire, de se voir dépouiller, par un homme comme Foch, de son pouvoir politique. Ce n'est pas la thèse du commandant Lhopiteau que nous exprimons ainsi; il n'a fait qu'en esquisser les prémisses, dans son livre, sans se départir d'une parfaite objectivité.

§

M. René Vanlande nous donne un vibrant plaidoyer en faveur de l'armée d'Orient : **Soldats d'Orient, vous aviez fait une Europe nouvelle!** Il méritait, certes, d'être écrit. Nous sommes de ceux, en effet, qui pensent que la magnifique victoire du maréchal Franchet d'Espérey n'a pas eu auprès de l'opinion publique, même parmi les militaires, l'importance qu'elle méritait. C'est une injustice qui n'est pas encore réparée; cependant de bons ouvriers s'y emploient. Le chef qui a été l'artisan de cette victoire se tient encore sur la réserve, retenu sans doute par nombre de questions de convenance, politiques ou autres. La tâche qui consista à amener d'un seul élan la capitulation des armées bulgares et de la XIe armée allemande ne fut pas la plus difficile que l'armée d'Orient ait eu à remplir. Une autre, plus délicate, demandant de l'initiative et beaucoup de doigté, commença pour elle lorsqu'elle eut franchi le Danube. Elle se trouva en présence de jeunes nations, délivrées du joug de l'Autriche, mais qui restaient, M. R. Vanlande l'écrit lui-même, « aveuglées de rivalités et de préjugés », alors que d'autres, comme la Hongrie, aigrie par la défaite, se rénovait avec la prise de pouvoir du comte Karolyi. Celui-ci se séparait de l'Autriche, pour ne pas reconnaître l'armistice Diaz du 4 novembre. Ce fut une faute de demander à Paris l'autorisation d'entrer à Buda-Pest, où nous appelait le gouvernement hongrois. Paris était trop loin pour juger de l'opportunité d'entrer ou non dans la capitale de la Hongrie. M. R. Vanlande, bien que son exposé manque souvent d'objectivité, a réuni un dossier dont l'armée d'Orient pourra tirer des raisons de juste fierté, en attendant qu'on lui rende pleine justice.

Que dire du nouveau livre de M. Robert Boucard, **La guerre des renseignements?** J'avoue avec franchise que je demeure un peu sceptique sur certains détails de son dossier, où il fait entrer certains faits, comme la mort du compositeur Albéric Magnard, qui n'a rien à voir avec l'espionnage; mais je suis avec lui lorsqu'il nous dit la dureté de cœur et l'ingratitude de l'*Intelligence Service* et des gouvernements envers les familles de leurs agents, qui ont payé de leur vie les services qu'ils avaient rendus. Cela tend à prouver que l'espion n'a pas encore conquis un rang bien élevé dans la hiérarchie sociale. Nous reconnaissons volontiers, d'ailleurs, qu'il y a une différence entre un espion et les agents de renseignements. Beaucoup de ces derniers peuvent être donnés en exemple. Nous sommes enfin tout à fait d'accord avec M. R. Boucard lorsqu'il demande la fusion en un seul organe des 2e Bureaux de l'armée de terre, de l'armée de l'air et de la marine.

JEAN NOREL.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

Une belle histoire de plagiat. Où on voit Jean Jullien futur auteur des *Plumes du Geai,* qui l'était pour lors du *Maître* et déjà passait lui-même pour tel, faire une étonnante découverte à savoir que M. de Maupassant avait commis un vilain plagiat en démarquant *Suicide-House,* une nouvelle de... Charles Morice, ignorant que celui-ci avait pris son bien, titre et fond, à R. L. Stevenson, lequel s'inspira vraisemblablement d'un « canard » qui, ayant traversé la Manche en 1867, échoua, si on en croit le brouillon polygraphe Charles Virmaître, dans la *Liberté,* du grand Emile. — Les scrupules dramatiques de l'auteur de la *Mort du Duc d'Enghien,* qui fut, ce que généralement on ignore, bibliothécaire durant quelques mois à l'Arsenal. — Supplément à un portrait de Firmin Léautaud, exposé naguère aux échos du *Mercure.*

Peu de lecteurs, même parmi ceux du *Mercure,* se souviennent sans doute de **Jean Jullien,** qui fit ses premières armes dramatiques au Théâtre Libre où, selon Jules Huret, il s'efforça « d'apporter sur la scène la reproduction la plus directe possible de la vie ». La *Sérénade* fit scandale, *le Maître* fut proclamé chef-d'œuvre et Jean Jullien lui-même fut considéré comme un maître du théâtre de l'avenir, non seulement à Paris, mais encore à l'étranger, en Allemagne, en Espagne, en Russie, voire dans les patries d'Ibsen et de Strindberg, où ses pièces furent traduites et représentées. Jean Jullien est

mort et enterré, avec ses succès comiques, quelque part hors Paris, je crois. Son nom fut donné à une rue d'aspect bucolique d'un petit pays voisin de Ville-d'Avray; il me souvient de l'avoir vu inscrit sur une plaque un jour que j'allai rendre visite à Mme Valtesse de la Bigne, en sa dernière demeure, qui est le cimetière de Ville-d'Avray, où elle repose pour l'éternité sous une urne majestueuse aux inscriptions énigmatiques.

En ce temps-là, à l'époque de ses brillants débuts, Jean Jullien dirigeait une excellente petite revue, *Art et Critique*. Il écrivait aussi des contes. En 1886, il avait publié, entre autres, le *Capitaine Chamorin* dans *Trouble-Cœur*.

C'était l'histoire simple d'un sous-officier de cuirassiers franc-comtois, Alexandre Dubois, qui, un soir de « réception » avec des camarades, retrouvait sa sœur dans une maison de prostitution.

Trois ans plus tard, dépliant l'*Echo de Paris* du 15 mars 1889, Jean Jullien avait la surprise de découvrir, sous le titre : *le Port,* et la signature de **Guy de Maupassant,** une version nouvelle de son conte. C'était l'

histoire simple d'un marin normand, Célestin Duclos, qui un soir de bordée avec des camarades, retrouvait sa sœur dans une maison de prostitution. Les cavaliers étaient remplacés par des marins, les descriptions par un long dialogue normand sur la *mé*, le *pé*, le *fré*, et Duclos, au lieu de venger l'honneur de son nom comme Dubois, après un accès de rage s'en allait pleurer sur un lit auprès de sa sœur; l'idée maîtresse restait absolument la même.

Ce n'était peut-être, après tout, plutôt qu'une réminiscence, une coïncidence, il est vrai singulière.

Or, dans ce même *Echo de Paris,* le 16 septembre 1889, Jean Jullien retrouvait en lisant *l'Endormeuse,* de Maupassant, l'écho d'un conte de **Charles Morice,** paru dans le *Figaro* du 18 août 1888, intitulé **Suicide-House,** qui l'avait frappé par son originalité.

Chez l'un et chez l'autre, il s'agissait d'un établissement philanthropique imaginaire situé, pour Charles Morice, dans Boston, en 1890, pour Maupassant à Paris, après l'Exposition de 1889 et dans lequel les personnes qui désirent se suicider trouvent les derniers perfectionnements de la science et de l'art. Un guide de la maison conduit un visiteur à travers les salles de l'édifice, qui, pour le

premier, est un hôtel sévère, mais confortable, qu'on dirait construit par Edgar Poe, et pour le second, un cercle très parisien où les actrices les plus en vue viennent donner des représentations.

La confrontation des textes faisait ressortir le plagiat commis par Maupassant, récidiviste, au préjudice de... Charles Morice.

SUICIDE-HOUSE (*C. Morice*)

Sur la principale place de Boston, le grand établissement philanthropique fondé par sir Richard Hoboth, en 1890, étale sa façade majestueuse, laquelle ne compte pas moins de soixante mètres en largeur, six rangées de fenêtres à balcon, et se décore d'un perron de marbre où se lit, en lettres d'or, l'exergue célèbre :

SUICIDE-HOUSE

Un jeune homme se présente au bureau de l'hôtel. Deux individus excessivement corrects se lèvent à son entrée, les deux associés de sir Richard.

Il sourit amèrement et promène un regard circulaire sur l'austère décor du bureau dont les tentures noires s'agrémentent de pleurs en argent.

— Tout ici, monsieur, se passe avec une discrétion absolue. Pas une tache.

Là viennent chercher les consolations d'un confort qu'on peut bien dire suprême les misérables, les dégoûtés de la vie, pourvu que ce soient des misérables avec dollars (car pour les misérables sans dollars, ils se passent n'importe où leur fan-

L'ENDORMEUSE
(*G. de Maupassant*)

C'était Paris; mais à quelle époque? J'allais par les rues, regardant les maisons, les théâtres, les établissements publics, et voilà que, sur une place, j'aperçus un bâtiment fort élégant, coquet et joli. Je fus surpris; car on lisait sur la façade en lettres d'or : « œuvre de la mort volontaire ».

Je m'approchai de cet édifice, où des valets en culotte courte étaient assis dans un vestibule, devant un vestiaire, comme à l'entrée d'un cercle.

Puis je fus introduit dans un beau cabinet, un peu sombre, tout meublé de bois noir.

— Mon Dieu, monsieur, on tue proprement et doucement, je n'ose dire agréablement, les gens qui désirent mourir.

Je m'explique. Devant le nombre démesurément croissant des suicides, devant les spectacles hideux qu'ils nous donnaient, s'est formée une société de pure bienfaisance, protectrice des désespérés, qui a mis à leur disposition une mort calme, insensible, sinon imprévue.

taisie, sans aucune des douceurs offertes aux *clients* de l'Hôtel du Suicide). Mais, dis-je, pour les misérables millionnaires, sir Richard Hoboth est vraiment un bienfaiteur.

Chaque jour, au moins trois désespérés viennent frapper à sa porte, — ce qui n'est qu'une façon de parler, car la porte de l'hôtel reste ouverte éternellement.

Une à une, l'étranger subit toutes les philanthropiques imaginations de sir Hoboth. Dans les trois chambres d'asphyxie, après avoir fait toucher au doigt les obstructions parfaites, lesquelles, la porte close, défendent que s'immisce l'air respirable, le gérant propose à l'étranger, pour lui rendre la chose plus sensible, un commencement d'expérience : il est rare que l'offre soit acceptée; surtout le charbon de terre et les gaz hilarants font peu de caprices; les tubéreuses tenteraient davantage, la plupart des apprentis suicidés étant, il faut bien l'avouer, atteints de poésie. De monstrueux amas de fleurs fraîches encombrent la chambre, se marient aux fleurs des tapis, des tapisseries, dissimulent le lit dans une odorante jonchée...

— Si Monsieur souhaitait une essence particulière?... Nous les cultivons toutes dans de vastes serres attenantes aux dépendances de l'hôtel.

— Non... c'est bien ainsi...

Et la visite continue.

— Et malgré cela, vous avez beaucoup de suicides dans la maison?

— Comme je vous l'ai dit, environ quarante ou cinquante par jour.

J'hésitais. Enfin j'entrai. C'était une délicieuse galerie, une sorte de serre que des vitraux d'un bleu pâle, d'un rose tendre, d'un vert léger, entouraient poétiquement de paysages de tapisseries. Il y avait dans ce joli salon des divans, de superbes palmiers, des fleurs, des roses.

Il désigna du doigt une chaise longue couverte de crêpe de Chine crémeux, à broderies blanches, sous un grand arbuste inconnu, au pied duquel s'arrondissait une plate-bande de réséda.

Le secrétaire ajouta d'une voix plus basse :

— On change à volonté la fleur et le parfum, car notre gaz, tout à fait imperceptible, donne à la mort l'odeur de la fleur qu'on aima. On le volatilise avec des essences. Voulez-vous que je vous le fasse aspirer une seconde?

— Merci, lui dis-je vivement, pas encore.

Dans le 17e numéro d'*Art et Critique*, daté du 22 septembre 1889, Jean Jullien mettait sous les yeux de ses lecteurs ce parallèle édifiant, qu'il commentait paisiblement en un article, où il contait sa propre mésaventure, intitulé : *Réminiscences et Coïncidences* et dédié à *Guy de Maupassant.*

Cette simple histoire ne fit pas grand bruit. *Art et Critique* était une petite revue, Maupassant une vedette, ses confrères de la grande presse fermèrent les yeux et ne firent point de publicité à cette fâcheuse affaire. Aussi M. Georges Maurevert n'en a-t-il rien su et rien dit dans son *Livre des Plagiats.* L'eût-il connue qu'il l'eût trouvée bien farce, comme disait Maupassant, et se fût diverti de la candeur de Jean Jullien qui faisait d'une pierre deux coups, et, voulant rendre justice au volé le désignait, sans s'en douter, comme un voleur. Ainsi arrive-t-il parfois qu'un témoin à charge devienne, en cours d'audience, accusé.

L'étonnant, c'est qu'il ne se soit pas trouvé un lecteur d'*Art et Critique* pour signaler que le *Suicide-House* de Charles Morice n'était qu'un démarquage éhonté du *Suicide-Club*, de **Stevenson**, dont la traduction par M. Louis Despréaux était parue en 1885.

En 1889, Stevenson était presque inconnu en France : les abonnés du *Figaro* et les rédacteurs d'*Art et Critique* l'ignoraient également.

Si le scandale eût débordé le cadre de la revue de Jean Jullien et se fût répandu dans le public, sans doute le polygraphe **Charles Virmaître** se fût-il empressé d'intervenir dans le débat pour revendiquer l'idée de *Suicide-House* et de *l'Endormeuse,* Charles Morice aussi bien que Maupassant ayant pu, chacun séparément, avoir pris leur bien à la page 30 de son *Paris-Canard,* publié précisément en 1888, l'année même de la publication du *Suicide-House :*

A l'occasion de la fête des Rois, en 1867, *Fantasio,* pseudonyme d'une célèbre femme du monde (1) qui rédigeait, dans la *Liberté,* le « monde parisien », lança le *canard* suivant :

(1) C'est en vain que j'ai feuilleté la *Liberté* de 1867, et même de 1868, à la recherche de ce canard, il m'a été impossible de le découvrir à la rubrique « le monde parisien », dont le titulaire, qui signait *Fantasio* (ce pseudonyme, nous dit bien vaguement Charles Joliet, a été souvent choisi par différents écrivains), fut, si mes souvenirs ne m'abusent,

« On sait que les Anglais sont les gens les plus excentriques du monde. Vous allez en juger :

« Il y a une trentaine d'années, plusieurs gentlemen fort riches, blasés sur tous les plaisirs, s'étaient laissé gagner par cette terrible maladie qu'on appelle le *spleen.*

« Très au fait des coutumes françaises, ils avaient innové une singulière distraction, en organisant un cercle spécial que l'on appelait le *Club des suicidés.*

« Pour en faire partie, il fallait être résolu à en finir un jour ou l'autre avec la vie.

« Chaque année un des membres de cette société de désœuvrés devait mourir de la manière originale que voici :

« Le jour des Rois, suivant l'usage français, tous les membres se réunissaient dans un splendide festin; au dessert, on apportait une galette, on tirait les parts et celui auquel la fève échéait était désigné par le sort pour mourir.

« Il n'avait du reste pour cela qu'à manger la fève qui était empoisonnée. »

Il est évident que ce « canard » qui volait depuis longtemps en Angleterre, où *Fantasio* le capta dans quelque gazette pour l'accommoder à la française et le servir aux lecteurs du grand Emile, fut la « source » où l'imagination de Stevenson puisa le sujet de sa fameuse nouvelle.

§

Ce fut le *supplément au dictionnaire d'argot* qui fut à l'origine des relations de **Léon Hennique** et de Lorédan Larchey. A titre d'exemple, l'érudit avait invoqué dans son lexique l'autorité du jeune disciple de Zola.

NATURALISTE : contenant des études prises sur nature, ne faisant que des études sur nature. — « Aux frères d'armes Céard et Huysmans, j'offre ce roman naturaliste » (Hennique, 78).

Hennique remercia Larchey de cette citation et de quelques autres, Larchey répondit, Hennique lui fit une petite visite, ils se plurent et continuèrent à se fréquenter. Larchey fut surpris de voir que l'auteur de l'*Accident de M. Hébert*

remplacé par Jeanne de Moncel. J'ai pensé quelque temps que celle-ci était l'amie de Girardin, Jeanne de Tourbey, mais Ch. Joliet, dans ses *Pseudonymes du jour* (nouvelle éd., 1884, p. 25) prétend que ce fut le pseudonyme d'une dame Mouet, qui, pour moi tout au moins, est une illustre inconnue.

s'intéressait à l'histoire, n'ayant pas réfléchi que MM. de Goncourt, de qui, plus encore que de Zola, Hennique, littérairement, était tributaire, avaient mis autant de passion et de minutie à décrire le passé que le présent, appliquant à l'histoire les procédés mêmes du roman naturaliste, lequel pour ne pas l'être, en titre, l'était déjà en fait, sous leur plume, dès 1858 ou 1859. *Elisabeth Couronneau* témoignait du reste que Léon Hennique ne faisait pas que des études sur nature et qu'il demandait aussi à l'histoire ses sujets sinon son inspiration. Cette révélation resserrant les liens de sympathie qu'ils avaient noués, ils parlèrent très volontiers, dans leurs rencontres, d'époques disparues, et particulièrement de celle de la Révolution, à laquelle Larchey était fort entendu. Il fournit à son jeune ami un sujet de pièce, *le Mariage de Hoche*, que Hennique trouva dramatique et scénique à souhait. Avant que de s'y risquer, pour se prouver qu'il avait les dons d'un auteur dramatique, il se fit la main sur un autre personnage célèbre.

Avant de me mettre à Hoche, qui me paraissait très difficile à fabriquer, j'ai voulu me tâter et voir si j'étais capable de sortir quelque chose d'un genre que j'ignorais absolument. J'ai cherché et j'ai fait un duc d'Enghien, une mort du duc d'Enghien, que Charpentier m'a prise, ces jours derniers, et que je vous enverrai aussitôt parue. Je ne sais ce que ça donne; je me suis donné beaucoup de mal à réunir des documents, aussi, je compte que vous voudrez bien me dire très sincèrement si je suis capable d'entreprendre le *Mariage de Hoche*. C'est un genre, en tout cas, qui m'a fort intéressé. Je n'ai donné aucun coup de pied à l'histoire, me suis efforcé de prendre la phraséologie simple de l'époque. Cependant, comme dans des documents trouvés aux Archives, papiers de police et autres, j'ai remarqué qu'on ne se doutait pas du mariage du duc avec la princesse de Rohan-Rochefort, j'ai admis la chose comme certaine et ai fait venir à Paris, derrière le duc, la dite princesse très inquiète. Elle pénètre à Vincennes, grâce à Cambacérès qui était hostile à l'arrestation; et voilà! C'est en trois tableaux : 1° l'arrivée d'Ordener à Strasbourg; 2° l'arrestation; 3° le jugement et la mort. Je n'en suis pas sûr, mais il me semble que ça sonne la vérité et que j'ai fait œuvre de reconstitution. Vous me le direz!

Larchey pensa sans doute ce que trois ans plus tard, au

lendemain de sa représentation au Théâtre-Libre (10 décembre 1888), de bons juges pensèrent de la *Mort du duc d'Enghien,* que, pour un coup d'essai, c'était un coup de maître. Il engagea Hennique à célébrer aux quinquets de la rampe le *Mariage de Hoche.*

Voulez-vous m'honorer beaucoup et me faire un extrême plaisir? lui répondit Hennique. Eh! bien, collaborons pour le *Mariage de Hoche.* Ne vous effrayez pas. La pièce, après mûre réflexion, aurait peut-être plus besoin de votre expérience et de votre savoir que de ma jeune fougue. D'ailleurs, il n'y aurait pas de honte! Je suis plein de scrupules à votre endroit; la collaboration serait un moyen de les dissiper. Décidément, il y aurait un beau drame *patriotique* à ficeler. Réfléchissez! Si vous vouliez voir de mon théâtre avant de vous décider, j'ai là, sous la main, de quoi vous satisfaire.

Larchey déclina la proposition. Hennique lui écrivit :

Je préfère décidément, étant donné que vous ne pouvez être mon collaborateur, vous rendre l'idée du *Mariage de Hoche.* Il me faudrait trop de temps pour m'occuper de la question historique. Et puis, comme je vous le disais dans ma dernière lettre, j'ai des scrupules. Le premier moment d'emballement m'avait empêché de les sentir. Il ne serait ni juste, ni honnête de ma part de profiter seul d'un travail que je n'aurais pas élaboré seul.

Veuillez donc, je vous prie, m'excuser, me dire où il faut vous envoyer les notes que je possède et me croire votre bien dévoué et reconnaissant.

Tout autant que de lui avoir fourni ces notes, Hennique était reconnaissant à Larchey d'avoir appuyé sa candidature de bibliothécaire. A part Zola et Maupassant, le naturalisme ne nourrissait pas son homme. Céard et Huysmans étaient fonctionnaires. Hennique, qui avait charge de famille, ayant épousé Mlle Louise Dupont, au début de 1881, se vit dans la nécessité de faire comme eux, qui cependant étaient célibataires.

Je ne vous cacherai pas que je suis épouvanté par la perspective d'être pris tous les jours, du matin au soir, dans une bibliothèque comme Sainte-Geneviève, écrivait-il à Larchey. Je suis prêt à bûcher comme un nègre trois jours par semaine, je suis prêt à emporter quelques travaux chez moi, mais je ne veux pas abandonner la carrière que j'ai embrassée et dont je n'ai qu'à me louer [...] Mon

rêve serait d'avoir un petit coin à l'Arsenal ou à la Mazarine, bien tranquille [...] Tous les jours! Pensez donc! Il faudrait dire adieu à mes chères études littéraires. Et on m'avait affirmé qu'on ne devait que trois jours par semaine aux bibliothèques!...

Grâce aux recommandations de M. Léopold Delisle, de Larchey, d'Henry Roujon et surtout de Maupassant qui était intime avec le directeur du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, Xavier Charmes, le rêve modeste de Hennique se réalisa. Par décret ministériel, il fut nommé à l'Arsenal à titre d'auxiliaire. Il ne devait y rester que quelques mois. Le 25 septembre 1885, il écrivait, de Ribemont (Aisne), à Larchey :

Grâce à ma gueuse de dyspepsie, qui vient de me reprendre avec une vigueur nouvelle et dont je ne sais si je me débarrasserai facilement, je me vois obligé de donner ma démission à l'Arsenal. Il me serait trop pénible de devenir un mauvais employé après avoir tâché d'être un bon. Je me croyais guéri! Aussi est-ce avec une surprise bien désagréable, je vous l'assure, que je vis de nouveau courbé en quatre une partie des jours et des nuits avec des douleurs par trop dures à supporter.

Il n'en garda pas moins d'amicales relations avec le bon Larchey.

Nicolette est devenue une grande jeune fille, fort douée pour la poésie, lui écrivait-il. Elle fait des vers libres, mais très curieux, très originaux. Et je suis content de cela, ainsi aura-t-elle un petit coin où se réfugier dans la vie. Je tiens que c'est excellent pour les femmes et pour les hommes. Car tout collectionneur, fût-ce de rêves, est un heureux.

A quelques observations qu'il lui fit sur son drame *Amour*, représenté à l'Odéon le 6 mars 1890, Hennique lui répondit (le 9 avril) :

Vous avez absolument raison pour un tas de choses; mais, mon Jean de Ligny n'est pas celui que vous croyez, c'est-à-dire un descendant de J. de Lux. J. de Lux était, si je ne m'abuse, cousin du roi de France, et le mien n'est qu'un capitaine, relativement pauvre, comme l'était Bayard. A part cela, je trouve toutes vos critiques excellentes. La pièce avait d'ailleurs tellement bien réussi, le jour de la répétition générale, puis le jour de la 1re, que nous fûmes stupéfaits, Porel et moi, de voir le Sarcey et quelques autres, de

très minime importance. A Sarcey, j'ai l'intention d'administrer à nouveau, chaque fois que je le pourrai, une solide volée de bois vert, parce que c'est une vieille canaille, un bougre de mauvaise foi; quant aux autres, qui ont abîmé ma pièce, je m'en soucie très peu et les crois volontiers de bonnes âmes...

Les scrupules de Léon Hennique, auteur dramatique, l'honorent grandement. Il serait à souhaiter que ceux qui romancent ou raniment des personnages plus ou moins célèbres prissent, à son exemple, la précaution d'aller consulter les archives, afin de ne donner à l'histoire aucun coup de pied — de l'âne.

§

J'ai publié naguère dans les échos du *Mercure* un bout d'article sur **Firmin Léautaud,** de qui l'auteur du *Petit Ami* a rappelé le souvenir dans le dernier numéro de la *Nouvelle Revue Française* (octobre 1939 : *Portrait de mon père*). En rangeant mes paperasses, je viens de remettre la main sur un numéro du *Figaro* (celui de Villemessant), du 24 décembre 1865, où, évoquant les misères des comédiens errants, un amateur de singularités comiques, Marius Léo, s'exprime ainsi sur le compte de Firmin Léautaud, directeur de troupe :

...Je me trouvais à Ostende, au commencement de cette année, vers le mois de janvier, et j'y ai assisté à la première et peut-être à la seule représentation d'une troupe française qui parcourait, en société, les petites villes de la Flandre. Non, jamais je n'oublierai, dussé-je vivre autant qu'Abraham, le singulier spectacle dont j'ai été témoin!

Le directeur, M. Léautaud, était pour moi une figure de connaissance; je l'avais vu à Paris, aux concours du Conservatoire et dans les écoles, puis, plus tard, à Bruxelles où j'étais allé assister à la première représentation des *Misérables* et où, plusieurs mois avant, il avait débuté dans l'ancien répertoire, y donnant la réplique avec intelligence aux artistes de la Comédie-Française venus en représentations...

Au moment où j'entrais dans la salle (qui, je dois le dire, est coquette, convenablement close et pourvue de sièges confortables), la première pièce allait finir : une rousse, à l'œil hagard, chantait en détonnant un couplet au public. La seconde pièce, le morceau capital de la soirée, était cette charmante comédie de M. de Pré-

maray, *les Droits de l'homme*, que nous avons applaudie à l'Odéon, puis au Théâtre-Français.

Une jeune première, possédant une mâchoire immense, y donnait la réplique à un amoureux commun, gêné dans ses entournures, ayant la funeste habitude de manquer ses entrées, boursouflé, et qui, je le parierais, devait être en baudruche.

La même rousse, déjà nommée, prenait part au dialogue avec une voix de ventriloque qui fit voltiger autour de moi, comme un parfum de la patrie, le souvenir de l'homme à la poupée.

Mais la plus extravagante exhibition était celle de Roger de Juliane, personnifié par un monsieur qui parlait du nez et avait, pour la circonstance, fourré les deux jambes les plus drôles qui se puissent voir dans le plus insensé de tous les collants. La coupe, l'étoffe, la couleur, tout en lui était extraordinaire; à son apparition, il y eut un instant de stupéfaction; *la foule* (200 personnes environ) eut un moment d'ahurissement comme à l'aspect d'une chose totalement inconnue; puis, passant de l'ensemble aux détails, elle fut prise d'un immense et long ricanement.

Marius Léo est bien cruel, mais il ne manque pas d'esprit.

AURIANT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Littérature

Jean Hercourt : *Primauté de Walt Whitman*, essai; Cahiers de la Cité, Genève. » »

Maurice Lecat : *Bibliographie de Maurice Maeterlinck, Littérature, Science, Philosophie;* Libr. Castaigne, Bruxelles. 35 »

Maurice Lecat : *Maurice Maeterlinck en pantoufles;* Libr. Castaigne, Bruxelles. 10 »

Roman

Edouard Peisson : *La carte marine;* Grasset. 18 »

Joseph Peyré : *Matterhorn;* Grasset. » »

Victor Serge : *S'il est minuit dans le siècle;* Grasset. 21 »

Varia

A. F. Marchal : *Les classements rationnels*, traité d'organisation des différents classements à prévoir au bureau; Edit. Servin. 20 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Société Anonyme du *Mercure de France :* Assemblée générale. — Georges Goyau. — Le prix Moréas. — Le *Bulletin des Ecrivains aux Armées.* — Pour les poètes mobilisés. — Un groupe de poètes soldats. — Le « Chêne royal ». — Cinquantenaires. — Commémorations malchanceuses. — Sur le mot « Baphomet ». — Villiers de l'Isle-Adam et le portrait de Francfort. — Napol le Pyrénéen. — L'Académie des Jeux Floraux. — Le prix San Remo. — Une fête de famille. — De Max et Nasica. — Le Sottisier universel.

Société Anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale. — Les actionnaires de la Société anonyme du Mercure de France sont convoqués en Assemblée générale ordinaire, au siège social, le jeudi 21 décembre courant, à dix-sept heures.

§

Georges Goyau. — Il est mort à la fin d'octobre, âgé de soixante-dix ans, et la presse de tous les partis a rendu hommage à son talent et à son caractère. Nulle vie ne fut mieux remplie. Le public frivole ne se doute peut-être pas que l'œuvre de Goyau compte en librairie une soixantaine de titres, sans compter un nombre énorme d'articles dispersés. Tous ses ouvrages sont faits avec de l'érudition, et plusieurs, comme son histoire de *L'Allemagne religieuse,* en neuf volumes, sont le fruit d'un travail considérable.

Entré à Normale le premier de sa promotion en 1888, il se fit connaître par des travaux sur la Rome impériale, avant de dévouer sa vie à la cause de l'Eglise catholique. Il était depuis 1937 secrétaire perpétuel de l'Académie française. Sa conscience d'apôtre connaissait la vanité des titres officiels. C'est justement ce qui fit la valeur de ceux qu'il reçut et qui ne devaient rien qu'à ses mérites. — L. M.

§

Le prix Moréas, d'une valeur de 5.000 francs, sera décerné pour la treizième fois en décembre à un ouvrage en vers paru entre le 1er janvier 1938 et le 15 novembre 1939, date extrême pour l'envoi des volumes, qui ont pu être adressés à chacun des membres du jury, ainsi qu'à M. Jean Faye, exécuteur testamentaire de Jean Moréas, 1, avenue du Maréchal-Maunoury, Paris (16e).

Rappelons que le jury, qui d'ailleurs n'est pas astreint à choisir le lauréat parmi les auteurs d'ouvrages présentés, se trouve ainsi composé :

Président : M. Paul Valéry, 40, rue de Villejust, Paris (16e).

Secrétaire : M. André Dumas, 43, avenue de Saint-Mandé, Paris (12e).

Membres : Mme Henri de Régnier (Gérard d'Houville), 24, rue Boissière, Paris (16e); MM. Abel Bonnard, 78, avenue Mozart, Paris (16e); Marcel Coulon, 2, place de la Calade, Nîmes (Gard); Georges Duhamel, 31, rue de Liége, Paris (8e); André Fontainas, 21, avenue Mozart, Paris (16e); Paul Fort, 34, rue Gay-Lussac, Paris (5e); Fernand Gregh, 29, rue de Boulainvilliers, Paris (16e); Edmond Haraucourt, 5, quai aux Fleurs, Paris (4e).

Le prix de Grèce, d'une valeur de 1.500 francs, dû à la générosité du gouvernement hellénique en souvenir de Jean Moréas, sera décerné le même jour par le même jury, auquel se joindra M. Politis, ministre de Grèce à Paris.

§

Le Bulletin des Ecrivains aux armées vient de paraître On sait qu'il avait été fondé pour la guerre de 1914-18 par MM. René Bizet, Fernand Divoire et Gaston Picard. La nouvelle série est publiée sous les auspices de l'A. E. C. (Association des Ecrivains Combattants), qui fut fondée il y a vingt années.

Son premier numéro porte la date de novembre 1939. Il s'ouvre par quelques lignes de M. Paul Chack, président de l'A. E. C. Rappelé sous les drapeaux, celui-ci informe les lecteurs que M. Jean Valmy-Baysse a accepté « la tâche ardue et délicate d'être le président de guerre de l'A. E. C. ».

Vient ensuite un hommage de M. Valmy-Baysse à Louis-Paul Deschanel, dont le nom appartenait déjà à l'histoire de notre pays et qui, tombé à l'âge de trente ans, a été sans doute, dans la guerre actuelle, le premier écrivain tué à l'ennemi.

Le Bulletin donne une première liste d'adresses comprenant de nombreux écrivains mobilisés, et le comité de guerre de l'A. E. C. fait appel à la générosité de ses amis pour sa caisse de secours. Le comité de guerre et le Bulletin ont leur siège à l'A. E. C., 8, rue Roquépine, Paris (8e).

Parmi les mobilisés indiqués par le Bulletin, nous relevons les noms des écrivains suivants, qui ont plus ou moins collaboré au *Mercure de France :* Francis Ambrière Letellier, maréchal des logis, G. A. A.; René de Berval, E. M., Régiment de Spahis algériens; Docteur Boulogne (Paul Vimereu), hôpital complémentaire; Octave Béliard, médecin-commandant, hôpital; Maitrot de la Motte, Bataillon de Défense passive; R. Dumesnil, médecin-lieutenant-colonel.

Le Bulletin signale une œuvre, le *Livre du Soldat,* fondé le 12 octobre dernier, sous le patronage du ministre des Combattants et des Pensionnés. Cette association, qui siège à l'hôtel de la Société

des Gens de Lettres, 38, rue du Faubourg St-Jacques, a pour but : 1° de choisir et d'acheter des volumes destinés aux armées et de les envoyer par l'intermédiaire du G. Q. G.; 2° de faire éditer aux mêmes fins des ouvrages inédits. Son comité a pour président : M. Jean Vignaud, président de la Société des Gens de Lettres; vice-président, M. Dumoncelle, éditeur; trésorier, M. J. Valmy-Baysse, président de guerre de l'A. E. C., comme il est dit plus haut; secrétaire, M. J. K. Magog, secrétaire général de la Société des Gens de Lettres.

Ainsi la France intellectuelle s'organise pour s'adapter aux événements et vivre d'une vie aussi normale que ceux-ci le permettent. — L. M.

§

Pour les poètes mobilisés. — Le président de la *Société des Poètes français* invite ses confrères à lui faire connaître leur situation . (Adresser les réponses 45, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris, VIe.) Le Comité de la Société crée une *Caisse des Poètes* destinée aux mobilisés.

Il fait appel, pour la constituer et la maintenir, aux poètes qui n'ont pas été touchés par la mobilisation et à tous les amis de la poésie. (Adresser les dons en argent et en nature à Mme Georges Day, secrétaire-trésorière, 128, rue de Rivoli, Paris, 1er.) (*Communiqué.*)

§

Un groupe de poètes soldats va publier une revue mensuelle : *P. C.* 39 (*Poètes casqués* 39). Les œuvres poétiques des auteurs mobilisés et les collaborations effectives seront reçues avec une fraternelle sympathie. Ecrire à Pierre Seghers, 947e Cie Tracteurs, C. M. A. 16, Nîmes. — (*Communiqué.*)

§

Le « Chêne royal ». — Ce cuirassé britannique, le *Royal Oak* (« Chêne royal »), qui fut coulé dans la première quinzaine d'octobre par un sous-marin allemand, évoquait par son nom un des épisodes les plus populaires de l'histoire d'Angleterre. Il s'agit d'une aventure qui remonte à l'année 1651. Le roi Charles Ier avait été décapité deux ans et demi auparavant, et son fils aîné, proclamé roi en Ecosse sous le nom de Charles II, venait de perdre contre Cromwell la bataille de Worcester. Après s'être courageusement battu, le jeune prince (il avait 21 ans) avait dû s'enfuir au galop, avec un petit groupe de cavaliers. Au delà de 30 kilomètres, il échoua presque seul dans une ferme isolée, dite de Boscobel.

Mais une grosse somme d'argent était promise à qui livrerait le fugitif, et les patrouilles de Cromwell exploraient toute la contrée. Trop peu en sécurité à la ferme, Charles alla se réfugier dans un bois tout proche. Il était accompagné d'un colonel de son armée perdue, nommé Careless. Les deux hommes montèrent s'installer dans un grand chêne extrêmement touffu où, bien cachés, ils restèrent toute une longue journée. A plusieurs reprises, ils entrevirent les soldats ennemis qui fouillaient le bois. Charles, qui avait passé deux nuits sans sommeil, ne put s'empêcher de s'endormir, et le colonel, pour le réveiller sans attirer l'attention, dut se résoudre à lui pincer fortement l'oreille, geste que, dans des temps normaux, la majesté royale n'aurait pu admettre.

Après maintes aventures, au cours desquelles Charles fut reconnu par plus de quarante personnes, dont aucune ne voulut le livrer, il réussit à s'embarquer pour la France. Mais en 1660, il rentrait en Angleterre et, sans coup férir, devenait cette fois vraiment roi, par la grâce de Monk. Le jour anniversaire de sa naissance (29 mai), il fit une belle entrée à Londres, acclamé par la foule qui naguère avait acclamé Cromwell, et un grand nombre d'hommes avaient mis à leurs chapeaux des feuilles de chêne. Dans maintes campagnes, le plus beau chêne du pays fut honoré du nom de *Chêne royal,* en hommage au *royal oak* qui avait sauvé la vie du souverain. Enfin, bien que Charles II, aimable et spirituel, mais sceptique, prodigue et débauché, n'ait pas eu un règne glorieux, le *royal oak* prit vite un aspect de légende et inspira, jusqu'à nos jours, les historiens et les conteurs. Un vaisseau, construit peu après l'avènement de Charles, fut baptisé le *Royal Oak,* et fut suivi par d'autres du même nom, ancêtres de celui qui, après avoir combattu pour l'Angleterre en 1916 dans la bataille du Jutland, vient de succomber dans la lutte qu'elle mène de nouveau avec nous pour le salut de la civilisation. — L. M.

§

Cinquantenaires. — Le 4 décembre 1889, décédait Joseph-Henry Vieyra-Molina, ancien colonel, chef d'Etat-Major des gardes de la Seine, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Une gazette précisait :

Il avait joué un rôle important dans la perpétration du coup d'Etat de 1851. On raconte, en effet, que se trouvant à la réception de l'Elysée, le prince-président, qui était adossé à la cheminée, lui fit signe d'approcher et lui dit : « Colonel, êtes-vous homme à apprendre tout à coup une grosse nouvelle sans sourciller? — Oui, prince. — Eh! bien, c'est pour cette nuit. Arrangez-vous pour que la garde nationale ne puisse pas nous gêner. » Sur quoi le colonel Vieyra ordonna de crever tous les tambours pour s'assurer que le rappel ne serait pas battu.

C'était la mort, le 5, de Jefferson Davis, ancien président des

Etats confédérés du Sud en Amérique; de Champfleury, qui, s'appelant Jules Husson-Fleury, tenait d'Arsène Houssaye son pseudonyme. L'auteur de *Chien-Caillou* laissait une œuvre aussi abondante que variée.

C'était le décès, le 15 décembre, de Robert Browning, le poète anglais; le 11, d'Anzengruber, auteur dramatique allemand; le 12, de Pavet de Courteille, membre de l'Institut; le 14, du marquis de Caux, le premier mari de la Patti; le 15, d'Edouard Phillips, membre de l'Académie des Sciences; le 18, de Léocadie Hersent, femme de lettres; le 19, de Paul Andral, le dépositaire des Mémoires de Talleyrand; le 20, de Léon Strauss, collaborateur du *XIX*e *Siècle;* le 24, de Frantz Beauvallet, romancier, auteur dramatique; le 25, de Jules Garnier, « l'auteur de la fameuse toile qui représentait la séance de l'Assemblée nationale où M. Thiers, au lendemain du 16 mai, fut proclamé le libérateur du territoire »; de William Wyld, l'aquarelliste, d'origine anglaise.

La presse disait :

On vient — comme si nous n'en avions pas déjà trop — de nous découvrir une nouvelle maladie sur le nom de laquelle on n'est pas encore fixé, mais que l'on a provisoirement baptisée des deux noms d'*influenza* et de *fièvre dengue*. Cette maladie, qui n'est qu'une variété de la grippe, est devenue une véritable épidémie; elle n'a pas de conséquence grave si on la soigne au début; mais elle a pris une telle étendue que tout, non seulement en France, mais dans presque tous les pays d'Europe, se trouve actuellement désorganisé : les théâtres manquent d'acteurs et de public, les magasins perdent momentanément leurs commis, les écoles ferment leurs portes et renvoient leurs élèves.

Cependant qu'on versait beaucoup d'encre à propos de la réforme orthographique et que la censure interdisait la représentation, à la Comédie-Française, d'un acte en vers de François Coppée, *le Pater,* dont l'action se passait à l'époque de la Commune. — G. P.

§

Commémorations malchanceuses. — Ce sont celles qui auraient pu être célébrées entre le mois de septembre et la fin de cette année; la guerre les a fait oublier et bien peu de journaux les signaleront.

Fustel de Coulanges, dont le cinquantenaire funèbre tombait le 14 septembre dernier, a eu tout juste trois ou quatre échos dans la presse. Qui s'est soucié de rappeler qu'Emile Augier mourut le 26 octobre 1889 et qu'Edouard Pailleron naquit le 17 novembre 1839? Les populistes non mobilisés penseront-ils à évoquer le souvenir de leur ancêtre réaliste Champfleury, mort à Sèvres le 6 décembre 1889? Les philosophes s'aviseront-ils que Théodule Ribot,

l'homme des *Maladies de la Volonté*, naquit à Guingamp le 18 décembre 1839? C'est bien douteux...

N'a-t-on pas dû reporter à des temps meilleurs les fêtes prévues pour la plus importante des commémorations de cette année : le troisième centenaire (22 décembre) de la naissance de Jean Racine? Toutefois, pour cet événement-là, il nous semble qu'on aurait dû tout de même organiser quelque chose. — L. DX.

§

Sur le mot « Baphomet ». — Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Dans l'étude extrêmement remarquable que vient de publier le *Mercure* sur les idoles des Chevaliers du Temple, il est dit qu'on ne connaît pas l'origine exacte du terme « Baphomet », et il est démontré, de façon péremptoire, que l'accusation selon laquelle les Templiers auraient adoré une idole de ce nom ne repose sur rien de sérieux.

En ce qui concerne la prétendue idolâtrie des Templiers, je crois la cause entendue; et je partage entièrement la façon de voir de MM. Probst-Biraben et Maitrot de la Motte-Capron relativement aux hypothèses selon lesquelles « Baphomet » dériverait des mots grecs « Baphê » et « mêtéos », ou du copte « Apaphib », ou encore de l'arabe « Mohammed ».

N'a-t-on pas fait dériver le terme « Boche » du nom propre « Teutobochus », alors que « boche » est tout simplement l'abréviation du mot « alboche », forme argotique du mot « allemand »? On dit, en argot, « un Boche » pour « un Alboche », comme on dit un « Bicot », pour « un Arbicot » (ou Arabe).

Je cite cet exemple pour vous rappeler, Monsieur le Directeur, à quel point il est facile de s'égarer quand on se livre à des recherches basées sur des analogies phonétiques, et aussi pour vous demander de ne pas considérer autrement que comme une modeste suggestion les rapprochements suivants, qui ont retenu mon attention.

Il paraît difficile de refuser au terme « Baphomet » une allure hébraïque, en notant toutefois que la transcription en caractères latins de vocables hébreux omet souvent l'aspiration « h » de la désinence « th ».

En admettant que Baphomet (ou Baphometh) soit une locution hébraïque, on pourrait la transcrire comme suit :

B. a. ph. m. heth.

Chaque lettre, ou groupe de lettres, correspondant à un caractère de « l'hébreu carré » ou alphabet d'Esdras.

Ce serait alors une « clef », et non pas un nom propre; cette clef résumant sous une forme aussi facile à retenir qu'ultra-concise l'essentiel d'une doctrine sociale ou religieuse.

Ce qui donne un certain caractère de probabilité à cette hypothèse, c'est la signification initiatique attribuée par la kabbale à chacune des 22 lettres de l'alphabet d'Esdras.

En l'espèce, et en remplaçant chaque lettre par le mot désignant l'objet dont cette lettre est le symbole kabbalistique, on obtient la phrase suivante :

Connaissance, — volonté, — espérance, — transformation de l'homme, — équilibre.

Ce qui peut s'interpréter : La connaissance (servie par) la volonté, (engendre) l'espérance (d'une) transformation de l'homme, (aboutissant) à l'équilibre (de l'individu ou de la Société).

L'ésotérisme graphique fournit de nombreux exemples d'interprétation analogues; et tout le monde sait que les pantacles, clavicules ou talismans de la magie médiévale (dont les Templiers passaient pour être des adeptes), portaient des inscriptions hébraïques.

Quant au caractère philosophique de l'aphorisme que je donne comme une interprétation plausible du mot « Baphomét », il n'est pas sans rapports avec ce que nous savons de la doctrine gnostique, et même avec les traductions que MM. Probst-Biraben et Maitrot de la Motte-Capron nous donnent d'inscriptions relevées sur des idoles gnostiques.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc.

LOUIS CHOCHOD.

§

Villiers de l'Isle-Adam et le portrait de Francfort.

Mon cher confrère

Permettez-moi d'ajouter quelques précisions à l'article de M. Joseph Bollery relatif à Villiers de l'Isle-Adam, paru dans les « Variétés » du *Mercure de France* du 1er novembre.

Je n'ai jamais dit que Puvis de Chavannes, qui m'honorait de son affection, m'eût parlé d'un portrait de Villiers de l'Isle-Adam peint par lui. J'ai dit simplement qu'il m'avait parlé de l'œuvre de l'écrivain, qu'il admirait et jugeait génial. Ce n'est pas la même chose.

Néanmoins, visitant l'an dernier le musée de Francfort, et ayant vu dans le Guide Bleu faire mention d'un « Portrait de Villiers de l'Isle-Adam, par Puvis de Chavannes », je me souvins du jugement de ce grand peintre, et me mis à la recherche du tableau. Il me déconcerta. Il portait au bas du cadre un cartouche : « Portrait de M. Villiers », tout court. L'œuvre était bien de la main de Puvis, mais le modèle différait beaucoup des rares images que j'avais pu voir de l'écrivain auquel j'ai voué un culte. Je voulus acheter une photographie : on me répondit qu'il n'en existait point. Je demandai le conservateur : il était en congé. Je lui fis tenir une demande de renseignements : je ne reçus aucune réponse.

Je ne crois pas que ce portrait représente Villiers de l'Isle-Adam. Qui a indiqué au Guide Bleu cette mention? Qui était « M. Villiers » tout court? Puvis de Chavannes a peint sous le Second Empire plus de portraits qu'on ne le pense. L'énigme subsiste. Quand et pourquoi ce portrait d'un inconnu (tout au moins de nous) a-t-il été acquis par le musée de Francfort? Ai-je à m'excuser auprès de M. Bollery et de Marcel Longuet, comme de Théophile Briand, d'avoir été entraîné par mes souvenirs à prendre mes désirs pour une réalité, que la vue de la toile a changée en doute?

Mes biens sincères sentiments.

CAMILLE MAUCLAIR.

§

Napol le Pyrénéen (1). — M. Claude Laforêt avait été bien inspiré en ne faisant aucune allusion au poème de *Roland* et si, à mon tour, j'éprouve « quelque étonnement », c'est de la méprise de notre ami André Fontainas, faute d'avoir vérifié un prénom. Je m'excuse de la relever, mais les renseignements fournis par André Fontainas, l'un des plus anciens et des plus chers collaborateurs du *Mercure*, sont à l'ordinaire si précis qu'il ne m'en voudra pas.

Le poème de « Roland » n'est pas d'Alphonse Peyrat, père de la marquise Arconati-Visconti, mais de Napoléon Peyrat, qui signait « Napol le Pyrénéen », étant né au Mas d'Azil, dans l'Ariège, non loin du torrent de l'Arise. Cette pièce, qui compte, en effet vingt strophes, parut pour la première fois en 1833, dans les deux minces volumes consacrés aux poètes par la « Bibliothèque populaire ou l'Instruction mise à la portée de toutes les classes et de toutes les intelligences », collection dirigée par Ajasson de Grandsagne, l'un des premiers en date parmi les nombreux amants de George Sand. C'est des petits romantiques un des plus rares. Le poème et le poète étaient de tous oubliés, lorsque, en octobre 1862, Charles Asselineau se plut à les exhumer dans la *Revue anecdotique* (série recueillie sous le titre de *Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque romantique*).

C'est la seule fois, si je ne me trompe, —écrivait-il — que ce nom [Napol le Pyrénéen] ait été signé au bas d'une œuvre littéraire; car je ne compte pas la chanson, à *Béranger*, insérée dans la seconde partie du recueil, et qui n'est qu'un parfait postiche (*sic*) de la manière du maître à qui elle est adressée.

Cette ode et cette chanson, c'est donc là tout l'effort, l'alpha et l'oméga, l'envers et l'endroit du génie de celui qui signa *Napol le Pyrénéen*, et dont, il y a seulement quelques jours, on ignorait encore le vrai nom.

Il nous a enfin été révélé, ce nom, au mois de juillet dernier, par M. Paul Boiteau, dans un article de la *Revue de l'instruction publique*, où nous avons appris que l'auteur de *Roland* était M. Napoléon Peyrat, pasteur protestant, ancien ami de Béranger et de Lamennais, et qui vient de publier un volume de souvenirs sur ces deux illustres amis [*Lamennais et Béranger*]. M. Boiteau ne nous donne que peu de détails sur la vie du poëte, qui s'est tu de bonne heure dans la solitude et dans l'exercice du ministère évangélique. Nous savons cependant, grâce à lui, que Napol le Pyrénéen vit encore dans un village avoisinant Saint-Germain; que, venu tout jeune à Paris au lendemain de la révolution de juillet, il essaya d'abord de se faire journaliste et dut ensuite se vouer à l'enseignement particulier.

L'année suivante, Napoléon Peyrat, répondant à l'invitation de Charles Asselineau, publiait un recueil, *L'Arise, romancero religieux, héroïque et pastoral* (Paris, Ch. Meyrueis, 1863, in-12), où

(1) Cf. *Mercure de France*, 1er novembre 1939, CCXCV, 252-253.

figure, à la page 84, le poème de « Roland », qui, depuis, en dehors de la Bibliographie romantique et du tome IV du recueil Crépet, a pris place dans les *Souvenirs poétiques de l'Ecole romantique* d'Edouard Fournier (1880).

L'imprimeur de la *Revue anecdotique* parlait de postiche : la coquille est amusante. Poulet-Malassis avait, contre son habitude, mal corrigé ses épreuves; remplaçons l'*o* par un *a*, et parlons de pastiche, non de Béranger, mais de Hugo lui-même, et, osons le dire, de *pastiche anthume.*

Les Orientales datent de 1829, *les Chants du Crépuscule* de 1835, *les Voix intérieures* de 1837; or, ces quatre strophes, que je crois devoir reproduire, du « Roland », publié en 1833, déjà n'annoncent-elles pas *la Légende des siècles?*

« Malheur aux mécréants! Malheur aux circoncis!
Malheur! » dit Charlemagne, en fronçant ses sourcils
Blancs et jetant des étincelles.
« Sire, disait Turpin, ne souffrez pas ainsi
Qu'un Africain maudit vienne croquer ici
A votre barbe vos pucelles. »

Charlemagne, Roland, Renaud de Montauban
Sont à cheval; le gros Turpin, en titubant
Sur sa selle, les accompagne :
Ils ont touché les os de saint Rocamadour;
Mais, du Canigou blanc aux saules de l'Adour,
Les Maures ont fui vers l'Espagne.

. . . .

Et Roland rugissait, et des vautours géants,
Des troupeaux d'aigles bruns volaient en rond, béants,
Faisaient claquer leurs becs sonores;
Et Roland leur disait : « Mes petits oiselets,
Un moment, vous allez avoir bons osselets,
Et belles carcasses de Mores! »

Un mois il les faucha, sautant de mont en mont,
Jetant leurs corps à l'aigle et leur âme au démon
Qui miaule et glapit par saccades;
Les âmes chargeaient l'air comme un nuage noir,
Et notre bon Roland, en riant, chaque soir,
S'allait laver dans les cascades.

Après la *Chanson des rues et des bois,* après la *Légende des siècles,* Emile Sorel et Edouard Delprat n'eurent qu'à pasticher et firent merveille, mais ne semble-t-il pas, en vérité, que Napol le Pyrénéen, cet oublié, ait un peu indiqué, au maître lui-même, le chemin?

PIERRE DUFAY.

§

L'Académie des Jeux Floraux décernera en 1940 :

1° Le grand prix de poésie Fabien-Artigue indivisible de 10.000 francs;

2° Le grand prix de prose Fabien-Artigue indivisible de 5.000 francs.

Les concours s'ouvriront le 1er décembre 1939 pour être irrévocablement clos le 31 du même mois. Demander le programme au secrétariat de l'Académie, hôtel d'Assézat et Clémence-Isaure, à Toulouse (*Communiqué*).

§

Le prix San Remo. — Sur l'initiative du Comité permanent pour les prix San Remo de littérature et d'art, il a été institué pour l'année 1939, en faveur des étrangers, un prix dont le montant, de 50.000 lires, sera décerné à l'œuvre critique ou historique ou descriptive ou poétique, illustrant un aspect de l'histoire d'Italie. Les demandes d'admission doivent être adressées au *Comitato Permanente Premi San Remo*, à San Remo (Italie), signées par les compétiteurs (tenus en outre à donner leur adresse) et devront parvenir, jointes à six exemplaires de chaque œuvre, avant le 31 décembre 1939. — (*Communiqué*).

§

Une fête de famille. — Le 8 septembre 1939, l'excellente maison Marc Texier, de Poitiers, qui a imprimé notre Revue pendant près de 40 ans, fêtait le cinquantenaire de présence à l'atelier de son Directeur : M. Faideau.

Cinquante ans de travail dans le même atelier! C'est une fidélité assez rare pour que nous ayons le droit de la citer avec fierté.

M. Faideau est entré, le 8 septembre 1889, comme apprenti à l'imprimerie. Par son travail, par sa haute conscience professionnelle, il est devenu la cheville ouvrière d'une maison où patron et ouvriers reconnaissent unanimement sa valeur, et la Direction du *Mercure de France* est heureuse de s'associer aux paroles de M. Marc Texier quand il dit la belle leçon qui se dégageait d'une vie consacrée à la même tâche, avec une conscience exigeante et un amour de sa profession qu'on ne rencontre pas tous les jours.

Le rédacteur de *Poitiers-Soir* (un des journaux de l'imprimerie Marc Texier), qui rend compte dans le numéro du 8 septembre de cette cérémonie intime, termine ainsi : « Monsieur Faideau, patron et ouvriers souhaitent pouvoir bénéficier longtemps encore de votre dévouement et de votre expérience! Que Dieu vous garde! »

La société du *Mercure de France* voudrait prendre ce vœu à son compte, sachant bien quelle rare connaissance et quel scrupule M. Faideau apporta dans l'édification de tant de centaines de ses titres, composés et tirés par l'imprimerie de Poitiers depuis environ un demi-siècle. — MERCVRE.

§

De Max et Nasica. — A l'occasion du quinzième anniversaire de la mort du grand tragédien de Max, un des plus brillants quotidiens de la presse parisienne a raconté cette anecdote. Un créancier étant venu sonner à sa porte, de Max lui fit dire par sa bonne que « Monsieur n'était pas chez lui ». Le lendemain, entendant la sonnette, le tragédien va ouvrir lui-même et se trouve nez à nez avec son créancier, auquel il déclare : « Je ne suis pas là. » Et l'importun se récriant : « Comment, monsieur, dit de Max en prenant son accent dramatique, lorsque c'est ma bonne qui vous dit que je ne suis pas là, vous la croyez, et lorsque je prends la peine de vous le dire moi-même, vous hésitez à me croire? » Ahuri, le créancier ne trouve rien à répondre et déguerpit.

L'anecdote peut être vraie, mais alors il convient d'ajouter que de Max n'en était pas tout à fait le créateur, et qu'il ne faisait guère que répéter (ce qui était naturel à un homme de théâtre) une scène des plus connues; car les millions de potaches qui ânonnèrent le latin dans le *De Viris illustribus* du bon vieux Lhomond y ont tous épelé cette histoire qui, avec une petite variante, a pour héros Scipion Nasica donnant une leçon à son ami, le poète Ennius. — L. M.

§

Le Sottisier universel.

Voici [au Louvre] le panneau occupé par le *Radeau de la Méduse :* l'immense tableau de Delacroix est parti sans être roulé, dans une des remorques qui servent à transporter les décors de théâtre. — *L'Illustration*, 16 septembre.

Mais le visage était ineffable; s'allongeant en forme de triangle (...), les yeux baissés sur les paupières aux longs cils. — *Gringoire*, « Histoire d'une Reine », 7 avril.

Nous précisons que notre collaborateur Jean-Pierre Dominique, notre correspondant à Rennes, n'a rien de commun avec M. Pierre Dominique, journaliste de grand talent et rédacteur en chef de la *République.* — *L'Epoque*, 15 juin.

Dans les ports de Lettonie, cinq mille navires sont déjà arrivés pouvant évacuer trois mille personnes. — *Le Figaro*, 10 octobre.

Bien que fatigué, l'infatigable sénateur reste dévoué à sa tâche. — *L'Argus soissonnais*, 8 juillet.

Les accidents ne sont, hélas! que trop rares dans la mine. — *La Tribune républicaine* (St-Etienne), 8 juillet.

Nous savons que M. le Maire a de nombreuses occupations; cependant, il pourrait trouver le temps d'accompagner ses employés à leur dernière demeure. Nous l'avons vu absent aux obsèques de son secrétaire général. — *L'Union républicaine*, 28 septembre.

TABLE DES SOMMAIRES

1939

—

CCLXXXIX N° 975. — 1er FÉVRIER

CCXCII N° 982. — 15 MAI

CCXCII N° 983. — 1er JUIN

CCXCII N° 984. — 15 JUIN

CCXCIV N° 989. — 1er SEPTEMBRE

CCXCIV N° 990. — 15 SEPTEMBRE-1er OCTOBRE

CCXCV N° 991. — 1er NOVEMBRE

CCXCV N° 992. — 1er DÉCEMBRE

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMEROS
LES NUMEROS DE LA PAGINATION

1939

—

La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous. — Les titres des poésies sont indiqués en italiques. — Après les lettres R. Q., abréviation de « Revue de la Quinzaine », on n'a porté que le titre des rubriques; le numéro d'insertion des matières se trouve à la table chronologique de la *Revue de la Quinzaine*.

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	973-CCLXXXIX — 5-256	15 avril	980-CCXCI — 257-512	1er août	987-CCXCIII — 513-768
15 janv.	974-CCLXXXIX — 257-512	1er mai	981-CCXCI — 513-768	15 août	988-CCXCIV — 5-256
1er févr.	975-CCLXXXIX — 513-768	15 mai	982-CCXCII — 5-256	1er sept.	989-CCXCIV — 257-512
15 févr.	976-CCXC — 5-256	1er juin	983-CCXCII — 257-512	15 sept. 1er oct.	990-CCXCIV — 513-768
1er mars	977-CCXC — 257-512	15 juin	984-CCXCII — 513-768	1er nov.	991-CCXCV — 5-256
15 mars	978-CCXC — 513-768	1er juill.	985-CCXCIII — 5-256	1er déc.	992-CCXCV — 257-544
1er avril	979-CCXCI — 5-256	15 juill.	986-CCXCIII — 257-512		

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA REVUE DE LA QUINZAINE
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES
1939

—

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture, on aura aisément la pagination à la Table des Sommaires.

	Tomes
1er et 15 janvier, 1er février	CCLXXXIX
15 février, 1er et 15 mars	CCXC
1er et 15 avril, 1er mai	CCXCI
15 mai, 1er et 15 juin	CCXCII
1er et 15 juillet, 1er août	CCXCIII
15 août, 1er septembre, 1er octobre	CCXCIV
1er novembre, 1er décembre	CCXCV

ANTHROPOLOGIE

15 mai : Georges Lakhowski : *La Civilisation et la folie raciste,* Paris, Editions S. A. C. L., 25, rue des Marronniers; in-18 carré, 140 p., XXIV pl. — H. Weinert, Directeur de l'Institut d'Anthropologie de Kiel : *L'Homme préhistorique; des préhumains aux races actuelles;* trad. George Montandon, Payot, 8°, 352 p., 26 cartes, plans et fig., XL pl.

ARCHÉOLOGIE

1er Janvier : Antiquité gréco-latine. — Divers : *Etudes d'archéologie grecque.* Gand, Ecole des Hautes-Etudes, 1938. In-8 de XII-159 p., avec 20 planches hors texte et 7 figures dans le texte. — Stanley Casson : *Ancient Cyprus, its Art and Archaeology.* London, Methuen, 1937. In-16 de XII-214 p., avec 16 planches hors texte. — Alexandre Philadelpheus : *Nicopolis.* Athènes, 1938. In-8 de 30 p., avec 15 illustrations. — Nouvelles archéologiques : Athènes, Crète, Chypre, Rhodes, Macédoine. — 1er Juin : Orientalisme. — R. Pfister : *Les toiles imprimées de Fostat et de l'Hindoustan,* Editions d'Art et d'Histoire, 1938. — *La « déesse nue » babylonienne;* à propos de : *Luce Passemard, Les statuettes féminines paléolithiques dites Vénus stéatopyges,* Nimes (Teissier), 1938. — *L'Astrologie babylonienne;* à propos de : R. Berthelot; *La pensée de l'Asie et l'Astrobiologie,* Payot, 1938. — 15 Août : Orientalisme. — Adolphe Erman : *L'Egypte des pharaons. Traduction de Henri Wild,* Payot, 1939.

— Guy Porée et Evelyne Maspéro : *Mœurs et coutumes des Khmers*, Payot, 1939. — *Les fouilles françaises en Asie Occidentale*. — **15 Septembre-1er Octobre** : ORIENTALISME. — *Les peuples de l'Orient Méditerranéen*. I) *Le Proche Orient Asiatique*, par L. Delaporte. Avant-propos de S. Charléty. — II) *L'Egypte*, par E. Drioton et J. Vandier. Presses Universitaires, 1938. — A. G. Barrois : *Manuel d'Archéologie Biblique*. Aug. Picard, I, 1939. — G. Ricciotti : *Histoire d'Israël. I, Des origines à l'Exil*. Traduction P. Auvray. Aug. Picard, 1939. — M. von Oppenheim : *Tell-Halaf*. Traduction J. Marty. Payot, 1939. — R. Grousset : *L'Empire des Steppes*. Payot, 1939. — **1er Novembre** : Dr G. Contenau : *L'Epopée de Gilgamesh*, poème babylonien. L'Artisan du livre, 1939. — **1er Décembre** : ORIENTALISME. — J. Hackin, avec la collaboration de Mme J. R. Hackin : *Recherches Archéologiques à Bégram*. Editions d'Art et d'Histoire, 1939. 2 vol. in-folio. — A. Poidebard : *Un grand port disparu, Tyr*. Geuthner, 1939. — R. Furon : *Manuel de Préhistoire générale*. Payot, 1939. — Stanley Casson : *Chypre dans l'Antiquité*, Payot, 1939.

ART

15 Janvier : XXXIVe groupe des artistes de ce temps. — Braque. — Marquet. — La jeune gravure contemporaine. — Le prix Paul Guillaume. — Dessins de Corot. — Mémento. — **1er Février** : Les vitraux de Notre-Dame. — Mémento. — **15 Février** : « Artistes de ce temps ». — Milich. — Henri Vallette. — Boberman. — Couty. — Stadelman. — Mie Munzer. — **1er Mars** : L'Exposition Delacroix au Kunsthaus de Zurich. — Picasso. — Zadkine. — Mémento. — **15 Mars** : Art autrichien. — Suzanne Valadon. — Les Solitaires. — Paysages de Venise. — Salvador Dali et quelques surréalistes. — **1er Avril** : Le centenaire de Cézanne. — Luc-Albert Moreau. — Picasso. — Gimmi. — Lestrille. — Jean Moreau. — Aujame. — Merkel. — César Domela. — Le premier Groupe de l'Art contemporain. — **15 Avril** : « De l'Idée à la Forme ». — Art mexicain. — Tchang-Chan-Tsen. — André Jacquemin. — Marguerite Fontainas. — Expositions et Décorations de la Mairie de Vincennes. — Les chefs-d'œuvre de Montpellier. — **1er Mai** : Le Salon des Indépendants. — Les chefs-d'œuvre de Montpellier. — L'Exposition des Ballets russes. — Mémento. — **15 Mai** : Peintures tibétaines. — Le XXXVIIIe groupe des Artistes de ce temps. — **1er Juin** : Le Salon des Artistes français et de la Nationale. — Le Salon des Sculpteurs contemporains. — « Forces nouvelles ». — Roland Mascart. — Roger Chapelain-Midy. — Trois peintres indochinois. — Quatre jeunes peintres. — Antral. — La peinture française à Belgrade. — **15 Juin** : Le Salon des Décorateurs. — Mémento. — **1er Juillet** : Le Salon des Tuileries. — Vitraux et Tapisseries. — Mémento. — **1er Août** : La Révolution française à Carnavalet et à l'Orangerie. — Les marionnettes. — Ensor. — Antral. — Mémento. — **15 Septembre-1er Octobre** : Les chefs-d'œuvre du Musée du Prado à Genève. — L'Exposition de Zürich. — **1er Novembre** : Georges Salles : *Le Regard;* Plon. — André Lhote : *Traité du Paysage;* Floury.

ART ET TECHNIQUE DRAMATIQUES

15 Février : Situation du théâtre d'avant-garde. — **1er Juin** : A la recherche du Tragique. — **1er Juillet** : Le Théâtre National du Palais de Chaillot. — **1er Août** : Le Troisième spectacle Jean-Louis Barrault au Théâtre de l'Atelier. — Maurice Schwartz et sa compagnie au Nouveau Théâtre Antoine. — **15 Août** : L'apprentissage comique. — **15 Septembre-1er Octobre** : Le Vray Mistère dans la Basilique.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er Janvier : Dom Thaddée Yong Ann-Yuch, O.S.B. : *Aux origines du conflit Mandchou-Chine-Japon. Paix de Versailles.* Paris, Librairie orientale Paul Geuthner. — **1er Février :** Ruben Blanck : *Adolf Hitler et les « Protocoles des sages de Sion ».* Avec une préface de Paul Milioukov sur le racisme et l'antisémitisme. Paris, 1938. — Emil Ludwig : *La Nouvelle Sainte-Alliance.* Traduit de l'allemand par Marcel Sora. Edit. N. R. F., 1938. — **1er Mars :** Jean d'Elbée : *Un Conquistador de génie : Ferdinand de Lesseps.* (Bibliothèque des *Editions littéraires de France*, 28, rue d'Assas). — Ivan Soloniévitch : *Barbelés rouges. Trois Russes s'évadent des bagnes soviétiques.* Adapté du russe par Mlle Brégy et Cousteau. Les Editions de France, 1938. — Mémento. — **15 Avril :** André Sidobre : *Les problèmes ukrainiens et la paix européenne.* Jouve et Cie, 1939. — Antoine Scrimali : *La Ruthénie subcarpathique et l'Etat tchécoslovaque.* La Technique du livre, 1939. — **1er Mai :** Nicolas Berdiaev : *Les sources et le sens du communisme russe,* traduit du russe par Alexis Nerville. Edition de la « Nouvelle Revue Française », 1938. — **15 Mai :** Gabriel-Louis Jaray : *Offensive allemande en Europe,* F. Sorlot, éditeur, Paris, 1939. — **1er Juillet :** John Littlepage : *A la recherche des mines d'or en Sibérie.* Traduit de l'anglais par G. Montandon. Payot, Paris, 1939. — B. Nikitine : *Le Turkestan chinois et la politique asiatique des Soviets.* Edition de la « Société d'études et d'informations économiques », Paris, 1939. — **1er Août :** Graham Hutton : *Les Nouveaux destins du Danube.* Traduit de l'anglais par René Jouan. Payot, Paris, 1939. — D'Auxion de Ruffé : *Chine et Japon* (1938). Editions Berger-Levrault, Paris, 1939. — Nikitine : *Le Turkestan chinois et la politique des Soviets,* Ed. de la « Société d'Etudes et d'Informations Economiques », Paris, 1939. — **15 Août :** Anatole Muhlstein : *Le maréchal Pilsudski* — **1er Septembre :** Henri Pozzi : *La bataille contre la paix.* Editions Victor Attinger, 1939. — Werner Thormagne : *La bataille pour l'Asie.* Même éditeur. — Fernand Hayward, *Présentation de l'Italie,* Bernard Grasset, 1939. — René Hombourger : *Goebbels,* F. Sorlot, 1939. — Jean Courtarvel : *Et la Russie?* Même éditeur. — Clarence K. Streit : *Union ou Chaos?* Librairie de Médicis, 1939. — **1er Novembre :** Jacques Bainville : *Doit-on le dire?* Préface d'André Chaumeix. Librairie Arthème Fayard, Paris, 18-20, rue du Saint-Gothard. — **1er Décembre :** James Donnadieu : *La lutte des Aigles aux marches orientales. Allemagne et Pologne* (Librairie Félix Alcan).

BIBLIOTHÈQUES

15 Février : Les bibliothèques dans le projet de budget de Paris pour 1939. — **15 Mai :** Léo Crozet : *Manuel pratique du bibliothécaire,* nouv. éd., J. Thiébaud. — Emile Leroy : *Guide pratique des bibliothèques de Paris,* Ed. des bibliothèques nationales. — *The World's Great Libraries.* I. Arundell Esdaile : *National Libraries;* II, Margaret Burton : *Famous Libraries,* London, Grafton. — **1er Septembre :** Prêt de livres et droits d'auteur. — La propagande du livre par le cinéma. — Sa répercussion sur les bibliothèques.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

15 Mars : In Memoriam : Louis Delattre et Hubert Stiernet. — Evelyne Pollet : *La Maison carrée* (Ed. du Cercle d'Art). — Paul Pochet : *Connaissance d'Urbain* (Ed. du Centaure). — Marcel Thiry : *La Mer de la tranquillité* (Ed. Georges Thône). — Mémento. — **1er Juin :** La crise

belge. — Horace van Offel : *Morceaux choisis,* Librairie Vanderlinden, Bruxelles. — Achim von Arnim : *Chronique d'un Majorat* (Traduction de M. Charles Beckenhaupt) : Editions des artistes. — Thomas Braun : *Le livre des Bénédictions :* Cahier des Poètes catholiques. — Pierre Forgeron : *Colères,* Editions de la Phalange. — Laure Stengers-Hovine : *Le Merle a chanté :* Hors Commerce. — Mémento. — **1er Septembre :** *Le Congrès de l'Association internationale des Ecrivains de langue française.* — Georges Doutrepont : *Histoire illustrée de la littérature française en Belgique :* Ed. Didier. — Henri Carton de Wiart : *Souvenirs littéraires :* Ed. Collection Durendal. — Gustave Van Zype : *Le Temps du Silence :* Ed. Office de Publicité. — Louis Piérard : *La Vie tragique de Vincent Van Gogh :* Ed. Labor. — Gustave Charlier : *Vues d'Amérique :* Ed. La Renaissance du Livre. — Pierre Goemaere : *L'Ombre de Hitler :* Ed. Goemaere. — Denis Marion : *Billets durs :* Ed. Wellens-Pay. — Noël Ruet : *Les Roses de Noël :* Ed. Printing. — Louis Dubrau : *Abécédaire :* Ed. Corréa. — *Le Prix triennal de Littérature dramatique à M. Michel de Ghelderode.*

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

1er Janvier : Films nouveaux. — **15 Janvier :** Films nouveaux. — **1er Février :** « Le prince Bouboule », au Rex. — **15 Février :** Films nouveaux. — **1er Mars :** Films nouveaux. — **15 Mars :** Films nouveaux. — **1er Avril :** Films nouveaux. — **15 Avril :** Films nouveaux. — **1er Mai :** Films nouveaux. — **15 Mai :** Films nouveaux. — **1er Juin :** Films nouveaux. — **15 Juin :** Films nouveaux. — **1er Juillet :** Films nouveaux. — **15 Juillet :** Films nouveaux. — La crise américaine. — **1er Août :** Films nouveaux. — **15 Août :** Films nouveaux. — **1er Septembre :** Films nouveaux. — **15 Septembre-1er Octobre :** Films nouveaux. — **1er Novembre :** Films nouveaux.

CHRONIQUE DE LA FAMILLE FRANÇAISE

15 Juillet : Les Droits de la Famille. — **1er Septembre :** Un code de la défense de la Famille.

CHRONIQUE MÉDITERRANÉENNE

1er Janvier : Retour aux idées de Paul Adam et de R. Canudo. — Faire connaître les Civilisations les unes aux autres. — Le Continent de la Fraternité. — Réveil du Sphinx. — Une Préface de M. Paul Valéry. — L'Avenir de la France est en Méditerranée. — Les Atouts de l'Amour. — **1er Mars :** *Mirages latins.* — *L'Espagne est-elle latine?* — *L'avis de M. Henri Focillon.* — *L'idée latine en Afrique du Nord.* — *Pan-Islamisme et Christianisme.* — *La Corse est-elle tyrrhénienne ou provençale?* — *Les savants travaux de M. G. Simoëns.* — *L'Ile d'Elbe, l'Empereur et Paul Morand.* — Mémento. — **1er Juin :** Les Origines de la langue provençale. — Regards sur le Latium. — La limite d'expansion des langues d'Oc ne coïncide pas avec les limites de l'occupation romaine. — Pourquoi ne parle-t-on pas en oc à Lyon et à Vienne? — Pas de race latine. — M. Jean Barles et ses devanciers. — Mémento. — **1er Juillet :** Regards sur l'Albanie. — Les Pélasges et leurs descendants. — La Macédoine et la Grèce. — Alexandre le Grand était-il albanais? — Les Grecs sont-ils des Pélasges? — Le refuge violé. — La notion de latinité. — Les élites de l'Afrique du Nord. — Où l'Europe et l'Islam se rencontrent. — Un mariage symbolique. — Mémento. — **1er Septembre :** L'esprit méditerranéen dans le Proche-Orient. — Le Croissant fertile. — Les trois morales de la conscience méditerranéenne.

— Regards sur l'Egypte, la Palestine et la Syrie. — La septième croisade et le premier empire colonial français. — Les conférences françaises en Egypte. — Charles d'Anjou, roi de Sicile et d'Albanie, maître de l'Italie au XIIIe siècle. — L'empire méditerranéen de la langue française. — **1er Novembre :** Rassemblement des peuples méditerranéens. — La civilisation menacée est celle dont la mer intérieure fut le berceau. — Une communauté de pensée. — Renonciations. — Le Liban, terre d'amitié française. — Phenicia. — Naissance d'une littérature libanaise d'expression française. — « Ce qui unit les hommes... »

CHRONIQUE DES MŒURS

15 Mai : Max Bridge : *Réponse au livre de M. Blum intitulé « Du Mariage ».* Ecole des Chefs, Editions Max Bridge, Lyon-France. — Mémento. — **15 Août :** Courtney Ryley Cooper : *Le Gang et la Débauche aux Etats-Unis, ennemis publics n° 1 (here's to crime)* adapté de l'anglais par Ch. de Richter. Editions de France.

CHRONIQUE NORD-AFRICAINE

1er Février : Tourisme estival en Algérie.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

1er Mars : Ami Chantre : *La fenêtre refermée;* Paris, Mercure de France. — Clarisse Francillon : *Le plaisir de Dieu;* Paris, Gallimard. — Léon Savary : *Le fardeau léger;* Paris et Neuchâtel, V. Attinger. — **1er Mai :** C.-F. Ramuz : *Une province qui n'en est pas une;* Paris, Grasset. — Le même : *Paris, notes d'un Vaudois;* Lausanne, La Guilde du Livre (hors commerce). — Mémento : Robert de Traz reçu à l'Académie de Belgique. — **15 Juillet :** Défense et illustration de l'esprit suisse. — Gonzague de Reynold : *Conscience de la Suisse; Neuchâtel,* Editions de la Baconnière. — Mémento. — **15 Août :** Denis de Rougemont : *L'Amour et l'Occident;* Paris, Plon.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

1er Janvier : La déclaration commune franco-allemande. — **15 Janvier :** Le problème franco-italien. — **1er Février :** Le redressement français et le jeu italien.

CIRQUES, CABARETS, CONCERTS

1er Juin : L'exemple de Jean de Tinan et son éloge. — Paris en 1898 et Paris en 1939. — Coup d'œil sur les revues de l'*A. B. C.*, de *Bobino*, des *Nouveautés* (*Entre nous...*) et des *Variétés*. — Mlle Barbara Shaw. — Mémento. — **1er Juillet :** Eloge funèbre d'une étoile défunte. — Christiane Dor. — M. Augustin Martini et « Vive l'Empire! » au *Théâtre des Dix-Heures*. — La Reine du Trapèze, ou Mlle Suzanne Dantès au *Théâtre de l'Empire*. — **1er Août :** Sur un petit mot de Mlle Barbara Shaw. — M. Maurice Chevalier dans la revue de M. Henri Varna, *Amours de Paris*, au Casino de Paris. — *Blanche-Neige*, au théâtre des Marionnettes du Luxembourg, jugée par une petite personne de son âge, Mlle Marie Bernard. — M. de Miomandre et sa tendre affection des bêtes. — L'humour, au théâtre de ce nom, n'est pas dans la salle, il est au contrôle. — **1er Septembre :** Clôture annuelle. Réouverture en septembre. — Le bal Tabarin et MM. Sandrini et Dubout louangés par M. Louis-Léon Martin. — Mlle Suzy Solidor, romancière. — Les projets de l'*A. B. C.* — *Au Service de la Chanson*, par M. Georges Millandy. — **1er Décembre :**

Mlle Lucienne Dugard à l'*A. B. C.* — *La Cicatrice*, mélo petit-bourgeois en 3 actes de M. André Birabeau, au Théâtre Daunou. — Une première chez Mme Bruyère, place Vendôme : Mlle Phidias, mannequin.

CONTROVERSES

1er Avril : « A propos d'*Othello* », par M. P. Messiaen. — Réponse de M. L. Mandin. — **1er Mai** : A propos d' « Othello » et de Shakespeare.

CRYPTOGRAPHIE

1er Mai : Le système cryptographique de Bacon. — **1er Juillet** : Bacon et Shakespeare. — Nouvelles découvertes cryptographiques.

ÉCHOS

1er Janvier : Cinquantenaires. — Le centenaire d'Hégésippe Moreau. — Une lettre de M. de La Varende. — Une lettre de M. Roger Lannes. — Actualité d'Apollinaire. — Verlaine vous parle. — Le Sottisier universel. — **15 Janvier** : Lucien Cressonnois. — William Rftter. — Une élection. — Les prix annuels de la Maison de Poésie. — Villiers de l'Isle-Adam en Belgique. — Un portrait ignoré de Villiers de l'Isle-Adam. — Choiseul et la Corse. — Un bicentenaire de marionnettes. — Une lettre de M. Charles-Henry Hirsch. — A propos de « deux problèmes verlainiens ». — A propos d'une lettre de Germain Nouveau. — Une lettre de M. Paul Le Cour. — A propos de laits. — Oubli d'une base française en Mer Rouge. — L'éclairage de la Bibliothèque nationale. — Le Sottisier universel. — **1er Février** : « Mercure de France » : règlement de l'exercice 1937-1938. — Le prix de poésie du Goéland. — Le monument de Baudelaire. — L' « Amitié par le Livre », Vimereu et Deubel. — Une lettre de M. Marcello-Fabri. — Une lettre de M. André Fontaine. — « Venise sauvée » ou les débiteurs découverts. — A propos d'une lettre inédite de Verlaine. — Conservatoire. — Contribution à une Histoire de la Préface. — Toujours le « Musée secret ». — Cinquantenaires. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Février** : Il faut préciser. — Le Collège bardique des Gaules. — Le « Cluny » après le « Vachette ». — Georges Sorel, Charles Péguy et les Cahiers de la Quinzaine. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Mars** : Prix littéraire. — Le prix Alfred Mortier. — L'Amitié par le Livre. — A propos d'*Introïbo* et de Jean-Baptiste de La Salle. — A propos de Villiers de l'Isle-Adam. — A propos de prophéties. — Contribution au portrait d'Albert Samain. — Le Travois et la Ramasse. — Cinquantenaires. — Une lettre du Directeur de « Choc ». — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Mars** : Prix littéraire. — Le Grenier des Goncourt. — Le buste de Maurice Rollinat. — Le souvenir de Willy. — Verlaine au café François-Ier. — L'allongement de la Tour Saint-Jacques. — A propos d'Armand Silvestre. — Rimbaud et Henri Martin. — Le bon serviteur. — Le Prince caporal et le Roi sergent. — Sur une statue de Corneille. — Où se logent les abeilles? — Le souvenir d'Henri Heine. — La « Religion sublime ». — Trois fois m... — Le Sottisier universel. — **1er Avril** : La mort d'Oscar W. de L. Milosz-Milasius. — Mort du commandant Espérandieu. — En l'honneur de Louis Le Cardonnel. — Un comité Jules Laforgue. — Les amis de Francis Jammes. — Cinquantenaires. — Péguy et Sorel. — A propos des manuscrits de Montesquieu. — Le « suprême romancier d'âmes ». — Stendhaliana. — Un « emprunt » de Racine à Virgile. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Avril** : Le souvenir de Louis Dumur. — Président

de la République et Président du Conseil des ministres. — A propos du général Merle. — La prophétie de Cazotte. — Verlaine au café. — « Musée secret ». — Un cours de poésie et d'esthétique. — Le prix de la Table Ronde. — Le Sottisier universel. — **1er Mai** : Léon Deubel devant la postérité. — Cinquantenaires. — Le Bon Serviteur. — Jane Avril vue par P. J. Toulet. — Emmanuel Gonzalès et la statue de Balzac. — A propos d'une « sottise ». — Errata. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Mai** : Mort de Pierre Lièvre. — Léopold Lacour. — Un disparu. — Pouvoirs présidentiels. — A propos d'un concours de Poésie en 1889. — Une lettre de Lacordaire à « Mademoiselle Cloque ». — Une lettre de M. Maurice Privat. — Une lettre de M. Marc-George Mallet. — Les atomes et les fées. — Henri Heine et Paul Verlaine une fois de plus diffamés. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Juin** : Le prix de la Critique littéraire. — Les lauréats de la Maison de Poésie. — Quelques hommages à Léon Deubel. — A la mémoire d'Edouard Schuré. — Un référendum littéraire. — Le Grand-Prix littéraire de l'Algérie. — Un hommage musical et littéraire à Gauguin. — L'Amitié par le Livre. — Cinquantenaires. — Guillaume Apollinaire et Géry Piéret. — Pour le tricentenaire de Racine. — Villiers de l'Isle-Adam et ses images. — Ce que coûte une fête... sous l'Empire et sous la République. — L'esclavage et la traite des blanches. — A propos d'une « sottise » (suite). — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Juin** : Prix littéraires. — Prix Moréas, 1939. — Le « Balzac » de Rodin. — Réplique. — Réponse à un article. — Une lettre de M. André Dumas. — A la recherche des abdications de Napoléon Ier. — Où se logent les abeilles? — Sottise ou non? — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Juillet** : Prix littéraires. — Les prix Mallarmé. — Cinquantenaires. — Le souvenir de Léon Deubel. — Le centenaire d'Emile Blémont. — Un hommage à Catulle Mendès. — A la Société des Poètes français. — Pour Pierre Louys. — Le cours de M. Robert de Souza. — Le prix de la *Revue argentine*. — La maison Bonaparte n'a pas été incendiée par les Paolistes. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Juillet** : Le prix Femina-Hélène Vacaresco. — Le prix Claire-Virenque. — Sur une toile de Puvis et à propos d'une soirée chez Paul Verlaine. — Les atomes, les fées et M. Marcel Boll. — Le chemin de Jean Racine. — Défense de Paul Souday. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Août** : Mort d'Havelock Ellis. — Un disparu : Siegfried Boès. — Prix littéraire. — Cinquantenaires. — Une cérémonie expiatoire. — La commémoration de Stéphane Mallarmé à Valvins. — « Cet imbécile de Diderot... », Watteau et Teniers. — Suite à une réplique. — Sur la Philologie annamite. — Sur le suaire de Turin. — Le saint Suaire de Turin. — Sur un plagiat. — Le Sottisier universel. — **15 Août** : Ambroise Vollard. — Un portrait de Gustave Kahn au musée de Metz. — Une pièce d'Alfred Mortier. — Aux accents de la « Marseillaise ». — Le Théâtre du Peuple. — Livres de guerre. — « Henri III et sa cour », d'Alexandre Dumas père. — Alphonse Germain et Hugues Rebell. — Parti sans laisser d'adresse. — Le Sottisier universel. — **1er Septembre** : Raymond Bonheur. — Alphonse Osbert. — Cinquantenaires. — Fiscalité. — Une société nouvelle pour la protection des animaux. — Les sources du « Cahier d'Amour » de Gisèle d'Estoc. — Le Sottisier universel. — **15 Septembre-1er Octobre** : Alfred Jarry et le Tripode. — A propos de Quincey, Balzac, Gautier et Baudelaire. — Sur Maurice Rollinat. — Autour du « Cahier d'amour » de Gisèle d'Estoc. — Les sources du « Cahier d'amour » (suite). — Charentes économiques. — A propos des noms des départements. — La mort définitive de la « Mouche » et de l' « Hirondelle ». — Le Sottisier universel. — **1er Novembre** : « Mercure » protecteur. — Les 120 hôpitaux de la Croix-Rouge. — Cinquantenaires. — Réponse à une mise en cause. — A propos de Quincey et de ses disciples. — Napol le Pyrénéen. — Philarète Chasles et

Baudelaire. — Errata. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — 1er Décembre : Société anonyme du Mercure de France : Assemblée générale. — Georges Goyau. — Le prix Moréas. — Le Bulletin des Ecrivains aux Armées. — Pour les poètes mobilisés. — Un groupe de poètes soldats. — Le « Chêne royal ». — Cinquantenaires. — Commémorations malchanceuses. — Sur le mot « Baphomet ». — Villiers de l'Isle-Adam et le portrait de Francfort. — Napol le Pyrénéen. L'Académie des Jeux Floraux. — Le prix San Remo. — Une fête de famille. — De Max et Nasica. — Le Sottisier universel.

ÉDUCATION ET PÉDAGOGIE

1er Mars : Emile Durkheim : *L'évolution pédagogique en France, de la Renaissance à nos jours.* Paris, Félix Alcan, 1938. Un volume de 226 pages in-8°. — Maurice Debesse : *Comment étudier les adolescents. Examen critique des confidences juvéniles.* Ibidem, 1937. Un vol. de 170 pp. in-8°. — Idem : *La crise d'originalité juvénile.* Ibid., 1936. Un vol. de 436 pp. in-8°. — Jean Lacroix : *Timidité et Adolescence.* Paris, Editions Montaigne, 1936. Un vol. de 174 pp. in-16. — Dorothy Canfield Fisher : *La Confiance en Soi,* adaptation de l'anglais par A. et R. Hugues. Paris, Flammarion, 1938. Un vol. de 248 pp. in-16. — Victor Dillard, S. J. : *Lettres à Jean-Pierre pour devenir un homme.* Paris, Editions Spes, 1938. Un vol. de 192 pp. in-16. — Roger Clausse : *Mesure des Humanités.* Paris et Bruxelles, Editions Labor, 1937. Un vol. de 178 pp. in-16 carré. — Mémento.

LES ÉNIGMES DE L'HISTOIRE

15 Juillet : Marie Stuart, le secret de la cassette d'argent et autres problèmes. — Bibliographie. Augustin Filon : *Marie Stuart,* 1911, Nilsson; Stefan Zweig : *Marie Stuart,* traduction de l'allemand par Alzir Hella, 1936, Grasset; Roger Chauviré : *Le Secret de Marie Stuart,* 1937, Armand Colin. — **1er Novembre :** Bazaine a-t-il trahi?

ESOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

1er Avril : Sri Aurobindo : *La Mère* et *Lumières sur le Yoga,* traduits de l'anglais par La Mère (Paris, Adrien Maisonneuve éditeur). — **15 Août :** Dr Thomas Bret : *Les métapsychoses* (Paris, Baillière et fils). — Maurice Magre : *Les interventions surnaturelles* (Fasquelle).

ETHNOGRAPHIE

15 Janvier : Gabriel-Rousseau : *Le Costume au Maroc;* fasc. 1, De Boccard, 5 feuilles de texte, 18 pl. couleurs et noir, 4° album. — Sylvain Grébaut : *Catalogue des manuscrits éthiopiens de la collection Griaule,* Bibliothèque nationale et Institut d'Ethnologie de Paris, t. XXIX, gr. 8°, 320 p., VIII pl. — G. A. Wainwright : *The Sky-Religion in Egypt,* Cambridge Université Press, 8°, xvi-121 p., ill. — De M. Malcolm et A. M. Duggan-Cronin : *The Bantu Tribes of South-Africa,* vol. III, section III, *The Nguni;* III, *The Zulu,* Cambridge, Deighton, Bell et Cie, 4°, 16 p. et pl. LXXXI à CXX. — **15 Mars :** Daisy Bates : *The passing of the Aborigines; a lifetime spent among the Natives of Australia,* London, John Murray, in-8°, 258 p., xvii pl. — Reginald Le May : *Buddhist art in Siam; a concise history.* Cambridge University Press, 4°, xx-165 p., 2 cartes, 205 photos. — **15 Juin :** Marcel Griaule : *Masques Dogons,* Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie de Paris, t. XXXIII, gr. in-8°, 986 p., 261 fig. XXXII pl. un disque. — **ID. :** *Jeux Dogons,* ibidem, t. XXXII, 290 p. 132 fig., XII pl. — H. U. Hall : *The Shervro of Sierra Leone,* University Museum, Philadelphie, in-4°, 51 p. de texte et photos, grande carte. — Michel Feghali : *Proverbes et Dic-*

tons Syro-Libanais, Institut d'Ethnologie, t. XXXI, gr. in-8°, 850 p. — 1er Septembre : Zora Hurston : *Voodoo gods; an inquiry into native myths and magic in Jamaica and Haïti,* London, Dent, 8°, 290 p., 24 pl., 2 cartes. — Dr J. Vellard : *Une civilisation du miel; les Indiens Guayaquis du Paraguay.* Ed. de la N. R. F., Gallimard, pet 8°, 188 p., dessins de Rousseau. — E. Aubert de la Rüe : *La Somalie française,* ibidem, pet 8°, 162 p., XXXII p. — Ragnar Numelin : *Les migrations humaines; étude de l'esprit migratoire;* trad. fr. de Victor Forbin; préface d'Edward Westermarck; Payot, 8°, 378 p. — 1er Novembre : Henri Massé : *Croyances et coutumes persanes, suivies de contes et chansons populaires,* t. II, Maisonneuve, 8°, p. 267-539. — Idem : *Le Naurous-nâmé de Omar Khayyam ou Livre du Nouvel An;* Larose, 8°, 28 p. — R. P. Masani : *Le Zoroastrisme, religion de la vie bonne;* trad. Jacques Marty, Payot, pet. 8°, 191 p. — Emile Dantinne : *Les contes de No-rub-can, contes thibétains, suivis de la légende de Na-ro-pa.* Bruxelles, Editions de Belgique, in-18, 210 p. — Georgette et Jacques Soustelle : *Folklore chilien; textes choisis et traduits.* Paris, Institut de Coopéraion intellectuelle, in-16, 230 p.

EXOTISME ET QUESTIONS COLONIALES

1er Février : André Demaison : *La Nouvelle Arche de Noé* (Grasset). — Henri Fauconnier : *Visions* (Stock). — Mme Jean Brunhes-Delamare et M. A. Leblond : *La France dans le Monde* (Mame). — Oswald-Durand : *René Caillé* (Mame). — M. A. Leblond : *Lavigerie et les Pères Blancs* (Mame). — Paul du Veou : *La passion de la Cilicie* (Geuthner). — Nordmann : *Tahiti* (Fernand Nathan). — Marcel Larnaude, Albert Charton : *La France d'Outremer* (Fernand Nathan). — 15 Avril : Henry Bordeaux : *Le Gouffre* (Plon). — Général Charbonneau : *Maroc 23e heure* (Lavauzelle). — Marise Périale : *Maroc Lusitanien* (Revue des Indépendants). — Henri-Paul Eydoux : *L'Exploration du Sahara* (Gallimard). — Paul Munier : *La Tragique Aventure* (Peyronnet). — Noele Edmond-About : *Frère Jaune* (Tallandier). — René Vanlande : *Vaéa* (Peyronnet). — Guy de Larigauderie : *Résonance du Sud* (Plon). — Georges Limbour : *Vanilliers* (N. R. F.). — Roland Mascart, Brunet, Rambosson : *Nouvelle-Calédonie et Iles Loyauté* (sans nom d'éditeur). — 15 Juin : Ch. de La Roncière : *Histoire de la Découverte de la Terre* (Larousse). — John Rewald : *Gauguin* (Ed. Hypérion). — Henri Kubnick : *Charcot et les Expéditions polaires* (Mame). — Auguste Dupouy : *Charcot* (Plon). — Aubert de La Rue : *La Somalie française* (Gallimard). — Henri Clerisse : *J'avais des Camarades* (Denoël). — 1er Septembre : Général Gouraud : Souvenirs d'un Colonial : *Au Soudan,* 4 cartes (Ed. Pierre Tisné). — Clotilde Chivas-Baron : *Côte d'Ivoire* (Larose). — Charles Laquièze : *Assaita,* légende soudanaise (Picquot, Bordeaux). — Louis Groisard : *Le colon du Djebel Selloum,* roman (Ed. de la Kahena, Tunis). — Raymond Decary : *L'Ile de la Réunion* (Imprimerie Officielle, Tananarive). — P. B. Gheusi : *La Vie Prodigieuse du Maréchal Galliéni* (Plon).

FOLKLORE

1er Janvier : Jean Choleau et Marie Droüart : *Chansons populaires de Haute-Bretagne, accompagnées de nombreuses illustrations et notes; texte et musique.* Tome I, Vitré, Edit. Unvaniez Arvor, 8°, 150 p., 22 pl. — Madeleine Boutron : *Chansons populaires du Poitou (Vendée, Deux-Sèvres, Vienne) : Enfantines, comptines, rondes, chansons, danses.* Paris, Editions Pierre Schneider, 8°, 45 p. — Marie Texier : *Rondes et danses des pays d'Oc,* Editions Pierre Schneider, in-8°, 40 p., musique notée. — Annie Miller : *Chansons populaires françaises pour pipeaux de bambou et piano, arrangées.* Editions Pierre Schneider, in-4°, 32 p. — Annie Derolle :

La première année de piano, pré-méthode basée sur les chansons populaires françaises, Editions Pierre Schneider, in-4°, 27 p. — Marius Barbeau : *Romancero du Canada,* Montréal, Editions Beauchemin, t. I, pet. in-4°, 254 p., musique notée. — **1er Février** : George Laport : *Les Etudes comblinoises,* revue trimestrielle, gr. 8°, Liége et Comblain, 15 nos parus. — Félicien Leuridant : *Bibliothèque d'Etudes régionales,* Bruxelles, Georges Van Campenhout, gr. 8°, fascicules libres, à pagination séparée, 42 fasc. parus. — Rodolphe de Warsage : *Le folklore de la table; la cuisine régionale wallonne;* s. l., 1938, in-16, 55 p. — Du même : *Le folklore de la vie humaine,* Liége, éd. du Journal de Liége, 8°, 70 p. à 2 col. — Du même : *Essai d'une hagiographie populaire wallonne,* Bruxelles, Ed. du Folklore brabançon, pet. 8°, 19 p. — Jean Gessler : *La Vierge barbue; la légende de sainte Wilgeforte ou Ontcommer,* Bruxelles, Edition Universelle, et Paris, A. Picard, 8°, 154 p., 52 ill. — Gabriel Celis : *De Kapelletjes in België; oorsprong, geschiedenis, gebruiken.* Gand, Impr. De Vrieden der H. Magd, in-16, 22 p., ill. — **15 Février** : Les éditions Crépin-Leblond, à Moulins. — F. Brunet : *Vocabulaire bourbonnais, le parler de Franchesse, avec recherches étymologiques et promenades dans le folklore,* Moulins, Crépin-Leblond, in-16 carré, 320 p. — A. Grellet-Dumazeau : *Vieux Bourbonnais, contes et légendes;* Moulins, Crépin-Leblond, in-16, 293 p. — Paul Duchon : *Folklore bourbonnais; contes populaires du Bourbonnais,* Moulins, Crépin-Leblond, in-16 carré, 205 p. — Docteur Piquand (texte) et F. Dubreuil (illustrations) : *Légendes bourbonnaises,* 6 fascicules parus (sur 12); Tours, Arrault, et en dépôt, à Moulins, chez Crépin-Leblond, in-4°, 64 p. chacun. — **1er Mars** : Madeleine Desroseaux : *La Bretagne inconnue.* Plon, 8° in-16, 271 p. — Henri Mériot : *Les belles légendes de Saintonge.* Chez l'Auteur (Impr. Thoyon-Thèze, Rochefort), in-16 carré 196 p., eau-forte. — Lotte Bayer : *Der Waldbauer in den Landes der Gascogne; Haus, Arbeit und Familie, I, Wirtschaftsformen.* Université de Hambourg, Séminaires des Langues et Civilisations romanes, pet. 8°, 79 p., dessins et IV pl. — Hans-Joachim von der Brelie : *Haus und Hof in den französischen Zentralpyrenäen,* Ibidem, pet. 8°, 114 p., dessins et III pl. — Dornheim : *Die bäuerliche Sachkultur im Gebiet der oberen Ardèche;* Ibidem pet. 8°, 292 p., 18 pl. de dessins, XIV pl. photos. — Hans Kruse : *Sach — und Wortkundliches aus den südfranzösischen Alpen; Verdon, Vaire und Vartal.* Ibidem, 82 p., dessins et IV pl. — D'Elly : *La Camargue gardiane,* 4°, 164 p., ill. de Rivet et Leliepvre, XXVIII pl. photo. — **15 Avril** : Abbé Gabriel Célis : *Les édicules pieux en Belgique.* Gand, Impr. des Amis de la Sainte Vierge, 8°, 24 p. — Auguste Doutrepont et Maurice Delbouille : *Les noëls wallons;* avec une étude musicale d'Ernest Closson et six dessins d'Auguste Donnay. Liége, Société de Littérature wallonne; en dépôt à Paris chez Droz; 8°, 350 p. musique. — A. Pierrot : *Légendes vosgiennes, les Fées;* préface de Maurice Pottecher. Saint-Dié, impr. Cuny, 8°, 88 p. ill. de photos. — J.-B. Claudel : *Un sabbat au Moutier des Fées; coutumes et vieille légende de La Bresse-en-Vosges;* Saint-Dié, Impr. Cuny, 8°, 24 p. — Angelika Merkelbach-Pinck : *Lothringer erzaehlen,* 2 vol. in-16, 242 et 343 p., ill. de photos, Saarbrücker Druckerei und Verlag. — J. Müller-Blattau : *Lothringer Volkslieder mit Bildern und Weisen; Kassel, Bärenreiter Verlag,* pet. in-16, 89 p., ill. — Louis Pinck : *Verklingende* **Weisen, Lothringer Volkslieder, t. III,** pet. 8° carré, 495 p., Strasbourg, Société scientifique d'Alsace-Lorraine, ill. de bois; carte. — G. Marlier : *Nate tére lorraine,* fasc. 4° autographiés, hors commerce. XVIIe année. — **1er Mai** : Charles Neely : *Tales and songs of Southern Illinois (edited with a foreword by)* John Wellington Press, Menasha, Wisconsin, 8° XIX-270 p. — Joseph Médard Carrière : *Tales from the French Folklore of Missouri;* Northwestern University Press, Evanston et Chicago, 8°, VIII-354 p. — **1er Juin** : C. G. Coulton : *Medieval panorama; the english scene from Conquest to Reformation;* Cambridge University Press, in-8° 801 p., VIII pl., nombr. ill. dans le texte. — ID. : *Social life in Britain from the Conquest to Reformation,* Cambridge

University Press, in-8°, 566 p., 41 dessins. — Jules Dewert : *Les Moulins du Hainaut, canton de Lessines*, Bruxelles, Van Campenhout, in-8°, 39 p., dessins. — Richard Deltand : *Les chapelles et les calvaires de la région de Lessines-Enghien;* Bruxelles, Van Campenhout, in-8°, 64 p., dessins. — J. P. Kirch : *Les anciennes croix, surtout croix des champs, en Lorraine;* Metz, Coopérative d'Edition et d'Impression, 20, rue Mazelle, gr. in-8°, 179 p., 212 photos. — **1er Juillet** : *Contes d'Andersen*, traduits par P. G. La Chesnais, Mercure de France, tomes II, 328 p. et 362 p., in-18 carré. — Winand Roukens : *Nederlandsche Volkskundestudie beschauwd in international Verband*, Nimègue, Dekker et Van de Vegt 8°, 40 p. — J. Rasch : *Nederlandsche Folklore; Gebruiken, Gewoonten, Eigenaardigheden, Volksgeloof, Uitdrukkingen*. Deventer, Kluwer, in-18 carré. — Idem : *Onze Geboortegrond. Vragenboek voor het Verzamelen van ned. Folklore;* Sheweningen, Ed. Eigen Volk, in-18 carré, 84 p. 110 p. — *Eigenvolk, algemeen folkloristich en dialectisch maandschrift voor Groot-Nederland;* Scheveningen, pet. 4°. — George Laport : *Le folklore de Wallonie*, Ed. des Cahiers Ardennais, Mézières, in-18 carré, 56 p. — Adolf Spamer : *Hessische Volkskunst*, Eugen Dieddrichs, Iéna, pet. 4°, 122 p., 258 photos. — Paul Geiger et Richard Weiss : *Erste Proben au dem Atlas der schweizeriscehn Volkskunde*. Ed. des Archives suisses des Traditions populaires, Bâle 8°, 44 p., 5 cartes. — **15 Juillet** : Paul Geiger : *Deutsches Volkstum in Sitte und Brauch;* t. V de la collection *Deutsches Volkstum*, Berlin et Leipzig, Walter de Gruyter, pet. 4°, 226 p. — Arthur Rossat et Edgar Piguet : *Les chansons populaires de la Suisse romande*, Publications de la Société suisse des Traditions populaires, Bâle, 1, Fischmarkt; 2 fasc. in-8°, 162 et 222 p., musique notée. — Max Baldinger : *Aberglaube und Volksmedizin in der Zahnheilkunde*, Ibidem, 8°, 70 p. — Werner Krebs : *Alte Handwerksbrüuche, mit besonderer Berücksichtigung der Schweiz;* Ibidem, 8°, 312 p., XVIII, pl., couverture ill. en couleurs. — Karl Meisen : *Die Sagen vom Wütenden Heer und Wilden Jäger*, Volkskundliche Quellen, N° 1, Aschendorff, Münster en Westphalie, pet. 4°, 144 p. — **1er Août** : Walter Brinkmann : *Benenstock und Bienenstand in den romanischen Ländern;* Hamburger Studien zu Volkstum und Kultur der Romanen; Hambourg, Hansicher Gildenverlag, in-8°, 200 p., IX pl. de dessins, 57 photos. — Helmut Langescheld : *Das Dorf Souancé-au-Perche; eine volkskundliche Darstellung;* Ibidem, in-8°, 75 p. — Faideau : *Le Bien-Manger en Aunis et Saintonge;* La Rochelle, A la Rose des vents, in-4°, 134 p., 44 aquarelles de Louis Suire. — Georges Rocal et Paul Balard : *Science de gueule en Périgord;* Saint-Saud, Dordogne, Editions du Folklore périgourdin; in-4°, 111 p., bois de Maurice Albe. — Albert Dauzat : *Contribution à la littérature orale de la Basse-Auvergne;* Clermont, Bureaux de l'Auvergne littéraire, 5, boulevard Gergovia; in-8°, 87 p. — **15 Août** : Giuseppe Cocchiara : *La vita e l'arte del popolo siciliano nel Museo Pitré*. Palerme, Ciuni, pet. 8°, 228 p., nombr. photos, non numérotées. — Vittorio Santoli : *Cinque canti popolari dalla raccolta Barbi*, Bologne, Zanichelli, in-4°. Extr. Annales Ecole normale sup. de Pise, 1938, p. 109-193, musique notée. — F. Balilla Pratella : *Le arti e le tradizioni popolari d'Italia; Etnofonia di Romagna*, Publicat. du Comité national des Arts populaires; Udine, Edizioni accademiche, 8°, 255 p., musique notée. — **15 Septembre-1er Octobre** : René Maunier : *Introduction au folklore juridique; définition, questionnaire, bibliographie*, Paris, Ed. d'art et d'histoire, 4°, 38 p. — Marius Lateur : *Un peu de folklore; quatre cents locutions et dictons de nos régions minières de l'Artois*. Chez l'auteur, Auchez, Pas-de-Calais, pet. 8°, 60 p. — *Bulletin folklorique d'Ile-de-France*, organe mensuel de la fédération folklorique d'Ile-de-France; Echos du Grand Paris, 28, rue de Liége, in-folio (5 bull. parus). — *Les Chants du Terrouër de Brye*, recueillis, complétés, commentés, présentés et chantés par les Cousins de Septembre; impr. Gruot, Crécy-en-Brie, pet. 8°, 2 fasc. de 14 p. chacun, musique notée. — Emile Violet : *Les Veillées mâconnaises*, Mâcon, Renaudier, pet. 8°, 16 vignettes de l'auteur. —

Idem : *Fleurs à sabots et autres choses de chez nous;* Tournus, Société des Arts et des Sciences, 8°, 65 p., dessins de l'auteur. — **Idem** : *Les superstitions et les croyances populaires en Mâconnais,* Mâcon, Renaudier, 8°, 108 p. — *Bulletin du Comité du folklore champenois,* fasc. 23-24, 25, 26-27, Châlons, Impr. de l'Union républicaine, pet. 8°. — *Nos Traditions,* Organe du Cercle folklorique de Metz, t. II, Paul Erven, 8°, 160 p. — *Zeitschrift für lothringische Volkskunde,* fasc. 3, Louis Pinck, éd., Hambach, Moselle, 8°, 64 p. — *Contes des Provinces de France; Un mariage dans le Haut-Forez en 1873, récit d'un ménétrier de noces;* publié par Paul Fortier-Beaulieu, Paris, Blondel La Rougery, gr. 4°, 44 p., dessins en couleurs par Danielle Murgue. — *Folklore de l'Aude,* Organe du groupe audois d'études folkloriques, 75, rue Trivaille, Carcassonne, 8°, fasc. 8. — **1er Décembre** : Mrs. M. Macleod Banks : *British calendar customs; Scotland,* Vol. II, *The seasons; the quarters; Hagmanay; January to March;* London, Folklore Society; en dépôt chez William Glaisher; 8°, 253 p., VIII pl. — Rosamond Bayne-Powell : *The English Child in the* 18th *Century,* London, John Murray, 8° 322 p., XVI pl. — M. et Mme Yang Kun : *La vie de l'enfant en Chine, étude de folklore.* Yenching-Pékin, Extr. de l'*Ami,* revue mensuelle, N° 4, 4°, 223 p. sur 2 col. — Armand Got : *Pin Pon d'Or, comptines, formulettes, rondes, berceuses, ritournelles, poésies,* recueillies par; et illustrées par André Hellé; Bourrelier, in-18 carré, 214 p.

GÉOGRAPHIE

1er Janvier : Huber (M.), Bunle (H.), Boverat (F.) : *La population de la France, son évolution et ses perspectives,* préface de A. Landry, 1 vol. in-8°, Paris, Hachette, s. d. [1937]. — Perrin (Armand) : *La civilisation de la vigne.* 1 vol. in-8° de la collection *Géographie humaine.* Paris, Gallimard, 1938. — Lavedan (Pierre) : *Géographie des villes.* 1 vol. in-8° de la collection *Géographie humaine.* Paris, Gallimard, 1936. — Mémento. — **15 Avril** : Vezin (Ch.) et Vandamme (P.), *L'agriculture dans le département du Nord,* 1 vol. in-8°, Lille-Loos, imprimerie L. Danel, 1938. — Pardé (Léon et Maurice), *Arbres et forêts,* 1 vol. in-16 de la collection Armand Colin, Paris, A. Colin, 1938. — Henry Habib Ayrout, S. J. *Mœurs et coutumes des Fellahs,* 1 vol. in-8°, Paris, Payot, 1938. — **15 Juin** : Maurette (F.) : *Afrique équatoriale, orientale et australe* (tome XII de la *Géographie universelle*). 1 vol. in-8°, Paris, A. Colin, 1938. — Le Danois (Ed.) : *L'Atlantique, histoire et vie d'un océan.* 1 vol. in-8°, Paris, Albin Michel, 1938. — **15 Août** : Lespès (René) : *Oran, étude de géographie et d'histoire urbaines,* 1 vol. in-8°, Paris, Alcan, 1938. — Arqué (Paul) : *Géographie du Midi aquitain,* 1 vol. in-8°, Paris, Les Editions Rieder, 1939.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

1er Février : La pauvreté, la charité et la doctrine dans l'hagiographie contemporaine. — **1er Mai** : La dernière Vertu primordiale. La Charité et l'Amour. — **1er Novembre** : Les monographies des grands ordres dans la littérature hagiographique et religieuse.

LES HEBDOMADAIRES

1er Janvier : *Vendémiaire :* L'échec de la Grève générale est un désastre pour les communistes. — Mémento. — **15 Janvier** : *Gringoire :* L'héroïque épopée de Dull Knife (Décembre 1878-Janvier 1879). — Quatre mois de guerre avec Foch. — *Je Suis Partout :* Les Soviets contre l'Europe. — Mémento. — **1er Février** : *Candide :* Fraya, liseuse d'avenir. — Les dangers du spiritisme. — *Gringoire :* La première tête de Deibler. — Mémento. — **15 Février** : *Je Suis Partout :* Un siècle fatigant. —

HISTOIRE DE L'ART

sculpture grecque et P. Fierens : *La peinture flamande jusqu'à Metsys*. Paris, Editions d'art et d'histoire, 1938. — Ch. Terrasse : *Le Printemps de Botticelli*, et P. Vitry : *La Danse de Carpeaux*. Paris, Editions Alpina, 1938. — Rubens : *La Kermesse flamande* (J. Dupont). — Hals : *Les Régents et les Régentes de l'Hospice des Vieillards* (Gratama). — *Les tableaux du Greco de la Collection royale de Roumanie* (Busuioceanu). Editions de la Connaissance, Bruxelles, 1938. — Mary Pittaluga : *L'arte italiana*. 3 vol. Florence, Le Monnier, éd., 1937-1938. — E. Schneider : *Angelico*. — Brion : *Bosch*. — Brion : Grünewald : Paris, Editions d'histoire et d'art, 1938. — G. Bazin : *Renoir*, Editions Skira, Paris, 1939. — Georges Gaillard : *Les débuts de la Sculpture romane espagnole : Leon, Jaca, Compostelle*, Paris, Hartmann, 1938.

HUMANISME ET RENAISSANCE

15 Juillet : Jean Plattard, *Marot, sa carrière poétique, son œuvre*, 1 vol. (Boivin).

LES JOURNAUX

1er Janvier : Guillaume le Pacifique (*le Temps*, 24 novembre). — Von Ribbentrop et M. Daladier sur le Chemin de Jésus (*Paris-Soir*, 7 décembre). — Les enfants aux cerises (*le Figaro*, 3 décembre). — Comment travaillent Jérôme Tharaud, de l'Académie française, et Jean Tharaud (idem). — Variations sur les prix des 6 et 7 décembre (*le Journal*, 5 décembre; *l'Intransigeant*, 8 décembre; *Paris-Soir*, 9 décembre). — Hommage au *Mercure de France :* en prose (*le Courrier du Centre*, 28 novembre); en vers (*le Moment*, 5 décembre). — **15 Janvier :** Mémoires de Weidman s'abstenir (*le Journal*, 17 décembre). — Le pire criminel n'est pas le Tueur (idem, 12 décembre). — Confusion des genres (*le Petit Parisien*, 17 décembre). — Seulement cinquante centimes (*idem*). — Réfugiés : huit millions (*id.*). — Jésus aryen et Français (*le Journal*, 11 décembre). — Bretons partout (*le Petit Journal*, 15 décembre). — Baudelaire quai de Bourbon? (*le Figaro*, 15 décembre). — Léon Dierx chez Henri de Régnier (*le Temps*, 9 décembre). — **1er Février :** Le souvenir de Kipling (*Journal des Débats*, 25 décembre). — Histoire de chats, histoires de chiens, inventions et dernières nouveautés; histoires de malfaiteurs (*Le Figaro*, 31 décembre et 2 janvier, *Le Petit Parisien*, 31 décembre; *Le Journal*, 2 janvier, *l'Intransigeant*, 2 et 3 janvier). Comment furent punis Jean Taboule, dit le Capitaine, et Mesbes, boulanger (*Paris-Centre*, 19 décembre). — Une torpille immobile est lancée à travers le temps (*Le Journal*, 29 décembre). — Dieu chassé des œuvres de Charles-Louis Philippe (*Courrier de l'Allier*, 22 décembre). — **15 Février :** Ici naquit Henri Beyle (*le Figaro*, 15 janvier); La Béchellerie ou le Musée Anatole France (*Journal des Débats*, 12 janvier). — L'abbaye de Westminster et le souvenir des sœurs Brontë (*le Temps*, 10 janvier). — M. Chamberlain et l'exposition du parapluie (*idem*, 12 janvier). — Le collège de Saint-Pol-sur-Ternoise dévoré par un incendie. — Amitié franco-italienne quand même (*le Journal*, 14 et 18 janvier). — Le voyage de M. Daladier (*le Figaro*, 10 janvier). — *Idylle nocturne* dans un débarras (*Excelsior*, 17 janvier). — Quinze mille francs ont été perdus (*le Matin*, 18 janvier). — Où éclate l'innocence de la chienne Lionne. — Un million au cimetière (*l'Intransigeant*, 11 janvier). — Journal... d'enfants (*idem*, 4 janvier). — Gare miniature : seize mille boulons (*le Journal*, 17 janvier). — Aux Baux : la doyenne des guides et Frédéric Mistral (*l'Intransigeant*, 16 janvier). — Quatre étages parmi les gratte-ciel (*le Temps*, 12 janvier). — **1er Mars :** Hitler a parlé... — Faut-il dire : « Il pleut »? seulement « Il pleut »? (*le Journal*, 23 janvier). — Les cent ans du mimosa (*Idem*, 25 janvier). — Le souvenir d'Olivier Métra (*Paris-Midi*, 30 janvier). — Présence de Péguy (*l'Action*

Française, 26 janvier). — Les poètes sur les planches (*le Journal*, 29 janvier). — La plus belle lettre d'amour (*le Figaro*, 28 janvier). — Monica Dickens, ancienne cuisinière et femme de lettres (*le Temps*, 19 janvier). — Mademoiselle la Présidente (*l'Intransigeant*, 27 janvier). — Léautaud pas mort (*idem*, 1er février). — On a trouvé un poète (*le Populaire*, 1er février). — **15 Mars** : Hymne des gendarmes (*l'Intransigeant*, 4 février). — Deux soleils dont un noir (*le Temps*, 10 février). — La guerre des deux Espagnes (*l'Intransigeant*, 7 février; *le Journal*, 11, 15 et 16 février; *le Petit Parisien*, 10 et 13 février; *le Courrier du Centre*, 12 février; *l'Humanité*, 13 février). — Hommage au Pape de la Paix (*le Populaire*, 12 février; *la Croix*, 12 février). — Le souvenir de Marguerite Audoux (*Ce Soir*, 14 février); de René Caillié (*le Figaro*, 11 février). — La maman de Charlot (*Paris-Soir*, 4 février). — Les enfants au poulailler; le premier repas de Bobby. — La guerre à tout prix (*le Populaire*, 15 février). — **1er Avril** : Quand Flaubert prenait livraison de la Guimont... (*l'Intransigeant*, 2 mars). — Et ma dépêche? (*l'Œuvre*, 22 février). — Place aux géants! (*le Populaire*, 27 mars). — La Tour Eiffel a cinquante ans (*l'Œuvre*, 27 février). — Un Waterloo de l'amour (*le Temps*, 18 février). — Hommage à Pie XII (*le Figaro*, 4 mars). — Le trentenaire du Futurisme (*idem*, 18 février). — *Dieu reçoit n'importe qui* (*l'Intransigeant*, 18 février). — *Jeunes morts chéris des dieux* (*l'Indépendance*, 11 février). — L'horloge du crime (*le Journal*, 21 février). — La maison des Goncourt sera sauvée (*Paris-Soir*, 23 février). — Un déjeuner chez l'auteur de *la Gloire de Don Ramire* (*le Jour-Echo de Paris*, 2 mars). — **15 Avril** : On tue (passim). — La Tchéco-Slovaquie n'est plus (*le Petit Parisien*, 16 mars; *Excelsior*, 18 mars; *l'Action Française*, 18 mars; *l'Intransigeant*, 18 mars). — Un conte d'Alphonse Allais (*le Matin*, 16 mars); un conte d'Oscar Wilde (*le Temps*, 28 février). — Adieu à Fernand Vandérem (*le Jour*, 13 mars). — Hommage à Sully Prudhomme (*Correspondance Havas*, 14 mars). — Le souvenir d'*Amour breton* (*le Jour*, 15 mars). — « *Vive Mallarmé!* » Signé : Dussane (*le Journal*, 8 mars). — *Le Bateau ivre* part pour New-York (*l'Intransigeant*, 19 mars). — **1er Mai** : Mise au point (*Le Temps*, 21 mars). — « Pas de guerre cette année ». Signé : les Astrologues (*l'Intransigeant*, 3 avril). — Verdun (*Paris-Soir*, 27 mars). — L'acquittement (*le Jour-Echo de Paris*, 1er avril). — « Parlez-moi d'amour... » (*le Petit Parisien*, 27 mars). — La jeune poésie en Angleterre (*le Journal*, 23 mars). — Une nouvelle école littéraire : le Vitalisme; le cinquantenaire des Soirées de *La Plume* (*Le Figaro*, 1er avril). — Un « méconnu » vu par Rosny aîné (*la Dépêche de Toulouse*, 29 mars). — Village d'un autre âge à l'ombre des usines (*l'Epoque*, 26 mars). — Le Palais du Roure légué à l'Institut (*Paris-Soir*, 28 mars). — Un Congrès des prestidigitateurs (*Paris-Midi*, 1er avril). — Encore un traité (*la Liberté*, 4 avril). — **15 Mai** : Un fait divers (*Paris-Midi*, 8 avril). (*Le Jour-Echo de Paris*, 9 avril; *la Dépêche de Toulouse*, 11 avril; *le Journal*, 8 avril; *Paris-Soir*, 12 avril). — *L'incendie impromptu* (le Petit Parisien, 13 avril). — Hommage à Chevreul (*le Figaro*, 13 avril). — Autour du Parnasse (*le Journal*, 25 mars). — Pour l'amour du rêve (*le Temps*, 7 avril). — Mangez du riz (*le Matin*, 12 avril). — Dessin animé (*l'Intransigeant*, 13 avril). — **1er Juin** : La question du Livre. — Défense nationale et maintien de l'esprit (*Passim*). — Un bel homme (*le Journal*, 21 avril). — Pour un buste de Maurice Barrès au Palais-Bourbon (*le Figaro*, 15 avril). — Rues, plaques et stèle (*le Petit Parisien*, 18 avril). — Hommage au Grand-Duché (*l'Œuvre*, 23 avril). — Adieu Paris (*le Jour*, 20 avril). — Les mystères de Roussillon d'Apt; nocturne haïtien (*l'Intransigeant*, 22 avril). — Un régal : la sciure de bois (*le Temps*, 11 avril). — **15 Juin** : Le souvenir de la comtesse de Ségur (*le Figaro*, 3 mai). — Pour une rue Charles-Morice (*le Courrier du Centre*, 4 mai). — Le musée Roosevelt, les salles des cadeaux (*Excelsior*, 1er mai). — Tension extérieure? — La question de Dantzig (*l'Œuvre*, 10 mai). — Un axe Hitler-Staline? (*le Matin*, 13 mai). — Alerte en Europe (*la Dépêche de Toulouse*,

1er mai). — 1889 et l'Exposition Universelle (*l'Action française*, 10 mai). — La plus grande fille *in the World* (*le Journal*, 12 mai). — Chez les Critiques littéraires (*le Jour*, 12 mai). — Comment six Françaises ont fait Québec (*Paris-Soir*, 13 mai). — Les « Ames en prison » (*Passim*). — 1er **Juillet** : Lorsque l'amour paraît... (*passim*). — Le grand panda (*le Jour*, 26 mai), l'ours en peluche (*Ce Soir*, 23 mai), M. Browning (*l'Intransigeant*, 18 mai), la girafe (*le Petit Parisien*, 21 mai), le lapin (idem), et Daâh, le chien (*le Figaro*, 23 mai). — Monsieur Goron, le Sherlock Holmes français (*la Dépêche de Brest*, 11 mai). — La vérité sur la mort de Maurice Rollinat (*l'Ordre*, 21 mai). — Hommage à Victor Segalen (*le Jour*, 22 mai). — Une île en perdition; statistique démographique (*le Matin*, 20 mai). — Signes dans le ciel (*le Journal*, 2 juin). — Le souvenir de Marivaux (*le Temps*, 20 mai). — **15 Juillet** : *Indifférent, où es-tu?* (*l'Ordre*, 14 juin). — Tempête sur Tien-Tsin (*le Petit Parisien*, 16 juin) — A qui les Minquiers? (*l'Ordre*, 14 juin). — La Tour Eiffel en proie aux poètes (*le Figaro*, 17 juin). — Adieu à Joseph-Emile Poirier (*le Petit Journal*, 24 mai), Henri Dutheil (*l'Action Française*, 12 mai). — Une réception à l'Académie royale de langue et de littérature françaises (*le Soir*, 11 juin). — Un Congrès (*Journal des Débats*, 15 juin). — Une réception à l'Académie française (*le Temps*, 9 juin). — La parole est à Huysmans (*le Journal*, 18 juin). — Le coup du missel. — 1er **Août** : Pluie sur les éléphants (*Excelsior*, 3 juillet). — Fable : *l'Ourse et les Montmartrois* (*le Petit Journal*, 3 juillet). — Marsouins et pirates (*Paris-Soir*, 1er juillet). — Le *Balzac* de Rodin (*passim*); plus d'exécution capitale en public (*le Journal*, 26 juin). — Littérature pour jeune fille : *le Mémorial de Sainte-Hélène* (*le Matin*, 30 juin). — Trois compositions françaises; Pascal Forthuny, curieux homme; pour et contre Diderot (*le Figaro*, 1er juillet). — Feuille bleu-horizon 39 (*l'Intransigeant*, 25 juin). — Vingt ans après (*le Journal*, 30 juin). — Monseigneur n'est pas mort (*l'Epoque*, 27 juin). — **15 Août** : Robe de chambre et chemise (*Paris-Soir*, 5 juil.). — teintes pastel pour messieurs; donnez-nous des films muets (*le Journal*, 14 juil.). — Le souvenir du télégraphe (*l'Œuvre*, 10 juil.); du viaduc de Garabit, de la première traversée de la Manche en «aéroplane» (*le Jour-Echo de Paris*, 17 juil.). — Quand le sous-marin ne remonte plus (*le Petit Parisien*, 7 juil.). — Mariage ajourné (*le Matin*, 17 juil.). — La bibliothèque de Jules Renard aux enchères (*le Jour-Echo de Paris*, 11 juil.). — Question littéraire (*l'Ordre*, 10 juillet). — Encore un « Tour » (*le Petit Journal*, 11 juillet). — 1er **Septembre** : Adieu à Ambroise Vollard (*Paris-Soir*, 29 juillet). — Le tilleul meurtrier; la mer en flammes (*l'Ouest-Eclair*, 31 et 29 juillet). — Une statistique (*l'Epoque*, 26 juillet). — Une opinion (*l'Œuvre*, 10 juillet). — Contribution à *Vie et Constance des Textes* (*l'Action française*, 28 juillet). — Monsieur de Sévigné (*le Jour-Echo de Paris*, 1er août). — Fragments d'un pamphlet. — Distributions des prix, paroles souriantes (*le Temps*, 25 et 29 juillet). — Chauves-souris voyageuses (*le Matin*, 26 juillet) et souris-chiens-de-garde (*l'Intransigeant*, 27 juillet). — **15 Septembre-1er Octobre** : Vie et aventures de Serge Bog (*Paris-Soir*, 15 et 16 août). — Plages normandes d'autrefois. — La biologie au pays des *Amours Jaunes* (*Le Petit Parisien*, 13 et 14 août). — *Eloge d'un petit livre* (*Le Figaro*, 14 août). — Charente-Inférieure? Charente-Maritime? (*l'Action Française*, 14 août). — On tourne (*la France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 6 août); *le Journal*, 14 août. — Ce qu'il faut aux touristes (*le Matin*, 14 août). — Tenez-vous votre journal? (*le Jour-Echo de Paris*, 16 août). — Mouchoir et Poésie (*l'Intransigeant*, 8 août). — 1er **Novembre** : Le trésor humain (*le Figaro*, 15 septembre). — « Détruire et exterminer ». — Comme à l'abattoir (*l'Intransigeant*, 12 septembre). — Nuits de Paris (*Paris-Soir*, 9 septembre). — Gamelin (*idem*, 8 septembre). — Quand ce n'était pas encore la guerre (*l'Action française*, 28 août). — Italie (*le Matin*, 6 septembre; *la République*, 27 août). — Messe radiophonique (*le Jour-Echo de Paris*, 11 septembre). — 1er **Décembre** : Pour et contre l'attribution du prix Goncourt (*l'Action française*, 19 octobre; *l'Intransigeant*, 12 octobre. —

Des livres pour les soldats (*le Jour-Echo de Paris*, 10 octobre). — Salammbô, dix-huit disques (*le Temps*, 15 septembre). — Feuilles de guerre (*le Figaro*, 5 octobre). — Un récit; un débat (*le Journal*, 6 octobre). — Un grand nerveux (*la Dépêche de Toulouse*, 19 octobre). — Comment M. Maurice Chevalier juge M. Hitler (*Paris-Soir*, 12 octobre). — Littérature de guerre (*le Petit Parisien*, 26 septembre). — Evacués (*idem*, 14 octobre; *le Matin*, 22 septembre).

LETTRES ALLEMANDES

1er **Avril** : Dr. Arthur Hübscher : *Der junge Schopenhauer* (le Schopenhauer de jeunesse), R. Piper, Verlag-München. — Thomas Mann : *Schopenhauer*, Hermann Fischer Verlag, Stockholm. — Prof.-Dr Johannes Werner : *Maxe von Arnim, Tochter Bettinas, Gräfin von Oriola*, 1818-1894. Kœhler und Amelang, Leipzig. — Albert Garreau : *Clément Brentano*. Desclée De Brouwer, Paris. — Robert Pitrou : *Rainer Maria Rilke. Les Thèmes principaux de son œuvre*. Editions Albin Michel, Paris.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

1er **Janvier** : *Pearl Buck*, prix Nobel de Littérature 1938. — Mémento. — 1er **Décembre** : Cahiers de Paris, mai 1939. — Thomas Wolfe : *Look homeward, angel*, modern library New-York. — Margaret Mitchell : *Gone with the wind*, Macmillan Company. — William Faulkner : *Wild Palms*, Chatto and Windus. — George F. Whicher : *This was a poet. The life of Emily Dickinson*, Charles Scribner'Sons, New-York. — Newton Arvin : *Whitman*, Macmillan Company. — *Transition*, 1938. — Eugene Jolas : *Ihave seen monsters and angels*, Transition Press, Paris. — Eugène Jolas : *Vertigralist Pamphlet*, Transition Press, Paris.

LETTRES ANTIQUES

1er **Juillet** : Plotin : *Ennéades*, texte établi et traduit par Emile Bréhier, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, tomes I-VI, Paris, Les Belles-Lettres.

LETTRES BRÉSILIENNES

1er **Février** : Felippe de Oliveira : *Alguns Poemas* (Sociedade F. de Oliveira, Rio). — Osorio Dutra : *Serenidade* (Civilisaçào brasileira, éditeur à Rio). — Gorge de Lima : *A Tunica inconsutil* (Cooperative Cultural, Guanabara). — Gastão Cruls : *Historia puxa historia* (édit. Ariel, Rio). — Raoul de Azevedo : *Vida dos Oustros* (Civilisação brasileira édit.) et *Meu livro de saudades* (Coachman, Carbone et Cie, Rio). — Mémento.

LETTRES CANADIENNES

15 **Avril** : Louvigny de Montigny : *La Revanche de Maria Chapdelaine*, Editions de l'Action Canadienne-Française, Montréal. — Félix-Antoine Savard : *Menaud, Maitre Draveur*, Librairie Garneau, Québec.

LETTRES CATALANES

15 **Juillet** : Joseph S. Pons : *Cantilena* (Privat, Toulouse, 1937). Simone Gay : *Lluita amb l'àngel* (Grifé, Paris, Place Saint-Sulpice, 1938).

LETTRES DANOISES

15 Septembre-1er Octobre : A. Blankenberg & M. Thiele : *Dansk-Fransk Ordbog (Dictionnaire dano-français).* H. Hagerup, Copenhague.

LETTRES ESPAGNOLES

15 Avril : *Bulletin France-Espagne* (Toulouse). — Auguste Leman : *Richelieu et Olivarès* (Facultés Catholiques de Lille). — *Bulletin Hispanique;* Tome XI, Nos 2, 3 et 4 (Feret et Fils, Bordeaux). — Mémento. — **15 Août :** Miguel de Unamuno : *Abel Sanchez;* une histoire de passion. Traduction de Mme Emma H. Clouard (Mercure de France). — *Grenade dans la pourpre du couchant,* 1483-1492; pages extraites de Ginès Perez de Hita, par Paul Festugière, eaux-fortes de Pierre Matossy (Librairie Helleu-Pelletan, Paris).

LETTRES HONGROISES

1er Janvier : La poésie. — Gyula Illyés : *Ordre dans les ruines,* Ed. Nyugat. — Lörinc Szabó : *Combat pour la fête,* Ed. Bartha Miklos. — Attila József : *Poésies complètes,* Ed. Cserepfalvi. — Ernö Szép : *Poésies complètes,* Ed. Athenaeum. — Aladar Komjathy : *La chaîne des mots,* Ed. Singer et Wolfner. — *Le roman :* Zsigmond Móricz : *Tant que l'amour est neuf,* Ed. Athanaeum. — Géza Laczkó : *Défilé du roi,* Ed. Grill. — Zsigmond Remenyik : *L'herbe qui pousse,* Ed. Cserepfalvi. — Laszló Németh : *Des voitures en septembre,* Ed. Franklin. — Lajos Kassak : *A l'adresse de ma mère,* Ed. Cserepfalvi. — Aron Tamasi : *Une étoile scintille,* Ed. Révai. — Sandor Dallos : *Légendaire transdanubien,* Ed. Nyugat. — Zsolt Harsanyi : *Sacra Corona,* Ed. Singer et Wolfner. — József Darvas : *Le vainqueur des Turcs,* Ed. Dante. — Andor Németh : *Marie Thérèse,* Ed. Grill. — Borizs Balla : *Le blessé,* Ed. Révai. — Béla Justh : *A deux heures du matin,* Ed. Révai. — György Rónai : *Croisée des chemins,* Ed. Revai. — Gabor Thurzó : *Prélude,* Ed. Franklin. — La critique et les essais. — Sandor Marai : *Les quatre saisons,* Ed. Revai. — Laszló Németh : *Berzsenyi,* Ed. Franklin. — Mme Kosztolanyi : *Dezsö Kosztolanyi,* Ed. Revai. — Gabor Halasz : *Recherche de la raison,* Ed. Franklin. — Babits. — La mort de Nagy.

LETTRES ITALIENNES

15 Janvier : Tom Antongini : *Vita Segreta di Gabriele d'Annunzio,* Mondadori, Milan. — Michele Saponaro : *Vita Amorosa ed Eroica di Ugo Foscolo,* Mondadori, Milan. — Giosuè Borsi : *La Vita di San Cristoforo e altri racconti,* Treves, Milan. — Bruno Cicognani : *La Mensa di Lazzaro,* Treves, Milan. — Francesco Chiesa : *Sant' Amarillide,* Mondadori, Milan. — Giovanni Descalzo : *Paese e Mito,* Pesce d'Oro, Milan. — Pierre de Nolhac : *Le Stanze d'ell'inverno ed altre Liriche,* traduction en vers équivalents de Lionello Fiumi, Società editrice tipografica, Bari. — **1er Avril :** Tito Lori : *Il Gorgo,* edizioni accademiche, Udine. — Riccardo Bacchelli : *Il Mulino del Po,* Treves, Milan. — Gustavo Brigante Colonna : *L'Uccisione di Pellegrino Rossi,* Mondadori, Milan. — Massimo Bontempelli : *Avventure,* Mondadori, Milan. — Nino Salvaneschi : *Un Violino, 23 Donne, e il Diavolo,* Corbaccio, Milan. — Bion Sanminiatelli : *Fiamme à Monteluce,* Vallecchi, Florence. — Antonino Anile : *Le Ore Sacre,* Vallecchi, Florence. — **15 Mai :** Ignazio Dell'Oro : *Il Segreto dei Borgia,* Ceschina, Milan. — Gerolamo Calvi : *Vita di Leonardo,* Morcelliana, Brescia. — Benigno Palmerio : *Con D'Annunzio alla Capponcina,* Vallecchi, Florence. — Giovanni Papini : *I Testimoni della Pas-*

LETTRES JAPONAISES

LETTRES NÉO-GRECQUES

LETTRES NORVÉGIENNES

LETTRES ORIENTALES

LETTRES PORTUGAISES

1er Mai : Mendes Correa : *Da Biologia a Historia;* Imprensa portuguesa, Porto. — Mario Saa : *Erridania, geografia antiquissima;* Société Astoria, Lisbonne. — Joaquim Paço d'Arcos : *Ana Paula perfil duma Lisboeta;* Parceria A. M. Pereira, Lisbonne. — J. de Almada Negreiros : *Nome de guerra;* Coll. d'auteurs modernes portugais, Ed. Europa, Lisbonne. — Aleixo Ribeiro : *Bussola doida;* Ed. Europa, Lisbonne. — Mémento. — **15 Juin** : Luiz Forjaz Trigueiros : *Capital do Espirito*, Lisbonne. — Hernani Cidale : *Tendencias do Lirismo contemporaneo*, Livr. Portugalia, Lisbonne. — Antonio Botto : *A Vida que te dei*, Lisbonne. — Antonio Botto : *Os Sonetos*, Imp. Boroeth, Lisbonne. — Antonio Botto : *Nào è préciso mentir*, Ed. Educaçáo nacional, Lisbonne. — M. Teixeira Gomes : *Carnaval Literario* (2e parte de *Miscelanea*); « Seara Nova », Lisbonne. — Mémento.

LETTRES ROMANES

15 Avril : Marius Jouveau : *Lou grand miracle*, Ed. dôu Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — Max Rouquette : *Los somnis dau matin*, Societat d'Estudis occitans, Toulouse. — Jules Ronjat : *L'Ourtougràfi prouvençalo*, Ed. de la Maintenance de Provence. — Joseph Bernard : *En dounant pouncho!* Impr. du « Petit Var », Toulon. — Léon Soula : *Uno garbo de roundels*, Impr. G. Delaye, Pamiers. — Jules Palmade : *Lou Bounur*, Impr. Fra, Foix. — Mougins-Roquefort : *Fragments et miettes psychologiques*, Libr. des Champs-Elysées, Paris. — Revues : *La Campano* et *Pais d'Oc*, *L'Auvergne Littéraire.*

LETTRES RUSSES

15 Mars : La revue *Russie et Chrétienté*, son intérêt et son importance au point de vue de nos connaissances du passé et du présent de la Russie. — Mémento. — **15 Juin** : Pierre Pascal : *Avvakum et les débuts du raskol*, Edition du centre d'Etudes russes « Istina ». Paris 1939. — *La vie de l'archiprêtre Avvakum*, avec introduction et notes de Pierre Pascal. Edition de la N. R. F., Paris, 1939. — **15 Août** : La grande pitié des Lettres russes.

LITTÉRATURE

1er Janvier : Jean Hytier : *André Gide*, Edmond Charlot à Alger. — Léopold Lacour : *Une Longue Vie, histoire d'un homme*, Editions Edgar Malfère. — Noël Bureau : *Funambule*, Editions de la Girafe. — **1er Février** : Emile Henriot : *Le Livre de mon père*, Plon. — Pierre Louys : *Broutilles* recueillies par Frédéric Lachèvre. — Pierre Raphaël : *Introduction à la correspondance de Marcel Proust, Répertoire de la correspondance de Proust*, Editions du Sagittaire. — Aurel : *Tu es fort*, Albert Messein. — Marie-Thérèse Gadala : *Fleurs Océaniennes : Java, Bali*, Les Presses françaises. — **15 Février** : André Monglond : *La France révolutionnaire et impériale. Annales de bibliographie méthodique et Description des livres illustrés*, tome V, années 1800-1802, Grenoble, B. Arthaud. — John Charpentier : *Alfred de Musset*, Tallandier. — Antoine Adam : *Le Secret de l'Aventure vénitienne*. La vérité sur Sand et Musset, Libr. académique Perrin. — Alfred de Musset : *Premières Poésies*, 1829-1835; *Poésies nouvelles*, 1836-1852, *suivies des Poésies complémentaires et des Poésies posthumes*, avec introduction, avertissements, relevé des variantes et notes par Maurice Allem, Libr. Garnier frères, 2 vol. in-18. — Revues. — **15 Mars** : Yvonne Bézard : *Madame de Staël d'après ses portraits*, avec onze illustrations hors-texte, Edit. Victor Attinger. — Madame de Staël : *Lettres inédites à Juste Constant de Rebecque*, publiées par Gustave

Rudler, Libr. E. Droz. — Paul-Emile Schazmann : *Bibliographie des Œuvres de Mme de Staël et Description d'après les exemplaires originaux des éditions françaises publiées de son vivant et des inédits posthumes*, avec 12 reproductions de titres d'éditions originales et 4 illustrations hors-texte. Préface de M. Fernand Baldensperger. Introduction de la comtesse Jean de Pange. Edit. Victor Attinger. — Etienne Aubré : *Le Chevalier de Caud, époux de Lucile de Chateaubriand*, Libr. académique Perrin. — Revues. — **1er Avril :** Louis Pergaud : *Mélanges*, Mercure de France. — Serge Evans : *Une amitié : Deubel et Pergaud* (*Notes et Souvenirs*), Revue Moderne des Arts et de la Vie. — Charles Baudelaire : *Journaux Intimes* avec Avertissement et Notes de Jacques Crépet, Mercure de France. — Baudelaire et *** : *Mystères galans du Théâtre de Paris*, avec une Introduction et des Notes de Jacques Crépet, Editions Gallimard. — **15 Avril :** Marcel Françon : *Poèmes de transition* (XVe-XVIe *siècles*). *Rondeaux du Ms. 402 de Lille*. Préface de M. Henry Guy, E. Droz. — Al. Cioranescu : *L'Arioste en France des origines à la fin du* XVIIIe *siècle*, Les Editions des Presses modernes, 2 vol. (Publications de l'Ecole Roumaine en France). — Revues. — **1er Mai :** Louis Lavelle : *L'erreur de Narcisse*, Grasset. — Charles Régismanset : *Nouvelles Contradictions, Maximes et Anecdotes*, G. Doin et Cie. — Hector Talvart : *La Femme, cette inconnue*, Editions Delmas. — Gérard de Lacaze-Duthiers : *Pour sauver l'Esprit, Essai d'Esthétique individualiste*, René Debresse. — **15 Mai :** *Les Carnets de Joseph Joubert*. Textes recueillis sur les manuscrits autographes par André Beaunier. Préfaces de Mme André Beaunier et André Bellessort, Libr. Gallimard, 2 volumes. — Revues. — **1er Juin :** René de Weck : *Souvenirs littéraires*, Mercure de France. — Arthur Rimbaud : *Poésies, Edition critique, introduction et notes par H. de Bouillane de Lacoste*, Mercure de France. — Aristide Marie : *Le Connétable des Lettres Barbey d'Aurevilly*, Mercure de France. — J. Barbey d'Aurevilly : *Les Diaboliques, Introduction de Léon Gosset*, Mercure de France. — **15 Juin :** Jules Bertaut : *Napoléon III secret*, Grasset. — Revues. — **1er Juillet :** Antonio Aniante : *Confession d'un petit Sicilien*, Mercure de France. — Jean des Vignes-Rouges : *Le Bonheur, Recettes d'optimisme*, Les Editions de France. — Dussane : *Mes quatre comédies françaises. De Claretie à Bourdet*, Le Divan. — *Des Inédits de Gérard de Nerval, Poésies diverses, Han d'Islande, La Forêt Noire, Panorama*, Mercure de France. — Joseph Bollery : *Biblio-Iconographie de Villiers de l'Isle-Adam*, Mercure de France. — Maria Deenen : *Le Merveilleux dans l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam*, Librairie Georges Courville. — **15 Juillet :** René Bouvier et Edouard Maynial : *Les Comptes dramatiques de Balzac*, Fernand Sorlot. — Revues. — **15 Septembre-1er Octobre :** *Les Précieux et les Précieuses*. Textes choisis et présentés avec une introduction et des notices, suivis d'un appendice bibliographique, par Georges Mongrédien (*Collection des plus belles pages*), Mercure de France. — La Fontaine : *Discours à Madame de La Sablière* (*sur l'âme des animaux*). Commentaire littéraire et philosophique par H. Busson et F. Gohin. Publié sous le patronage de la *Société des Textes français modernes*, Libr. E. Droz. — Revues. — **1er Novembre :** André Rousseaux : *Littérature du* XXe *siècle* (*Tome* 2). — Albin Michel. — J.-P. Maxence : *Histoire de Dix ans* (1927-1937), Gallimard. — Marcel Sauvage : *Premier manifeste du vitalisme* (*notre atmosphère*). René Debresse. — Robert Gaillard : *Le Choix vitaliste*, René Debresse. — Vlaminck : *Pour une peinture lisible, vivante, humaine*, René Debresse. — Pierre Loiselet : *Le Vitalisme contre les petits pères du Sénat*, René Debresse. — **1er Décembre :** Paul Emard et Suzanne Fournier : *Les années criminelles de Mme de Montespan*, Editions Denoël. — Revues.

LE MOUVEMENT DES IDÉES

1er Janvier : Déclin de la Liberté. — **1er Février :** Les Prophéties. — **1er Mars :** Panthéisme et Réalisme de Jean Giono. — **1er Avril :** Procès de la passion. — **1er Juin :** Servitude et grandeur du Journalisme. —

1er **Juillet :** Arts de vivre. — 1er **Août :** Antimodernes. — 1er **Septembre :** De l'Inconscient au Surnaturel. — 1er **Novembre :** L'Art éternel.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er **Janvier :** *XVIe Congrès international de Physiologie* à Zürich (août 1938). — Remy Collin : *Les Hormones; Sciences d'aujourd'hui*, Albin Michel. — **15 Janvier :** Paul Couderc : *Parmi les étoiles*, Editions Bourrelier. — 1er **Février :** Elian-J. Finbert : *la Vie du Chameau*, le Vaisseau du désert; Scènes de la vie des bêtes, Albin Michel. — Edoardo Zauattari : *Essai d'une interprétation physiologique de l'hypertrophie des bulles tympaniques des Mammifères sahariens;* Mammalia, 1938. — Lucien Chopard : *la Biologie des Orthoptères;* Encyclopédie entomologique, Paul Lechevalier. — **15 Février :** Eve Curie : *Madame Curie*, Gallimard. — 1er **Mars :** Raoul-Michel May : *Les Cellules embryonnaires;* l'Avenir de la Science, Gallimard. — **15 Mars :** Pierre-Maxime Schuhl : *Machinisme et philosophie*, Alcan. — 1er **Avril :** C.-C. Furnas : *Le Siècle à venir;* traduit de l'anglais par O.-M. Petitjean; l'Avenir de la Science, Gallimard. — H. J. Muller : *Hors de la nuit*, vues d'un biologiste sur l'avenir; traduit de l'anglais et préfacé par Jean Rostand; Gallimard. — **15 Avril :** Marcel Boll : *Les quatre faces de la physique*, Editions rationalistes, Ch. Rieder, 54, rue de Seine. — Maurice-Denis Papin : *Mathématiques générales*, Dunod. — 1er **Mai :** Marie-Louise Verrier : *les Yeux et la Vision;* préface d'Etienne Rabaud; Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. — Selig Hecht : *la Base chimique et structurale de la vision;* Exposés de Biophysique, Hermann. — Gaston Viaud : *Recherches expérimentales sur le Phototropisme;* Etude de Psychologie animale. — *Le Phototropisme animal;* Exposé critique des problèmes et des théories; Thèses de Strasbourg. — **15 Mai :** Albert Bayet : *Qu'est-ce que le rationalisme?* Editions rationalistes, Ch. Rieder, 54, rue de Seine. — Emile Rideau : *Philosophie de la physique moderne*, Editions du Cerf. — Père M. Gorce et Père F. Bergounioux : *Science moderne et philosophie médiévale*, Préface de Sébastien Charléty, Alcan. — 1er **Juin :** G. Ungar : *Les substances histaminiques et la transmission chimique de l'influx nerveux;* l'histaminergie normale et pathologique; Exposés de physiologie, Hermann. — Paul Lelu : *Les Corrélations humorales chez les Invertébrés;* Actualités Biologiques, Gauthier-Villars. — Em. F. Terroine, Ch. Cahn, Paule Lelu : *Physiologie*, revue annuelle; Actualités scientifiques, Hermann. — **15 Juin :** Maurice de Broglie : *Atomes, radioactivité, transmutations*, Flammarion. — Albert Einstein et Léopold Infeld : *L'évolution des idées en physique*, traduction Maurice Solovine, Flammarion. — Mémento. — **15 Juillet :** Paul Langevin : *La physique moderne et le déterminisme;* Jacques Solomon, *La conception de l'atome;* Paul Labérenne : *La notion de nombre*, E. S. I. — « La pensée » (24, rue Racine) et le P. C. — 1er **Août :** *Comptes rendus du Congrès du Palais de la découverte*, Hermann. — A. M. Dalcq : *Form and Causality in early development*, Cambridge University Press. — Maurice Caullery : *Les Progrès récents de l'embryologie expérimentale*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, Flammarion. — E. E. Just : *The Biology of the cell surface*, Technical Press, Londres. — **15 Août :** Lancelot Hogben : *Les mathématiques pour tous*, traduction F. H. Larrouy et A. Sallin; Eric-Temple Bell : *Les grands mathématiciens*, traduction Ami Gandillon, Payot, Paris. — 1er **Septembre :** G. S. Stutinsky : *Contribution à la Physiologie hypophysaire des Batraciens;* G. Thomas, à Nancy. — J. Sivadjian : *le Temps;* le problème physiologique; Actualités scientifiques, Hermann. — **15 Septembre-1er Octobre :** Emile Borel : *Valeur pratique et philosophie des probabilités* (18e et dernier fascicule du *Traité*, du même auteur), Gauthier-Villars. — Gaston Boucheny : *Curiosités et récréations mathématiques*, Larousse. — 1er **Décembre :** Georges Bruhat : *Les étoiles*, Alcan. — *Exploration du ciel*, Hachette.

MUSIQUE

LA MUSIQUE DES DISQUES

60). — C. Franck : *Laudate Dominum* et *Dextera Domini* (Lumen 32.055). — J. S. Bach : *Messe en Si Mineur* (Lumen 32.051), *Magnificat* (D°); *Passion selon saint Jean* (et *Stabat Mater*, Pergolèse) (d° 32.052); *Toccata et Fugue en ré mineur* (Columbia DFX 218). — Buxtehude : *Cantate N° 2* (Lumen 32.050). — Dufay : *Hymnes à trois voix*, Palestrina : *Lamentation à six voix* (d° 32.054). — Liszt : *Légende de saint François de Paule marchant sur les eaux* (d° 35.020). — Haendel : *Récitatif et Largo; Dignare Domine* (d° 32.053). — Fr. Poulenc : *Messe en Sol Majeur* (Columbia RFX 61 et 62). — *Cloches de Saint-Front de Périgueux* (Lumen 30.069). — Wagner : *Prélude, et mort d'Iseut* (Gramophone DB 3419 et 20). — *Parsifal : Prélude* et *Enchantement du Vendredi-Saint* (d° DB 3445, 46, 47). — **15 Avril** : J. Ph. Rameau : *Suite en mi mineur*, Wanda Landowska (Gramophone, DB 5077 à 79). — *Divertissements sur les airs vénitiens; Suite de Danses* (Lumen 35.017). — Anonyme : *Concerto*, transcrit pour clavecin par J. S. Bach (D° 35.018). — Johann Schobert : *Concerto n sol majeur* pour clavecin et orchestre, Gerlin. (Anthologie Sonore, N° 87 et 88). — Mémento. — **15 Mai** : *Symphonie N° 1 en do majeur, op.* 21, Toscanini, The B. B. C. Symphony Orchestra (Gramophone DB. 3537 à 3540). — *Sonate en do mineur, op. III*, W. Backhaus (Ibid. DB. 3218 à 3220) *Sonate en mi majeur*, op. 109, Boris Zadri (Pathé PAT 130 à 131). — *Trio II, op. 9, N° 1*, en sol majeur pour violon, alto et violoncelle, Trio Pasquier (Ib. PAT. 121, 122, 123). — *Fidelio* : Ouverture, Orch. Phil. de Berlin, H. Abendroth, Odéon 188.100). — *Symphonie N° 6 en fa majeur, op. 68 « Pastorale »*, Willem Mengelberg, Concertgebouw d'Amsterdam. (Telefunken NSK 2424 à 2428). — **15 Juin** : LES MAÎTRES-CHANTEURS. — Wagner : *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*. 3e acte complet, chanté en allemand. (Gramophone DB 4562 à DB 4576). — **15 Juillet** : *Voix chrétiennes*. — Listz : *Légende de saint François d'Assise prêchant aux oiseaux*. (Lumen 35.021). — De La Lande, Nicolas Bernier : *Motets* (Lumen). — Bach : *Pièces d'orgues*, E. Comette (Columbia DFX 2545, DFX 222, DFX 227). — **15 Août** : *L'Amour de Moy; Fanfarneto* (« Le Chant du Monde » 525). — *Le Bouvier; Dessous le rosier blanc* (D° 524). — *Rossignolet sauvage; La belle Isabeau* (D° 523). — *Danses et Chants Limousins* (Pathé PA 1720). — Les Petits Chanteurs de Hochstatt : Chansons alsaciennes (D° PA 1599, 1607, 1605). — Suzy Solidor : Chansons diverses (D° PA 161, 1065, etc.) Jean Suscinio et ses matelots : Chansons de bord (D° PA 1681, 82, 83, 1567 et 68). — *Escale* : M. Monnot, J. Marèze (Nadia Dauty) (Columbia DF 2151). — *La Passion du doux Jésus, Aux marches de Palais* (Germaine Sablon (Gramophone K 8254). — Balbâtre : Deux Noëls instrumentaux (Gerlin) (Lumen 33161, 33111, 33128). Vieux Noëls populaires, reconstitués et harmonisés par F. Agostini (D° 33, 111, 128, 134, 135). — Quatuor vocal ABCD : *Le Petit Jésus est né, O nuit brillante* (D° 33176). — *Venerabilis barba capucinorum, L'Alphabet, Les Canards* (D° 3175). — Mémento. — **15 Septembre-1er Octobre** : Beethoven : *Quatuor n° 15 en la mineur*, op. 132. Quatuor Lener. (Columbia LFX 571 à 575). — *Quatuor n° 13 en si bémol majeur* (op. 130). Quatuor de Budapest (Gramophone DB 2239 à 2243). — Mozart : *Symphonie n° 41 en ut majeur « Jupiter »*. Bruno Walter et l'Orchestre Philarmonique de Vienne (Gramophone DB 3428 à 3431). — Mémento.

NOTES DE BIBLIOPHILIE ET DE LITTÉRATURE

1er Avril : *Lettres de la Religieuse Portugaise* : ill. de Mac Carthy et J. Savignies. (Les Libertés Françaises). — *L'Art d'Aimer, Dialogues des Courtisanes, Les Amours Pastorales* : ill. de A. Marty (Chamontin). *Daphnis et Chloé* : lith. de P. Bonnard (Vollard); figures de Prudh'on et divers (Corréard), à la librairie Blaizot. — *Claire* : ill. de Berthold Mahn (Piazza). — *Tristan et Iseut* (Piazza). — **1er Juillet** : Le Manuscrit des débâcles. — **1er Décembre** : *Feuilles bleu horizon*, 1914-1918. Souvenirs, récits et documents recueillis et commentés par André Charpentier (Éditions des Journaux du front, 20, avenue Paul-Appel, Paris).

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE RELIGIEUSE

NOTES ET DOCUMENTS JURIDIQUES

NOTES ET DOCUMENTS LITTERAIRES

Rostoptchine, Comtesse de Ségur, racontée par sa petite fille (Editions Albin Michel). — Les portraits originaux de Baudelaire. — **15 Septembre-1er Octobre** : Bernard Balzac, père de la « Comédie humaine ». — Louise et Marceline. — Joséphin Péladan et Léon Bloy. — **1er Novembre** : A propos de l'Anglais mangeur d'opium.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

1er Juin : *** : *Maurice Ravel*, Bernard Grasset. — Roland Manuel : *Ravel*, Ed. de la Nouvelle Revue Critique. — V. Jankélevitch : *Ravel*, Rieder. — **15 Juillet** : Emile Vuillermoz, Maurice Delage, Colette, Tristan Klingsor, Roland Manuel, Léon-Paul Fargue. Hélène Jourdan-Morhange, Jacques de Zogheb, Dominique Sordet : *Maurice Ravel*, Editions du Tambourinaire. — **1er Août** : Coïncidences.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

15 Février : L'histoire du canal de Suez. — **1er Mars** : L'Amélioration des conventions humanitaires. — **1er Septembre** : Un nouveau mouvement juif. — **15 Septembre-1er Octobre** : Le Congrès international de médecine militaire de Washington.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

15 Mai : Col. Grasset : *Le passage de la Meuse par la* 163e *Division*, Berger-Levrault. — Cap. Lyet : *Joffre et Galliéni à la Marne* (d°). — Dr Voivenel : *Avec la* 67e *Division de Réserve*, Libr. des Champs-Elysées. — P. Béarn : *L'Agonie du Suffren*, nouv. Editions latines. — Mémento. — **1er Décembre** : André Tardieu : *Avec Foch* (*août-nov.* 1914). Flammarion. — Elie Chamard : *L'armée Foch à la Marne. La Bataille de Mondement.* — Comt Lhopiteu : *Foch, l'armistice et la Paix* (Plon). — René Vanlande : *Soldats d'Orient, vous aviez fait une Europe nouvelle* (Lib. Peyronnet). — R. Boucard : *La Guerre des Renseignements*, Editions de France.

PEDAGOGIE

1er Septembre : Wilhelm Stekel : *L'Education des Parents*. Traduit de l'allemand par Hélène P. Bernheim. Un volume in-16 de 244 pages. Paris, Gallimard, Collection Psychologie, 1938. — René Allendy et Hella Lobstein : *Le Problème sexuel à l'Ecole.* Un volume in-16 de 253 pages. Paris, Fernand Aubier, Editions Montaigne, Collection L'Enfant et la Vie, 1938. — Mémento.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

15 Janvier : Où on voit passer des mains de M. Georges Andrieux, expert en autographes, à celles d'un amateur éclairé, l'original d'une lettre que Pierre Louys envoya à feu Georges Montorgueil et qui servit, il y a douze ans, au rédacteur de cette *petite histoire*, à montrer aux lecteurs du *Mercure de France* les variations du romancier, touchant les origines de Chrysis. Une invitation rimée d'Alexandre Dumas fils, suivie d'un essai de réhabilitation de cet auteur dramatique naguère célèbre, aujourd'hui tombé dans le plus grand discrédit. Un billet de Mlle E. Livry, surnommée l'*Amiral*, qui accompagna le père Dumas dans son équipée napolitaine. Où on voit le Sar se plaindre avec amertume d'une simple phrase, mais bien ironique et caustique, de M. Charles Maurras. Des essais biographiques qui sont des légendes plus ou moins dorées. La psychologie de Paul Bourget. A quoi pensait, sur le rocher de Tarente, au déclin de sa vie, Choderlos de Laclos : cruelle énigme, dont M. Fer-

nand Caussy fournit la solution à l'auteur du *Disciple*. — **15 Février :** Un revenant : Willy, ou le mort qui parle, de Suisse et d'outre-tombe, comme s'il fût devant le « micro », cela grâce encore à l'extrême obligeance de M. Georges Andrieux. Où on retrace en quelques mots la grandeur et la décadence d'Henry Gauthier-Villars, dit Willy, dit « l'Ouvreuse », dit Maugis, dit je ne sais plus quoi encore, ex-vedette protéiforme et très parisienne. De quelques-uns de ses amis et d'Henri Albert en particulier, dilettante et lettré traducteur des œuvres de Nietzsche. Où, à propos d'un journal qu'H. Albert aurait tenu, on ne peut résister au plaisir de citer d'ingénieuses, subtiles, courageuses et belles réflexions de M. le bâtonnier Emile de Saint-Auban sur le Silence et le Secret, les vrais rois de l'époque. On retrouve enfin le revenant Willy, égaré parmi ces détours. Il livre aux lecteurs, entre autres choses plus ou moins connues ou secrètes, les clefs de deux de ses romans, *Un vilain Monsieur* et *La Maîtresse du Prince Jean*, laquelle n'était autre que Léonide Leblanc, qui n'eût pas manqué, si elle n'avait quitté cette terre qui pour elle fut, pour autant qu'on a pu le savoir, un séjour de volupté, de traiter Willy lui-même de vilain monsieur, ce qu'a dû faire Anatole France, irrité de figurer à son désavantage au chapitre III du premier nommé de ces deux romans indiscrets, au cours d'un diner chez Mme Moupet des Tares, laquelle rappelle, en plus « moche », comme eût dit Willy, Thérèse Martin-Bellême, l'héroïne du *Lys Rouge*. Où on voit Léonide Leblanc citée en justice pour des outrages publics à la pudeur qu'elle ne commit jamais que dans l'intimité. — **15 Mars :** Une espèce disparue : l'érudit. Sa physiologie et sa physionomie au siècle dernier. Un cousin germain du *Cousin Pons :* Lorédan Larchey, amateur et collectionneur d'excentricités en tous genres, soit d'histoire, ou de mœurs et de langage, redresseur de torts, de surcroît, et défenseur de Sainte-Beuve. Où on le voit loué en vers jolis par Théodore de Banville, et prié à dîner en prose familière et charmante par Mme de Banville. De la science des noms patronymiques. Où on voit Jules-Arsène Claretie, Léon Cahun, Ludovic Al-Lévy, ou Halévy, préciser et commenter l'origine du leur et Georges Cavalier prier le savant M. Larchey de l'éclairer sur quelques-uns de ses ancêtres. Comment Lorédan Larchey fit la connaissance du ci-devant « Pipe-en-bois ». Les *Carnets du Capitaine Coignet*. Paul Bert s'attendrit sur papier à en-tête de la *Chambre des Députés* au souvenir de ce grognard, qu'il connut personnellement en son enfance, et traite ses mémoires posthumes de chef-d'œuvre, d'accord en cela avec Léon Hennique. Les *Excentricités du Langage* deviennent le *Dictionnaire historique de l'Argot*, lequel obtient un succès mérité de curiosité qui oblige l'auteur à l'augmenter en 1880 d'un supplément, avec le gracieux concours de Richepin, Zola et J.-K. Huysmans qui écrivent à Larchey pour le documenter et le remercier en le félicitant. — **1er Mai :** Où, en réparant une récente bévue, on fait amende honorable à la « dame aux violettes », tout au moins sur un point particulier, ce qui sert de prétexte pour citer deux lettres inédites de M. Sainte-Beuve, et, à propos de la première, l'opinion que portait la dame en question sur les poulets galants et platoniques que lui adressait l'académicien-sénateur. Le nom de MM. de Goncourt ayant été cité, on en profite pour recommander aux « Dix », qui pour le quart d'heure sont Neuf, d'offrir à M. Léon Deffoux, qui en est bien plus digne que tout autre, la chaise laissée vacante au « grenier », et surtout au restaurant Drouant, par le décès de Pol Neveux. Où, après avoir rapporté un propos de M. Léautaud sur l'un des « Dix », on en revient à la « dame aux violettes » qui, sous la République, tint salon comme sous l'Empire, mais tout aussi vainement. Où on voit Rollinat lui écrire, et Clemenceau, et le « brav' général », et Rochefort et Drumont, qui sollicite de son entregent un bout d'article. Mais tout cela, qui n'est, hélas! que poussière d'histoire ex-contemporaine, politique et littéraire, ne fournirait pas assez de limon à l'historien qui se proposerait de pétrir le buste de la « dame aux violettes » en sa dernière incarnation. — **15 Mai :** Où, en mettant la dernière

main à un bouquin qui paraitra bientôt aux éditions de la *N. R. F.*, l'auteur, fouillant dans ses paperasses, retrouve une lettre de Jacques Abdallah Menou à Kléber, dans laquelle, discrètement, mais très clairement, il est question de la galante aventure de Bonaparte avec certain trottin de Paris, épouse adultère, en Egypte — et sans doute ailleurs, — d'un officier de l'armée sacrifiée à cette folle aventure (l'Expédition d'Egypte). Il retrouve en même temps un fragment d'une dépêche du sieur L. A. Corancez, Consul de S. M. I. à Alep, sur la mission que les chrétiens de cette échelle prêtaient à l'auteur du *Génie du Christianisme*, qui se fût bien gardé de se jeter dans un tel guêpier. — Ernest Daudet et quelques-uns des correspondants, révélés par M. Georges Andrieux, expert en autographes, 154, Bd Malesherbes et ami, désintéressé, des historiens en tous genres. Deux lettres de « Coco-mal-perché », dans l'une desquelles il médit à juste titre du public et des gazettes qu'on lui fait lire, et non moins justement, dans l'autre, d'Ernest Feydau qui, pour avoir écrit *Fanny*, un petit chef-d'œuvre, n'en était pas moins un sot; Poulet-Malassis parle aussi librement d'une foule de choses et de gens, dont M. de Lescure, Baudelaire et Philoxène Boyer. Où Roumanille, bon poète et bon éditeur, dans une lettre familière et charmante à Anfos (A. Daudet) trace un joli tableau de la poésie provençale environ 1864. — Du danger pour les Mémorialistes de révéler dans un journal public les choses vues et entendues qu'ils ont consignées dans leur journal privé : appendice au tome IX du *Journal des Goncourt* dont l'édition intégrale et définitive est, malgré la volonté expresse de leur évergète, renvoyée par les « Dix » aux calendes grecques. — Où il est prouvé, une fois de plus, qu'il n'est pas facile de contenter tout le monde, et le père... de ses amis, fût-il déjà dans l'autre monde. — Où Anatole France, avant d'y aller, reconnaît avoir romancé ses souvenirs d'enfance, et s'être dépeint dans le *Livre de mon ami* sous les traits de Pierre Nozière (ne pas confondre avec Fernand Weyl, dit Nozière, l'un des auteurs du *Baptême*). *Un début dans le Monde*, qui est le début de M. J.-J. Brousson dans le libelle, sous forme d'un conte des *Mille et un matins*, dont son ex-bon maître ne lui eût pas fait compliment. — 15 Juin : Où, à propos de rubrique *cirques, concerts, cabarets* que le *Mercure de France* vient de reprendre et de l'hommage que M. Le Petit a rendu à la mémoire de celui qui l'inaugura, on reparle de Jean de Tinan. — De quelques fragments dans son journal intime. — Où on voit que M. Georges Andrieux, expert en autographes, 154, boul. Malesherbes, amateur et connaisseur de livres, aura bien travaillé, par sympathie, pour la survie posthume de Tinan, de qui certains disent qu'il « fait 1900 » — ce qui est faux. — Où on commence par montrer que l'écriture de l'auteur d'*Aimienne* ressemble étrangement à celles de Pierre Louys et d'Henry Céard. — Où on entrevoit un Jean de Tinan quelque peu différent de celui qui apparait dans ses romans, mais que Mme Rachilde, qui est un grand critique littéraire, l'un des plus hardis et des plus subtils des années 1896 à 1914, sut deviner en lisant entre les lignes. — Le dilettantisme et certain dandysme masquent chez Tinan sa vraie personnalité. — Où, après avoir dit ce qu'il pensait du journal de Tinan, l'auteur de cette *petite histoire* s'excuse auprès de ses lecteurs d'être contraint, faute de place, de renvoyer à la prochaine chronique l'analyse de cet autre « document sur l'impuissance d'aimer ». — 15 Juillet : Où les *Œuvres libres* (n° 216, juin 1939), dont on fait en passant l'historique, sont cause que l'auteur s'excuse de renvoyer à un autre numéro la suite de son essai sur Jean de Tinan. — D'un *Cahier d'amour*, contenant les confidences inédites de Mlle X., adoratrice de Maupassant, retrouvé et publié, dans les dites *Œuvres libres*, par M. Pierre Borel qui s'extasie lyriquement et naïvement sur les révélations romancées de cette demoiselle et les propos après coucher de son amant. Où à propos de la mort d'Harry Alis on prend en défaut la mémoire de Mlle X. dans les mémoires de qui on surprend des prétentions au rôle d'inspiratrice. Où on rappelle à M. Pierre Borel que Mlle X. fut précédée dans la voie des confi-

dences inédites par Mme X. qui publia dans la *Grande Revue* (25 oct. 1912, 25 mars et 10 avril 1911) des révélations moins piquantes mais aussi moins scandaleusement romancées sur *Guy de Maupassant intime*. Où on voit que le cas de Maupassant s'apparente étrangement à celui de Maurice Rollinat, qui fait à son ami une franche et nette confession, et que c'est l'abus des plaisirs vénériens qui détraqua son système nerveux. — D'une scène dans un asile, qui eût pu servir de dénouement à un drame ou à un roman de Georges Ohnet, qui eût fait dire par l'auteur de *Bel Ami*, en une tirade bien sentie, leur fait aux femmes du monde qui viennent pleurnicher, derrière une persienne, sur la déchéance de ceux que leur « amour » a réduits en un si misérable état. — Où on voit un Alexandre Dumas fils imprévu, ami des hommes plutôt que des femmes contre lesquelles il les met en garde. Où on se demande si Mlle X. étant par hasard devenue son « amie » n'aurait pas dérobé à Mme X. son « cahier d'amour » et usurpé la place que cette première admiratrice était si fière d'avoir tenue dans *Notre Cœur*, on veut dire dans celui de l'infortuné Maupassant. — **15 Août** : A propos de Mlle X..., dite Gisèle d'Estoc. — Une lettre de M. Benjamin Crémieux sur Henri Duvernois. — **1er Septembre** : En relisant *Une Belle Journée*, Mme Duhamain serait-elle possible en 1939? Une cousine germaine d'Emma Bovary. Henry Céard neveu, par filiation littéraire, de Gustave Flaubert. Où on montre que l'auteur de ce roman eût pu s'écrier : « Trudon, c'est moi! » et où on démontre qu'il a dû vivre cette « belle journée » au souvenir de laquelle, comme son héroïne, il souriait avec une pitié aiguë. — En relisant *Bel-Ami*, on regrette que Maupassant n'ai pas décrit les misères après les splendeurs de cet autre grand homme de province à Paris qui débute comme Rubempré, pour finir, après s'être conduit comme le chevalier de Valmont, comme Rastignac, et que les femmes perdront. Où on reconnaît chez Georges Duroy quelques traités de Guy de Maupassant : l'instinct et le goût de la femme et l'effroi de la mort. Une silhouette charmante : l'énigmatique Madeleine Forestier. Où trente ans après la publication du roman de celui qui fut son collaborateur, Arthur Meyer se comporte comme un de ses personnages : le père Walter. — D'une correspondance de J.-K. Huysmans avec Arnold Goffin, qui est retournée en Belgique d'où elle était venue pour passer en vente à l'Hôtel Drouot par les soins de M. Georges Andrieux, expert en livres et autographes, 154, boulevard Malesherbes, qui l'a obligeamment communiquée à l'auteur de cette petite histoire. Où l'auteur des *Sœurs Vatard* et de *l'Oblat* gagne à être connu par ses lettres dont les extraits publiés par M. Andrieux complètent l'essai sur *J.-K. Huysmans intime* de Jean de Caldain et Henry Céard. — **1er Novembre** : Le rédacteur de cette petite histoire s'inspire du mauvais exemple des « producteurs » de « films » pour présenter aux lecteurs du *Mercure de France* une vie de *Madame Bovary, née Colet*, qu'il a écrite et qui devait paraître vers la fin de cette année... De même qu'au « ciné » on allèche le spectateur en projetant, brouillés de telle sorte que la curiosité soit éveillée, mais non satisfaite, quelques épisodes du « chef-d'œuvre », lequel est généralement un parfait navet, qui « passera » la semaine d'après sur le même écran, de même je me permets de mettre sous les yeux de mes lecteurs quatre fragments de la vie si mal connue de cette femme si méconnue, Mme Colet, née Révoil : 1°) la première passion qu'elle inspira. 2°) sa dernière étape, avant d'aborder Paris, à Tonnerre. 3°) la véritable histoire de son attentat manqué contre Alphonse Karr. 4°) le séjour qu'elle fit à Préfailles, l'année qui suivit la publication de *Madame Bovary*. L'auteur jure ses grands dieux qu'il n'a rien inventé, rien romancé, et il ne doute pas que le lecteur le croie sur parole, connaissant de longue date ses scrupules et son horreur de ces exécrables « vies romancées » ou « ranimées » que leurs ridicules mêmes n'ont pas réussi à tuer. Il se propose au reste, par la bibliographie, aussi copieuse que détaillée, qu'il placera à la fin de son ouvrage, de dispenser tous apaisements quant à la véracité de son récit, et propres à convaincre les plus déterminés des sceptiques. —

1er Décembre : Une belle histoire de plagiat. Où on voit Jean Jullien futur auteur des *Plumes du Geai,* qui l'était pour lors du *Maître* et déjà passait lui-même pour tel, faire une étonnante découverte, à savoir que M. de Maupassant avait commis un vilain plagiat en démarquant *Suicide-House,* une nouvele de... Charles Morice, ignorant que celui-ci avait pris son bien, titre et fond, à R. L. Stevenson, lequel s'inspira vraisemblablement d'un « canard » qui, ayant traversé la Manche en 1867, échoua, si on en croit le brouillon polygraphe Charles Virmaître, dans la *Liberté,* du grand Emile. — Les scrupules dramatiques de l'auteur de la *Mort du Duc d'Enghien,* qui fut, ce que généralement on ignore, bibliothécaire durant quelques mois à l'Arsenal. — Supplément à un portrait de Firmin Léautaud, exposé naguère aux échos du *Mercure.*

PHILOSOPHIE

1er Janvier : I. Descartes. *Revue de Synthèse,* avril 1937. N° spécial. — Léon Brunschvicg : *Descartes.* Rieder, 1937. — Descartes : *Lettres sur la Morale,* Boivin, 1935. — II. Pascal : Georges Desgrippes : *Etudes sur Pascal. De l'automatisme à la foi.* Paris, P. Téqui (s. d.). — Jacques Chevalier : *Pascal,* Flammarion, 1936. — J.-R. Carré : *Réflexions sur l'Anti-Pascal de Voltaire.* Alcan, 1936. — **15 Mars :** Orientalisme. — Albert Schweitzer : *Les grands penseurs de l'Inde,* Payot, 1936. — Maurice Magre : *Inde, magie,* Gallimard, 1936. — Jean Marquès-Rivière : *Le Bouddhisme au Thibet,* Baudinière, 1936. — Publications de Jean Herbert sur les maitres spirituels de l'Inde contemporaine, Frameries (Belgique); dépôt chez A. Maisonneuve, Paris. — **1er Mai :** Karl Marx : Friedrich Engels, *Etudes philosophiques.* Editions sociales internationales, 1935. — Georges Sorel : *D'Aristote à Marx.* Marcel Rivière, 1935. — Nietzsche : *La volonté de puissance.* Trad. de G. Bianquis. N. R. F., 1935, tome I. — *Ainsi parlait Zarathoustra.* Trad. de M. Betz. Ibid. 1936. — M. P. Nicolas : *De Nietzsche à Hitler.* Fasquelle 1936. — Henri Lichtenberger : *L'Allemagne nouvelle.* Flammarion 1936. — Max Scheler : *Le sens de la souffrance.* F. Aubier, 1936. — Benjamin Fondane : *Martin Heidegger.* 1937 (Cahiers du Sud).

LES POEMES

1er Janvier : Henry Charpentier : *Signes,* « éditions du Trident ». — Adolphe de Falgairolle : *Treizaine Ligure,* « éditions des Iles de Lérins ». — Jean-Marc d'Anthoïne : *Au Clair d'Hellas,* « la Comédie Humaine ». — Marie Dauguet : *Passions,* Albert Messein. — George Day : *Grappes,* Albert Messein. — Andrée Massenet : *Le Miroir Voilé,* « Au Divan ». — Yvonne Réalmont : *Quand Même!* « éditions Corymbe ». — M.-A. de Meixmoron de Dombasle : *En Plein Ciel,* « la Caravelle ». — Marie Gounin : « *le Front sur la Vitre* », « les Editions d'Aquitaine ». — *Anthologie du Prix du Goéland* 1937, « éditions du Goéland ». — Louisa Paulin : *Airs Villageois,* « Editions du Goéland ». — **15 Janvier :** Henry Mériot : *Dernières Lueurs,* librairie du Phare. — Pierre Van der Meulen : *Sens de la Terre, Symphonie,* « le Divan ». — Léon Bocquet : *Ciguës,* Mercure de France. — François Vaucienne : *Chants dans la Nuit,* Maison Aubanel père, Avignon. — **1er Février :** J. P. Samson : *Elégies Romaines,* de Gœthe, traduction française, Kundig, Genève. — J. P. Samson : *L'Autre Côté du Jour,* « Editions Sagesse ». — Jules Supervielle : *La Fable du Monde,* Gallimard. — Maurice-Pierre Boyé : *Nuées,* « éditions Corymbe ». — Sully-André Peyre : *Saint Jean d'Eté,* « éditions de Marsyas », Aigues-Vives (Gard). — **15 Février :** Lucien Rolmer : *Chants Perdus,* 1880-1916, « éditions de la Flora ». — Nicolas Beauduin : *Dans le Songe des Dieux,* « éditions du Trident ». — Ilarie Voronca : *L'Apprenti Fantôme,* « éditions du Hibou ». — Ilarie Voronca : *Le Marchand de Quatre Saisons,* « Les Cahiers du Journal des

Poètes ». — **1er Mars** : Max Jacob : *Ballades*, R. Debresse. — Monny de Boully : *Er l'Arménien*, « éditions Sagesse ». — Noël Santon : *Poèmes Dansés*, « éditions Corymbe ». — Jean Sasse : *Couleur de Pluie*, libr. de l'Harmonie. — Noël Bureau : *Croisières*, éditions de la Girafe. — Noël Bureau : *Funambule*, édition de la Girafe. — Gaston Criel : *Gris*, « La Hune ». — Henri Michel : *Hortus Clausus*, « Le Divan ». — Marguerite Clerbout : *De feuille en feuille au vent qui passe*, G. L. M. — René Violaines : *Atlantique*, « les éditions d'Aquitaine ». — *Hommage à F. Garcia Lorca*, s. n. d'éd. — Edmond Vandercammen : *Poésie Espagnole contemporaine*, « les Nouvelles Editions Européennes ». — **15 Mars** : Marthe Boissier : *Soirs de Septembre*, « Revue des Poètes ». — Thomas Braun : *Adieux à Francis Jammes*, « l'Edition Universelle ». — André Martel : *Solides*, « Editions Cariatides ». — Auguste Fontan : *Poèmes avec des Oiseaux*, « éditions des Iles de Lérins ». — Francis Eon : *Champ-Noir*, Société française d'Imprimerie et de Librairie, Poitiers. — Colonel Godchot : *Œuvres de Jeunesse*, chez l'Auteur, Nice. — **1er Avril** : Jean Pourtal de Ladevèze : *Perspective de Songes*, « se vend au Divan ». — A.-P. Garnier : *Amitié du Vallon*, « chez Garnier ». — Marc Chesneau : *Sortilèges de la Paix Chantante*, Albert Messein. — Fabien Frachat : *Naissances*, « les Presses du Hibou ». — Philéas Lebesgue : *Le Miracle de la Vie*, « Petite Collection la Primevère ». — Philéas Lebesgue : *Arc-en-Ciel*, R. Biet, calligraphe. — **15 Avril** : Philippe Dumaine : *Périples*, « se vend au Divan ». — André Antonin : *la Rose Antérieure*, « la Presse à Bras ». — Jules Tordjman : *Jardins en Pente*, « Editions Corymbe ». — Hubert Dubois : *la Neige et les Blés*, « les Cahiers du Journal des Poètes ». — Arsène Yergath : *la Maison des Images*, « les Cahiers du Sud ». — Alexandre Toursky : *la Suite à Demain*, « la Phalange ». — Marcel Sauvage : *A Soi-Même accordé*, Denoël. — **1er Mai** : René Fernandat : *La Montagne Mystique*, « les Cahiers de l'Alpe ». — Jacque Sylf : *Au Fil Dansant du Rêve*, « Au Pigeonnier ». — Léon Marrot : *l'Abîme appelle l'Abîme*, « Editions Alsatia ». — Luc Estang : *Au delà de moi-même*, sans nom d'éd. — Charles Mauron : *Esquisses pour le Tombeau d'un Peintre*, Denoël. — Paul Guédon : *La Muse à l'Imprimerie*, Floch, Mayenne. — **15 Mai** : Jeanne Perdriel-Vaissière : *Fumée du Soir*, éditions Marsyas. — Yvonne Ferrand-Weyher : *Mythologies*, « éditions du Trident ». — Lucie Rondeau-Luzeau : *Les Chants de la Nature*, René Helleu. — Ida Faubert : *Cœur des Iles*, René Debresse. — Suzanne Buchot : *Près de la Fontaine Sonore*, Revue des Poètes. — Christine de Burgat : *Au Soleil de la Splendeur Française*, Fr. Bernouard. — Lyse Marval : *L'Ombre d'un Rêve*, « La Caravelle ». — Marie-Madeleine Machet : *Poèmes*, Cahiers du Journal des Poètes. — Yvonne Gautier : *Fresques*, A. Messein. — Alla Baud : *Java en Poèmes*, A. Messein. — **1er Juin** : Paul Jamati : *Poèmes*, Denoël. — Marcel Martinet : *Hommes*, « les Humbles ». — Ivan Goll : *Deuxième Livre de Jean sans Terre; Troisième Livre de Jean sans Terre;* « Editions Poésie et Cie ». — Hilaire Theurillat : *Inaugurales*, « édition du Trident ». — Louis Guillaume : *Coffret sans Cendres*, Messein. — Georges Herment : *Déluges*, José Corti. — **15 Juin** : Gustave Kahn : *Poèmes 1921-1935, Œuvres Posthumes I*, Mercure de France. — **1er Juillet** : Victor Margueritte : *In Memoriam*, Flammarion. — Francis Carco : *la Bohême et mon cœur*. Albin Michel. — Guido Medina : *Le Cri d'un Italien*. Parisis-Edition. — Angiolo Silvio Novaro (traduction d'Eugène Bestaux) : *L'Harmonieux Forgeron*, Denoël. — **15 Juillet** : Maurice Fombeure : *A Pas de Souris*, « les Carnets de l'Oiseau-Mouche ». — Joseph Milbauer : *Allègre... mais pas trop*, « Editions de la Vie Réelle ». — Pierre Moussarie : *Chemin Vicinal*, « Editions de la Bouteille à la Mer ». — Jacques Caulais : *Couleur du Temps*, Fernand Sorlot. — Rosa Bailly : *Pastorale de la Maladette*, « Editions de la Forge ». — André Pourquier : *l'Absence*, « Editions Corymbe ». — Max-Pol Fouchet : *Vent Profond*, « Editions de la Vie Réelle ». — Victor Serge : *Résistance*, « les Humbles ». — Hubert Gelz : *Mosaïques*,

« Bibliothèque des Etudes Poétiques ». — Robert Ory : *la Plainte des Fontaines*, « Revue des Indépendants ». — **1er Août** : Pierre-Jean Jouve : *Kyrie*, Gallimard. — Pierre Seghers : *Bonne-Espérance*, « éditions de la Tour », Villeneuve-lès-Avignon. — Lucien Becker : *Passager de la Terre*, « les Cahiers du Sud ». — Eugène Grognet : *La Coupe et les Chimères*, Messein. — Charles Hagel : *Poèmes*, F. Fontana. — Serge Claverie : *Bourgeons*, Fine Art Press, Port-Louis. — André Lestra : *Rencontres* « chez l'Auteur », Coulommiers. — Jean Vincent : *Sèves*, « Editions du Sagittaire ». — **15 Août** : Saint-Pol-Roux : *La supplique du Christ*, René Debresse. — Armand Guibert : *Oiseau Privé*, Monomotapa. — Charles Massonne : *Finisterre*, Editions du Cuvier, Villefranche-en-Beaujolais. — Léon-Gabriel Gros : *St-Jean du Désert*, « Cahier du Journal des Poètes ». — Roger Michael : *Contacts*, « éditions de la Bouteille à la Mer ». — Louis Grad : *Les Nuits Profanes*, « La Caravelle ». — Jean Laurent : *Poisson d'Or*, « les Cahiers d'Art et d'Amitié ». — **1er Septembre** : Emile Verhaeren : *Belle Chair*, Mercure de France. — Léon Deubel : *Poèmes*, Mercure de France. — René Bichet : *Les Poèmes du Petit B.*, Emile-Paul frères. — Léon Riotor : *Petites Géorgiques*, « éditions Corymbe ». — Armand Got : *Pin Pon d'Or*, Bourrelier et Cie. — Jean Waïss : *Bleu*, chez l'auteur, Coulommiers. — Fouad Abi Zayd : *Poèmes de l'Eté*, « Editions du Liban », Beyrouth. — Pham Van Ky : *Huê Eternelle*, Nouvelle Revue Indochinoise. — **15 Septembre-1er Octobre** : François-Paul Alibert : *Terre qui as bu le Sang*, Gabelle, Carcassonne. — Francis Eon : *Pays d'Ame*, Soc. franç. d'Imprimerie et d'Edition, Poitiers. — Francis Eon : *Autre Livre de Monelle*, Ancienne Maison Poulet-Malassis, Alençon. — Tómas Gudmundsson : *Poèmes Islandais*, Emile-Paul frères. — Raoul Hautier : *Eros*, s. n. d'éditeur. — Jean Wahl : *Connaître sans Connaître*, G. L. M. — Louis-Thomas Jurdant : *Le Bâtisseur de Cathédrales*, Mercure de France. — Romain Coolus : *Les Rayons et les Ondes*, Librairie des Champs-Elysées. — Paul Zenner : *Les 36 manières d'accommoder un Crépuscule au Bord de la Mer*, « Les Livres Nouveaux ». — **1er Novembre** : Jean-Joseph Rabearivelo : *Vieilles Chansons des Pays d'Imerina, Imprimerie Officielle*, Tananarive. — Rosemonde Gérard : *Rien que des chansons*, Fasquelle. — Lucie Delarue-Mardrus : *Temps Présents*, les cahiers d'art et d'amitié. — Yvonne Ferrand-Weyher : *Songes et Divertissements*, « se vend au Divan ». — Yvonne de Coppet : *Le Sourire de Dieu* « Le Rouge et le Noir ». — **1er Décembre** : Patrice de la Tour du Pin : *les Anges*, « Monomotapa ». — André Bellivier : *Poésies*, Emile-Paul frères. — Henri-Philippe Livet : *L'Odeur du Monde*, « la Comédie Humaine ». — André Blanchard : *Entre Jour et Nuit*, « Tous les Arts à Paris ». — René de Berval : *Terres de Vigilance*, Denoël.

POÉTIQUE

1er Mai : Maurice Emmanuel et le rythme poétique.

PREHISTOIRE

1er Avril : Raoul Montandon : *Bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques, époques préhistorique, protohistorique et gallo-romaine; France*, t. V; Genève et Lyon, Georg; Paris, Leroux, gr. in-8°, XXXIII-436 p.

PSYCHOLOGIE

15 Avril : H. Piéron et J. Meyerson : *Onzième Congrès International de Psychologie*, Rapports et Comptes rendus. 1938, Impr. Moderne, Agen. — R. Dalbiez : *La Méthode psychanalytique et la Doctrine Freudienne*. 2 vol. Desclée de Brouwer et Cie. — *Conduite, sentiment, pensée des animaux*, Alcan, 1938. — L. Lévy-Bruhl : *L'Expérience mystique et les Symboles chez les primitifs*, Alcan. — Mémento.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

1er Août : André Bérard : *Du Producteur au consommateur*, deux volumes, Librairie du Recueil Sirey. — André Bérard : *Prix de revient dans la culture*, Librairie du Recueil Sirey. — Jules Milhau : *Prix et Production en Agriculture*, Librairie du Recueil Sirey. — André Braun : *L'ouvrier alsacien et l'expérience du Front Populaire*, Librairie du Recueil Sirey. — Divers : *Cinq conférences sur la Méthode dans les recherches économiques*, Librairie du Recueil Sirey.

QUESTIONS JURIDIQUES

1er Février : L'action paulienne. — L'acte de naissance de Gabriel d'Annunzio et M. André Suarès.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

15 Janvier : Benoist-Méchin : *Histoire de l'Armée allemande depuis l'armistice*, Alb.-Michel. — Liddel Hart : *L'Europe en Armes*, Edit. Tisné. — Paul Reynaud : *Le Problème militaire français*, Flammarion. — G. Mordacq : *La Défense nationale en danger*, Edit. de France. — G. Duval : *Les Leçons de la Guerre d'Espagne*, Plon. — Bury : *Gambetta défenseur du Territoire* (N. R. C.). — A. du Petit-Thouars : *Aristide Aubert du Petit-Thouars, héros d'Aboukir*, Plon. — Dr Freda Utley : *Le Japon aux pieds d'argile*, Payot. — G. Bienstock : *La Lutte pour le Pacifique*, id. — Mémento. — **15 Août :** G. Chauvineau : *Une Invasion est-elle encore possible?* Berger-Levrault. — G. Maurin : *L'Armée moderne*, Flammarion. — G. Duval : *Les Espagnols et la guerre d'Espagne*, Plon. — Eddy Bauer : *Rouge et Or*, Edit. V. Attinger. — *La Protection de la population civile en temps de guerre*, Editions internationales. — Mémento.

QUESTIONS RELIGIEUSES

1er Janvier : Lanza del Vasto : *Judas*, Grasset. — Abbé Marc : *Pages d'Evangile*, Lethielleux. — *Les Evangiles et les Actes des Apôtres*, éd. Publiroc à Marseille. — Chanoine Bordet : *Les Quatre Evangiles en un seul*, éd. Publiroc. — Marie-Paule Salonne : *Une nuit dans sa Maison*, Spes. — Abbé Baudiment : *M. Dupont le Saint Homme de Tours*, éd. de l'Oratoire de la Sainte Face, 8, rue Bernard-Palissy à Tours. — **1er Mars :** R. P. Valensin : *François* (Plon). — Mémento. — **1er Juin :** Paul Vignon : *Le Saint Suaire de Turin devant la science, l'archéologie, l'histoire, l'iconographie, la logique*, Masson et Cie, Paris. — *Les Epitres de saint Paul* (reclassées par l'abbé Escoffier), Flammarion, Paris. — **1er Août :** Le pasteur Wilfred Monod : *Après la Journée*, Grasset. — **15 Août :** Jean Daujat : *La Vie Surnaturelle*, Bloud et Gay. — Joseph Malègue : *Pénombres*, Spes. — Mémento.

LES REVUES

1er Janvier : Atlantis : l'Ordre Teutonique contre l'Ordre du Temple; condition du salut de la France, recommandée par M. Paul Le Cour. — *Afrique :* P.-J. Toulet à Alger en 1887; quelques vers de ses vingt ans. — *La Nouvelle Revue française :* Francis Jammes vu par M. André Gide; commémoration de Guillaume Apollinaire. — *Matines :* d'une prière inexaucée pour maintenir Francis Jammes en vie terrestre. — Mémento. — **15 Janvier :** *L'Alsace française :* Georges Bizet dans son œuvre et dans sa vie; sa mort naturelle; phénomènes et bizarreries à son sujet. — *Etudes, Arts et Idées :* MM. l'abbé Lhande et H.-P. Livet

écrivent sur Francis Jammes. — *Le Courrier d'Epidaure :* opportune et utile protestation de M. Henri Bachelin contre le « tout le reste est littérature » de Verlaine. — *L'En Dehors :* regrets d'une « belle haulmière » anglaise, en 1902. — Mémento. — **1er Février :** *La Revue Universelle :* feuillets du Journal de Jean-Marc Bernard; indignation du poète contre M. Gustave Hervé qui, en 1914, recommandait l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne. — *Les Cahiers de France :* Francis Jammes à Orthez; souvenirs de Mme M. Burnat-Provins. — *L'Europe nouvelle :* le suicide de A. F. Formiggini; les juifs italiens et le fascisme. — *La N. R. F. :* M. André Suarès et l'antisémitisme d'Hitler et de Mussolini; pourquoi il ne faut pas désirer la réhabilitation juridique de Baudelaire. — Mémento. — **15 Février :** *Commune :* lettre de M. Romain Rolland sur les horreurs de l'antisémitisme en Allemagne. — *La Gazette des Amis des Livres :* le bon sens et le cœur de Mme Adrienne Monnier contre l'antisémitisme. — *Revue de Paris :* saints décapités pour le sacre de Charles X; le courage académique; un modèle de Bonnat pour son Christ en croix. — *Rob :* mauvaise foi anti-française d'un haut fonctionnaire du Reich. — *La Revue argentine :* le dernier poème d'Alfonsina Storni, poétesse argentine, qui s'est jetée à la mer, comme Sappho. — Mémento. — **1er Mars :** *Mesures :* Considérations d'Amiel sur l'amour, la femme, le mariage au réveil d'une nuit où il subit une « forte ps. ». — *Les Cahiers de Jeunesse :* aspirations de la jeunesse arabe; comme le fascisme italien tente de la séduire par sa propagande trompeuse, coûteuse, bien organisée. — *Echanges et Recherches :* le docteur Gilbert Robin : étapes de la sensibilité de l'étudiant en médecine; portrait du médecin de campagne et du médecin de quartier. — *Gutemberg-Informations :* souvenirs filiaux de M. Lucien Descaves. — *Cahiers de Paris :* « Versets» de M. Jules Romains. — Mémento. — **15 Mars :** *Europe :* Vincent van Gogh et Paul Gauguin, d'après des lettres inédites où l'un et l'autre confessent l'insuffisante connaissance qu'ils avaient du métier de leur art. — *Revue bleue :* ce que gagnait à Tournon Stéphane Mallarmé, professeur au lycée. — *La Revue Universelle :* un amant étoilé de Mata-Hari; une seule balle au cœur aurait atteint l'espionne. — *Volontés :* le public et la menace de guerre. — Naissance : *Le Carnet des Dix :* pour la prosodie française; à propos du prix de la Ville de Paris et du lauréat, M. André Dumas. — Mémento. — **1er Avril :** *La Revue hebdomadaire :* d'une conférence du docteur Thierry de Martel sur « le chirurgien... et les autres ». — *La Revue de Prométhée :* « L'Art poétique » de M. Eugène Malaniouk, jeune poète de l'Ukraine. — *La Revue universelle :* Aristide Briand jeune avocat à Nantes. — *Les Cahiers aurevilliens :* une note de J.-K. Huysmans sur l'enterrement de Barbey d'Aurevilly. — NAISSANCE : *Le sol clair.* — Mémento. — **15 Avril :** *Aguedal :* inédits de J.-K. Huysmans sur Laforgue et Le Cardonnel, avec des souvenirs d'Alphonse Germain sur le second. — *La Grande Revue, l'En Dehors :* le socialisme de Pie XI; comment une femme lui fit la leçon. — La *Revue des Deux Mondes :* l'Amamy Samory vu par le général Gouraud, son vainqueur. — *Marsyas :* poèmes provençaux de M. Pèire-Jan Roudin, traduits en français par lui-même. Naissance : *La Revue socialiste* (belge). — Mémento. — **1er Mai :** *La Revue des Deux Mondes :* sur sir Henry Deterding, feu roi du pétrole : sa richesse, son humeur, ses opinions, sa visite à Pie XI. — *La Vie intellectuelle.* — Villiers, Bourget et M .Henry Bordeaux. — *La Revue hebdomadaire :* foi robuste d'un Français dans la latinité francophile de Mussolini. — *Yggdrasill :* liquidation du surréalisme. — Mémento. — **15 Mai :** *Commune :* Sur Paul Cézanne : tel que M. Francis Jourdain le vit à Aix en 1905. — *Le Pont Mirabeau :* manifeste; le poème en prose; un sonnet de M. Saint-Pol-Roux. — *Revue des Deux Mondes :* Hitler jugé par les siens; il n'est pour lui de droit et de loi que la force. — *Muses :* encore un poème de Jean-Marc Bernard. — Mémento. — **1er Juin :** *Les Lettres Françaises :* M. Georges Duhamel recommandé à la jeunesse d'Alsace comme un directeur moral. — *Le Courrier gra-*

phique : une puissance du Paris d'hier : Hayard, l'empereur des camelots. — *La Revue de Paris :* Guillaume Apollinaire expliqué par Pierre Lièvre. — *La Nouvelle Revue Française :* extraits d'un beau poème de M. Jean Cocteau, inspiré par les risques de guerre de fin septembre 1938. — Mémento. — **15 Juin :** *Marsyas :* Poèmes et considérations esthétiques de M. Georges Lafourcade, avec son « Art Poétique ». — *Mithra :* poèmes populaires arabes. — *Le Cahier des Lettres et des Arts :* le souvenir de Pol Neveux. — *Le Mois :* pour conclure le débat sur le suaire de Turin. — Mémento. — **1er Juillet :** *Les Volontaires :* la liberté de l'écrivain et le devoir actuel. — *L'Alsace française :* qu'il faut y combattre avec énergie la propagande anti-française du Reich. — *Yggdrasill :* un poème où la Pavlova, en dansant au Ciel devant saint Jean-Baptiste, en obtient le pardon et le salut de Salomé. — *Dante :* lettre inédite de Stéphane Mallarmé. — Naissance : *La Pensée.* — Mémento. — **15 Juillet :** *Revue de Paris :* lettres et propos de l'archiduc Rodolphe; son libéralisme; son entrevue nocturne avec Clemenceau en 1886; son opinion sur Guillaume II, dès 1888; ses amours, l'attrait possible de la mort sur cet héritier d'un sang malsain. — *La bouteille à la mer :* vers d'un juge impitoyable de Léon Deubel et un poème de M. Roger Michael. — *Volontés :* réponses à une enquête sur les « directeurs de conscience en Occident ». — *Les Cahiers poétiques de Corymbe :* une poésie de M. Pierre-Louis Picard. — Rectification, à propos du « Saint-Suaire » de Turin. — Mémento. — **1er Août :** *Nouveaux Cahiers :* vieilles sympathies de Staline pour l'Allemagne et les fortes raisons de l'U. R. S. S. pour s'abstenir de toute alliance en Europe. — *Fontaine :* quelques quatrains du XVIe pour inviter à une méditation opportune et facile. — *Le Progrès médical :* l'assassinat de Mirabeau par empoisonnement affirmé par M. le Dr P. Lemay. — *Regains :* fragment d'un poème; le pourquoi de certaines citations. — Mémento. — **15 Août :** *Revue des Deux Mondes :* D'un voyage de M. Henry Bordeaux en Allemagne. — *Civilisation nouvelle :* l'unité dans Racine, sa perfection, la constance de son art toujours accordé à la vie. — *La nouvelle Revue Critique :* un beau poème de M. Léon Bocquet. — Naissances : *Grand Erg,* revue d'Oran; *Vivre, Cahiers Vivarois,* revue pacifiste publiée en Ardèche. — *Nouveaux Cahiers :* la jeunesse allemande pour la guerre. — Mémento. — **1er Septembre :** *Revue de Paris :* nouvelles du mécontentement général de l'Autriche sous la botte du IIIe Reich. — *Volontés :* M. Aimé Césaire, martiniquais, normalien, chante fièrement sa race, la noire; M. Léopold Sedar Senghor, professeur agrégé à Paris, chante ses frères sénégalais morts aux armées; les noirs devant l'avenir. — *Le Bayou :* M. Carême disciple de Maeterlinck à Houston, Texas, U. S. A. — *Naissance : Courrier de Paris et de la Province,* fondé pour organiser une « Révolution nationale et populaire ». Mémento. — **15 Septembre-1er Octobre :** *La Grande Revue :* la leçon de Rome, selon M. Raoul Stéphan, Nimois; une protestation contre les prix en espèces remplaçant les livres, pour les élèves des écoles. — *L'En dehors :* une « vision de la guerre future », par Léon Tolstoï, en 1910. — *Yggdrasill :* un beau poème de Wilfred Owen, poète anglais, tué à l'ennemi, le 4 novembre 1918, à 25 ans. — Naissances : *Espoirs; Giration.* — Mémento. — **1er Novembre :** La guerre; l'Allemand défini par Gœthe; un vœu de jeunes Français pour 1939. — *Etudes :* jeunes Français hôtes des Auberges de Jeunesse d'Allemagne, en juillet 1939. — *La Pensée :* la propagande hitlérienne à l'Ecole normale supérieure. — *Commune :* poèmes de guerre chinois. — Mémento. **1er Décembre :** *Fontaine :* la pérennité nécessaire de la poésie certifiée devant la guerre par de jeunes mobilisés : MM. L. G. Gros, E. Mounier, C. Bryen, E. Humeau, Ch. Autrand, J. Wahl, L. Decaunes et M. P. Fouchet, écrivent sur les devoirs et les droits du poète. — *Revue des Deux Mondes :* la jeune France dans l'Université; les revues jeunes. — *Revue de Paris :* Degas, Montesquiou et son ami Yturi, vus par Mme Marie de Chambrun. — NAISSANCE : *Septembre :* un beau poème de M. André Bellivier. — Mémento.

LES ROMANS

1er Janvier : Georges Duhamel : « *Chronique des Pasquier* », *Cécile parmi nous*, Mercure de France ». — R.-L. Stevenson : *Un drame de conscience et deux contes fantastiques*, Les libertés françaises. — Jean Martet : *Le quart d'heure d'Anibal Bumbo*, Albin Michel. — Jean-Paul Le Tarare : *Moi, un nain*, Denoël. — Henri Troyat : *L'Araigne*, Plon. — Hélia de Ruffi : *L'heure du démon*, Tallandier. — Lucien Maulvault : *Glaïeul noir*, A. Fayard. — Pierre Villetard : *M. Bille, dictateur*, Ferenczi. — **15 Janvier :** Jules Romains : « *Les Hommes de bonne volonté* » : *Prélude à Verdun, Verdun*, Flammarion. — Marcel Jouhandeau : *Chroniques maritales*, Gallimard. — Georges Blond : *Prométhée délivré*, A. Fayard. — Félix de Chazournes : *Caroline ou le départ pour les îles*, Gallimard. — Mémento. — **1er Février :** Henry Bordeaux : *Le Gouffre*, Plon. — Edmond Jaloux : *L'Oiseau lyre*, Fayard. — André Fraigneau : *La Grèce humaine*, Gallimard. — Jean Merrien : *La mort jeune*, Gallimard. — Pierre Frédérix : *Souvenirs du tir aux hommes*, Gallimard. — Marguerite Jouve : *Vanner le vent*, Flammarion. — **15 Février :** Maurice Genevoix : *La dernière harde*, Flammarion. — Henri Fauconnier : *Visions*, Stock. — Marguerite Yourcenar : *Les Songes et les Sorts*, Grasset. — Raymond Millet : *L'Ange de la révolte*, Albin Michel. — Yves Pascal : *La zone d'ombre*, Grasset. — Emmanuel Bove : *Adrien Fombonne*, Gallimard. — Georges Magnanne : *L'Epée du roi*, Gallimard. — **1er Mars :** *Colette : Le Toutounier*, Ferenczi. — Clarisse Francillon : *Le plaisir de Dieu*, Gallimard. — Claire Sainte-Soline : *Le Haut du seuil*, Editions Rieder. — Luce Amy : *Anna, premier visage*, Grasset. — Colette Yver : *La chaleur du nid*, Calmann-Lévy. — Thyde Monnier : *Grand Cap, Le pain des pauvres*, Grasset. — Marie Mauron : *Le Quartier Mortisson*. — Marie Dujardin : *Un de bonne famille*, Mercure de France. — Mathilde Alanic : *Clélie et son destin*, Flammarion. — Louise de Vilmorin : *La fin des Villavide*, Gallimard. — **15 Mars :** François Mauriac : *Les chemins de la mer*, « Le Trentenaire »; Grasset. — Albéric Cahuet : *Les Abeilles d'or, île d'Elbe*, Fasquelle. — Paul Morand : *Isabeau de Bavière*, Les Editions de France. — Henry Poulaille : *Les Rescapés*, Grasset. — Mémento. — **1er Avril :** Guy Mazeline : *L'amour de soi-même*, Gallimard. — Jean-Paul Sartre : *Le Mur*, Gallimard. — Luc Durtain : *L'Etape nécessaire*, Flammarion. — O.-P. Gilbert : *Bauduin des Mines*, Gallimard. — Charles Oulmont : *Les Virginales*, Librairie des Champs-Elysées. — Marius Richard : *Jeanne qui s'en alla*, Corréa. — Gaston Guiraud : *P'tite gueule*, Fasquelle. — **15 Avril :** Alexandre Arnoux : *Paris-sur-Seine*, « Le Trentenaire », Grasset. — Léo Larguier : *Les Trésors de Palmyre*, Plon. — Frédéric Urmatt : *Les Possédés du Saint-Esprit*, Mercure de France. — André du Dognon : *Les Etrangers*, Flammarion. — Edouard Peysson : *Le voyage d'Edgar*, Grasset. — Antoine Didier : *Patte pelue*, Editions La Bourdonnais. — Jean des Vallières : *Les filles du Rhône*, Albin Michel. — Pierre Chanlaine : *On n'est pas maître de son cœur*, Emile Paul frères. — **1er Mai :** Jean Giraudoux : *Choix des élues*, Grasset. — André Corthis : *Cris dans le ciel*, A. Fayard. — Marie Laure : *Les Croquevivant*, Stock. — Cilette Ofaire : *Sylvie Velsey*, Stock. — Jean Follain : *L'épicerie d'enfance*, Correa. — Simone Berson : *Sadeck*, Editions Albert. — Jeanne Paulhan : *Sapin noir*, Stock. — Claude Fayet : *L'épreuve de la Neige*, Plon. — Blaise Cendrars : *La vie dangereuse*, Grasset. — José Théry : *La bâtonnière*, Albin Michel. — Nicolas Ségur : *La chair et le cœur*, Tallandier. — Bernard Roy : *Jean des vieilles lunes*, Editions Tisné. — **15 Mai :** J.-H. Rosny, jeune : *La pharmacie des prés*, Albin Michel. — André Chamson : *La galère*, Gallimard. — Binet-Valmer : *Ces dames de Châtillon*, Flammarion. — Léon Paschal : *Les courtisanes et les amoureuses*, Gallimard. — Marcelle Vioux : *Louise de La Vallière;* Pierre Audiat : *Madame de Montespan;* Jean Gallotti : *Mademoiselle de Fon-*

tanges, Fasquelle. — Robert Goffin : *Chère espionne!* Les Editions de France. — Mémento. — **1er Juin :** Lucie Delarue-Mardrus : *La Girl*, J. Ferenczi. — Irène Nemirovsky : *Deux*, Albin Michel. — Jean Martet : *Le sultan de Foumban*, Albin Michel. — Ami Chantre : *La fenêtre refermée*, Mercure de France. — Armand Pierhal : *Jeunes morts chéris des dieux*, Tisné. — Paul-Henri Michel : *Le pot-aux-roses*, Gallimard. — Philippe Amiguet : *Où volent les aigles*, Albin Michel. — Georges Bugnet : *La forêt*, Editions du Totem, Montréal. — **15 Juin :** Louis Artus : *L'hérésie du bonheur*, Plon. — Emile Baumann : *L'excommunié*, Grasset. — Gaston Rageot : *Anne-Jeanne*, Plon. — Olivier Séchan : *Les eaux mortes*, Albin-Michel. — Raymond Queneau : *Les enfants du Limon*, Gallimard. — Philippe Darciat : *Poursuite*, Plon. — H. J. Magog : *La vallée sous les eaux*, Tallandier. — Henry Clérisse : *J'avais des camarades*, Denoël. — Fernand Lot : *L'Homme qui vola le fleuve*, Fasquelle. — Francis André : *Quatre hommes dans la forêt*, Rieder. — **1er Juillet :** Rachilde : *L'anneau de Saturne*, Ferenczi. — Dominique Aujard : *Le chant interrompu*, Plon. — Jean Fontenoy : *Le songe du voyageur*, Grasset. — Roger Chauviré : *Cécile Vardoux*, Flammarion. — Jacqueline Vincent : *L'enfant qui passe*, Plon. — Mathilde Alanic : *La fenêtre sur la route*, Flammarion. — André de Richaud : *La barette rouge*, Grasset. — Raymonde Vincent : *Blanche*, Stock. — **15 Juillet :** Robert Brasillach : *Les Sept couleurs*, Plon. — Antoine de Saint-Exupéry : *Terre des Hommes*, Gallimard. — Henri Troyat : *La fosse commune*, Plon. — Henri Duvernois : *L'Invité*, Grasset. — A. Mabille de Poncheville : *Le sang des Gaules*, P. Lethielleux. — G. Garetto : *Sicile, terre de douleur*, Corréa. — Germain Beauclair : *Terre toscane*, Emile-Paul frères. — André Sévry : *Les mains*, Grasset. — **1er Août :** Simone : *Le Paradis terrestre*, Gallimard. — Lucienne Favre : *Le bain juif*, Grasset. — Edouard Schneider : *Une créature de Dieu*, Plon. — Sophie et Marc Stambat : *Sève*, Les Presses du temps présent. — Ringuet : *Trente arpents*, Flammarion. — Hedwige de Chabannes : *Port de l'air*, Fayard. — Manha Garreau-Dombasle : *Sati*, Stock. — Magali : *Le Ravisseur*, Tallandier. — **15 Août :** Daniel-Rops : *L'Epée de feu*, Plon. — Henry Bordeaux : *La Cendre chaude*, Plon. — J. H. Rosny aîné : *Les Instincts*, Flammarion. — Vanderpyl : *Le Guide égaré*, Mercure de France. — Jean Pommarès : *La mort à dix-huit ans*, Corréa. — Henri Membre : *Petit-bourgeois*, Denoël. — Laurence Algan : *Rue de la Roquette*, Plon. — Pierre Viré : *Fortune en mer*, Gallimard. — **1er Septembre :** Edmond Jaloux : *La capricieuse*, Plon. — André Billy : *Introïbo*, Flammarion. — Pierre Lièvre : *La vie et le roman*, Gallimard. — Marguerite Yourcenar : *Le coup de grâce*, Gallimard. — Pierre Varillon : *Le massacre des innocents*, Emile-Paul. — **15 Septembre-1er Octobre :** Roger Vercel : *Jean Villemeur*, Albin Michel. — Pierre Benoît : *Notre-Dame de Tortose*, Albin Michel. — Robert Francis : *La jeune fille secrète*, Gallimard. — Luc Durtain : *La guerre n'existe pas*, Flammarion. — Joseph Budin : *Sous le toit des tristes*, Les chemins nouveaux. — Claude Jan : *Ceux de la cave*, Fayard. — Jean Cassou : *Légion*, Gallimard. — Pierre Audiat : *La haute nuit*, Editions de France. — Georges Simenon : *Le coup de vague*, Gallimard. — **1er Novembre :** René Béhaine : *Le jour de gloire*, « Histoire d'une société », Mercure de France; *Les Survivants*, Grasset. — Jean Davray : *L'Eau trouble*, Albin Michel. — Marc Bernard : *Les Exilés*, Gallimard. — Gaspard Darbellay : *Augustin Dorsain, Valaisan*, Plon. — Jacques Mancelle : *Voyage en Francimanie*, Denoël. — André Gervais : *Camp fixe*, Editions de France. — André Armandy : *l'Arc-en-ciel de lune*, Plon. — Constant Barniaux : *La Grotte*, Rieder. — Emmanuel Bove : *La dernière nuit*, Gallimard. — **1er Décembre :** Charles Plisnier : *Meurtres*, Corréa. — Henry de Montherlant : *Les Lépreuses*, Grasset. — Claude Boyer et Francis de Miomandre : *L'Amour Sorcier*, Plon. — Michèle Saro : *L'Echelle d'enfer*, Tallandier. — Louis Le Sidaner : *Le cœur humain*, Nouvelle Revue Critique. — Jean Voilier : *Jours de lumière*, Emile-Paul. — Françoise Moser : *Au chapeau rouge*, Albin Michel.

SCIENCE FINANCIÈRE

1er Mai : Aureus : *Banques et Banquiers,* Flammarion. — Pierre Benjamin Vigreux : *De la monnaie à l'économie en France,* Librairie générale de Droit et de Jurisprudence. — Jean-Paul Hutter : *La Question de la monnaie d'argent aux Etats-Unis,* Les Editions des Presses Modernes. — *L'incidence économique de la frappe de monnaie d'argent aux Etats-Unis de* 1878 *à* 1883, Les Editions des Presses Modernes. — Henry Delpech : *Recherches sur le niveau de vie et les habitudes de consommation,* Librairie du Recueil Sirey.

SCIENCES MÉDICALES

1er Janvier : *L'Encyclopédie Française,* tome I. *L'outillage mental* (Pensée - Langage — Mathématique). Société de Gestion de l'Encyclopédie Française, éditeur, 13, rue du Four, Paris 6e. Librairie Larousse, dépositaire général. — **1er Décembre** : *Les cellules embryonnaires,* par Raoul Michel May, N. R. F., Gallimard, éd., 32 fr. — *Les mécanismes du cerveau,* par Jean Lhermitte, N. R. F., Gallimard, 21 fr. — *La science des Hormones,* par le docteur R. Rivoire. N. R. F., Gallimard, 30 fr.

SCIENCE SOCIALE

15 Janvier : Ariste Potton et Jacques Comparat : *La Révolution qu'il faut faire,* Plon. — Mémento. — **15 Février** : Adolf Hitler : *Mon Combat* (*Mein Kampf*), Nouvelles Editions latines, Fernand Sorlot. — Henri Mazel : *La Masse et l'Elite,* l'Age nouveau, 86, rue d'Assas. — Mémento. — **15 Mars** : Walter Lippmann : *La Cité libre* (*The Good Society*), Librairie de Médicis. — Mémento. — **15 Avril** : Lionel Robbins : *L'Economie planifiée et l'Ordre international,* préface de Louis Baudin. Librairie de Médicis. — Mémento. — **1er Juin** : Richard Coudenhove-Kalergi : *L'Homme et l'Etat totalitaire,* traduction Manuel Beaufils. Plon. — Mémento. — **15 Juin** : Bernard Lavergne : *La Crise et ses remèdes. Que faut-il penser de l'Economie dirigée?* Librairie de Médicis. — Fritz Machlup : *Guide à travers les panacées économiques.* Librairie de Médicis. — Mémento. — **15 Juillet** : Maurice Brun : *Départements et Régions,* préface de Charles Brun. Editions des Presses modernes au Palais-Royal. — **15 Août** : René de Kérallain : *Correspondance* 1889-1928, 3 volumes, Bergain, 1, rue du Stain, Quimper. — Mémento. — **15 Septembre-1er Octobre** : Paul Bourde : *Essais sur la Révolution et la Religion,* Paul Hartmann. — Jules Monnerot : *Enquête sur l'utilité des Directeurs de conscience en matière politique et sociale. Volontés,* revue, 8 bis, boulevard de Courcelles. — Mémento. — **1er Décembre** : Paul Alpert : *Demain la Démocratie,* préface de Gaston Bergery. Editions de La Flèche. — Troubat Le Houx : *Pour la Paix, Confédération des peuples européens,* Institut international de la Paix, Michel Lécuyer, 38, avenue de Châtillon, Paris. — Mémento.

SITUATION DES JEUNES ÉCRIVAINS

1er Mars : Mystique. — **1er Juin** : Vers un Romantisme nouveau. — Vers un Romantisme intégral. — Une seule fleur dans l'herbier éternel. — **15 Août** : Expérience poétique.

THÉATRE

15 Janvier : *Les Parents Terribles,* trois actes de M. Jean Cocteau, au Théâtre des Ambassadeurs. — **1er Février** : *Cyrano de Bergerac,* cinq

actes d'Edmond Rostand, à la Comédie-Française. — **15 Février :** *L'Homme de Nuit*, quatre actes de M. Demasy, au théâtre de l'Œuvre. — *Sur les Marches du Palais*, trois actes de M. J. Sarment, au théâtre des Arts. — **1er Avril :** *Le Mariage de Figaro*, cinq actes de Beaumarchais, à la Comédie-Française. — **15 Avril :** *Pelléas et Mélisande*, cinq actes de M. Maeterlinck, au théâtre de l'Odéon. — **1er Mai :** *Les Souris dansent*, quatre actes de Mlle Marie-Louise Villiers, au Théâtre de la Madeleine. — *Le Mariage de Figaro*, cinq actes de Beaumarchais, à la Comédie-Française. — **15 Mai :** *Le Jardinier d'Ispahan*, trois actes de M. J.-J. Bernard au théâtre de l'Œuvre. — **1er Juin :** Pierre Lièvre et le théâtre. — *Isabelle d'Afrique*, un prologue, sept tableaux et un épilogue de Mmes Lucienne Favre et Constance Coline (Rideau de Paris). — **15 Juin :** *Ondine*, trois actes de M. Jean Giraudoux (Athénée). — **1er Juillet :** *Robespierre*, drame historique en quatre actes et six tableaux de Théodor Raskolnikoff, adaptation française de M. Guy Favières (Porte Saint-Martin). — *Théâtre de la Révolution : Robespierre*, drame en trois actes et vingt-quatre tableaux de M. Romain Rolland (Editions Albin-Michel). — **15 Juillet :** *Britannicus* au théâtre du Gymnase (Spectacle Raymond Rouleau). — **1er Août :** Les concours de tragédie et de comédie au Conservatoire. — **15 Août :** *L'Ile des Esclaves*, un acte de Marivaux; *Le Jeu de l'Amour et de la Mort*, un acte de M. Romain Rolland (Comédie-Française). — *Le Grand Will*, quatre actes et dix tableaux de M. Maurice Constantin-Weyer et de Mme de Longworth-Chambrun (Odéon). — **15 Septembre-1er Octobre :** Florencio Sanchez : *Théâtre choisi*, traduit de l'espagnol par M. Max Daireaux, préface de M. Enrique Diez-Canedo. Collection Ibéro-américaine (Institut International de Coopération Intellectuelle). — **1er Novembre :** Du théâtre parisien à celui des opérations.

VARIÉTÉS

15 Février : L'idée missionnaire chez le Père de Foucauld. — **1er Mars :** Comment on fait les bonnes maisons. — **15 Avril :** Robespierre vu par Jouy et Arnault. — **1er Mai :** Un article toujours actuel. — **15 Mai :** Un projet de chemin de fer tunisien monorail en 1870. — **1er Juin :** Les Hôtes de Paris. — **15 Juin :** La Topobibliographie Duportet : Allier, Creuse, Indre. — **1er Juillet :** Poésie catholique. — Templiers modernes. — Le chemin de Jean Racine, de Port-Royal à Chevreuse. — **1er Août :** Un joyau de la France : les Vosges. — Gens d'autrefois et de toujours : Caretto, charlatan du grand siècle. — **1er Septembre :** L'avenir du théâtre. — **15 Septembre-1er Octobre :** Idéalisme et Science. — **1er Novembre :** A propos du cinquantenaire de la mort de Villiers de l'Isle-Adam. Confession sur sa tombe. — **1er Décembre :** Le musée-bibliothèque Charles-Louis Philippe.

VIE ET CONSTANCE DES TEXTES

1er Août : Avant-Propos.

VOYAGES

15 Février : Louis Chaigne : *La Vendée Maritime*, illustrations de P.-A. Bouroux, Librairie Auguste Fontaine. — Emile Gabory : *Le Pays Nantais*, de Gigord. — Alphonse de Châteaubriant : *Au pays de Brière*, ibidem. — A. Mabille de Poncheville : *Le Chemin de Jérusalem*, Librairie Spes. — Mémento. — **15 Juin :** Paul-Emile Victor : *Boréal*, Grasset. — Pierre Hamp : *Perdu dans le gratte-ciel*, Gallimard. — Henri Malo : *Le Château de Chantilly*, Calmann-Lévy. — Mémento.

Le Gérant : **JACQUES BERNARD.**

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1939.

Librairie DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, PARIS Vᵉ

ÉTRENNES 1940



LES ALBUMS DE SAMIVEL

Les Malheurs d'Ysengrin

Texte et images en couleurs
de
SAMIVEL

Un album, 25 × 32, cartonné . . . . **35 »**

Rappel :

Goupil. — Brun l'Ours.

Chaque album, 25 × 32, cartonné . **35 »**

LES CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES

SÉRIE ENFANTINE :

Le Vilain petit canard, par ANDERSEN, illustr. de J. de la Fontinelle.
Les Douze frères, par GRIMM, illustr. de M. A. Lopez-Roberts.
Chaque volume, 17 × 22, cartonnage en couleurs **7 50**

SÉRIE C :

Alice à travers le miroir, par L. CARROLL, illustr. de A. Pécoud.
Un volume, 22 × 27,5, relié, plaque spéciale, tête couleur. **21 »**

SÉRIE F :

Eugénie Grandet, par H. DE BALZAC, illustr. de P. Rousseau.
Un volume, 25 × 33, relié, plaque spéciale, tête couleur. . . **38 »**

Le livre illustré par le film :

Robin des Bois

Illustrations photographiques d'après le film.

Un volume, 22,5 × 28, broché. . . **30 »**
Relié plaque spéciale. . . . . **50 »**

Rappel :

L'Ile au Trésor, R.-L. STEVENSON.
Le Marquis de Saint-Evremont, DICKENS.
Les Quatre Sœurs Marsch, L. ALCOTT.
Chaque volume, 22,5 × 28, broché. **30 »**
— relié. . . . . **50 »**



LES LIBERTÉS FRANÇAISES

Société anonyme
22, rue de Condé Paris-VIe
R.C. Seine 277709 B **Chèques postaux : Paris 1212-37**

Les mobilisés ont eu besoin de distractions dès le premier jour de guerre, mais l'hiver va augmenter leurs longues heures inoccupées et l'arrière doit tout faire pour leur épargner les atteintes de la solitude. Ceux qui ont la chance de pouvoir vivre la vie normale doivent faire les plus grands efforts pour les aider à passer les heures grises.

Il faut envoyer des livres à nos soldats, et de bons livres.

La Librairie des *Libertés Françaises* expédiera toute commande pour les armées franco de port si le règlement lui en est fait au moment de la demande d'envoi.

Extrait du catalogue :

1. HENRI DE RÉGNIER : LA PÉCHERESSE, roman.................... 7 fr. 50
*2. H.-G. WELLS : L'ILE DU DOCTEUR MOREAU, roman.............. 7 fr. 50
*3. RUDYARD KIPLING : DU CRAN! Histoires de terre et de mer pour les Scouts et les Eclaireurs........... 7 fr. 50
*4. GEORGES DUHAMEL : VIE DES MARTYRS..................... 7 fr. 50
*5. JEAN JACOBY : LE FRONT POPULAIRE EN FRANCE ET LES ÉGAREMENTS DU SOCIALISME MODERNE........... 7 »
*6. H.-G. WELLS : LES PREMIERS HOMMES DANS LA LUNE, roman..... 7 fr. 50
*7. JOHN CHARPENTIER : LA LUMIÈRE INTÉRIEURE CHEZ JEANNE D'ARC, FILLE DE FRANCE................ 7 »
*8. G. DE LA TOUR DU PIN : LE RETOUR DU GUERRIER MORT, roman (couverture en camaïeu)............. 6 fr. 50
*9. H.-G. WELLS : MISS WATERS, roman d'une Sirène.............. 7 fr. 50
*10. LAFCADIO HEARN : YOUMA, roman martiniquais.............. 7 »
*11. W. DRABOVITCH ; LES INTELLECTUELS FRANÇAIS ET LE BOLCHEVISME. 7 fr. 50
*12. Capitaine CANOT : VINGT ANNÉES DE LA VIE D'UN NÉGRIER, grand récit d'aventures (392 pages).......... 10 »
*13. ANDRÉ VILLIERS : JEANNE D'ARC, miracle en 18 tableaux....... 7 fr. 50
14. BOCCACE : CONTES, traduction libre de MIRABEAU, complète en 1 volume (400 pages)................ 12 »
15. BUSSY-RABUTIN : HISTOIRE AMOUREUSE DES GAULES................ 7 »
*16. JEAN JACOBY : NAPOLÉON EN RUSSIE. L'Empereur et le Tsar. La Famille impériale et la Société russe. Les causes de la campagne de Russie. 1807-1812. *Nouveaux documents*.. 7 fr. 50
*17. R.-L. STEVENSON : UN DRAME DE CONSCIENCE ET DEUX CONTES FANTASTIQUES (*traduction de Luce Clarence*).................... 7 fr. 50

LETTRES DE LA RELIGIEUSE PORTUGAISE, *édition illustrée* de 11 hors-texte et lettrines, mis en couleurs à l'aquarelle, à la main, ors mis à la main, par R. Mac-Carthy. 1000 ex. sur vélin blanc............................ 40 »

18. LOUIS PERGAUD : DE GOUPIL A MARGOT. *Histoires de Bêtes* (Prix Goncourt 1910).................... 7 fr. 50
*19. RUDYARD KIPLING : L'HOMME QUI VOULUT ÊTRE ROI........... 7 fr. 50
*20. LÉON DE PONCINS : LE PLAN COMMUNISTE D'INSURRECTION ARMÉE. 7 fr. 50
*21. JEAN JACOBY : LE DÉCLIN DES GRANDES DÉMOCRATIES ET L'AVENIR DES PEUPLES..................... 15 »
*22. RUDYARD KIPLING : STALKY ET Cie, roman................ 7 fr. 50

MAXIME GORKI : LES VAGABONDS. 7 fr. 50

STEPHEN CRANE : LA CONQUÊTE DU COURAGE, Épisode de la guerre de Sécession, roman traduit par Francis Vielé-Griffin et H.-D. Davray. 7 fr. 50

★

L'étoile qui désigne l'ouvrage pouvant être mis entre toutes les mains, ne veut pas dire seulement que c'est un livre qui convient particulièrement à la jeunesse, c'est aussi l'indication que tous les lecteurs, redoutant les inconvenances de situation ou de langage, peuvent les lire sans arrière-pensée. Il reste pour eux, parfois, à consulter leur sentiment politique intime.

★

Les textes publiés par la LIBRAIRIE DES LIBERTÉS FRANÇAISES sont donnés dans toute leur étendue, sans coupures, sans modifications, sans interprétation quelle qu'elle soit. Si les circonstances exigent qu'il en soit autrement — cela peut se concevoir — l'annonce en sera faite expressément chaque fois.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE ANDRÉ GIDE

ROMAN

L'Immoraliste. Volume in-16. **16 fr. 50**
La Porte étroite. Volume in-16. . . . . **16 fr. 50**

LITTÉRATURE

Oscar Wilde. (*In Memoriam*) (Souvenirs). *Le « De Profundis »*. Volume in-18. . . . . **8 fr**
Prétextes. Volume in-16. **16 fr. 50**
Nouveaux Prétextes. Volume in-16. . . . . **16 fr. 50**